FONDO PIZZOFALCONE

29790

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio XXXX

Palchetto

Num.° d'ordine 235.(59)

NAZIONALE

B. Prov.

I

1346

VITT. EM. III

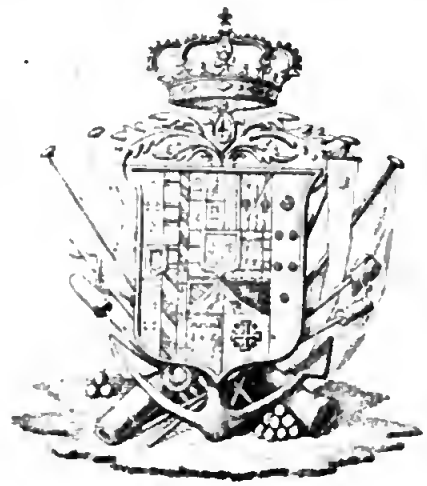
BIBLIOTECA

NAPOLI

15.

10-D-13

REALE OFFICIO TOPOGRAFICO



V.Z.Armadio.

Scansia Libro

N.°

B. Prov.
I
1546

MEMOIRES

SUR L'ART DE LA GUERRE.

TRAITÉ DES LÉGIONS.

LETTRES

DU COMTE DE SAXE.

607.735

MEMOIRES

SUR

L'ART DE LA GUERRE,

DE

MAURICE COMTE DE SAXE,

DUC DE COURLANDE ET DE SÉMIGALLE,

MARÉCHAL GÉNÉRAL DES ARMÉES

DE S. M. T. C. &c. &c. &c.

NOUVELLE ÉDITION CONFORME À L'ORIGINAL,

ET AUGMENTÉE DU

TRAITÉ DES LÉGIONS,

AINSI QUE DE QUELQUES

LETTRES

DE CET ILLUSTRE CAPITAINE

SUR SES OPÉRATIONS MILITAIRES.

A DRESDE

Chez GEORGE CONRAD WALTHER, Libraire du Roi.

M. DCC. LVII.

AVERTISSEMENT

SUR

CETTE NOUVELLE EDITION.

DE tous les Arts, celui dont le plus grand nombre d'hommes a de tous les temps fait profeſſion, c'eſt ſans contredit l'Art de la Guerre: cependant c'eſt celui où l'on trouve le moins de ſecours pour les principes. La gloire que l'on acquiert par les armes a toujours excité l'émulation des perſonnes de la plus haute condition; animées de cette paſſion, & ſoutenues par l'amour de la patrie, elles ont regardé l'Art militaire comme leur principal objet & leur unique occupation. Mais cet Art ſi eſtimé & ſi difficile eſt ſouvent dangereux quand il n'eſt pas la ſuite d'une prudence égale à l'activité, & les moindres fautes peuvent entraîner le bouleverſement des Empires.

AVERTISSEMENT.

Il eſt difficile de donner une idée bien juſte d'un Art auſſi étendu, & compoſé d'autant de parties, ſans les diſtinguer les unes des autres, & les traiter ſéparément. Il ſemble que M. le Maréchal de Saxe, *qui prévoyoit tous ces inconvénients, a voulu laiſſer après lui des principes ſûrs & certains de l'Art militaire. C'eſt rendre juſtice à ſa mémoire, que de l'égaler aux* Condés *& aux* Turennes. *Ces grands Capitaines ont ſauvé pluſieurs fois la France des dangers les plus éminents, mais ils n'ont rien laiſſé après eux d'inſtructif; cette gloire étoit réſervée au Comte Maurice de Saxe.*

C'eſt ce que je préſente aujourd'hui à Meſſieurs les Officiers dans les MEMOIRES SUR L'ART DE LA GUERRE, *qui ſont un ouvrage qu'ils doivent lire avec la plus ſcrupuleuſe attention. Ils y trouveront des principes, des projets qu'on peut aiſément mettre en exécution, des regles à mettre en pratique, & qui ne peuvent que les couvrir de la plus haute réputation en*

marchant ſur les traces de ce grand Capitaine.

L'édition faite à la Haye en 1756. n'eſt point commode pour Meſſieurs les Officiers par ſa forme in-folio ; *celle que j'ai l'honneur de leur préſenter eſt plus portative, & toutes les planches ont été réduites avec la plus réguliere exactitude. L'empreſſement avec lequel le Public a accueilli le* TRAITÉ DES LEGIONS, *attribué pendant long-temps à M. le Maréchal de Saxe, m'a engagé à le joindre aux* MEMOIRES SUR L'ART DE LA GUERRE, *parce qu'il eſt ſur les mêmes principes ; j'oſe même me flatter que l'habile Officier qui a donné cet excellent Traité ne me ſaura point mauvais gré de l'avoir mis à la ſuite des ouvrages de M. de Saxe.*

J'ai cru auſſi rendre un ſervice au Public en y joignant quelques LETTRES *de ce grand Capitaine ſur diverſes opérations militaires, dont j'ai eu communication. Il ſuffit, pour en faire ſentir l'importance, d'aſſurer qu'elles ſont du Maréchal de Saxe,*

& adreſſées, au moins la plus grande partie, au Chevalier Folard, dont tout le monde connoît le mérite & la réputation que lui ont acquis ſes Commentaires ſur Polybe.

AVANT-PROPOS.

LA Guerre eſt une Science couverte de ténebres dans l'obſcurité deſquelles on ne marche pas d'un pas aſſuré : la routine & les préjugés en ſont la baſe, ſuite naturelle de l'ignorance.

Toutes les Sciences ont des principes & des regles (*), la Guerre ſeule n'en a point. Les grands Capitaines qui en ont écrit ne nous en donnent point. Il faut être conſommé pour les entendre, & il eſt impoſſible de ſe former le jugement ſur

(*) La Guerre a des regles dans les parties de détails ; mais elle n'en a point dans les ſublimes.

les Hiſtoriens qui ne parlent de la Guerre que ſelon qu'elle ſe peint à leur imagination. Quant aux Capitaines qui en ont écrit, ils ont plus ſongé à être agréables qu'à inſtruire, parce que la méchanique de la Guerre eſt d'une nature ſeche & ennuyeuſe. Les livres qui nous donnent des principes ne font qu'une fortune médiocre, & ne peuvent avoir leur mérite que lorſque le temps a tout effacé. Ceux qui traitent de la Guerre en Hiſtoriens n'ont pas le même ſort, ils ſont recherchés par tous les curieux, & conſervés dans les bibliotheques. C'eſt ce qui fait que nous n'avons qu'une idée confuſe de la diſcipline des Grecs & des Romains.

Guſtave-Adolphe a créé une méthode que ſes diſciples ont ſuivie, & qui tous ont fait de grandes choſes. Depuis ce temps-là nous avons dérogé ſucceſſivement, parce que ce n'étoit que par routine que l'on avoit appris : de là vient la confuſion des uſages, où chacun a augmenté ou retranché. Ces uſages ſont cependant

reſpectés à cauſe de leur illuſtre origine. Mais quand on lit *Montecuculli*, qui étoit contemporain, & qui eſt le ſeul Général qui ſoit entré dans quelque détail, l'on s'apperçoit très-bien que nous nous ſommes déjà plus éloignés de la méthode de *Guſtave-Adolphe*, qu'il ne l'étoit de celle des Romains. Il n'y a donc plus que des uſages dont les principes nous ſont inconnus.

Le *Chevalier de Follard* a été le ſeul qui ait oſé franchir les bornes des préjugés. J'approuve ſa noble hardieſſe ; rien n'eſt ſi pitoyable que d'en être l'eſclave : c'eſt encore une ſuite de l'ignorance, & rien ne la prouve tant. Mais il va trop loin, il avance une opinion qui en détermine le ſuccès, ſans faire attention que ce ſuccès dépend d'une infinité de circonſtances que la prudence humaine ne ſauroit prévoir. Il ſuppoſe toujours les hommes braves, ſans faire attention que la valeur des troupes eſt journaliere, que rien n'eſt ſi variable, & que la vraie habileté d'un Géné-

ral consiste à savoir s'en garantir par les dispositions, par les positions, & par ces traits de lumieres qui caractérisent les grands Capitaines. Peut-être s'est-il réservé cette matiere, qui est immense; peut-être aussi n'y a-t-il pas fait attention. C'est pourtant de toutes les parties de la Guerre la plus nécessaire d'étudier.

Telles troupes seront infailliblement battues dans des retranchements, qui en attaquant auroient été victorieuses. Peu de gens en donnent la bonne raison : elle est dans le cœur des humains, & on doit l'y chercher. Personne n'a traité cette matiere, qui est la plus considérable dans le métier de la Guerre, la plus savante, la plus profonde, & sans laquelle on ne peut se flatter que des faveurs de la fortune, qui quelquefois est bien inconstante. Je vais rapporter un fait, entre mille autres, pour persuader mon opinion sur l'imbécillité du cœur humain.

A la bataille de *Friedlingen* l'Infanterie françoise, après avoir re-

pouſſé celle des Impériaux avec une valeur incomparable, après l'avoir enfoncée pluſieurs fois & l'avoir pourſuivie à travers d'un bois juſques dans une plaine qui étoit au delà, quelqu'un s'aviſa de dire que l'on étoit coupé ; il parut deux eſcadrons (françois peut-être) ; toute cette Infanterie victorieuſe s'enfuit dans un déſordre affreux ſans que perſonne l'attaquât, ni la ſuivît, repaſſa le bois, & ne s'arrêta que par delà le champ de bataille. Le *Maréchal de Villars* & les Généraux firent de vains efforts pour les ramener ; la bataille étoit cependant gagnée, & la Cavalerie françoiſe avoit défait l'impériale, de façon que l'on ne voyoit plus d'ennemis. C'étoit pourtant aux mêmes hommes qui venoient de vaincre qu'une terreur panique avoit troublé les ſens, & avoit fait perdre contenance au point de ne la pouvoir reprendre. C'eſt de M. le Maréchal de Villars que je tiens ce fait, & qui me l'a raconté à Vaux-villars en me montrant

les plans des batailles qu'il a données. Qui voudroit chercher de pareils exemples en trouveroit quantité chez toutes les nations. Celui-ci prouve assez la variété du cœur humain, & le cas qu'on en doit faire. Mais avant de passer à des parties si élevées, il faut examiner les moindres, je veux dire les principes de l'Art.

Quoique ceux qui s'occupent des détails passent pour des gens bornés, il me paroît pourtant que cette partie est essentielle, parce qu'elle est le fondement du métier, & qu'il est impossible de faire aucun édifice & d'établir aucune méthode sans en savoir les principes. Je me servirai ici d'une comparaison. Tel homme a du goût pour l'Architecture & sait dessiner ; il fera très-bien le plan & le dessein d'un palais : faites-le lui exécuter ; s'il ne sait la coupe des pierres, & s'il ne sait asseoir ses fondements, tout l'édifice s'écroulera bientôt.

Il en est de même d'un Général qui ne connoît point les principes

de l'Art, & comme ſes troupes doivent être compoſées : ce qui doit ſervir comme de baſe à tout ce qui ſe fait à la Guerre.

Les principaux ſuccès que les Romains ont toujours eus avec de petites armées contre des multitudes de Barbares, ne doivent s'attribuer à autre choſe qu'à l'excellente compoſition de leurs troupes. Ce n'eſt pas que je prétende pour cela qu'un homme d'eſprit ne puiſſe ſe tirer d'affaire quand il ſe trouveroit commander une armée de Tartares ; il eſt plus aiſé de prendre les gens comme ils ſont que de les former comme ils doivent être, & l'on ne diſpoſe pas des opinions, des préjugés & des volontés.

Je commencerai par la méthode de lever des troupes, celle de les habiller, celle de les entretenir, celle de les former, & celle de combattre. Il ſeroit hardi de dire que toutes les méthodes que l'on emploie à préſent ne valent rien ; car c'eſt faire un ſacrilege que d'attaquer les uſages, moins grand cependant que

d'établir des nouveautés. Je déclare donc que je tâcherai ſeulement de faire voir les abus dans leſquels nous ſommes tombés.

LIVRE PREMIER.

DES PARTIES DE DÉTAILS.

CHAPITRE PREMIER.

De la maniere de lever les troupes, de celle de les habiller, de les entretenir, de les payer, de les exercer, & de les former pour le combat.

ARTICLE PREMIER.

De la maniere de lever des troupes.

ON leve les troupes par engagement avec capitulation, ſans capitulation, par force quelquefois, & le plus ſouvent par ſupercherie.

Quand on fait des recrues avec capitulation, il eſt injuſte & inhumain de ne la pas tenir, parce que ces hommes étoient libres lorſqu'ils ont contracté l'engagement qui les lie ; & il eſt contre toutes les loix, divines & humaines, de ne leur pas tenir ce qu'on leur a promis. On n'en fait cependant rien. Qu'en arrive-t-il ? Ces gens déſertent. Peut-on avec juſtice leur faire leur procès ? on a violé la bonne foi, qui rend les conditions égales. Si on ne fait pas d'actes de ſévérité, on perd la diſcipline militaire ; & ſi on en fait, on commet des actions odieuſes & affreuſes. Il ſe trouve cependant pluſieurs ſoldats au commencement d'une campagne dont le temps de ſervir eſt fini : les Capitaines qui veulent être complets les entraînent par force : de là on tombe dans le cas que je viens de dire.

Les levées qui ſe font par ſupercherie ſont tout auſſi odieuſes : on met de l'argent dans la poche d'un homme, & on lui dit qu'il eſt ſoldat.

Celles qui ſe font par force le ſont encore plus : c'eſt une déſolation publique dont le Bourgeois & l'habitant ne ſe ſauvent qu'à force d'argent, & dont le fond eſt toujours un moyen odieux.

Ne vaudroit-il pas mieux établir par une loi que tout homme, de quelque condition qu'il fût, ſeroit obligé de ſervir ſon Prince & ſa patrie pendant cinq ans ? Cette loi ne ſauroit être déſapprouvée, parce qu'il eſt naturel & juſte que les citoyens s'emploient pour la défenſe de l'Etat. En les choiſiſſant entre vingt & trente ans, il ne réſulteroit aucun inconvénient. Ce ſont les années du libertinage, où la jeuneſſe va chercher fortune, court le pays, & eſt de peu de ſoulagement à ſes parents. Ce ne ſeroit pas une déſolation publique, parce que l'on ſeroit ſûr que les cinq années révolues, on ſeroit congédié. Cette méthode de lever des troupes ſeroit un fonds inépuiſable de belles & bonnes recrues, qui ne ſeroient pas ſujettes à déſerter. L'on

ſe feroit même par la ſuite un honneur & un devoir de ſervir ſa tâche. Mais pour y parvenir, il faudroit n'en excepter aucune condition, être ſévere ſur ce point, & s'attacher à faire exécuter cette loi par préférence aux Nobles & aux riches : perſonne n'en murmureroit ; alors ceux qui auroient ſervi leur temps verroient avec mépris ceux qui répugneroient à cette loi, & inſenſiblement on ſe feroit un honneur de ſervir : le pauvre Bourgeois ſeroit conſolé par l'exemple du riche, & celui-ci n'oſeroit ſe plaindre voyant ſervir le Noble. La Guerre eſt un métier honorable. Combien de Princes ont porté le mouſquet ! Et à combien d'Officiers n'ai-je pas vu le reprendre après une réforme, plutôt que de vivre dans une condition vile ! Ce n'eſt donc que la molleſſe qui feroit paroître à quelqu'un cette loi dure.

Quel ſpectacle nous préſentent aujourd'hui les nations ? On voit quelques hommes riches, oiſifs & voluptueux, qui font leur bonheur aux

dépens d'une multitude qui flatte leurs paſſions, & qui ne peuvent ſubſiſter qu'en leur préparant ſans ceſſe de nouvelles voluptés. Cet aſſemblage d'hommes oppreſſeurs & opprimés forme ce qu'on appelle la ſociété, & cette ſociété raſſemble ce qu'elle a de plus vil & de plus mépriſable, & en fait ſes ſoldats. Ce n'eſt pas avec de pareilles mœurs ni avec de pareils bras que les Romains ont vaincu l'univers.

Mais toutes les choſes ont un bon & un mauvais côté. Il eſt certain qu'il n'y a rien de ſi avantageux pour la bonté des troupes que d'obliger les provinces à fournir les recrues : mais il en réſulte un grand inconvénient, qui eſt que les Officiers n'ont aucun ſoin de leurs ſoldats. J'ai vu preſque toujours chez les Impériaux une grande moitié de recrues, quelquefois les trois quarts : cela vient du peu d'attention que les Officiers ſont à la conſervation du ſoldat. S'il tombe malade, ils le laiſſent périr faute de ſecours, parce qu'il en coûte pour le ſoigner.

Il y a un remede à cet abus qui eſt bien ſimple ; c'eſt de faire payer les recrues aux Officiers. Il faut que les provinces les fourniſſent, mais les Officiers, dis-je, doivent les payer ; & cet argent doit retomber dans la caiſſe militaire : ce qui ne laiſſe pas de faire un objet, & tend à la conſervation. Car ſuppoſé qu'il faille vingt mille recrues dans une armée, & que le Capitaine ſoit obligé de payer cinquante livres par chacune, il en reviendra un million dans l'épargne militaire, & il s'en faudra bien que l'Etat y perde tant d'hommes.

Ce que je viens de dire ſur cette maniere de lever des troupes, eſt très-bon pour des Etats bien peuplés, comme la France, & qui peuvent ſe paſſer d'étrangers.

Il y a des Puiſſances, il eſt vrai, qui ſont obligées de recruter chez toutes les nations : mais ne pourroient-elles pas auſſi former une milice nationale ſur ce pied ? Et ces Puiſſances qui ſont dans la néceſſité de former la plus grande partie de leurs armées

d'étrangers, ne ſont-elles pas bien plus obligées à tenir la capitulation qu'elles ont faite à ces recrues étrangeres, qu'à leurs propres ſujets ? ce ſeroit aſſurément le moyen d'en trouver facilement.

ARTICLE DEUXIEME.

De l'habillement.

NOTRE habillement eſt très-coûteux & très-incommode : le ſoldat n'eſt chauſſé, ni vêtu, ni couvert. L'amour du coup d'œil l'emporte ſur les égards que l'on doit à la ſanté, qui eſt un des grands points auquel il faut faire attention.

En campagne les cheveux ſont un ornement très-ſale pour le ſoldat ; & quand la ſaiſon pluvieuſe eſt une fois arrivée, ſa tête ne ſe ſeche plus.

Son habit ne le couvre point. A l'égard des pieds, il n'en eſt pas queſtion : les bas, les ſouliers & les pieds pourriſſent enſemble, parce que le ſol-

dat n'a pas de quoi changer ; & quand il l'auroit, cela ne lui ſerviroit de rien, parce qu'un moment après il ſeroit dans le même état. Ce pauvre ſoldat eſt donc bientôt envoyé à l'hôpital.

Les guêtres blanches ne ſont propres que pour un jour de parade, & le ruinent en blanchiſſage : cette chauſſure eſt très-incommode, très-mal-ſaine, de nulle utilité, & très-coûteuſe. Le chapeau perd bientôt ſa forme & ſa grace, il ne ſauroit réſiſter aux fatigues & aux pluies d'une campagne, il eſt bientôt percé ; & dès que le ſoldat eſt couché, il lui tombe de la tête : cet homme accablé de laſſitude s'endort à la pluie & au ſerein la tête nue, & le lendemain il a la fievre.

Je voudrois que le ſoldat eût les cheveux courts, & qu'il eût une petite perruque de peau d'agneau d'Eſpagne de couleur griſaille ou noire, qu'il mettroit lors des mauvais temps. Cette perruque imite la tête naiſſante à ne pouvoir la diſtinguer, & coëffe très-bien quand la coupe en eſt bien faite :

faite : elle coûte environ vingt ſols, & on n'en voit pas la fin. Cela eſt très-chaud, garantit des rhumes & des fluxions, & a tout-à-fait bonne grace. Au lieu de chapeau, je leur voudrois des caſques à la romaine : ils ne peſent pas plus, ne ſont point du tout incommodes, garantiſſent du coup de ſabre, & font un très-bel ornement.

Je voudrois qu'il fût vêtu de maniere qu'il eût une veſte un peu ample avec une petite veſte de deſſous en forme de gillet (*), un manteau à la turque avec un capuchon. (†) Ces manteaux couvrent bien, & ne contiennent que deux aunes & demie de drap, peſent peu, & coûtent peu. Le ſoldat auroit la tête & le col à couvert de la pluie & du vent,

(*) Preſque toute la Cavalerie allemande eſt habillée de même. A la vérité à quoi ſervent à un habit ce que nous appellons les pans ou les plis, lorſque l'on a un manteau pour ſe garantir du froid & de la pluie ?

(†) Ces manteaux ne doivent pas paſſer le haut du gras de jambe.

& lorſqu'il eſt couché, il eſt conſervé, & a le corps ſec, parce que cet habillement ne colle point, & le ſoldat le ſeche à l'air dès qu'il fait un moment de beau temps.

Il n'en eſt pas de même d'un habit; car dès qu'il eſt mouillé, le ſoldat en reſſent l'humidité juſqu'à la peau, & il faut qu'il lui ſeche ſur le corps. L'on ne doit donc pas être étonné de voir tant de maladies dans une armée; les plus robuſtes y réſiſtent le plus long-temps, mais à la fin il faut qu'ils ſuccombent.

Si l'on ajoute à ce que je viens de dire le ſervice que ſont obligés de faire ceux qui ſe portent encore bien, pour ceux qui ſont malades, les morts, les bleſſés & les déſertés, on ne doit pas être étonné de voir à la fin d'une campagne des bataillons réduits à cent hommes.

Voilà comme les plus petites choſes influent ſur les plus grandes. Mais je reviens à mes manteaux. Comme ils contiennent peu d'étoffe, & qu'ils ſont légers, ils peuvent ſe rouler &

s'attacher le long de la giberne ſur le dos, ce qui ne fait point du tout un vilain effet ; & le ſoldat, lorſqu'il eſt ſous les armes, & qu'il fait beau, a toujours l'air ingambe & leſte. Ces manteaux peuvent durer trois à quatre ans : ainſi l'habillement ſeroit moins coûteux, plus ſain, & pour le moins auſſi parant.

Quant à la chauſſure, je voudrois que les ſoldats euſſent des ſouliers d'un cuir délié avec des talons bas, ce qui chauſſe parfaitement bien & fait marcher de meilleure grace, parce que les talons bas font porter la pointe du pied en dehors, tendre le jarret, & effacer par conſéquent les épaules. Il faut qu'ils ſoient chauſſés à nu ſur le pied, & graiſſés avec du ſuif ou de la graiſſe. Les damerets trouveront cela bien étrange ; mais l'expérience fait voir que tous les vieux ſoldats françois en uſent ainſi, parce qu'avec cette précaution ils ne s'écorchent jamais les pieds dans les marches ; & l'humidité ne les pénetre pas ſi aiſément, parce qu'elle ne prend pas ſur

la graiſſe; le cuir du ſoulier ne ſe raccornit point, & ne ſauroit bleſſer. Les Allemands, qui font porter à leur Infanterie des bas de laine, ont toujours une quantité d'eſtropiés, parce qu'il leur vient des ampoules, des loupes, & toutes ſortes de maladies aux pieds & aux jambes, la laine étant venimeuſe à la peau : d'ailleurs ces bas ſe percent par les bouts, reſtent humides, & pourriſſent avec les pieds. A ces eſcarpins il faut ajouter des guêtres d'un cuir délié, chauſſées auſſi à nu ſur la jambe. Les culottes doivent être de peau, leſquelles arrêteront les guêtres avec des boutons au deſſus du genou ; moyennant quoi l'on évite les jarretieres, ce qui n'eſt pas une petite affaire : les ſoldats en ont juſqu'à trois l'une ſur l'autre, une pour tenir le bas, l'autre pour fermer la culotte, & la troiſieme pour arrêter les guêtres, ce qui eſt un vrai martyre, & leur gâte le nerf.

A cette chauſſure il faut ajouter des ſandales ou galoches, ſemellées

de bois de l'épaiſſeur d'un pouce ; ce qui empêche les pieds de ſe mouiller dans les boues, ni à la roſée, & ſurtout lorſque le ſoldat eſt en faction (*).

Dans les temps ſecs, pour les combats & pour la parade, on les leur feroit quitter : au premier de Novembre on leur donneroit de gros bas de laine, qu'ils chauſſeroient par deſſus les ſouliers & la guêtre, leſquels ſeroient auſſi arrêtés par le haut. Ces bas devront être ſemellés d'un cuir mince qui remonte un peu ſur les côtés & ſur le bout du pied, pour être enſuite chauſſés dans les ſandales.

ARTICLE TROISIEME.

De l'entretien des troupes.

IL eſt avantageux pour le bon ordre, pour le ménage, & pour la ſanté, de faire faire ordinaire aux troupes : le ſoldat ne devient point li-

(*) Beaucoup de ſoldats françois font eux-mêmes de ces galoches en hiver avec leurs vieux ſouliers.

bertin, ne joue pas ſon prêt, & eſt très-bien nourri. Mais cela ne laiſſe pas que d'avoir ſes inconvénients, parce que le ſoldat ſe tue après une marche à aller chercher du bois, de l'eau, &c. il devient maraudeur, il eſt toujours ſale & mal-propre; ſon habillement ſe perd de porter d'un camp à l'autre toutes les choſes néceſſaires à ſon ménage, & ſa ſanté s'altere par toutes les fatigues que cela lui cauſe.

Mais auſſi il y a un remede à ces inconvénients. Comme je diſpoſe mes troupes en centuries, je voudrois qu'il y eût à chacune un Vivandier avec quatre chariots attelés de deux bœufs chacun; qu'il eût une grande marmite pour faire la ſoupe à toute la centurie, & que l'on donnât à chaque ſoldat ſa portion à midi en ſoupe avec du bouilli, & le ſoir en rôti, chacun dans une écuelle de bois. Ce ſeroit aux Officiers à voir qu'on ne les trompât pas, & qu'ils n'euſſent pas à ſe plaindre.

Le gain qu'il ſeroit permis aux Vi-

vandiers de faire, ſeroit ſur la boiſſon, le fromage, le tabac, les peaux qui leur reſteroient des beſtiaux qu'ils auroient tués, &c. Les Vivandiers prendroient les beſtiaux aux Vivres; & lorſqu'on ſe trouveroit en lieu où il y auroit des légumes, l'on y enverroit avec ordre.

Cela paroît d'abord un peu difficile à arranger, mais avec un peu d'attention tout le monde doit y trouver ſon compte. Lorſque les ſoldats iroient en détachement, ils prendroient pour un ou deux jours de rôti avec eux. Cela ne fait point d'embarras : il faut plus de bois, d'eau & de chaudrons pour faire la ſoupe à cent hommes, qu'il n'en faudroit pour mille de la façon dont je le propoſe, & la ſoupe n'eſt jamais ſi bonne; d'ailleurs les ſoldats quittent toutes ſortes de choſes mal-ſaines qui les font tomber malades, comme du cochon, du fruit qui n'eſt pas mûr; & l'Officier ne ſauroit y avoir l'œil comme à une ſeule marmite, où il y en auroit toujours un préſent à chaque repas pour voir ſi

les ſoldats n'ont pas lieu de ſe plaindre. Lorſqu'il y auroit des marches forcées, ou que les équipages ne pourroient pas joindre, on diſtribueroit des beſtiaux aux troupes, & les ſoldats feroient des broches de bois pour rôtir leur viande. Cela ne fait point d'embarras, & ne dure que quelques jours. Que l'on balance notre méthode à celle-là, & l'on verra qu'elle eſt la meilleure. Les Turcs en uſent ainſi, & ſont parfaitement bien nourris : auſſi reconnoît-on bien leurs cadavres après les batailles d'avec ceux des troupes allemandes, qui ſont haves & décharnés. Cela a auſſi un autre avantage dans certains cas : on ménage la bourſe du maître en leur donnant leur prêt en entier & en leur vendant des vivres. Il y a des pays, comme la Pologne & l'Allemagne, qui fourmillent de beſtiaux. Lorſqu'on demande aux habitants des contributions ; pour qu'ils puiſſent les ſoutenir, on prend moitié en vivres, moitié en argent, & on vend les vivres aux troupes : ainſi la daie du ſoldat fait une navette con-

tinuelle, & il ſe trouve qu'on a de l'argent & des contributions de reſte.

Il en réſulte encore une grande utilité. Lorſqu'on a été obligé de faire des magaſins, & qu'il eſt temps de les conſommer, on y envoie des troupes : ſur quoi il y a toujours beaucoup moins de perte pour le maître, ſans que les troupes aient lieu de s'en plaindre.

Il ne faut jamais donner le pain aux ſoldats en campagne, mais les accoutumer au biſcuit, parce qu'il ſe conſerve cinquante ans & plus dans les magaſins, & qu'un ſoldat en emporte aiſément avec lui pour ſept à huit jours. Il eſt ſain, il n'y a qu'à s'informer à des Officiers qui aient ſervi chez les Vénitiens, pour ſavoir le cas qu'on en doit faire. Celui des Moſcovites, qu'ils nomment ſoukari, eſt le meilleur de tous, parce qu'il ne s'émiette pas : il eſt quarré, de la groſſeur d'une noiſette, & il ne faut pas tant de chariots pour le tranſporter, qu'il en faut pour le pain.

Les pourvoyeurs des vivres ſont accroire tant qu'ils peuvent que le pain vaut mieux pour le ſoldat ; mais cela eſt faux, & ce n'eſt que pour avoir occaſion de fripponner qu'ils cherchent à le perſuader : ils ne cuiſent leur pain qu'à moitié, & mêlent toutes ſortes de choſes mal-ſaines, qui avec la quantité d'eau qu'il contient augmentent le poids & le volume du double. Outre cela, ils ont un train de boulangers, de valets, de chariots & de chevaux, ſur quoi ils gagnent beaucoup. Tout ce train eſt embarraſſant dans une armée ; il leur faut des quartiers, des moulins, & des détachements pour les garder. Enfin l'on ne ſauroit croire les voleries qui ſe commettent, l'embarras que toutes ces choſes font, les maladies qui en réſultent du mauvais pain, les fatigues que cela cauſe aux troupes, dans quel embarras cela jette un Général, & quelles en ſont les ſuites. La certitude dans laquelle l'ennemi eſt preſque toujours de ce que vous allez faire par l'arrangement de

vos fours & de vos cuiſſons, me ſuffira pour n'en pas dire davantage. Si je voulois m'amuſer à prouver tout ce que j'avance par des faits, je n'aurois pas ſi-tôt fait ; mais je ſuis perſuadé que l'on doit beaucoup de mauvais ſuccès dont on attribue la cauſe à autre choſe, qui proviennent cependant de celle-là.

Il faut même accoutumer quelquefois les ſoldats à ſe paſſer de biſcuit, & leur diſtribuer du grain, qu'il faut leur apprendre à cuire ſur des palettes de fer après l'avoir broyé & réduit en pâte. Mr. le *Maréchal de Turenne* dit quelque choſe à cet égard dans ſes Mémoires, & j'ai oui dire à de grands Capitaines que quand même ils auroient du pain, ils en laiſſeroient quelquefois manquer aux troupes, afin de les accoutumer à ſavoir s'en paſſer. J'ai fait des campagnes de dix-huit mois avec des troupes qui étoient accoutumées à ſe paſſer de pain, ſans que j'aie entendu murmurer ; j'en ai fait pluſieurs autres avec des troupes qui y étoient

accoutumées, elles ne pouvoient s'en paſſer, dès que le pain manquoit un jour, tout étoit perdu : cela faiſoit que l'on ne pouvoit faire un pas en avant, ni aucune marche hardie.

Pour la viande, on eſt toujours à portée d'en avoir, parce que les beſtiaux ſuivent par-tout, & le tranſport n'en coûte rien ; je ne ſais pas même comme on peut en manquer. Que l'on compte qu'un bœuf peſe cinq cents livres, qu'on donne une demi-livre de viande à chaque homme, ainſi un bœuf en nourrira mille : cinquante mille hommes conſumeront donc cinquante bœufs par jour. Suppoſé que la campagne dure deux cents jours, cela ne fait que dix mille bœufs, qui ſuivent & pâturent par-tout : l'on en fait différents dépôts, qu'on fait avancer à meſure qu'on en a beſoin.

Je ne dois pas paſſer ici ſous ſilence un uſage établi chez les Romains, par lequel ils prévenoient les maladies & les mortalités qui ſe mettent dans les armées par les changements

de climats. On doit auſſi attribuer à cet uſage une partie des prodigieux ſuccès qu'ils ont eus. Un grand tiers des armées allemandes périt en arrivant en Italie & en Hongrie. En 1718. nous entrâmes cinquante-cinq mille hommes dans le camp de Belgrade (*) preſqu'en ſortant des quartiers; il eſt ſur une hauteur, l'air y eſt ſain, l'eau de ſource y eſt bonne, & nous avions abondance de toutes choſes. Le jour de la bataille, qui étoit le 18. Août, il ne ſe trouva que vingt-deux mille combattants ſous les armes, tout le reſte étoit mort ou hors d'état d'agir. Je pourrois citer de pareils événements chez d'autres nations. C'eſt le changement de climats qui les produit. L'on ne voit point de ces exemples chez les Romains tant que le vinaigre ne leur manque pas; mais dès que l'*acetum* leur manquoit, ils étoient ſujets aux mêmes accidents que nos troupes le ſont à préſent. C'eſt un fait auquel peut-

(*) M. le Maréchal fit cette campagne comme Volontaire..

être peu de perſonnes ont fait attention, & qui cependant eſt d'une très-grande conſéquence pour les conquérants & pour les ſuccès. Quant à la maniere de s'en ſervir, les Romains faiſoient diſtribuer le vinaigre par ordre, chaque ſoldat avoit ſa portion qui lui ſervoit pluſieurs jours, & il en verſoit quelques gouttes dans l'eau qu'il buvoit. Je laiſſe aux Médecins à pénétrer les cauſes d'un effet ſi ſalutaire : ce que je rapporte eſt un fait bien conſtant.

ARTICLE QUATRIEME.

De la paie.

SAns entrer dans le détail des différentes paies, je dirai ſeulement qu'elle doit être forte : il vaut mieux avoir un petit nombre de troupes bien entretenues & bien diſciplinées, que d'en avoir beaucoup qui ne le ſoient pas : ce ne ſont pas les grandes armées qui gagnent les batailles,

ce ſont les bonnes. L'économie ne peut être pouſſée qu'à un certain point, elle a ſes bornes, après quoi elle dégénere en léſine. Si vous ne donnez pas des appointements honnêtes aux Officiers, vous n'aurez que des gens riches qui ſervent par libertinage, ou des miſérables dont le courage eſt abattu. De la plupart des premiers j'en fais peu de cas, parce qu'ils ne tiennent pas au mal-être ni à la rigueur de la diſcipline ; leurs propos ſont toujours ſéditieux, & ce ne ſont que francs libertins. Les ſeconds ſont ſi abattus que l'on n'en ſauroit attendre grande vertu ; leur ambition eſt bornée, parce que l'objet qu'ils ont devant eux ne les intéreſſe guere, je veux dire l'avancement ; & miſérables pour miſérables, ils aiment autant reſter ce qu'ils ſont, ſur-tout lorſque le grade leur devient à charge.

L'eſpérance fait tout endurer & tout entreprendre aux hommes ; ſi vous la leur ôtez, ou qu'elle ſoit trop éloignée, vous leur ôtez l'ame.

Il faut que le Capitaine ſoit mieux que le Lieutenant ; ainſi de tous les grades. Il faut que le pauvre Gentilhomme regarde comme une fortune très-conſidérable, & non comme une charge, d'avoir un régiment, & qu'il ſoit moralement ſûr de parvenir par ſes actions & ſes ſervices. Lorſque toutes ces choſes ſont bien compaſſées, vous pouvez contenir vos troupes dans la diſcipline la plus auſtere. Il n'y a de vraiment bons Officiers que les pauvres Gentilshommes qui n'ont que la cape & l'épée ; mais il faut qu'ils puiſſent vivre honnêtement de leur emploi. L'homme qui ſe voue à la Guerre doit la regarder comme un Ordre dans lequel il entre ; il ne doit avoir ni connoître d'autre domicile que ſa troupe, & doit ſe tenir honoré de ſon emploi.

Un jeune homme de naiſſance regarde comme un mépris que la Cour fait de lui ſi elle ne lui confie pas un régiment à l'âge de dix-huit ou vingt ans. Cela ôte toute émulation au reſte des Officiers & à toute la pauvre

pauvre Nobleſſe, qui eſt preſque dans la certitude de ne pouvoir jamais avoir de régiment, & par conſéquent les poſtes les plus conſidérables, dont la gloire puiſſe la dédommager des peines & des ſouffrances d'une vie laborieuſe, qu'elle ſacrifie avec confiance à un avenir flatteur & à la renommée.

Je ne prétends pas pour cela que l'on ne puiſſe marquer quelque préférence à des Princes ou autres perſonnes d'un rang illuſtre : mais il faut que cette marque de préférence ſoit juſtifiée par un mérite diſtingué ; alors on peut leur faire la grace de leur permettre d'acheter un régiment d'un pauvre Gentilhomme que les infirmités ou l'âge mettent hors d'état de ſervir : c'eſt alors une récompenſe pour ce pauvre Gentilhomme ou cet Officier de fortune. Mais ce Seigneur riche ne doit pas pour cela être en droit de revendre ſa troupe à un autre : on lui a aſſez fait de grace en lui permettant de l'acheter, & elle doit redevenir le prix des ſervices & de la vertu.

ARTICLE CINQUIEME.

De l'exercice.

C'Eſt une choſe néceſſaire que l'exercice ou maniement des armes, pour dégager le ſoldat & le rendre adroit : mais on ne doit pas y mettre toute ſon attention ; c'eſt même de toutes les parties de la Guerre celle à laquelle il en faut faire le moins, ſi l'on en excepte celle d'éviter les mouvements qui ſont dangereux, comme de faire porter le fuſil ſur le bras gauche, & de faire tirer par pelotons, ce qui a ſouvent cauſé des défaites honteuſes.

Après cette attention, le principal de l'exercice ſont les jambes & non pas les bras : c'eſt dans les jambes qu'eſt tout le ſecret des manœuvres, des combats, & c'eſt aux jambes qu'il faut s'appliquer. Quiconque fait autrement eſt un ignorant, & n'en eſt pas ſeulement aux éléments de

ce qu'on appelle le métier de la Guerre.

Le *Chevalier de Follard* définit assez bien la queſtion qui s'éleve quelquefois, ſavoir, ſi la Guerre eſt un métier ou une Science? Il dit : „ La Guerre eſt un métier pour les „ ignorants, & une Science pour les „ habiles gens.

Après avoir parlé de la maniere de lever les troupes, celle de les habiller, & celle de les entretenir, il eſt juſte que je parle de celle de les former pour le combat.

ARTICLE SIXIEME.

De la maniere de former les troupes pour le combat.

CEtte matiere eſt ſi ample, que je me propoſe de la traiter d'une maniere toute différente du reſpectable uſage, en quoi je paroîtrai peut-être bien ridicule ; mais pour le paroitre un peu moins, il faut que je

faſſe voir celui de la méthode d'à préſent : ce qui n'eſt pas une petite affaire, car j'en compoſerois un gros livre.

Je commencerai par la marche. Cela me met dans la néceſſité de dire une choſe qui paroîtra bien extravagante aux ignorants.

Perſonne ne ſait ce que c'eſt que la *tactique* des anciens, cependant beaucoup de militaires ont ſouvent ce mot à la bouche, & croient que c'eſt l'exercice ou l'ordonnance des troupes pour les mettre en bataille. Tout le monde fait battre la marche ſans en ſavoir l'uſage, & tout le monde croit que ce bruit eſt un ornement militaire.

Il faut avoir meilleure opinion des anciens & des Romains, qui ſont nos maîtres ou qui devroient l'être. Il eſt abſurde de croire que les bruits de Guerre ne ſervent uniquement que pour s'étourdir les uns les autres. Mais revenons à la marche, ſur laquelle je vois que tout le monde s'étourdit, ſe tourmente & ſe tue, & dont

on ne viendra jamais à bout ſi je n'en découvre le ſecret. Les uns veulent marcher lentement, les autres veulent marcher vîte : mais qu'eſt-ce que des troupes que l'on ne ſauroit faire marcher vîte & lentement, comme l'on veut & ſelon qu'on en a beſoin, auxquelles il faut à chaque coin un Officier pour les faire tourner, les uns comme des limaçons, & les autres en courant, pour faire avancer cette queue qui traîne toujours ? C'eſt un opéra que de voir ſeulement un bataillon ſe mettre en mouvement, on diroit que c'eſt une machine mal agencée qui va rompre à tout moment, & qui ne s'ébranle qu'avec une peine infinie. Veut-on avancer promptement ? avant que la queue ſache que la tête marche vîte, il ſe fera des intervalles ; & pour les regagner, il faudra que la queue coure à toutes jambes ; une autre tête qui ſuit cette queue fera la même choſe : ce qui met bientôt tout en déſordre, & vous met dans la néceſſité de ne pouvoir jamais

faire marcher vos troupes avec célérité.

Le moyen de remédier à tous ces inconvénients, & à d'autres qui en réſultent, qui ſont d'une bien plus grande conſéquence, eſt cependant bien ſimple, puiſque la nature le dicte. Le dirai-je, ce grand mot, en quoi conſiſte tout le ſecret de l'Art, & qui va ſans doute paroître ridicule ? *Faites-les marcher en cadence.* (*) Voilà tout le ſecret, & c'eſt le pas militaire des Romains. C'eſt pourquoi les marches ſont inſtituées, & pourquoi on bat la caiſſe. C'eſt ce qu'on appelle *tact*, & c'eſt ce que perſonne ne ſait, & dont perſonne ne s'aviſe. Avec cela vous ferez marcher vîte & lentement, comme vous voudrez ; votre queue ne traînera jamais, tous vos ſoldats iront du même pied, les converſions ſe feront enſemble avec célérité & grace, les jambes de vos ſoldats ne ſe brouil-

(*) Le pas cadencé ou meſuré eſt le même que celui qu'ont actuellement les troupes pruſſiennes.

leront pas, vous ne ſerez pas obligé d'arrêter à chaque converſion pour faire repartir du même pied, & vos ſoldats ne ſe fatigueront pas le quart de ce qu'ils font à préſent. Ceci va encore paroître extraordinaire. Il n'y a perſonne qui n'ait vu danſer des gens pendant toute une nuit en faiſant des ſauts & des hauts-le-corps continuels. Que l'on prenne un homme, qu'on le faſſe danſer pendant deux heures ſeulement ſans muſique, & que l'on voie s'il y réſiſtera. Cela prouve que les tons ont une ſecrette puiſſance ſur nous, qui diſpoſent nos organes aux exercices du corps, & les facilitent. (*)

Si quelqu'un me fait la queſtion & me demande quel air il faut jouer pour faire marcher un homme; je lui répondrai, ſans ruminer ſur la plaiſanterie, que toutes les marches, tous les airs à deux ou trois temps y ſont propres, les uns plus, les autres moins,

(*) Lorſque les chameliers veulent faire avancer leurs chameaux, au lieu de ſe ſervir du fouet ou du bâton, ils diſent une chanſon.

ſelon qu'ils ſont marqués ; que tous ces airs ſe jouent ſur le tambour avec le fifre, & qu'il n'y a qu'à choiſir les plus convenables.

L'on me dira peut-être que bien des hommes n'ont pas d'oreille. Cela eſt faux ; ce mouvement eſt ſi naturel, qu'il ſe fait pour ainſi dire de ſoi-même. J'ai ſouvent remarqué qu'en battant au drapeau, tous les ſoldats alloient en cadence ſans intention, & ſans qu'ils le ſuſſent : la nature & l'inſtinct y portent de ſoi-même. Je dirai plus : il eſt impoſſible de faire aucune évolution ſur un ordre ſerré ſans le *tact*, & je le prouverai en ſon lieu.

A conſidérer ſuperficiellement ce que je viens de dire, il ne paroît pas que cette cadence ſoit d'une grande importance : mais dans une action, pour augmenter la rapidité de la marche, ou pour la diminuer, cela tire à des conſéquences infinies. Le pas militaire des Romains n'étoit autre choſe ; c'eſt avec ce pas qu'ils faiſoient vingt-quatre milles, qui font huit lieues d'une

heure de chemin, en cinq heures. Que l'on prenne à préſent un corps d'Infanterie, & que l'on voie s'il eſt poſſible de lui faire faire huit lieues en cinq heures. Cela faiſoit cependant parmi eux la principale partie de l'exercice. De là on peut juger de l'attention qu'ils donnoient à tenir leurs troupes en haleine, & de la puiſſance du *tact*.

Que dira-t-on ſi je prouve qu'il eſt impoſſible de charger vigoureuſement l'ennemi ſans cette cadence, & que ſans cela on arrive toujours ſur lui à rangs ouverts ? Quel défaut monſtrueux ! Je penſe cependant que depuis trois ou quatre ſiecles perſonne n'y a fait attention.

Il faut maintenant un peu éplucher notre maniere de former les bataillons, & celle de combattre. Ceux qui l'entendent le mieux diviſent le bataillon en ſeize parties, que chacun nomme à ſa façon ; l'on met une compagnie de Grenadiers ſur une aîle, un piquet ſur l'autre : voilà la méthode uſitée & reçue. Ce bataillon eſt à quatre de

hauteur, & marche en front de bandiere pour attaquer l'ennemi, & cela pour avoir, dit-on, un grand front.

Les bataillons ſe touchent les uns les autres ; car l'Infanterie eſt toute enſemble, & la Cavalerie auſſi ; à quoi en vérité il n'y a pas le ſens commun : mais nous en parlerons en ſon lieu. Ces bataillons marchent donc en avant, & cela bien lentement, parce qu'ils ne peuvent faire autrement ; les Majors crient, *ſerre !* on ſerre vers le centre ; inſenſiblement ce centre creve, on s'y trouve à huit de hauteur, & ſur les aîles à quatre, ce qui fait des intervalles entre les bataillons. Il n'y a perſonne qui ſe ſoit trouvé à des affaires qui ne convienne de ce fait : la tête tourne aux Majors, parce que le Général, à qui elle tourne auſſi, crie après eux lorſqu'il voit ces vuides entre les bataillons, qui lui font craindre d'être pris par les flancs : il eſt donc obligé de faire halte, ce qui devroit le perdre ; mais comme ſon ennemi eſt tout auſſi mal diſpoſé, le mal n'eſt pas grand. Un homme qui

auroit de l'intelligence ne s'arrêteroit pas à remédier à cette confuſion, mais marcheroit en avant ; car pendant qu'il y remédie, ſi l'ennemi s'ébranle, il eſt perdu. Qu'arrive-t-il ? On commence à tirer de part & d'autre, ce qui eſt le comble de la miſere. Enfin on s'approche, & l'un des deux partis ordinairement s'enfuit à cinquante ou ſoixante pas, plus ou moins. Voilà ce qui s'appelle charger. D'où cela vient-il ? De ce que la mauvaiſe diſpoſition empêche que l'on ne puiſſe faire mieux. Mais je veux ſuppoſer une choſe impoſſible à des troupes qui n'auront pas le pas meſuré. Que deux bataillons s'attaquant marchent l'un à l'autre ſans flottement, ſans ſe doubler, ſans ſe rompre ; lequel emportera l'avantage, de celui qui s'eſt amuſé à tirer, ou celui qui n'aura pas tiré ? Les gens habiles me diront que c'eſt celui qui aura conſervé ſon feu, & ils auront raiſon : car outre que celui qui a tiré eſt décontenancé, s'il voit marcher à lui à travers la fumée des gens qui ont conſervé leur

feu, il faut qu'il s'arrête pour recharger, ou du moins qu'il marche bien lentement; or il eſt perdu lorſque l'autre marche à lui d'un grand pas, & avec célérité.

Si la derniere Guerre avoit duré encore quelque temps, l'on ſe ſeroit battu indubitablement de part & d'autre à l'arme blanche, parce que l'on commençoit à connoître l'abus de la tirerie, qui fait plus de bruit que de mal, & qui fait toujours battre ceux qui s'en ſervent. Or ſi on ne tiroit plus, je crois que l'on changeroit bien vîte la méthode de ſe mettre à trois ou quatre de hauteur ſur un grand front, auſſi-bien que les armes que l'on a à préſent: car à quoi ſerviroit ce front lent & peſant à s'émouvoir, contre des gens qui marcheroient avec plus de célérité, & qui ſe remueroient avec plus d'aiſance? Mais pour rendre ceci plus intelligible, il faut un peu mieux l'expliquer.

Suppoſons donc deux bataillons, chacun de ſix cents hommes, qui ſeroient diſpoſés ainſi. [*fig.* 2. *planche* 2.] A eſt celui qui eſt rangé ſuivant

l'uſage, B eſt celui que je range à ma méthode, & qui eſt à huit de hauteur. N'eſt-il pas vrai qu'il occupe le même front que celui qui eſt à quatre, & que je ſuis le maître de lui en faire occuper un plus grand, ce que l'autre ne ſauroit faire ? Je le déborderai toujours en donnant un ou deux pas de plus à mes intervalles, & je demeure plus fort que lui : je ſuis toujours à huit de profondeur, contre des gens qui ne ſont qu'à quatre ; je n'ai ni flottement ni doublement à craindre, rien qui m'arrête ; je ferai deux cents pas plus vîte qu'il n'en fera cent ; à l'arme blanche je l'aurai percé dans un moment, & s'il tire, il eſt perdu. Que fera-t-il ? Se rompra-t-il devant moi pour me prendre dans les flancs de mes diviſions ? Il ne l'oſeroit, mes intervalles ſont trop petits, les armes de longueur s'y croiſent ; il ſeroit percé & en confuſion en faiſant ce mouvement. Se mettra-t-il à tirer ? Comme rien ne m'arrête plus en chemin, il en ſeroit mauvais marchand.

C'eſt la pure méthode des Romains,

& c'eſt auſſi la meilleure : reconnoiſſons-les pour nos maîtres, & imitons-les. L'on me dira que les Romains n'avoient pas de poudre. Il eſt vrai, mais ils avoient, ainſi que leurs ennemis, des armes de trait qui faiſoient le même effet que les nôtres, ſi l'on en excepte le bruit ; & la poudre n'eſt pas ſi terrible qu'on le croit. Peu de gens dans les affaires ſont tués de bonne guerre & par devant ; j'ai vu des ſalves entieres ne pas tuer quatre hommes, & je n'en ai jamais vu, ni perſonne, je penſe, qui ait cauſé un dommage aſſez conſidérable pour empêcher d'aller en avant, & de s'en venger à grands coups de bayonnettes & de fuſils tirés à brûle-pourpoint. C'eſt là où il ſe tue du monde, & c'eſt le victorieux qui tue.

A la bataille de Caſtiglione, *Mr. de Reventlau*, qui commandoit l'armée impériale, avoit rangé ſon Infanterie ſur un plateau, & lui avoit ordonné de laiſſer approcher l'Infanterie françoiſe à vingt pas, eſpérant la détruire par une décharge générale. Ces

troupes exécuterent ponctuellement l'ordre qu'elles avoient reçu. Les François monterent par des endroits assez rudes la côte qui les séparoit des Impériaux, & se rangerent sur le plateau vis-à-vis de l'ennemi : ils avoient ordre de ne point tirer du tout. Comme *Mr. de Vendôme* jugea à propos de ne point faire attaquer qu'on n'eût auparavant entrepris une cense qui étoit sur la droite, les troupes resterent un long espace de temps à se regarder de très - près ; enfin elles reçurent l'ordre d'attaquer. Les Impériaux les laisserent approcher à vingt ou vingt-cinq pas, présenterent les armes, tirerent bien de sang froid, & avec toutes les précautions que l'on peut prendre ; mais ils furent rompus avant que la fumée fût dissipée ; il y eut beaucoup d'Impériaux tués à grands coups de fusils & de bayonnettes : en un mot, le désordre fut général.

A la bataille de Belgrade j'ai vu tailler en pieces deux bataillons dans un instant : voici comme l'affaire se

choſe, & les deux bataillons n'eurent pas le temps de fuir, car tous furent étendus ſur le carreau à coups de ſabres dans un terrein de trente à quarante pas : il ne s'en ſauva que Mr. de Neuperg, qui heureuſement pour lui étoit à cheval, un Enſeigne avec ſon drapeau, qui ſe jeta aux crins de mon cheval, & m'embarraſſa fort avec deux à trois ſoldats. Dans ce moment le Prince Eugene arriva preſque tout ſeul, c'eſt-à-dire avec la troupe dorée, & les Turcs ſe retirerent, je ne ſais trop pourquoi : ce fut là qu'il reçut un coup de fuſil à travers la manche. Quelques troupes de Cavalerie & d'Infanterie arriverent, & Mr. de Neuperg demanda un détachement pour conſerver l'habillement ; on mit des ſentinelles aux quatre coins du terrein qu'occupoient ces défunts bataillons, & l'on fit faire des piles d'habits, de chapeaux, de ſouliers, &c. Enfin, pendant que cette cérémonie ſe faiſoit, je m'amuſai à compter les morts, & je ne trouvai que trente-deux Turcs tués de la dé-

charge générale de ces deux bataillons : ce qui n'a pas augmenté l'eſtime que j'ai pour le feu (*).

Mr. *de Greder*, homme de réputation, & qui a long-temps commandé le régiment d'Infanterie que j'ai en France, avoit toujours pour maxime de faire porter le mouſquet ſur l'épaule dans les affaires ; & pour être encore plus maître du feu, il ne faiſoit point compaſſer les meches, marchoit ainſi à l'ennemi, & dans l'inſtant qu'il commençoit à tirer (l'ennemi) il ſe jetoit devant les drapeaux l'épée à la main en criant *à moi* : cela lui a toujours réuſſi, & c'eſt ainſi qu'il défit les gardes de Frieze à la bataille de Fleurus.

(*) La vîteſſe avec laquelle les Pruſſiens chargent leurs fuſils, eſt avantageuſe en ce qu'elle occupe le ſoldat & l'empêche à la réflexion lorſqu'il marche à l'ennemi. C'eſt une erreur de croire que les cinq victoires qu'a remporté cette nation pendant la derniere guerre ſont dues à leur tirerie, puiſqu'on a remarqué que dans la plupart de ces actions il y a eu plus de Pruſſiens tués par le feu de leurs ennemis, que de ceux-ci par le feu des Pruſſiens.

Il me ſemble que tout ce que je viens de dire eſt appuyé ſur l'expérience & la raiſon, & prouve que ces grands bataillons ont de terribles défauts ; car ils ne ſont bons qu'à tirer : auſſi ne ſont-ils formés que pour cela. Quand donc cette tirerie n'y fait rien, ils ne valent plus rien, & il n'y a qu'à ſe ſauver ; auſſi eſt-ce le parti que l'on prend : ce qui fait voir que chaque choſe tombe comme de ſoi-même dans ſon point d'équilibre. Dirai-je d'où je crois que nous eſt venue cette belle méthode ? Je penſe que c'eſt des revues : cette façon de ſe ranger fait une plus belle montre, & inſenſiblement l'on s'y eſt ſi bien accoutumé que l'on en a fait celle de combattre ; l'on a appuyé cette ignorance ou cet oubli des bonnes choſes de raiſons apparentes ; on a trouvé que cela faiſant un plus grand front, on pouvoit mieux employer le feu : j'en ai même vu qui mettoient les bataillons à trois de hauteur, mais mal en a pris à ceux qui l'ont fait ; ſans cela je crois, Dieu me pardonne,

qu'on les mettroit à deux & peut-être à un ; car j'ai toute ma vie entendu dire qu'il falloit bien s'étendre afin de pouvoir embraſſer l'ennemi : quelle abſurdité ! Mais il n'eſt pas encore queſtion de tout ceci, je dois démontrer auparavant ma méthode de former les régiments & les légions, après quoi je traiterai de la Cavalerie ; parce qu'il faut tabler ſur un principe & un ordre de combattre, que la variété des lieux change à la vérité, mais qu'elle ne doit pas détruire.

CHAPITRE SECOND.

DE LA LÉGION.

LES Romains ont vaincu toutes les nations par leur diſcipline ; ils ſe ſont fait de la Guerre une méditation continuelle, & ils ont toujours renoncé à leurs uſages, ſi-tôt qu'ils en ont trouvé de meilleurs : différents en cela des Gaulois, qu'ils ont battus pendant pluſieurs ſiecles ſans que ces derniers aient ſongé à ſe corriger. Leur légion étoit un corps ſi formidable qu'il entreprenoit les plus grandes choſes. C'eſt ſans doute un Dieu, dit *Végece*, qui leur inſpira la légion : j'en ai eu la même opinion depuis long-temps, & c'eſt ce qui m'a rendu plus ſenſible aux défauts de nos uſages.

Je formerai donc mes corps d'Infanterie en légions compoſées de quatre régiments chacune, & chaque régiment de quatre centuries d'Infante-

rie qui auront chacune une demi-centurie d'armés à la légere, & une demi-centurie de Cavalerie.

J'appellerai la centurie, bataillon, quand elle ſera formée en corps ſéparé, & les troupes de Cavalerie, eſcadrons, afin de me conformer à notre uſage : ce qui rapprochera les idées.

Ces centuries tant d'Infanterie que de Cavalerie ſeront chacune compoſées de dix compagnies & chaque compagnie de quinze ſoldats, ainſi que les détails qui ſuivent l'expliqueront plus amplement. Il faut concilier dans une Monarchie l'état des troupes avec l'économie ; pour cela il convient de former ſes troupes ſur trois pieds, que nous nommerons pied de paix, pied de Guerre, & grand pied de Guerre.

Lorſque l'Etat eſt dans une profonde paix, les compagnies doivent être compoſées d'un Sergent, d'un Caporal, & de cinq Vétérans ; [*fig. 3. planc. 1.*] lorſqu'on veut être armé, [*fig. 4. planc. 1.*] elles doi-

vent être d'un Sergent, d'un Caporal, & de quinze hommes ; ce qui fait une augmentation de ſeize cents par légion : mais lorſqu'on veut ſeulement être armé ſans que la Guerre ſoit déclarée, il ſuffira qu'elles ſoient compoſées d'un Sergent, d'un Caporal, & de dix hommes.

Moyennant quoi on n'eſt pas obligé de faire de nouveaux Officiers & bas Officiers, qui ſont toujours le plus difficile à former ; car des cinq Vétérans il vous reſte toujours un fonds à remplacer les Officiers. Je ne ſuis point du tout pour les nouveaux régiments ; quelquefois ils ne valent rien au bout de dix campagnes, à moins qu'ils n'aient été hantés ſur de vieux ſoldats, & qu'ils ſoient commandés par de bons Officiers.

Il ne faut jamais toucher à la Cavalerie ; les vieux Cavaliers & les vieux chevaux ſont les meilleurs, tout ce qui eſt recrues n'y vaut abſolument rien. C'eſt une charge & une dépenſe à l'Etat, mais elle eſt indiſpenſable.

Quant à l'Infanterie ; pourvu qu'il

y ait de vieilles têtes, on fait des queues tant que l'on veut.

Comme j'ai à parler de la Guerre, je vais mettre les troupes, ſelon mon ſyſtême, ſur le grand pied de Guerre.

Les centuries d'Infanterie ſeront donc ainſi compoſées:

Centurion.	1	184
Lieutenant.	1	
Seconds Lieutenants . .	4	
Enſeigne.	1	
Sergent d'affaire.	1	
Fourrier.	1	
Capitaine d'armes. . . .	1	
Fifre.	1	
Tambours.	3	
Dix compagnies à dix-ſept hommes chacune.	170	

La compagnie ſera compoſée:

Sergent.	1	17 h.
Caporal.	1	
Soldats.	15	

Les deux demi-centuries d'armés

à la légere & de Cavalerie ne doivent être que de dix par compagnie, y compris les Sergents & Caporaux, parce qu'elles ſe recruteront dans les régiments même auxquels elles ſont attachées.

Quant aux autres peſamment armés qui ſont le fonds de l'Infanterie, la diminution n'y fait rien, parce que les diviſions reſtent toujours égales, quand même en temps de Guerre l'on ſeroit réduit par les pertes au pied de paix : ce qui fait un grand avantage & le fondement ſolide de toute votre Infanterie, parce que votre manœuvre reſte toujours la même, ce qui eſt d'une conſéquence infinie ; car il n'eſt pas croyable combien les changements nuiſent. J'ai vu après une longue paix les troupes d'un même maître ſe reſſembler ſi peu pour la manœuvre & la diſpoſition, que l'on auroit dit que c'étoient des troupes de différentes nations raſſemblées.

Il faut donc établir un principe, & ne s'en jamais écarter ; il faut que

perſonne ne l'ignore, ce principe, parce qu'il eſt la baſe de tout le genre militaire ; & vous ne ſauriez l'aſſurer ſi vous ne conſervez toujours le même nombre d'Officiers & bas Officiers, parce que ſans cela vos manœuvres varieront toujours.

Je viens à la compoſition des régiments.

Chaque régiment ſera de quatre centuries, qui ſont. .	736
Demi-centurie armée à la légere.	70
Demi-centurie de Cavalerie. . .	70

Etat-Major.

Un Colonel.	}	6
Un Lieutenant-Colonel. . .		
Un Major.		
Un Aide-major.		
Un Tambour-Major. . . .		
Un Chirurgien.		
		882 h.

Etat d'une légion.

Quatre régiments font. . .	3528	
Général légionnaire. . . .		1
Major légionnaire.		1
Ingénieurs.		2
Quartier-Maître.		1
Tréſorier.		1
Aumônier.		1
Chirurgien-Major.		1
Timbalier.		1
Porte-enſeigne.		1
Vagmeſtre.		1
Prévôt.		1
Archer.		1
Exécuteur.		1
Charpentiers.		10
Ouvriers de toutes eſpeces .		10
Valets pour dix chariots. .		20
2 pieces de canon de douze.		
2 pontons avec leurs nacelles, &c.		
	3582	h.

Il faut que chaque centurie ait une arme que j'appelle *amuſette :* [*fig. 5. planche 2.*] elle eſt de mon invention : elle porte au delà de quatre mille pas avec une violence extrême. Les pieces de campagne que les Allemands & les Suédois menent avec les bataillons portent à peine le quart. Cette arme eſt fort juſte, deux à trois hommes la menent par-tout ; elle tire des balles de plomb d'une demi-livre, & porte mille coups à tirer avec elle. Cette arme peut ſervir en mille occaſions à la Guerre.

Le canon & les chariots doivent être attelés de bœufs, & chargés de tous les outils néceſſaires à conſtruire des forts, de différents cordages, de mouffles, de poulies, de cabeſtans, ſcies, haches, pelles, pioches, &c. enfin, de tous les uſtenſiles, outils & inſtruments néceſſaires. Ces outils doivent être marqués du N°. de la légion, afin que dans les armées ils ne puiſſent ſe confondre.

Ces corps ainſi diſpoſés, je vou-

drois qu'on attachât un chiffre de cuivre ſur l'épaule droite du ſoldat, & un ſur l'épaule gauche, où ſeroient marqués les N°. de la légion & du régiment deſquels il eſt, afin qu'on pût aiſément le diſtinguer.

Je voudrois encore que tous les ſoldats fuſſent marqués à la main droite des mêmes chiffres avec la compoſition dont ſe ſervent les Indiens, qui ne s'efface jamais : ce qui empêcheroit la déſertion, & tire à des conſéquences infinies. Cela ſeroit aiſé à introduire ſi le Souverain vouloit aſſembler les Colonels, leur dire qu'il eſt important que cela ſoit pour maintenir le bon ordre, & empêcher la déſertion ; qu'ils lui feront plaiſir, pour donner l'exemple, de ſe faire marquer ; que cela ne peut être qu'une marque d'honneur par la preuve que cela ſera du corps dans lequel on aura ſervi. Aucun ne le refuſera, tous les Officiers imiteront leurs Colonels pour complaire à la volonté du Souverain, & parce qu'ils en ſentiront la conſéquence ; de là aucun ſol-

dat ne le refuſera : on peut même leur en faire une fête. Les Romains en uſoient ainſi, mais ils marquoient avec un fer chaud.

Je voudrois qu'on tirât les hommes pour les centuries de Cavalerie dans les régiments mêmes auxquels ils ſont attachés : cela ſeroit au choix du Centurion de la Cavalerie ; mais il prendroit de préférence les vieux ſoldats. Cette Cavalerie ainſi formée n'abandonneroit jamais ſon Infanterie, elle lui donneroit de la confiance dans une affaire, & lui ſeroit d'une merveilleuſe reſſource, ſoit dans la pourſuite, ou pour la couvrir dans la retraite. J'en parlerai ailleurs.

Les armés à la légere devront être tirés de même dans les régiments ; le Centurion choiſira tout ce qu'il y a de plus ingambe, de plus jeune & de plus leſte. Ces armés à la légere n'auront pour toutes armes qu'un fuſil de chaſſe très-léger, avec une bayonnette à manche qui leur ſerviroit en même temps d'épée. Ces fuſils auroient un dez ou ſe-

cret à la culaſſe pour qu'ils ne fuſſent pas dans la néceſſité de bourrer leur charge ; & tout leur accoutrement ſeroit très-léger. Leurs Officiers ſeront choiſis de même ſans regle d'ancienneté parmi les Officiers. On les exercera ſouvent, on les fera ſauter, courir, & ſur-tout tirer de trois cents pas au blanc. A tous ces différents exercices l'on mettra des prix pour donner de l'émulation. Une troupe ainſi compoſée & bien en haleine ſuivra par-tout la Cavalerie ; & je m'aſſure qu'on en tireroit de grands ſervices.

Je ne ſuis point pour les Grenadiers : c'eſt ordinairement l'élite de nos troupes ; & ſi la Guerre eſt vive, cela les énerve de telle maniere que l'on ne ſait plus où prendre de bas Officiers, qui ſont cependant l'ame de l'Infanterie. Je ſubſtitue à ces Grenadiers les Vétérans, qui doivent avoir une plus haute paie que les autres ſoldats. Pour tout ce qui s'appelle affaire de vivacité ou de légéreté, l'on prendroit des armés à la légere ; & on n'emploieroit les Vété-

rans que pour les coups de collier ſérieux ; & je penſe qu'il en réſulteroit un grand bien pour le pied des troupes. L'on prendroit toujours un Lieutenant au choix du Colonel pour le faire Capitaine des armés à la légere : mais l'on marcheroit par ancienneté aux vétérances; ce qui ſeroit regardé comme le poſte d'honneur. Quelque choſe que l'on faſſe, l'on ne peut dans les régiments, ſans faire un déplaiſir extrême aux Officiers, les empêcher de marcher aux Grenadiers ſelon l'ancienneté ; & ce ſont ſouvent des gens qui n'y ſont pas propres, & peu robuſtes pour un emploi ſi fatiguant. J'ai vu auſſi des ſujets excellents périr pour des vétilles, ſur-tout pendant les ſieges : cela eſt d'abord dit, on veut des Grenadiers par-tout ; & s'il y a quatre chats à feſſer, ce ſont les Grenadiers que l'on envoie, & la plupart du temps on les fait tuer mal-à-propos.

Je voudrois que les peſamment armés euſſent de bons fuſils de cinq pieds de longueur avec un tonnerre

du

du calibre de douze à la livre, & un dez à ſecret au fond de la culaſſe, ce qui fait que l'on n'eſt pas obligé de bourrer : ces fuſils tirent à plus de douze cents pas.

On ne doit pas craindre de trop charger l'Infanterie par les armes, cela la rend plus ſolide. Les armes des ſoldats romains peſoient au delà de ſoixante livres, & l'on puniſſoit de mort ceux qui les avoient abandonnées dans le combat ; cela ôtoit à cette Infanterie toute envie de fuir, & c'étoit un principe de l'Art militaire chez eux. A ces fuſils je voudrois ajouter une bayonnette à manche, longue de deux pieds & demi.

Je donnerois auſſi à chaque ſoldat un bouclier ou targe de cuir préparé dans le vinaigre. Ces boucliers ont une infinité d'avantages : l'on s'en ſert pour couvrir les armes : l'on en fait un parapet dans l'inſtant lorſqu'il faut combattre de pied ferme, en les paſſant de main en main ſur le front ; deux l'un ſur l'autre réſiſtent au coup de fuſil. Mr. *de Mon-*

tecuculli dit qu'il en faut dans l'Infanterie, & je ſuis bien de ſon avis.

Les bayonnettes à manche valent mieux que les autres, parce qu'elles ſe fourrent dans le canon, & que pour lors on devient maître du feu: à quoi l'on ne ſauroit trop faire attention; car il ne faut pas vouloir deux choſes à la fois, je veux dire, charger & combattre de pied ferme: dans l'un de ces cas il faut tirer & dans l'autre point du tout, & cela n'eſt pas ſi facile à empêcher dans les affaires ſérieuſes. En voici un exemple.

Charles XII. Roi de Suede, vouloit introduire dans ſon Infanterie la méthode de charger à l'arme blanche; il en avoit parlé pluſieurs fois, & l'on ſavoit dans l'armée que c'étoit ſon idée. Enfin à la bataille de ... contre les Moſcovites, au moment que l'affaire alloit commencer, il s'en fut à ſon régiment d'Infanterie, lui fit une belle harangue, mit pied à terre devant les drapeaux, & mena lui-même ſon régiment à la charge:

lorſqu'il vint à trente pas de l'ennemi, tout ſon régiment tira malgré ſes ordres & ſa préſence, d'ailleurs il fit parfaitement bien & enfonça l'ennemi. Le Roi en fut ſi piqué, qu'il ne fit que paſſer à travers les rangs, remonta à cheval, & fut ailleurs ſans dire un ſeul mot.

Mais revenons à la formation des bataillons. Je les mets d'abord à quatre de hauteur, les deux premiers rangs avec des fuſils ſeulement, les deux autres avec des demi-piques ou pilons, & leurs fuſils paſſés en écharpe. Ce pilon eſt une arme qui a treize pieds de long ſans le fer, qui doit être à trois quarts de dix-huit pouces de longueur, deux de largeur, mince & léger ; le bois doit être de ſapin, creux, & enveloppé d'un parchemin verni : cela eſt très-léger & ne fouette pas comme les piques deſquelles l'Infanterie ne peut ſe paſſer. J'en ai toujours oui parler ainſi à tous les habiles gens ; & les mêmes raiſons qui ont fait quitter les bonnes choſes dans le métier de la Guerre, ont auſſi

fait abandonner celle-ci, c'eſt-à-dire la négligence & la commodité : l'on a trouvé qu'en Italie dans quelques affaires elles n'avoient pas ſervi, parce que le pays eſt fort coupé ; de là on les a quittées par-tout, & l'on n'a ſongé qu'à augmenter la quantité d'armes à feu.

Quoique je diſe qu'il ne faille point tirer, il y a cependant des cas où il le faut, & il eſt bon de le ſavoir ; comme dans des haies, des pays coupés, & contre la Cavalerie : mais cette méthode doit être ſimple & naturelle. Celle que nous avons ne vaut rien, parce qu'il eſt impoſſible que le ſoldat ajuſte ſon coup, s'il eſt diſtrait par l'attention qu'il eſt obligé de faire au commandement. Comment veut-on que tous ces ſoldats à qui l'on commande de coucher en joue, mirent leur coup juſqu'à ce qu'on leur diſe de faire feu ? Un rien les dérange, & il ne vaut plus rien dès qu'on a perdu l'inſtant. Que l'on ne croie pas que cela n'y faſſe une grande différence ; elle ſera de

pluſieurs toiſes, car rien n'eſt ſi fin & ſi aiſé à déranger que l'effet de l'arme à feu : outre cela, les ſoldats ſe pouſſent, & on les fait tenir dans une attitude gênante.

Toutes ces choſes & bien d'autres ôtent entiérement au feu l'effet qu'il devroit produire : mais cette matiere demande un article particulier, & je reviens à la formation des bataillons.

En chargeant, les troiſieme & quatrieme rangs baiſſeront les piques, qui déborderont de ſix à ſept pieds le premier rang. Je ſoutiens qu'un homme qui eſt couvert de ces piques pointe & applique ſon coup de fuſil avec bien plus de confiance que s'il n'avoit rien devant lui : car le troiſieme rang peut alonger des coups & défendre le premier, ce qu'il fera bien mieux encore étant lui-même couvert des deux autres ; au lieu que s'ils n'avoient que des fuſils, ils ne ſeroient d'aucune utilité. Le ſecond rang peut tirer à l'aiſe, & défendre le premier ſans que celui-ci ſoit obligé de ſe baiſſer ; moyennant quoi

on évite un grand inconvénient, qui eſt de mettre un genou en terre : mouvement dangereux, parce que ceux qui ont peur ſe plaiſent dans cette attitude, & qu'on ne les fait pas relever comme on veut, ſur-tout parce qu'il faut toujours s'arrêter pour faire ce mouvement. De la maniere que je propoſe, tous les hommes ſont couverts les uns par les autres avec une confiance réciproque : le front eſt hériſſé de pointes, qui en impoſent à l'ennemi ; l'aſpect en eſt redoutable, & encourage vos ſoldats, parce qu'ils en ſentent la force.

Les planches feront diſtinguer comme on doit former les centuries. [*Voyez fig. VI. VII. VIII. planc. 2. & fig. IX. & X. planc. 3.*]

Lorſqu'on formera les régiments, on laiſſera les Enſeignes dans le centre des centuries, pour que chaque centurie ſuive ſon Enſeigne, leſquels ſe régleront tous ſur celui de la légion : ce qui donne une facilité très-grande pour ſe former.

Je ne ſaurois aſſez m'étonner comment

les hommes dérogent aux inſtitutions & aux choſes les plus néceſſaires ; car les drapeaux ont été inſtitués à ces fins & pour le ralliement : je vois cependant tout le monde les mettre tous au centre du bataillon, comme s'il en falloit pluſieurs pour être vu. Il ſe pourroit fort bien que cette maniere d'entaſſer tous les drapeaux enſemble ſoit encore une preuve de notre ignorance : car vraiſemblablement les drapeaux étoient jadis deſtinés à conduire chacun une troupe ; ces troupes par les événements de la Guerre s'étant trouvées réduites à un petit nombre de ſoldats, on en a formé de toutes une ſeule, & l'on a mis tous les drapeaux au centre de cette troupe ; avec le temps on a recompletté les compagnies, mais on s'eſt toujours formé de la même maniere, c'eſt-à-dire avec tous les drapeaux au centre, comme lorſque l'on n'étoit pas complet : perſonne n'y a fait attention, de là on a adopté cet uſage ſans ſavoir pourquoi. Ce pourroit bien être auſſi la raiſon qui a été cauſe de ces-

longs & grands bataillons : ſi cela étoit, Meſſieurs les ſavants dans l'art de former les bataillons auroient philoſophé ſur un principe bien erronné, puiſqu'il devroit ſa naiſſance à un abus établi ſur la plus parfaite ignorance que la ſtupidité militaire ait jamais pu produire.

Comme il ſe trouve plus de cent, tant Officiers que bas Officiers, par régiment, il y aura toujours une file qui en ſera compoſée à chaque ſection, & deux files à chaque centurie. Ces files empêcheront que les régiments ne ſe brouillent, & que les ſections ne ſe mêlent : à quoi il faut faire attention. Cette diſpoſition fait auſſi que l'on eſt maître du ſoldat, & qu'on peut l'empêcher de tirer mal-à-propos, parce que les Officiers & Sergents voient lorſqu'il porte la main au fuſil pour l'ôter de deſſus l'épaule ; ce qu'ils ne peuvent pas lorſqu'ils ſont placés ſur le front & derriere le bataillon, ſuivant l'uſage d'aujourd'hui. Comme j'ai fait trois pieds de troupes différents, ſavoir le pied de paix, le com-

plet & le grand pied de Guerre ; c'eſt-à-dire quand les compagnies ſont à dix-ſept hommes, & les centuries à cent quatre-vingt-quatre, y compris la prime plane ; quand elles fondroient d'un tiers & plus, cela fait toujours une troupe ou bataillon où toutes les diviſions ſe trouvent. Ceci ne regarde que les centuries.

Il ne faut jamais mettre les deux demi-centuries d'armés à la légere & de Cavalerie que ſur le pied du complet, parce qu'elles ſe recrutent toujours dans le régiment, & ne ſauroient par conſéquent être au deſſous de leur nombre, d'autant que je ne prétends point faire de détachements de ces deux ſortes de troupes, & qu'elles marcheront toujours enſemble.

Lorſqu'il eſt queſtion de charger [*fig. XI. planc. 3.*], les armés à la légere doivent être diſperſés ſur le front, à cent, cent cinquante, & deux cents pas, ſi l'on veut, en avant. Ils doivent commencer à tirer ſur l'ennemi de trois cents pas de diſtance ſans ordre ni commandement

& à leur volonté : chaque Capitaine des armés à la légere ne doit faire battre la retraite & ne s'ébranler avec ſon Enſeigne pour ſe retirer, que lorſque l'ennemi eſt à cinquante pas de lui, & doit revenir tout doucement ſur ſon régiment en faiſant feu de temps en temps, juſqu'à ce qu'il ſoit arrivé dans les intervalles des bataillons, leſquels doivent déjà être en mouvement. Selon cette diſpoſition, le Capitaine des armés à la légere doit avoir arrangé ſes gens de maniere qu'ils ſe placent par dix dans les intervalles des bataillons. Les régiments pendant ce temps-là doivent avoir doublé les rangs en faiſant un mouvement en avant pour ſe mettre ſur huit de hauteur. Il doit y avoir à trente pas derriere chaque régiment deux troupes de Cavalerie de trente maîtres chacune.

Le tout marchant en avant d'un pas léger, comme on le ſuppoſe, l'ennemi doit en être décontenancé. Que fera-t-il? rompra-t-il ſes bataillons pour prendre ces centuries par les flancs ?

Il ne le peut ni ne l'oſe, parce que les intervalles ne ſont que de dix pas, & qu'ils ſont occupés par les armés à la légere ; outre cela, les armes de longueur s'y croiſent. Comment réſiſtera-t-il donc à quatre de hauteur, après avoir été harcelé par les armés à la légere, s'il rencontre des gens tout frais qui ſur le même front ſe trouvent à huit, & qui viennent rapidement ſur lui, qui doit être embarraſſé d'ailleurs par un grand flottement, & qui a peine à s'émouvoir ? Il y a apparence qu'il ſera battu : & dans le moment qu'il lâche le pied il eſt perdu ſans reſſource ; car les armés à la légere ſe mettant à ſes trouſſes avec les deux troupes de Cavalerie, ils en doivent faire une furieuſe deſtruction. Ces ſoixante-dix Cavaliers, & ces ſoixante-dix armés à la légere doivent détruire en un moment un bataillon qui fuit, & avant qu'il ait eu le temps de faire cent pas. Les centuries doivent toujours demeurer en ordre pour recueillir leur Cavalerie & leurs armés à la légere ; elles doivent être

prêtes à recommencer une nouvelle charge.

Je ne puis m'empêcher de me flatter & de croire que de toutes les diſpoſitions, c'eſt la meilleure & la plus belle pour un jour de combat.

Mais, me dira-t-on, on lâchera de la Cavalerie ſur vos armés à la légere. On ne l'oſeroit : mais tant mieux ſi cela arrive ; ne ſont-ils pas à même de ſe retirer, & cette Cavalerie peut-elle ſubſiſter entre moi & l'ennemi ? Tirera-t-il ſur ces ſoixante-dix hommes éparpillés le long du front de mon régiment ? ce ſeroit tirer ſur une poignée de pieces. Ah ! ils feront la même choſe, & auront auſſi des armés à la légere. Voilà donc qui prouveroit la bonté de mon ſyſtême, ſi cela les incommode au point qu'ils ſoient obligés de m'imiter : mais ce ne ſera qu'après l'avoir bien appris à leurs dépens, & après avoir été bien étrillés pendant deux ou trois campagnes, qu'ils s'en aviſeront ; & ils ne m'oppoſeront que de nouveaux armés à la légere contre les miens qui ſeront

bien exercés à cette manœuvre. Mais par où feront-ils retirer ces armés à la légere ou ces Grenadiers ? ſera-ce ſur les aîles, en faiſant un mouvement tout le long de leur front où il n'y a point d'intervalles ? Je dois, avant de finir ce chapitre, faire un petit calcul de mes armés à la légere.

Suppoſons donc qu'ils commencent à tirer de trois cents pas de diſtance, qui eſt celle à laquelle ils ſont exercés ; ils pourront donc tirer l'eſpace du temps qu'il faut à l'ennemi pour faire ces trois cents pas, & il leur faudra toujours ſix à ſept minutes. Or un armé à la légere peut tirer ſix coups par minute. Mais mettons qu'il n'en tire que quatre ; chacun aura donc tiré trente coups avant que le bataillon ennemi ait fait les trois cents pas ; de là il eſt clair que chaque bataillon aura eſſuyé pour le moins deux mille coups avant le choc : & par qui ? par des gens qui paſſent leur vie à tirer d'une plus grande diſtance au but, qui ne ſont point ſerrés, tirent à l'aiſe, & ne ſont point con-

traints par le commandement de faire feu, ni par l'attitude gênante qu'on leur fait tenir dans les rangs, où ils ſe pouſſent, s'empêchent de voir & d'ajuſter leur coup. Je tiens qu'un coup tiré par un armé à la légere ainſi exercé en vaut bien dix tirés par un autre. Et ſi l'ennemi eſt en front de bandiere, il eſſuiera plus de quatre à cinq mille coups de fuſils par bataillon avant que je l'aie abordé.

Qu'on ne croie pas que trois cents pas ſoient une trop grande diſtance: un fuſil à ſecret porte quatre cents pas de but en blanc; & ſi vous l'élevez à vingt ou vingt-cinq degrés, il portera au delà de mille pas.

A cela je joins le feu des armes que j'ai nommées *amuſettes*. J'ai déjà dit qu'il ne falloit que deux à trois ſoldats pour en mener une & la ſervir; à quoi je deſtine les Capitaines d'armes avec des ſoldats que l'on prendra dans chaque centurie.

Ces amuſettes doivent ſe mener en avant avec les armés à la légere un jour de combat: comme elles tirent

au delà de trois mille pas, elles doivent cauſer un furieux dommage à l'ennemi lorſqu'il ſe forme, ſoit au ſortir d'un bois, d'un défilé ou d'un village, lorſqu'il marche en colonne, & qu'il ſe met en bataille ; ce qui prend du temps. Or ces amuſettes peuvent tirer au delà de deux cents coups par heure. J'en mets une par centurie : on peut y joindre celles de la ſeconde ligne, & les raſſembler toutes ſur une hauteur. L'effet qu'elles produiront ſera conſidérable.

Les Capitaines d'armes doivent être exercés à tirer avec : elle eſt infiniment plus juſte que le canon & tire plus loin. Comme il y en a quatre par régiment, il y en aura ſeize par légion : ces ſeize machines raſſemblées un jour de combat feront taire dans un moment une batterie ennemie.

Les nombres pairs & la racine quarrée doit être un principe ſur lequel il faut tabler pour la compoſition des corps de mon Infanterie, & dont il ne faut jamais s'écarter, qui ſont de quatre centuries par régiment, quatre

manipules ou pelotons par centurie, & la légion de quatre régiments.

A l'égard de mes piques, ſi quelqu'un trouve que dans les pays de chicane ou de montagnes elles ſoient inutiles, je lui dirai qu'en ce cas on en eſt quitte pour les poſer à terre pendant ce temps; mes ſoldats ayant leurs fuſils en écharpe, alors ils s'en ſerviront. On me dira encore que cela eſt incommode à porter; mais je ne ferai pas de cas de cette objection inſenſée. Le ſoldat n'eſt-il pas obligé de porter des bâtons de tentes? Il n'y a qu'à faire faire les tentes de façon que les piques puiſſent ſervir de bâtons en y attachant un cordon par le milieu: qu'importe que le haut de la pique paſſe la tente? au contraire cela fera un très-bel effet, & même un ornement dans un camp. Ces piques avec leur fer ne peſent que cinq livres, & ne fouettent pas comme les autres, parce qu'elles ſont creuſes: les piques dont on ſe ſervoit ci-devant peſoient juſqu'à dix-ſept livres, & étoient très-incommodes à manier.

Je

Je ſoutiens qu'on peut tirer de grands ſervices d'un tel corps, ſurtout ſi le Général légionnaire eſt un homme intelligent. Lorſque le Général de l'armée aura beſoin d'occuper un poſte, de barrer l'ennemi dans ſes projets; enfin pour cent différents cas qui ſe trouvent à la Guerre, il n'a qu'à ordonner à une telle légion de marcher: comme elle a tout ce qu'il lui faut pour ſe fortifier, elle peut en peu de temps ſe mettre hors d'inſulte, & en quatre à cinq jours elle doit être en état de ſoutenir un ſiege & d'arrêter une armée ennemie.

Le projet de fortification que je donnerai ci-après en démontrera la poſſibilité.

Cette diſpoſition de l'Infanterie me paroît d'autant plus convenable qu'elle eſt juſte dans toutes ſes parties; & la réputation de la premiere, ſeconde, ou troiſieme légion fera impreſſion ſur les autres, & même chez l'ennemi. Un corps pareil fait cauſe commune de ſa réputation, il ſera toujours ému du deſir d'égaler ou de ſurpaſſer celle

d'un autre. Les actions d'un corps qui a un nom ſtable s'oublient bien moins que celles de ceux qui portent le nom de leurs Officiers, parce que ces noms changent, & que les actions s'oublient avec eux. D'ailleurs il eſt dans le cœur de l'homme de ſe moins intéreſſer aux choſes qui regardent ſon ſemblable, qu'à celles qui lui ſont perſonnelles, dès qu'on s'en fait un honneur : or cet honneur eſt bien plus aiſé à faire naître dans un corps qui porte ſon nom avec lui, que dans un autre qui porte celui du Colonel, lequel bien ſouvent n'eſt pas aimé.

Bien des gens ne ſavent pas pourquoi tous les régiments qui portent les noms de provinces en France ont toujours ſi bien fait ; ils diſent pour toute raiſon : C'eſt l'eſprit du corps : ce n'en eſt pas une ; je viens de la dire. Voilà comme les choſes qui ſont le plus de conſéquence roulent ſur un point imperceptible. D'ailleurs ces légions ſont une eſpece de patrie militaire, où les préjugés des différentes nations ſe trouvent confondus : ce qui

eſt un grand point pour un Monarque, pour un conquérant ; car par-tout où il trouve des hommes, il trouve des ſoldats.

Ceux qui croient que les légions romaines étoient toutes compoſées de Romains de Rome, ſe trompent fort ; elles l'étoient de toutes les nations : mais leur pied, leur diſcipline, & leur méthode de combattre, étoient meilleures que celles de leurs ennemis : c'eſt pourquoi ils les ont tous vaincus ; & ce n'eſt que lorſque la diſcipline a dégénéré chez les Romains, qu'ils ont été vaincus à leur tour.

CHAPITRE TROISIEME.

De la Cavalerie, de ſes armures & de ſes armes. Du pied de la Cavalerie; comme elle doit ſe former, combattre & marcher. Des mouvements, des fourrages au verd & au ſec, des pâtures, des tentes, & de la maniere de camper. Des partis ou détachements.

ARTICLE PREMIER.

De la Cavalerie en général.

IL faut que la Cavalerie ſoit leſte, qu'elle ſoit montée ſur des chevaux rendus propres à la fatigue, qu'elle ait peu d'équipages, & ſur-tout qu'elle ne faſſe pas ſon point principal d'avoir des chevaux gras : s'il ſe pouvoit qu'elle vît ſouvent l'ennemi, cela ne ſeroit que

mieux, & la mettroit bientôt en état d'entreprendre les plus grandes choſes. Il eſt certain que l'on ne connoît pas la force de la Cavalerie, ni les avantages qu'on en peut retirer. D'où vient cela ? De l'amour qu'on a pour les chevaux.

J'ai eu un régiment de Cavalerie allemande en Pologne avec lequel j'ai fait en dix-huit mois plus de quinze cents lieues, ſoit en marche ou en courſes, & je puis aſſurer que ce régiment étoit plus en état de ſervir au bout de ce temps-là, qu'un autre qui auroit eu des chevaux gras : mais pour cela il faut les faire peu à peu au mal, & les endurcir à la fatigue par des courſes & des exercices violents ; ce qui les conſerve plus ſains, & les fait durer bien davantage : quand ils y ſont faits, vous pouvez compter avoir de la Cavalerie, au lieu que vous n'en aviez point avant. De plus, cela rompt & ſtyle vos Cavaliers, leur donne un air de Guerre qui ſied bien : mais il faut les faire galoper, courir à toutes jambes en eſcadrons, & les

mettre peu à peu en haleine. Il ne faut pas ſe contenter de manœuvrer tous les trois ans une fois avec une lenteur extrême, de peur que ces pauvres bêtes ne ſuent. Je ſoutiens que lorſqu'un cheval n'a pas été tourmenté & endurci au mal, il eſt ſujet à beaucoup plus d'accidents, & ne ſauroit jamais être de ſervice.

La Cavalerie doit être diſtinguée en deux eſpeces, ſavoir la groſſe Cavalerie & les Dragons. De la premiere, qui eſt la véritable Cavalerie, il en faut peu, parce qu'elle eſt extrêmement coûteuſe ; mais il faut y faire une attention particuliere : quarante eſcadrons ſuffiſent pour une armée de quarante à cinquante mille hommes. Ses mouvements doivent être ſimples & ſolides : on ne doit jamais lui rien apprendre qui viſe à la légéreté ; le principal point eſt de lui montrer à combattre enſemble, & à ne jamais ſe débander. Elle ne doit faire d'autre ſervice dans une armée que celui des grandes gardes, jamais d'eſcortes, jamais de détachements éloignés, ni de

courſes, & on doit la regarder comme la groſſe artillerie qui ne marche qu'avec l'armée ; auſſi ne doit-elle ſervir que dans les combats.

Elle doit être montée ſur des chevaux forts & épais : les chevaux allemands ſont les meilleurs, ils ne doivent jamais être au deſſous de cinq pieds deux pouces.

Les Cavaliers doivent être armés de toutes pieces, & le premier rang doit avoir des lances pendues par une courroie mince au pommeau de la ſelle.

Ils doivent avoir une bonne épée roide à trois quarts, longue de quatre pieds, une carabine, point de piſtolets, ils ne ſervent qu'à faire du poids. Des étriers en chapelets, point de ſelle, mais un arçon avec deux battines rembourrées, une peau de mouton noire par deſſus, qui ſert de houſſe & de couverte, laquelle croiſe ſur le poitrail.

Pour cette Cavalerie il faut des hommes choiſis de cinq pieds ſix à ſept pouces, élancés, & point ventrus.

A l'égard des Dragons, il en faut au moins le double ; mais les régiments doivent être compoſés de même pour le nombre, & doivent avoir des chevaux qui ne ſoient pas au deſſus de quatre pieds huit pouces ni au deſſous de quatre pieds ſix. L'exercice de ces Dragons doit être rempli de célérité ; ils doivent ſavoir celui de l'Infanterie en perfection : leurs armes doivent être le fuſil, l'épée & la lance, & ces lances doivent leur ſervir de piques lorſqu'ils mettent pied à terre. Leurs ſelles & harnois ſeront comme ceux de la Cavalerie. Les hommes doivent être petits, de la taille de cinq pieds à cinq pieds un pouce, pas au deſſus de deux. Ils ſe formeront par eſcadron à trois de hauteur, ainſi que la Cavalerie, & doivent marcher de même.

Lorſqu'ils mettent pied à terre, il faut qu'ils ſoient à rangs ouverts, qu'ils faſſent tous à droite par demi-quart de rang, ainſi que la figure le marque, ce qui forme d'un eſcadron huit files ; ils ſortent par ces fi-

les après avoir occupé leurs chevaux, & ſe forment où l'eſcadron faiſoit front ; les hommes de la droite de ces huit files reſtent à cheval, ainſi que ceux de la gauche. Voilà à peu près les manœuvres qu'il faut leur apprendre, ainſi que je l'expliquerai plus au long ci-après.

Le troiſieme rang doit ſavoir voltiger, eſcarmoucher, & toujours ſe rallier à l'eſcadron par les intervalles : mais les premier & ſecond rangs doivent être inébranlables, & auſſi ſolides que de la groſſe Cavalerie. Leurs fuſils doivent être paſſés en écharpe. Ce ſont ces Dragons qui doivent faire tout le petit ſervice de l'armée, courir les quartiers, faire les eſcortes & aller à la Guerre. Voilà en général ce qui concerne la Cavalerie. Il eſt maintenant à propos d'entrer dans un plus grand détail.

ARTICLE SECOND.

Des armures de la Cavalerie.

JE ne ſais pourquoi on a quitté les armures, car rien n'eſt ſi beau ni ſi avantageux. L'on dira peut-être que c'eſt l'uſage de la poudre qui les a abolis ; mais point du tout, car du temps de Henri IV. & depuis juſqu'en l'année 1667. on en a porté, & il y avoit déjà bien long-temps que la poudre étoit en uſage : mais vous verrez que c'eſt la chere commodité qui les a fait quitter.

Il eſt certain qu'un eſcadron tout nu comme on eſt à préſent n'auroit pas beau jeu contre des gens armés de toutes pieces : car par où prendroit-on ces hommes pour les percer ? Il n'y a donc d'autre reſſource que de tirer. C'eſt un avantage très-grand de mettre la Cavalerie dans cette néceſſité, & cette idée mérite d'être examinée.

J'ai fait faire une armure entiere de feuilles de tôle mince appliquées ſur un buffle très-fort, & qui ne peſoit pas plus de trente livres. Cette armure eſt à l'épreuve de l'épée & de la pique : je ne puis avancer qu'elle garantiſſe du coup de feu, ſur-tout de celui qu'on nomme le coup de la baraque ; mais je puis aſſurer que tous les coups mal chargés, tous ceux qui ſont éventés ou ébranlés par le mouvement du cheval, ne percent point, non plus que tous ceux qui viennent de biais. Mais laiſſons là le feu, celui de la Cavalerie n'eſt pas fort redoutable ; & j'ai toujours oui dire que celle qui s'aviſoit de tirer étoit battue. Si cela eſt, il faut donc tâcher de l'obliger à tirer ; on ne le peut plus aiſément qu'en donnant des armures légeres, comme celles que je propoſe, parce que ces hommes ſe trouvant invulnérables à l'épée, il faudra que l'ennemi prenne le parti de tirer. Qu'arrivera-t-il s'il tire ? Dès que la Cavalerie ainſi armée aura eſſuyé ce feu, elle ſe jettera à corps

perdu ſur ſon ennemi, parce qu'elle n'a plus rien à craindre, & qu'elle deſirera ſe venger du péril qu'elle a couru. Que feront ces hommes pour ainſi dire tout nus contre d'autres qui leur ſeront invulnérables? car pour peu qu'un homme ſe remue, je défie qu'on le tue. S'il y avoit ſeulement deux régiments comme cela dans une armée, & qu'ils euſſent ſecoué quelques eſcadrons ennemis, la frayeur s'y mettroit bientôt, parce que tout leur paroîtroit cuiraſſe. J'ai dit que cette armure faiſoit un bel effet, je dirai plus; elle eſt d'une grande épargne, l'on y gagne l'habit, il ne faut qu'un petit buffle au Cavalier, des culottes & un manteau; point de chapeau. Les caſques à la romaine font un ſi bel ornement, qu'il n'y en a point qui lui ſoit comparable. Ce caſque & cette armure durent autant que la vie; ainſi il ne faut au Cavalier qu'un manteau tous les trois ou quatre ans, un buffle tous les ſix ans, des culottes, voilà tout. Cet habillement eſt donc beaucoup moins

coûteux que le nôtre, & beaucoup plus parant. Il met votre Cavalerie en état de ne pas craindre celle de l'ennemi; mais au contraire lui fait naître le desir de la joindre au plus vîte, & de se mêler avec elle, parce qu'elle sentira que c'est son avantage. C'en seroit aussi un pour le Prince qui introduiroit cette méthode, & je ne serois point du tout étonné de voir à la suite dix à douze Cavaliers attaquer un escadron entier & le défaire, parce que l'audace auroit augmenté d'un côté, & la terreur de l'autre.

L'on me dira à cela : Mais l'ennemi fera la même chose. C'est encore une preuve que ce que je propose est bon, puisque l'ennemi n'y trouve d'autre remede que celui de m'imiter : mais ce ne sera pas la campagne suivante, il se laissera étriller pendant dix ans, & peut-être pendant cent, avant que de s'en aviser, tant on revient difficilement des usages chez toutes les nations, soit amour propre, soit paresse ou stupidité. Les bonnes choses ne percent qu'après un

temps infini ; & quoique quelquefois tout le monde ſoit convaincu de leur utilité, malgré cela on les abandonne bien ſouvent pour ſuivre l'uſage & la routine, & on vous dit froidement pour toutes raiſons : Ceci n'eſt plus d'uſage.

Pour être convaincu de ce que je dis, il n'y a qu'à voir le nombre d'années que les Gaulois ont été battus par les Romains, ſans que jamais ils ſe ſoient aviſés de changer leur diſcipline ni leur façon de combattre. Les Turcs ſont aujourd'hui dans le même cas, ce n'eſt ni la valeur, ni le nombre, ni les richeſſes, qui leur manquent ; c'eſt l'ordre & la diſcipline.

A la bataille de Peterwaradin, ils étoient au delà de cent mille hommes, nous n'étions que quarante mille, & ils furent battus. A Belgrade, ils étoient au delà de deux cents mille hommes, nous n'étions pas trente mille, & ils furent défaits. Ils le ſeront toujours tant qu'on s'y prendra tant ſoit peu bien. Cela devroit bien perſuader qu'il ne faut jamais ſe prévenir ſur rien.

On m'objectera peut-être que les bleſſures des coups de feu qui perceront ces armures ſeront très-dangereuſes : point du tout ; la balle perce cette tôle, mais elle n'emporte pas la piece, elle ne fait que la déchirer. Mais quand cela ſeroit, que l'on peſe dans une juſte balance les avantages qui réſultent de ces armures avec les inconvénients, & l'on trouvera que les premiers ſont bien au deſſus : car de quelle conſéquence eſt-il qu'un petit nombre d'hommes meurent de leurs bleſſures à cauſe de ces armures, pourvu que l'on gagne des batailles, & qu'on devienne ſupérieur à l'ennemi. Encore cela n'eſt-il pas, car ſi on veut conſidérer combien de Cavaliers périſſent par l'épée, & combien ſont dangereuſement bleſſés par des coups perdus & mal chargés, accidents deſquels ces armures garantiſſent ; je dis que ſi l'on veut mettre toutes ces choſes en conſidération, on trouvera que les armures, telles que je les propoſe, ſont préférables.

C'eſt la molleſſe & le relâchement ſur la diſcipline qui les ont fait quitter : il eſt ennuyeux de porter la cuiraſſe ou de traîner une pique pendant un demi-ſiecle pour s'en ſervir un ſeul jour. Mais dès qu'on ſe relâche ſur la diſcipline, dès que dans un Etat la commodité devient un objet, l'on peut prédire ſans être inſpiré qu'il eſt proche de ſa ruine.

Les Romains avoient vaincu tous les peuples par leur diſcipline ; à meſure qu'elle ſe corrompit, leurs ſuccès devinrent moindres : & lorſque l'*Empereur Gracien* permit aux légions de quitter leurs caſques & leurs cuiraſſes, parce que les ſoldats amollis ſe plaignoient qu'elles étoient trop peſantes, tout fut perdu ; les Barbares, qu'ils avoient vaincus pendant tant de ſiecles, les vainquirent à leur tour.

ARTICLE

ARTICLE TROISIEME.

Des armes du Cavalier, & du harnachement du cheval.

CHaque Cavalier doit avoir une carabine avec un dé à ſecret ; elle tire infiniment plus loin qu'un autre fuſil, & ſe charge aiſément ſans qu'on ſoit obligé de bourrer avec la baguette, ce qui eſt d'une difficulté extrême à la Cavalerie : le calibre doit en être petit, ce qui fait que le coup eſt violent & net : il faut toujours la faire porter en bandouliere, ſoit pour la marche ou pour le combat.

L'épée doit auſſi ſe porter en écharpe, parce qu'elle incommode infiniment moins, & que cela a meilleure grace. Il doit y avoir au ceinturon une poche, comme les Cavaliers de l'Empereur en ont, pour qu'ils puiſſent y mettre quelque choſe. Ces épées doivent être à trois quarts, afin qu'on ne puiſſe pas ſabrer avec,

ce qui ne fait jamais un grand effet ; car ſi elles ſont longues elles n'y ſauroient être propres, ſi elles ſont courtes elles ne valent rien à cheval ; elles ſont plus roides & plus fortes quand elles ſont à trois quarts : elles doivent avoir quatre pieds de longueur, car il faut avoir à cheval une longue épée, comme il en faut avoir une courte à pied. Je ne veux point de piſtolets, parce qu'ils ne ſervent qu'à faire du poids.

Le premier rang doit être pourvu de lances. Monſieur *de Montecuculli* dit dans ſes Mémoires que la lance eſt de toutes les armes dont on ſe ſert dans la Cavalerie, la meilleure, que l'on ne réſiſte point à ſon choc ; mais qu'il faut que les lanciers ſoient armés de toutes pieces.

Ces lances doivent avoir environ douze pieds de long, & le bâton creux ; elles peſent environ ſix livres, & ſervent pour dreſſer les tentes, ainſi qu'il ſera démontré ci-après : moyennant quoi on évite un grand embarras que cauſent les bâtons de

tentes, qui ſont toujours un vilain effet ſur les chevaux, & qui les chargent beaucoup.

Venons au harnachement du cheval. [*fig. 12. planche 4.*] Je ne veux point de mors à la bride ; il faut qu'elle ait une têtiere avec deux branches droites : de l'endroit où eſt ordinairement le mors des brides ordinaires il paſſe un cuir ſur le nez du cheval ; la gourmette venant à ſerrer lorſqu'on tire les rênes, le ramene parfaitement & mieux qu'aucune bride à mors ; il n'y a point de cheval que l'on n'arrête avec, & que l'on ne manie bien ; on ne ſauroit leur gâter la bouche, ni leur échauffer les barres.

Il en réſulte un avantage conſidérable en ce que les chevaux peuvent repaître ſans que l'on ſoit obligé de débrider : dès qu'on lâche les rênes, ils peuvent ouvrir la bouche toute grande ; & lorſqu'on les tient en mains, ils ne le ſauroient, & par conſéquent tirer la langue, ni s'accoutumer à quantité de mauvaiſes ha-

bitudes qu'ils prennent avec les mors: d'ailleurs cela leur releve bien la tête. Cette invention eſt de *Charles XII.* Roi de Suede.

Quant aux ſelles, je leur trouve de grands défauts. Si le cheval ſe vautre, il caſſe l'arçon, voilà le Cavalier à pied ; s'il monte deſſus, il l'eſtropie ; s'il maigrit, l'arçon porte, le voilà bleſſé. Enfin, la quantité de boucles, d'étrivieres, & de brimborions le bleſſe, coûte beaucoup, & fait du poids ; d'ailleurs il y a toujours à raccommoder à ces ſelles, & l'on eſt obligé de recourir ſouvent aux Selliers des villes, ce qui cauſe des embarras infinis.

J'ai imaginé une autre façon de ſelle. [*figure 13. planche 1.*] J'établis un arçon de fer fort & bien conditionné ſur deux batines de toile ou de cuir, ſi l'on veut, rembourrées de paille ou de bourre, au bout deſquelles eſt attachée la croupiere. Je mets par deſſus une peau de mouton ou d'autres animaux noire, qui ſert de houſſe & de couverture à la

batine ; elle croiſe ſur le poitrail du cheval, & a fort bonne grace. Je paſſe ſous cette couverture un ſimple ſurfaix qui poſe ſur les batines ; cela ne bleſſe jamais ni l'homme, ni le cheval ; l'on y eſt fort bien aſſis, & fort près. J'ai des étriers en chapelets comme au manege, qui ſe paſſent au pommeau de l'arçon, & que les Cavaliers relevent dès qu'ils ſont deſcendus. Ces batines avec les couvertures doivent toujours reſter ſur les chevaux, nuit & jour ; on ne doit les leur ôter que pour les panſer, & enſuite les leur remettre. Ils peuvent fort bien ſe coucher avec ; & dès qu'il vient une alerte, on n'a qu'à monter à cheval. Quand ils ſont de grande garde, & qu'il pleut, on n'a qu'à rouler la houſſe ſur l'arçon, & elle ſe conſerve à ſec. Les Cavaliers au beſoin peuvent faire eux-mêmes de pareilles batines.

Cet équipage ne coûte pas le tiers du nôtre, eſt infiniment plus commode, ne peſe rien, & n'eſtropie pas les chevaux. Voilà en quoi con-

ſiſte tout l'équipage du cheval. Venons aux uſtenſiles.

Chaque Cavalier doit être pourvu d'un grand ſac de ſept pieds de tour ſur cinq de haut. [*fig. 22. planche 4.*] Ces ſacs doivent avoir des bretelles pour y paſſer les bras ; les Cavaliers les rempliſſent de fourrage, montent à cheval, & ſe les font donner par leurs camarades ſur la croupe, placés ſur les deux batines le plus près du dos qu'il eſt poſſible.

S'il vient une alerte, ils jettent leurs ſacs & ſe forment en eſcadron : ce ne ſont plus des fourrageurs, mais des troupes prêtes à combattre, car ils doivent toujours être armés, & on ne les attaquera pas ſans s'engager dans un grand combat. Mais je parlerai de ceci plus amplement à l'article du fourrage.

Pendant que les chevaux pâturent, les Cavaliers avec une faucille ramaſſent par ci par là des poignées d'herbes qu'ils mettent dans le ſac. Il faut que le pays ſoit bien ſec, s'ils ne trouvent pas de quoi le rem-

plir dans la matinée : les chevaux ſe rempliſſent le ventre en attendant, & ce qu'ils rapportent, ſans les fatiguer ni les eſtropier, leur ſert pendant deux ou trois jours. L'on choiſit enſuite une autre pâture ; pendant ce temps-là la premiere repouſſe : & pourvu que l'on en ait cinq à ſix alentour du camp, on ſubſiſte longtemps ſans ruiner la Cavalerie à la faire aller au fourrage. Ces ſacs peuvent encore ſervir de paillaſſe aux Cavaliers pour ſe coucher. Les faucilles valent mieux que les faux, qui ſont trop embarraſſantes, & qui font un vilain effet ſur le cheval.

Chaque Cavalier doit avoir une outre de peau de bouc, comme il y en a dans les pays chauds, pour mettre leur boiſſon ; point de pots ni de barrils. Cette outre, leurs chemiſes, leurs bas, le bonnet, une corde, & ce dont ils peuvent avoir beſoin, ſe mettent dans le fond du ſac, qui ſe roule enſuite avec le manteau ſur les deux batines, & s'attache avec deux courroies derriere le

Cavalier. Cela ne fait pas de paquet ni un étalage monſtrueux, comme notre Cavalerie en porte ; ce qui bleſſe quantité de chevaux, & embarraſſe beaucoup les hommes. Mais il faut avoir attention de faire de temps en temps la revue de leurs nippes, & faire jeter les choſes ſuperflues. Je l'ai fait ſouvent, & l'on ne ſauroit croire toutes les vilenies qu'ils emportent avec eux pendant des années entieres ; il faut que le cheval porte tout. Je ne crois pas exagérer en diſant qu'on auroit chargé vingt chariots de mauvaiſes drogues abſolument inutiles avec ce que j'ai quelquefois fait jeter à un ſeul régiment : c'eſt ce qui abyme en partie la Cavalerie.

ARTICLE QUATRIEME.

Du pied de la Cavalerie : comment elle doit ſe former, combattre & marcher.

LEs régiments de Cavalerie & de Dragons doivent être ainſi compoſés que ceux d'Infanterie, c'eſt-à-dire de quatre centuries, chacune de cent trente hommes, ce qui formera quatre eſcadrons.

Il y aura donc à chaque centurie

1. Centurion.
1. Lieutenant.
4. Sous-Lieutenants.
1. Cornette.
1. Maréchal de logis.
1. Capitaine d'armes.
1. Fourrier.
2. Gardes-étendards.
2. Trompettes.
10. Brigadiers.
10. Sous-Brigadiers.
100. Cavaliers.

134. Et l'Etat-Major, comme dans l'Infanterie.

Voilà la formation des eſcadrons, leſquels on ne doit jamais diminuer, parce qu'il faut bien du temps pour former un Cavalier, qu'il n'y a que les vieux chevaux de bons à la Guerre, & que ce doit être un corps ſolide.

A l'égard des Dragons, on peut les diminuer & les démonter en temps de paix comme l'on veut ; pourvu qu'ils reſtent ſur le pied de l'Infanterie, ils ſeront toujours bons.

La marche doit toujours ſe faire par deux dans les pays où l'on ne ſauroit marcher par eſcadron ; mais il vaut bien mieux marcher ainſi lorſque le terrein le permet : ſinon par le centre avec l'étendard & ſes deux gardes ; les premier, ſecond & troiſieme rangs par le centre ; [*fig. 14. planche 2.*] & ils devront ſe former de même : c'eſt la meilleure méthode.

Lorſqu'on marche en Guerre, il faut toujours le faire par eſcadron, & ſe former au ſortir de tous les défilés, ſur-tout quand on a quelque

choſe à craindre. On peut auſſi marcher par demi-eſcadron ; mais ce mouvement doit toujours ſe faire par le centre.

Il faut avoir une attention extrême, lorſqu'on marche par deux, que les Cavaliers ou Dragons ne doublent pas la file pour quelque mauvais pas qu'ils trouvent : car s'il y en a un qui le fait, ils le font tous ; & cela eſt cauſe que votre Cavalerie, au lieu d'arriver dans ſix heures au rendez-vous, n'y arrivera que dans douze. Un ſeul mauvais pas qui ſe trouvera dans toute une marche vous fera ce retard, ſi les Officiers n'y font une attention particuliere : s'il s'en trouve pluſieurs, toute votre colonne de Cavalerie ſe mettra en déſordre ; dans des endroits vous en trouverez qui ſeront arrêtés, & d'autres qui galoperont pour regagner ceux qui les ont dévancés. Rien n'abyme tant la Cavalerie que ce manque d'attention ; il faut y être extrêmement ſévere. Il vaut mieux, s'il ſe rencontre quelque trouée dans la marche, arrêter tout

court & la faire raccommoder, que de paſſer outre ou de faire un chemin ailleurs. Quand on paſſe dans l'eau, il faut auſſi avoir attention de ne point laiſſer boire les chevaux : un homme qui fera boire ſon cheval arrêtera toute une armée. Dans cette occaſion il faut que tous les Officiers y concourent ; les réprimandes ni les exhortations ne ſont pas de ſaiſon, il faut que le châtiment marche dans l'inſtant : rien n'eſt de ſi grande conſéquence pour la Cavalerie ; car la complaiſance que l'homme a pour ſon cheval fait que chacun s'arrête peu ou beaucoup, & il faut toujours qu'ils galopent pour regagner leur rang.

Que l'on ne croie pas que cela n'y faſſe une grande différence. Vous arriverez à nuit cloſe dans un camp où vous auriez pu & dû arriver à midi ; ſi, dis-je, vous n'y faites attention, & que cela ſoit répété ſouvent, vous abymerez toute votre Cavalerie en peu de jours.

Il n'y a d'autres mouvements à ap-

prendre à la Cavalerie que le caracol, les à droites & les à gauches, par demi-quarts de rangs & à rangs ouverts ; voilà tout. De cette maniere vous marcherez ſur votre gauche ou ſur votre droite pour gagner un terrein, lorſque vous ne le pourrez faire par eſcadron, & vous vous mettrez de la tête à la queue, &c.

Le caracol vaut cependant toujours mieux, parce qu'il eſt plus ſimple. Les Dragons doivent être bien rompus à faire à droite & à gauche, par demi-quart de rang, lorſqu'ils mettent pied à terre. Si la troupe n'eſt que de cinquante maîtres, on ne fait ce mouvement que par quart de rang ; mais ſi elle eſt de cent ou cent trente, on le fera toujours par demi-quart.

Il faut ſuppoſer [*fig. 25. planche 5.*] que les Dragons ſoient arrivés à toutes jambes à un paſſage qu'ils veulent défendre ; ils ſe forment tout de ſuite en eſcadron, puis font ce mouvement, & mettent pied à terre.

Les chevaux qui ſont accouplés ſont conduits par les huit hommes qui ſe trouvent à la queue des files, & qui emmenent ces chevaux très-facilement où ils veulent, parce que les huit autres hommes de la tête les redreſſent & les pouſſent en avant. Il faut laiſſer un Brigadier & un Sous-Brigadier par eſcadron avec ces ſeize hommes : mais tout cela veut être exercé.

L'on doit obſerver comme un principe fondamental de ne jamais arrêter ſur le mouvement du caracol pour ſe redreſſer, cela eſt d'une conſéquence infinie dans les affaires.

Lorſque la Cavalerie charge l'ennemi, l'on ne ſauroit aſſez lui imprimer de reſter ſerrés enſemble, & de ne jamais pourſuivre à la débandade. Leur étendard doit leur être ſacré ; quelqu'événement que le combat produiſe, ils doivent toujours ſe rallier à lui. Avec ces principes, ſi vous pouvez parvenir à les bien perſuader, vous ferez de la Cavalerie invincible.

Lorſque l'on charge, on doit par-

tir au petit trot de la diſtance de cent pas, l'augmenter à meſure qu'on approche, & enſuite le galop : on ne doit ſerrer la botte qu'à vingt ou trente pas de l'ennemi, & cela doit ſe faire par un Officier qui commande en criant *à moi*. Il faut y ſtyler la Cavalerie & les bien exercer, pour leur rendre cette manœuvre familiere, laquelle doit être prompte comme un éclair : il faut ſur-tout leur apprendre à galoper un train bien alongé. Tout eſcadron qui ne peut charger deux mille pas à toutes jambes ſans ſe rompre, n'eſt jamais propre à la Guerre. (*) C'eſt le point fondamental : quand votre Cavalerie ſaura cela, elle ſera bonne, & le reſte lui paroîtra facile.

Les Dragons doivent ſavoir non ſeulement la même choſe, mais encore eſcarmoucher : leur troiſieme rang doit ſortir à la débandade, rentrer & ſe former avec célérité ; ils doivent être exercés à tirer à cheval

(*) La Cavalerie pruſſienne eſt ſur ce pied.

avec des fuſils à ſecret, comme ceux des armés à la légere, & ils doivent auſſi ſavoir l'exercice de l'Infanterie.

Les chevaux doivent être tenus en haleine dans les quartiers d'hiver, ou en temps de paix, par des courſes & des exercices violents, trois fois la ſemaine au moins.

La groſſe Cavalerie doit auſſi galoper & courir pour rompre les chevaux & les hommes : ce n'eſt que lorſqu'ils ſont en campagne qu'il faut les ménager.

La bonne façon d'accoutumer les chevaux de la Cavalerie au feu, c'eſt lorſque l'Infanterie fait l'exercice : il faut toujours avancer deſſus au pas, traiter fort froidement les chevaux, les accoutumer de plus près en plus près, ne les point châtier, mais les careſſer. Ils s'y accoutumeront ſi bien au bout d'un mois, qu'ils iroient mettre le nez ſur le bout du fuſil ſans s'étonner. Alors ils ſont bien : mais il faut prendre garde de ne pas approcher de trop près ; car ſi une fois ils ſont brûlés, vous ne les remettez

mettez pas facilement. Il faut auſſi faire attention de ne point faire de converſion ni de mouvement de côté lorſqu'on tire, car vos chevaux s'y accoutumeroient comme ceux des Huſſards.

ARTICLE CINQUIEME.

Des fourrages au verd, & des pâtures.

LEs fourrages ſont une grande partie dans l'Art de la Guerre; il faut les reconnoître avant de les faire, & faire ſa diſpoſition en faiſant l'inſpection des lieux. L'on prend plus ou moins de Cavalerie ou d'Infanterie pour former la chaîne, ſelon qu'il eſt dangereux ou que le terrein l'exige. Il faut toujours tâcher de ſe couvrir au moins d'un côté.

La façon dont j'ai propoſé ci-devant de faire fourrager la Cavalerie remédie à bien des choſes fâcheuſes qui arrivent; mais il faut toujours mener

un étendard, deux Trompettes, un Officier-Major par régiment, & un Officier par eſcadron.

Les fourrageurs ne doivent pas ſe débander : chaque régiment prend le poſte qui lui eſt marqué, & enſuite les fourrageurs ou les pâtureurs ſe répandent alentour ſans courir. Une eſcorte de dix hommes reſte auprès de l'étendard avec les deux Trompettes ; s'il vient une alerte, les Trompettes appellent, & tous les Cavaliers de chaque régiment s'aſſemblent chacun à leur étendard.

Après que chaque régiment a fourragé & raſſemblé tout ſon monde, il peut s'en retourner au camp à ſa volonté ſans attendre les autres ; mais la chaîne doit reſter juſqu'à ce qu'il plaiſe à celui qui commande le fourrage ou la pâture de la faire replier.

Il eſt incroyable combien on eſtropie de chevaux avec les trouſſes ; elles leur reſtent ſur le corps quelquefois huit à dix heures, & peſent juſqu'à cinq à ſix cents livres : quelquefois l'on reſte la nuit dehors, & il eſt

impoſſible que la Cavalerie ne s'abyme à ne faire que ce métier-là. Si vous marchez dans des chemins creux ou des défilés, qu'une trouſſe ſe rompe, qu'elle tombe, qu'un cheval s'abatte, voilà toute la Cavalerie arrêtée. Cela arrive cependant à tout moment : les autres chevaux qui ne peuvent ſupporter leurs charges s'inquietent, ils toupillent & ſe heurtent ; voilà tout auſſi-tôt vingt trouſſes à bas. Quand il pleut, les chevaux enfoncent, gliſſent, & s'abattent, les trouſſes traînent dans les boues, le deſſus n'eſt bon qu'à jeter ; de façon qu'il y a toujours un grand tiers de perte. C'eſt une miſere en vérité : il vaudroit mieux ne rien donner aux chevaux, que de le leur faire payer ſi cher.

De la maniere dont je propoſe de fourrager, il n'y a point de perte ni d'embarras, l'on n'eſtropie pas les chevaux, & l'on apporte plus de fourrage au camp. A quoi l'on peut ajouter le déſordre qui arrive lorſque le camp eſt éloigné, & que les fourrageurs ſont attaqués, où toutes les

trouſſes ſe perdent. Mais le plus grand mal arrive dans la déroute, car les fourrageurs s'enfuient toujours, & alors Dieu ſait quelle confuſion il y a. S'ils trouvent un pont, un gué ou un défilé, vous les verrez ſe précipiter par millier ſans aucune conſidération, comme des bêtes effarouchées : la peur leur trouble tellement les ſens, qu'ils ſe noient & s'écraſent les uns les autres.

Suivant ma méthode [*fig. 12. planc. 4.*] cela ne peut pas arriver, & bien certainement l'ennemi averti de votre diſpoſition ne vous attaquera pas, parce qu'il ſeroit certain de livrer un grand combat de Cavalerie où il ne trouveroit pas ſon avantage, à moins qu'il ne vienne avec toute ſon armée : or cela ſe fait, & ne ſe fait pas comme un parti de Cavalerie qui s'embuſqueroit pour donner dans vos fourrages.

ARTICLE SIXIEME.

Des fourrages au ſec.

CEtte ſorte de fourrage commence au mois de Septembre. Pour le faire en ſûreté, il faut pouſſer des partis en avant & mettre de l'Infanterie dans les villages ; les gardes de Cavalerie doivent être au dehors, & l'eſcorte au centre pour ſe porter dans l'endroit qui ſeroit attaqué. Lorſque le fourrage eſt fait on raſſemble toutes les eſcortes, qui font l'arriere-garde. Si l'on craint pour les flancs, l'on envoie des détachements qui les côtoyent, & occupent les paſſages, les gorges & les hauteurs, &c.

Les Cavaliers battent [*fig. 22. planc. 4.*] une partie de leur fourrage, s'il eſt en grain ; ils coupent la paille par la moitié, & mettent le tout dans le ſac. Il n'y a point de perte, comme avec les trouſſes, où tout le grain ſe répand par les chemins.

ARTICLE SEPTIEME.

Des tentes & de la maniere de camper de la Cavalerie.

J'Ai dit que les lances devoient ſervir de bâtons de tentes. L'on peut voir, ſuivant la figure, [*fig. 26. planch. 6.*] que toute une centurie ou eſcadron eſt à couvert ſous une pareille tente, tant les hommes que les chevaux. Il eſt d'une conſéquence infinie pour la Cavalerie, que les chevaux ſoient à couvert & chaudement, ſur-tout en automne, lorſque les nuits deviennent fraîches: ce qui eſt encore une des grandes raiſons pourquoi la Cavalerie ſe fond à vue d'œil & devient à rien pendant cette ſaiſon.

Les chevaux, dis-je, ſeront ſéchement & chaudement ſous ces tentes; ſur-tout ſi les Cavaliers mettent quelques branchages alentour & y balaient le fumier: ce qui formera une

muraille autour de la tente. Avec ces précautions les chevaux s'entretiendront avec la moitié moins de nourriture, & par conſéquent ne ſeront pas ſi fatigués à aller chercher le fourrage. Par la même raiſon l'armée ſubſiſtera plus long-temps dans un pays, & elle tiendra la campagne bien plus long-temps que l'ennemi qui n'aura pas ces moyens : ce qui me paroît d'une aſſez grande conſéquence pour qu'on y faſſe une ſérieuſe attention. Il eſt certain que la plus grande partie du fourrage ſe perd en fumier, parce que lorſqu'il pleut, le cheval en trépignant fait de la boue ſous lui ; le Cavalier, pour le ſoulager, lui fait une nouvelle litiere ; mais dans un moment elle eſt réduite en boue : le cheval ne peut pas ſe coucher dans l'eau, il reſte les quatre pieds & la tête enſemble, ſe morfond, la colique le prend, & le voilà auſſi-tôt mort que malade.

Sous ces tentes on ne lui fait point de litiere, parce qu'il y fait ſec ; & par conſéquent on épargne au moins la moitié du fourrage. Or ſi l'on fait

cette épargne, il n'en faut donc plus apporter que la moitié. Ainſi vous ménagez votre Cavalerie, & vous ſubſiſtez plus long-temps dans un pays.

Si toutes ces choſes ſont bien combinées & bien peſées, l'on concevra aiſément que ce que je propoſe eſt bon : car ſi l'on compare ma façon de fourrager avec celle uſitée, les accidents qui arrivent, la perte qu'on fait ſur le fourrage en lui-même, la fatigue, le temps que je ſubſiſte, & comme je me conſerve, je crois que l'on en ſera bien convaincu.

On me demandera peut-être, comment porter avec ſoi ces grandes tentes ? Avec des chevaux de bât. D'ailleurs on peut les faire de façon qu'elles ſe démontent par pieces & par morceaux, & on peut en donner une à chaque Cavalier. Elles contiennent près de cinquante aunes moins de toile qu'il n'en faut pour les tentes d'un eſcadron de cent trente hommes, ſuivant qu'on les fait aujourd'hui. Cela paroîtra extraordinaire ; mais ceux qui en ſeront curieux n'auront qu'à calculer.

ARTICLE HUITIEME.

Des partis ou détachements de la Cavalerie légere.

LE pays où l'on fait la Guerre doit décider de l'utilité & du ſuccès des partis. Rarement les grands partis de Cavalerie aboutiſſent à quelque choſe de bon, à moins que ce ne ſoit pour faire quelqu'expédition prompte & vigoureuſe, pour enlever un convoi, ſurprendre un poſte, ſoutenir des partis d'Infanterie que vous aurez pouſſés en avant pour couvrir votre marche : alors ils ſont de grande utilité ; car ſuppoſé que l'ennemi ait deſſein d'attaquer votre arriere-garde ou vos équipages, avec quelques détachements conſidérables, il ne l'oſera ſi vous avez pouſſé un gros parti la veille de votre marche du côté oppoſé, parce qu'il craindra de ſe mettre entre ce qu'il veut attaquer & ce détachement, qu'il ſaura bien ſûre-

ment être ſorti, ſans ſavoir poſitivement quelle route il tient, ni dans quel endroit il eſt.

Les troupes de ces détachements doivent toujours être de cinquante hommes, & le détachement toujours fort. Il faut un homme habile & nourri à la Guerre pour le conduire, & c'eſt une des commiſſions la plus difficile à exécuter, à moins que l'on n'ait un objet fixe, je veux dire un poſte à aller occuper ou à ſurprendre, un convoi à enlever; car alors vous n'avez qu'à y marcher tout droit & attaquer.

Si vous êtes bien ſervi en eſpions, vous pouvez auſſi vous embuſquer en raſe campagne; l'on y trouve quelquefois des endroits où l'on peut ſe loger ſans être vu, & tomber à l'improviſte ſur des troupes qui paſſent à portée de vous.

En tout le métier de la Cavalerie eſt un métier fin, où la connoiſſance du pays où l'on fait la Guerre eſt abſolument néceſſaire, & où le coup d'œil & l'audace dans l'eſprit fait tout.

A l'égard des partis qui ſont les plus néceſſaires, il faut tous les jours en avoir dehors ; ils ne doivent pas être au deſſus de cinquante hommes ; ils doivent toujours fuir ; ils ne ſervent que pour avoir des nouvelles de l'ennemi, & pour faire quelques priſonniers.

Lorſque l'ennemi devient audacieux, & qu'il ſe met à faire de gros partis pour réprimer les vôtres, il faut l'obſerver pluſieurs fois, voir ſa conduite, puis un beau jour ſe mettre en embuſcade, & lui tomber ſur le corps, toujours le double de monde de ce qu'il eſt. Alors vous gagnerez la ſupériorité en campagne, & il n'oſera plus rien dire à vos petits partis ; vous les aurez toujours ſur lui, & il ne pourra faire un pas que vous n'en ſoyez informé : cela vous met en ſûreté, le gêne & le fatigue extrêmement. Vos fourrages & vos pâtures ſe feront avec tranquillité, au lieu que l'ennemi ſera toujours obligé de faire les ſiens avec précautions.

Voilà à quoi je veux que les Dra-

gons ſervent ; & lorſqu'ils y ſeront ſtylés, ils vaudront infiniment mieux que les Huſſards, parce qu'avec la même légéreté, ils ont plus de ſolidité ; mais pour cela il faut qu'ils aient ſouvent à faire à l'ennemi. De gros corps de Cavalerie ne les joindront pas, & les Huſſards ne leur feront rien : car une troupe de cinquante Dragons n'a rien à craindre d'une multitude de Huſſards ; elle fait toujours chemin au trot, & le moindre défilé qu'elle trouve, les Huſſards n'oſeroient plus les ſuivre.

Quand ces Dragons ainſi exercés connoîtront leur force, ils deviendront ſi audacieux qu'on les verra toujours auprès des grandes Gardes de l'ennemi, lequel ne ſauroit y oppoſer que de la patience.

CHAPITRE QUATRIEME.

Dissertation sur la grande manœuvre.

JE suis persuadé que toute troupe qui n'est point soutenue est une troupe battue, & que les principes que nous en a donné M. *de Montecuculli* dans ses Mémoires sont certains. Il dit qu'il faut toujours soutenir l'Infanterie avec de la Cavalerie, & celle-ci avec de l'Infanterie : nous n'en faisons cependant rien : nous mettons toute la Cavalerie sur les aîles, qui n'est soutenue que par de la Cavalerie ; & toute l'Infanterie dans le centre, soutenue par de l'Infanterie. Eh comment soutenue ? de cinq à six cents pas de distance. Cette position seule intimide vos troupes sans en savoir la raison ; car tout homme qui ne voit rien derriere lui pour le soutenir & le secourir, est à demi battu, & c'est ce qui fait que souvent la seconde ligne lâche le pied pendant

que la premiere combat. J'ai vu cela plus d'une fois, &, je penſe, bien d'autres que moi ; mais perſonne n'en a peut-être cherché la raiſon : elle eſt dans le cœur humain. Voici ce que dit l'illuſtre *Montecuculli* à ce ſujet dans ſes Mémoires.

„ Dans les armées anciennes chaque
„ régiment d'Infanterie contenoit une
„ certaine quantité de Cavalerie &
„ d'artillerie ; de ces Cavaliers, les
„ uns avoient des cuiraſſes & les autres
„ étoient plus légérement armés :
„ pourquoi mêler enſemble pluſieurs
„ ſortes d'armes dans un même corps,
„ ſinon pour faire voir l'extrême be-
„ ſoin qu'elles ont l'une de l'autre,
„ & les ſecours qu'elles peuvent ſe
„ donner réciproquement ? Dans les
„ ordonnances modernes, où toute
„ l'Infanterie ſe met ordinairement
„ au centre de la bataille, & la Ca-
„ valerie ſur les aîles, qui s'étendent
„ à pluſieurs milliers de pas ; en bonne
„ foi, quels ſecours ces deux corps
„ peuvent-ils recevoir l'un de l'autre ?
„ Il eſt clair que les aîles étant bat-

„ tues, l'Infanterie qui demeure aban-
„ donnée eſt découverte par les flancs,
„ & ne peut manquer d'être défaite,
„ ſi ce n'eſt autrement, au moins
„ à coups de canon, comme il arri-
„ va aux bataillons ſuedois en 1634.
„ Les Suedois s'apperçurent de la
„ faute quand leur Cavalerie eut été
„ chaſſée du champ de bataille, &
„ pour y remédier ils mirent des pe-
„ lotons de Mouſquetaires entre les
„ eſcadrons : mais le remede n'étoit
„ pas ſuffiſant, parce que les eſca-
„ drons étant rompus, il falloit que
„ les pelotons fuſſent paſſés au fil de
„ l'épée; ce qu'ils éprouverent, par-
„ ce qu'ils n'avoient point auprès d'eux
„ de corps où ſe retirer, ni de pi-
„ quiers qui les ſoutinſſent. Eh com-
„ ment auroient-ils pu recourir à
„ leur Infanterie, ſi éloignée d'eux?

C'eſt pourquoi je mets [*fig. 27. planc. 7.*] de petites troupes de Cavalerie à trente pas derriere mon Infanterie, & des bataillons quarrés fraiſés de piques entre mes deux aîles de Cavalerie, derriere leſquels elle puiſſe

ſe rallier au cas qu'elle fût battue ou repouſſée (*).

Il eſt certain que ma Cavalerie de la ſeconde ligne ne s'enfuira pas tant qu'elle verra ces bataillons quarrés devant elle, & ſa contenance raſſurera celle de la premiere ligne. Mes bataillons quarrés ſe défendront bien, parce qu'ils eſpéreront un prompt ſecours de la Cavalerie, qui à la faveur de leur feu & de leurs piques reparoîtra dans l'inſtant, & voudra réparer en quelque façon la honte de ſa défaite; outre cela, ces bataillons couvrent les flancs de votre Infanterie.

Il y en a qui veulent mettre de

(*) On pourroit peut-être objecter que ſa propre Cavalerie venant à être repouſſée par l'ennemi, ſe culbuteroit en déſordre ſur ces bataillons quarrés. Mais on doit obſerver que Mr. le Maréchal ne propoſe ces bataillons qu'à moins qu'ils ne ſoient fraiſés de piques, avec leſquelles on peut réſiſter au choc. Au reſte les intervalles qui ſont entre les bataillons quarrés ſont ſi conſidérables, qu'il n'eſt pas vraiſemblable que cette Cavalerie, quelqu'épouvantée qu'elle ſoit, aille ſe jeter ſur ces bataillons, leſquels on pourroit encore couvrir de chevaux de friſe roulants.

petites

petites troupes d'Infanterie dans les intervalles de la Cavalerie ; cela ne vaut rien. La foibleſſe de cet ordre intimide ſeule ces troupes d'Infanterie, parce que ces pauvres miſérables ſentent qu'ils ſont perdus ſi la Cavalerie eſt battue : & cette Cavalerie, qui s'eſt flattée de leur ſecours, dès qu'elle fait un mouvement un peu bruſque, (ce qui eſt de ſon eſſence) ne la voyant plus, eſt toute déconcertée ; ſi votre aîle de Cavalerie eſt battue, l'ennemi vous prend tout à l'aiſe en flanc, & cela dans le moment.

D'autres lardent l'Infanterie avec des eſcadrons de Cavalerie : cela ne vaut rien du tout, parce que lorſque l'Infanterie ennemie vient vous attaquer, elle tire également ſur ces eſcadrons comme ſur l'Infanterie ; il y a des chevaux de tués, la confuſion s'y met bientôt, ces troupes de Cavalerie lâchent le pied ; il n'en faut pas davantage pour faire tourner la tête à l'Infanterie, & la faire fuir auſſi.

Que feront ces eſcadrons ainſi placés ? s'abandonneront-ils ſur l'Infante-

rie ennemie, ou bien reſteront-ils comme des termes combattant de pied ferme l'épée à la main contre des gens qui viennent les attaquer avec la bayonnette & à grands coups de fuſils dans le nez? veut-on qu'ils s'abandonnent ſur cette Infanterie? s'ils ſont repouſſés, comme il y a grande apparence, ils ſe renverſeront ſur votre Infanterie & la mettront en déſordre, parce qu'ils retrouveront difficilement leur poſte; & les intervalles étant petits, ſeront aſſurément bouchés. Car il faut remarquer un inconvénient conſidérable dans lequel on tombe avec les bataillons formés ſelon l'uſage reçu, lorſque les files ſe brouillent, ſoit par le mouvement, par le canon, ou par le doublement des rangs; tout eſt en confuſion, perſonne n'eſt plus à ſon poſte, les diviſions, leur ordre & leur nombre ne ſe trouvent plus; & il n'y a perſonne qui puiſſe démêler cette fuſée. Il n'en eſt pas de même avec mes centuries, elles ſuivent chacune leur Enſeigne & reſtent

en troupe, on les remet facilement en ordre : & quand elles n'y ſeroient pas, le mal ne ſeroit pas grand ; pendant qu'elles ſont guidées pas les Enſeignes, leſquels s'alignent ſur celui de la légion, les Officiers rajuſtent les rangs, ce qui ne ſe fait pas de même dans un bataillon : c'eſt un des grands défauts de la colonne du *Chevalier de Follard*. Ceci me donne occaſion d'en parler.

De la colonne.

Bien-que j'eſtime infiniment M. le *Chevalier de Follard*, & que je faſſe grand cas de ſes ouvrages, je ne puis toutefois me ranger à ſon avis ſur les colonnes : cette idée m'avoit d'abord ſéduit ; elle eſt belle, & paroît dangereuſe pour l'ennemi ; mais l'exécution m'en fait revenir. Il faut que j'en faſſe l'analyſe pour en faire connoître les défauts ; c'eſt une affaire de calcul bien aiſé. Il faut un pied & demi ou dix-huit pouces de diſtance à un homme quand il eſt en bataille ;

les flancs de la colonne deviennent front : or de quelque façon qu'on veuille la faire, cette colonne, ſes flancs ſeront toujours compoſés pour le moins de quarante files de profondeur ſur vingt-quatre rangs d'épaiſſeur. Il faut pour ſa longueur ſoixante pieds lorſqu'elle fait face ; dès qu'elle marche, il lui en faut cent vingt : ce qui eſt le double de la diſtance qu'elle vient d'occuper, parce qu'un homme ne ſauroit marcher ſur dix-huit pouces à moins de piétonner, & qu'il lui faut trois pieds pour marcher avec célérité : de ſorte que lorſque la tête de cette colonne marchera, la queue demeurera ; & quand la tête ſera arrêtée, la queue marchera encore l'eſpace de ſoixante pieds ; ce qui fait des vuides dans les flancs de votre colonne très-dangereux. Si on la fait plus longue, le défaut augmente toujours à proportion de ſa longueur : ainſi une colonne de deux cents quarante files auroit pour ſa poſition naturelle trois cents ſoixante pieds de longueur, & pour pouvoir

marcher il lui en faudroit ſept cents vingt. Que vous arrive-t-il quand vous avez percé? vous faites à gauche & à droite avec vos deux flancs qui deviennent faces pour prendre en flanc l'ennemi que vous avez percé; mais vous vous trouvez à files ouvertes, parce que vous occupez juſtement une fois plus de terrein que vous ne devez: ainſi il ſe fait des trouées conſidérables, ſur-tout ſi vous avez fait ce mouvement bruſquement, qui doit être le propre de la colonne.

Le Chevalier ſe trompe fort de croire qu'elle ſoit aiſée à remuer; c'eſt le corps le plus lourd que je connoiſſe, ſur-tout quand il eſt à vingt-quatre d'épaiſſeur. S'il arrive que les files ſe brouillent une fois, ſoit par la marche, l'inégalité du terrein, ou par le canon, qui doit y faire un furieux déſordre, il n'y a tête d'homme qui puiſſe venir à bout de la remettre en ordre. Cette colonne devient alors une maſſe de ſoldats qui n'ont plus ni rangs ni ordre, & où tout eſt confondu.

Je crois ſon poids de peu de conſéquence, quoi qu'en diſe Mr. le Chevalier; les hommes ne ſe pouſſent pas ainſi les uns les autres de l'épaule; d'ailleurs ils ne ſauroient le faire, puiſqu'ils ont trois pieds de diſtance de l'un à l'autre lorſqu'ils marchent.

Dans la retraite je la trouve meilleure que les bataillons quarrés, non qu'elle marche plus vîte, mais parce qu'elle coule par-tout ſans s'arrêter; & que s'il arrivoit qu'on la perçât avec de la Cavalerie, on n'en ſeroit pas plus avancé, parce que l'on recevroit des coups de fuſils par derriere, & que la troupe ſeroit bientôt rejointe & refermée. Mais pour cela deux bataillons dos à dos ſuffiſent; je veux dire qui marchent en contre-marche, faiſant front quand il le faut à droite & à gauche. Cette retraite ne peut ſe faire que très-lentement, parce qu'il faut ſauver la queue, qui ſans cela ſeroit bientôt ſéparée du corps, à cauſe des trois pieds qu'il faut au ſoldat pour marcher.

Mais de croire que ce corps ſoit

léger, & qu'il ſe remue aiſément, c'eſt de quoi je ſuis bien revenu ; je le crois même dangereux à vingt-quatre & à ſeize d'épaiſſeur, à cauſe du déſordre qui s'y met quand on a à le former. Il ne faut jamais le faire que de deux bataillons d'épaiſſeur, à quatre de hauteur chacun, ce qui ne dérange pas l'ordre naturel des bataillons.

Ce que je viens de dire au ſujet des trois pieds de diſtance qu'il faut à un homme pour marcher détermine la raiſon du danger qu'il y a à faire des mouvements en contre-marche, c'eſt-à-dire de changer ſon front en flanc : mouvement dont l'ennemi profite toujours, parce qu'il lui creve les yeux. Si vous le faites à portée de lui pour regagner un intervalle, vous êtes perdu ; car votre bataillon occupera le double du terrein qu'il occupoit, & il lui faudra le double de temps pour ſe remettre comme il doit être, parce que, ſuppoſé que votre bataillon contienne ſix cents hommes, il occupera un terrein de deux cents vingt-cinq pieds ; ſi l'on

ſait un mouvement à droite, votre ſoldat de la droite aura fait deux cents vingt-cinq pieds avant que celui de la gauche ait encore bougé, & quand celui de la droite ſera arrêté, votre ſoldat de la gauche aura encore deux cents vingt-cinq pieds de diſtance à faire avant que le bataillon puiſſe être en ordre & faire face, ce qui fait enſemble le temps qu'il faut pour faire quatre cents cinquante pieds ou cent quatre-vingt pas : ſi donc l'ennemi ſe trouve à cent pas de vous, & qu'il vous prenne au pied levé, il s'en faudra le temps néceſſaire pour faire quatre-vingt pas que vous ne ſoyez en ordre.

Plus vous avez de troupes qui ont ce mouvement à faire, & plus il eſt dangereux ; car ſi vous avez ſeulement quatre bataillons, vous êtes dans le même danger, l'ennemi fût-il à huit cents pas de vous. Cela eſt géométrique, ainſi que bien d'autres choſes à la Guerre.

Le *tact* ou la cadence peut ſeule remédier à ces défauts, qui décident

de tout dans les combats ; & je me ſuis exprès étendu ſur cette matiere, pour faire voir l'ignorance de nos militaires & la conſéquence du tact : car ils conviendront de tous ces défauts, ſans ſavoir d'autre remede que de marcher lentement.

L'on ne ſauroit faire charger un bataillon à quatre de hauteur ſeulement, que l'on ne tombe dans le cas que je viens de dire ; à moins que l'on ne marche comme des fourmis, on arrivera toujours ſur l'ennemi à rangs ouverts : quel défaut énorme ! C'eſt là la ſource de la tirerie ; parce que pour charger autrement, il faut marcher vîte & enſemble ; & qu'on ne le peut, parce qu'on ne ſauroit marcher ſur dix-huit pouces ſans le tact.

Il eſt impoſſible auſſi que les Romains & les Macédoniens aient pu combattre ſans le tact ou la cadence, parce qu'ils étoient ſur un ordre ſerré & profond. Tout le monde en a parlé ; mais perſonne n'en a pénétré, ce me ſemble, le ſecret.

J'ai ſouvent été ſurpris qu'on ne s'appliquât pas à attaquer par colonne l'ennemi dans les marches; car il eſt conſtant qu'une grande armée occupe toujours trois ou quatre fois plus de terrein dans la marche qu'il ne lui en faut pour ſe ranger, quoique l'on faſſe marcher ſur pluſieurs colonnes. Si donc vous pouvez être averti de quel côté l'ennemi marche, que vous ſachiez l'heure de ſon départ, quand il ſeroit à ſix lieues de vous, vous arriverez toujours à temps pour l'attaquer; car ſa tête ſera arrivée au camp qu'il veut occuper avant que ſon arriere-garde ſoit ſortie de celui qu'il quitte.

Il eſt impoſſible de pouvoir rallier des troupes ſur une pareille diſtance, qu'il ne s'y faſſe de grands vuides & une confuſion horrible.

J'ai cependant vu faire ce mouvement bien ſouvent ſans que l'ennemi ait ſongé à profiter de l'avantage que lui fourniſſoit l'occaſion, & j'ai cru qu'on les avoit enchantés.

Il y auroit un beau chapitre à faire

ſur ce que je viens de dire ; car combien de diverſes ſituations ne produit pas une telle marche ? en combien d'endroits ne peut-on pas l'attaquer ſans rien riſquer ? combien de fois une armée qui marche n'eſt-elle pas ſéparée par des ravins, des rivieres, des ruiſſeaux, &c. combien de ces ſituations ne vous mettent-elles pas à couvert d'une partie de cette armée qui marche ? combien de fois n'êtes-vous pas en état, quoiqu'inférieur, d'en ſéparer une partie à votre choix, & de tenir le reſte en échec avec un petit nombre de troupes ? Mais toutes ces choſes ſont auſſi diverſes que les ſituations qui les produiſent ; il ne s'agit que d'avoir de l'intelligence, connoître le terrein, & oſer ; car vous ne riſquez rien, ces affaires-là n'étant jamais déciſives pour vous ; mais elles peuvent l'être pour l'ennemi. Ce ſont les têtes de vos colonnes qui attaquent à meſure qu'elles arrivent, leſquelles ſont ſoutenues par d'autres troupes qui les ſuivent : cela fait diſpoſition de ſoi-même, & vous

donnez ſur des corps qui ne ſont point diſpoſés ni ſoutenus.

Voilà à quoi la colonne peut être bonne : mais je m'apperçois que je m'écarte des premiers principes de l'Art, & qu'il n'eſt pas encore temps de paſſer à des parties ſi élevées.

CHAPITRE CINQUIEME.

Des armes à feu, & de la méthode de tirer.

J'AI déjà dit que la maniere de faire tirer par commandement gênoit le ſoldat, & ôtoit au feu tout ſon effet, je veux dire la juſteſſe; & qu'il eſt dangereux de tirer quand on a affaire à de l'Infanterie, où l'on peut s'aborder, parce qu'il faut s'arrêter pour tirer; & qu'infailliblement vous vous faites battre ſi vous tirez contre des gens qui marchent à vous avec célérité, parce que votre troupe, qui ſe flattoit que ce feu alloit exterminer l'ennemi, voyant le peu d'effet qu'il aura produit, vous abandonnera certainement. Ainſi il ne faut point tirer ſur l'ennemi que l'on peut aborder; mais bien derriere des haies, lorſqu'un foſſé, une riviere, un ravin & autres choſes ſemblables vous ſépa-

rent de lui ; alors il faut ſavoir tirer, & faire un feu ſi terrible que rien ne puiſſe y réſiſter.

Je m'y prends ainſi. J'ai déjà dit ci-devant que je voulois que tous mes ſoldats euſſent des fuſils avec un dé à ſecret : ils tirent plus loin & ſe chargent plus vîte, le coup en eſt plus net & plus violent. Dans l'émotion que cauſe le combat, les ſoldats tout de même ne bourrent pas la moitié du temps, & ſont ſujets à mettre la cartouche dans le canon ſans l'ouvrir ; ce qui rend beaucoup d'armes inutiles.

Je veux que les cartouches ſoient de carton, plus groſſes que le calibre du fuſil, afin que les ſoldats ne puiſſent pas par diſtraction les y faire entrer ; qu'elles ſoient fermées avec un parchemin collé deſſus, pour qu'ils puiſſent aiſément les décoëffer avec les dents : elles doivent contenir autant de poudre qu'il en faut pour l'amorce & pour la charge. Les balles doivent être dans la giberne ; & lorſqu'il eſt queſtion de tirer, le ſoldat en prend quatre ou cinq qu'il met dans ſa

bouche, pour en laiſſer couler une dans le canon dès qu'il a jeté la cartouche.

Les choſes ainſi diſpoſées, ſi j'ai à tirer d'un bord à l'autre d'une riviere pour déloger l'ennemi de quelqu'endroit, pour le chaſſer d'une haie, ou pour d'autres cas qui ſe trouvent à la Guerre où il faut combattre de pied ferme ; je mets de deux en deux files un Officier ou bas Officier, qui fera avancer le chef de file un pas, lui montrera où il doit tirer, & le laiſſera faire à ſa volonté ; c'eſt-à-dire qu'il tirera lorſqu'il aura trouvé l'objet au bout de ſon fuſil ; enſuite le ſoldat qui eſt derriere lui donne le ſien, & les autres de la même file font la même choſe, en paſſant les fuſils de mains en mains. Ce ſoldat ou chef de file tire donc quatre coups de ſuite : il y auroit bien du malheur s'il n'atteignoit pas dans l'endroit au ſecond ou troiſieme coup ; car l'Officier eſt auprès de lui, voit ce qu'il fait, lui indique l'endroit où il doit tirer, & l'exhorte à ne ſe point preſſer. Cet

homme n'eſt donc point gêné par le commandement, perſonne ne le pouſſe, il peut tirer quatre coups à l'aiſe.

Cette file ayant tiré, l'Officier la fait reculer, & fait avancer la ſeconde, à qui il fait faire la même choſe ; puis il retourne à la premiere, qui a eu plus de temps qu'il ne lui en faut pour recharger. Cela peut ſe répéter ainſi pluſieurs heures de ſuite.

Ce feu eſt le plus meurtrier de tous, & je ne penſe pas qu'aucun autre puiſſe lui réſiſter. Je ferai bientôt taire celui des pelotons & des rangs, & fuſſent-ils tous des Céſars, je les défie d'y tenir un quart d'heure ſeulement ; car l'on tire aiſément ſix coups par minute avec ces fuſils : mais n'en mettons que quatre ; un fuſil aura donc tiré ſoixante coups dans un quart d'heure, & par conſéquent les chefs de files d'un bataillon de cinq cents hommes auront tiré trente mille coups de fuſils, ſans compter les armés à la légere, qui avec ceux-ci tireront dans une heure environ cinquante mille coups, qui

feront

ſeront bien différemment ajuſtés que ceux du feu ordinaire.

Si l'on met deux régiments ainſi diſpoſés ſur une courtine, lorſque l'ennemi monte à l'aſſaut ſur l'ouvrage qui eſt vis-à-vis, où il lui faut une heure avant de ſe bien loger, il aura eſſuyé dans cet ouvrage deux cents quatre-vingt mille coups de fuſils.

De la maniere dont on tire à préſent, le ſoldat après avoir chargé ſon fuſil, court ſur la banquette, lâche ſon coup deſſus le parapet. Où tire-t-il ? en l'air ou dans le foſſé, parce qu'il ſe preſſe, & qu'il n'a pas le temps de diſtinguer les objets. Outre cela, les bataillons ſe mettent en confuſion, & je ſuis perſuadé que de vingt coups il n'y en a pas deux qui donnent ſeulement dans l'ouvrage où l'ennemi ſe loge ; au lieu que comme je le propoſe tous les coups y porteront, & cela produira un effet bien différent.

Ce feu eſt auſſi très-excellent contre de la Cavalerie, ſur-tout parce qu'il eſt ſoutenu par des armes de longueur.

CHAPITRE SIXIEME.

Des drapeaux ou enſeignes.

LE Général de l'armée doit avoir une enſeigne, laquelle on doit porter devant lui comme une marque de ſa dignité ; d'ailleurs cela a ſon utilité, parce que ceux qui le cherchent ſavent d'abord le trouver.

Comme les drapeaux ou enſeignes ſont très-utiles dans les combats, on y doit faire une attention particuliere. Ils doivent premiérement tous être de couleurs différentes, pour que l'on puiſſe par eux reconnoître dans les combats les légions, les régiments & les centuries même qui ſe diſtinguent. Les ſoldats de chaque centurie doivent ſe faire une religion de ne jamais abandonner leur drapeau ; il doit leur être ſacré, on doit le reſpecter, & l'on ne ſauroit trop y attacher de cérémonies pour le rendre reſpectable & précieux. C'eſt

un point eſſentiel, parce que ſi vous pouvez parvenir une fois à rendre cet objet de conſéquence aux troupes, vous pouvez auſſi compter ſur toutes ſortes de bons ſuccès ; leur fermeté, leur valeur en ſeront les ſuites ; & ſi dans les affaires périlleuſes un homme déterminé le prend, il rendra toute la troupe auſſi valeureuſe que lui, & elle le ſuivra.

Si vous diſtinguez ces drapeaux par les couleurs, les actions de chaque troupe ſe remarqueront ; ce qui fera une émulation merveilleuſe, parce que les Officiers & ſoldats ſauront qu'ils ſont vus, que leur contenance, leur maintien & leurs actions ne ſauroient être ignorés du reſte de la légion.

Par exemple, le premier Enſeigne d'un corps qui ſuiroit ſeroit diſtingué du Général légionnaire & de tous les régiments. De même la premiere centurie qui auroit forcé un paſſage, franchi un retranchement, ou fondu avec plus d'impétuoſité ſur l'ennemi, ſera reconnoiſſable, digne de louan-

ge, & louée de toute l'armée. Les ſoldats ſe communiquent & ſe parlent ainſi que les Officiers, l'on s'entretient dans l'armée & dans les garniſons des événements de la campagne, l'on deſire d'imiter les belles actions parce qu'on les loue ; & ces bagatelles répandent un eſprit d'émulation dans les troupes qui gagne l'Officier & le ſoldat, & rend avec le temps les troupes invincibles.

Je voudrois donc que les couleurs ſignifiaſſent des nombres, comme par exemple : le blanc ſignifieroit la couleur une ; le noir la couleur deux ; le jaune, trois ; le verd, quatre ; le rouge, cinq ; le bleu, ſix ; le caffé, ſept ; le cramoiſi, huit ; le verd-céladon, neuf ; le bleu-céleſte, dix ; le noir & blanc en loſange, onze ; verd & jaune en deux bandes, douze ; jaune & bleu par les coins, treize ; le fond jaune avec la croix verte, quatorze ; le fond blanc avec une croix rouge en ſautoir, quinze ; trois bandes, jaune, verte & rouge, ſeize, &c.

Chaque drapeau auroit un quartier blanc auprès de la lance ſur lequel ſeroit marqué en chiffre romain le N°. de la légion. Les deſſeins & les couleurs diſtingueront chaque centurie dans chaque légion, & les chiffres les légions.

CHAPITRE SEPTIEME.

De l'artillerie & du charroi.

JE voudrois que jamais une armée ne fût compoſée de plus de dix légions, de huit régiments de Cavalerie & de ſeize de Dragons, ce qui feroit trente-quatre mille hommes de pied & douze mille chevaux, en tout quarante-ſix mille hommes. Avec une pareille armée on doit toujours en arrêter une de cent mille, ce que fera un Général habile qui ſait prendre ſes camps. Une plus grande armée ne fait qu'embarraſſer ; je ne dis pas qu'on ne puiſſe avoir des réſerves, mais le corps d'armée qui agit ne doit pas excéder ce nombre.

M. *de Turenne* a toujours eu la ſupériorité avec des armées infiniment inférieures en nombre à celles des ennemis, parce qu'il ſe remuoit plus aiſément, & qu'il ſavoit prendre ſes poſitions de maniere à ne pas être

attaqué & en ſe tenant toujours près de l'ennemi.

L'on ne trouve pas quelquefois dans toute une province un terrein à mettre cent mille hommes en bataille, ainſi l'ennemi eſt preſque toujours dans la néceſſité de ſe ſéparer : or ſi cela eſt, je puis attaquer une partie de ſon armée ; ſi je la défais, je rends l'autre fort timide, & je gagnerai bientôt la ſupériorité. Enfin je ſuis perſuadé que ce que les grandes armées ont d'avantage par le nombre, elles le perdent en embarras, en diverſités de manœuvres qui ne ſont pas faites par la même ame, en défaut des ſubſiſtances, & par d'autres inconvénients qui en ſont inſéparables. Mais ce n'eſt pas le point dont il s'agit ici, & c'eſt ſeulement les proportions qui m'ont amené à cette digreſſion.

Cinquante pieces de canon de ſeize ſuffiront avec une pareille armée ; elles font autant d'effet que celles de vingt-quatre pour battre en breche, & cauſent moins d'embarras

à mener. Douze mortiers & les munitions à proportion. Des bateaux avec tous les agrêts à faire un pont. [*fig. 18. planche 5.*] Douze pontons à charnieres qui ſe jettent ſur les petites rivieres, & tous les autres effets, uſtenſiles & machines néceſſaires. Ces ponts à charnieres ſe jettent en ſept minutes & ſe replient de même : ils ſont très-utiles pour la communication des armées, & il ne faut que quatre bœufs pour les tirer : ils ſervent pour les paſſages des canaux & des petites rivieres.

Les chariots pour les vivres de l'armée doivent être tout de bois ſans aucune ferrure, tels que ſont les chariots des Moſcovites & ceux de la Franche-Comté qu'on voit arriver à Paris ; ils vont d'un bout du royaume à l'autre, & ne gâtent pas les chemins. Un homme en conduit aiſément quatre attelés de deux bœufs chacun : dix de nos charrettes gâtent plus de chemin que mille de ces voitures.

Si l'on réfléchit aux inconvénients

qu'occaſionne notre charroi, l'on concevra l'utilité & la conſéquence d'employer celui-ci. Combien de fois les vivres manquent-ils totalement parce que les voitures ne peuvent pas arriver ! combien de fois les équipages reſtent-ils en arriere, auſſi-bien que le train d'artillerie, ce qui vous met dans la néceſſité de reſter là tout court ! Qu'un chemin ſoit paſſablement bon, qu'il pleuve, que deux cents voitures y paſſent, il ſera rompu à ne pouvoir plus s'en tirer : on le raccommode, cent autres voitures le mettront en pire état qu'il n'étoit : qu'on y mette des faſcines, elles ſeront coupées en moins de rien par les charrettes, à cauſe du grand poids qui ne porte que ſur deux points.

Tout le charroi en général d'une armée doit être attelé de bœufs : 1°. à cauſe de l'égalité du pas ; 2°. parce qu'il n'y a nulle perte deſſus ; 3°. que l'on trouve des pâtures par-tout pour les nourrir ; 4°. lorſqu'il en manque, ou qu'il s'en eſtropie, on en prend

d'autres au dépôt des bœufs de l'armée. Avec cela il ne faut pas beaucoup de harnois ; dès que vous arrivez ou que vous faites halte, vos bœufs paiſſent & ſe nourriſſent.

Un homme & huit bœufs conduiront plus que ne feront quatre hommes avec douze ou quinze chevaux : d'ailleurs ils ne conſumeront pas le fourrage qu'ils amenent au camp ; comme les chevaux, parce qu'on les envoie à la pâture pendant le temps que les valets coupent & chargent ; & tout cela ſe fait ſans peine & ſans embarras.

Si un bœuf s'eſtropie, on le tue, on le mange, & on en prend un autre au dépôt. Toutes ces raiſons font que je leur donne la préférence ſur les chevaux pour le charroi. Ils doivent être marqués, pour que chacun reconnoiſſe les ſiens dans les pâtures.

CHAPITRE HUITIEME.

De la diſcipline militaire.

APRÈS la formation des troupes, la diſcipline eſt la premiere choſe qui ſe préſente ; elle eſt l'ame de tout le genre militaire : ſi elle n'eſt établie avec ſageſſe, & exécutée avec une fermeté inébranlable, l'on ne ſauroit compter avoir des troupes, les armées ne ſont plus qu'une vile populace, plus dangereuſe à l'Etat que l'ennemi même.

Il ne faut pas croire que la diſcipline, la ſubordination & cette obéiſſance ſervile aviliſſent le courage. L'on a toujours vu que plus la diſcipline a été ſévere, & plus on a exécuté de grandes choſes avec les armées où elle étoit établie.

Bien des Généraux croient avoir tout fait lorſqu'ils ont ordonné, & ordonnent beaucoup parce qu'ils trouvent beaucoup d'abus. C'eſt un prin-

cipe faux ; & en s'y prenant de cette maniere, ils ne remettront jamais la diſcipline dans les armées où elle s'eſt perdue ou affoiblie. Il faut faire peu d'ordonnances, mais les faire exécuter avec grande attention, & punir ſans diſtinction de rang ni de naiſſance ; ne point avoir de conſidérations : ſans cela vous vous faites haïr. L'on peut être exact & correct, & ſe faire aimer en ſe faiſant craindre ; mais il faut accompagner la ſévérité d'une grande douceur, il ne faut pas qu'elle ait l'air de la fauſſeté, mais de la bonté.

Il faut que les châtiments ſoient grands pour les grands crimes ſeulement : mais pour le reſte, plus ils ſeront doux, & plus promptement vous remédierez aux abus, parce que tout le monde concourra à les faire ceſſer.

On a par exemple une méthode pernicieuſe, qui eſt de toujours punir de mort un ſoldat qui eſt pris en maraude, & ſouvent pour un rien il eſt pendu ; cela fait que perſonne

ne les arrête, parce que chacun répugne à faire mourir un miſérable ſouvent pour avoir été chercher de quoi vivre. Si on les remettoit ſimplement au Prévôt, qu'il y eût une chaîne comme aux galeres, qu'ils fuſſent condamnés au pain & à l'eau pour un, deux, ou trois mois, qu'on leur fît faire les ouvrages qui ſe trouvent toujours à faire dans une armée, & qu'on les renvoyât à leurs régiments la veille d'une affaire ou lorſque le Général le jugeroit à propos, alors tout le monde concourroit à cette punition, les Officiers des grandes gardes & des poſtes avancés les arrêteroient par centaine, & bientôt il n'y auroit plus de maraudeur, parce que tout le monde courant deſſus y tiendroit la main. A préſent il n'y a que les malheureux de pris : le Grand-Prévôt, tout le monde, quand ils en voient, détournent la vue. Le Général crie à cauſe des déſordres qui ſe commettent ; enfin le Grand-Prévôt en prend un, il eſt pendu ; & les ſoldats diſent

qu'il n'y a que les malheureux qui perdent. Eſt-ce là obſerver la diſcipline ? Non, c'eſt faire mourir des hommes ſans remédier au mal. Ah ! l'on dira, les Officiers en laiſſeront également paſſer à leurs poſtes. Il y a un remede à cet abus, c'eſt de faire interroger les ſoldats que le Grand-Prévôt aura pris dehors, leur faire déclarer à quels poſtes ils ont paſſé, & envoyer dans les priſons pour le reſte de la campagne les Officiers qui y commandoient : cela les rendra bientôt vigilants, attentifs & inexorables ; mais lorſqu'il s'agit de faire mourir un homme, il y a peu d'Officiers qui ne riſquaſſent deux ou trois mois de priſon.

Il en eſt de même pour toutes les autres choſes de la diſcipline, ſi le châtiment eſt trop rude. Il faut prendre garde auſſi de ne point avilir ceux qui ne doivent point être déshonorants, car il en faut de ceux-là. L'on a, par exemple, avili les baguettes en France ; elles ne devroient point l'être, parce que ce ſont les camara-

des qui châtient. Comment a-t-on avili ce châtiment ? En paſſant par les baguettes les filles de mauvaiſe vie, les valets, & les voleurs qui ſont du reſſort du bourreau. Qu'en eſt-il arrivé ? L'on a été obligé de paſſer les drapeaux ſur la tête aux ſoldats qui avoient paſſé par les baguettes, pour leur ôter par cette cérémonie l'idée de l'infamie qui y eſt attachée : remede pire que le mal. Mais voici le plus grand. Les Capitaines, qui craignent la déſertion de ces ſoldats, leur ôtent l'habit & les chaſſent d'abord après qu'ils ont paſſé par les baguettes : de façon qu'à moins d'un cas très-grave l'on ne paſſe aucun ſoldat par les baguettes, parce que c'eſt un homme perdu pour M. le Capitaine, à la ſollicitation duquel le Commandant du corps ſe laiſſe toujours aller ; ainſi les fautes demeurent impunies.

Il y a des choſes de conſéquence pour la diſcipline auxquelles on ne fait point attention, que les Officiers tournent en ridicule, & traitent mê-

me de pédants ceux qui les font exécuter.

Par exemple, les François trouvent ridicule l'uſage introduit chez les Allemands de ne pas toucher aux chevaux morts ; il eſt cependant très-prudent & très-ſage, s'il n'étoit pas outré : on a voulu empêcher par là les armées de s'infecter, parce que ſouvent les ſoldats ſe jettent ſur cette charogne & s'en empifrent. Cela n'empêche pas que dans des ſieges, des diſettes de vivres, & lorſque le cas le requiert, on ne puiſſe tuer des chevaux & les manger. Que l'on juge à préſent ſi l'infamie que l'on y a attachée eſt utile ou non.

Les François reprochent la baſtonnade aux Allemands ; elle eſt établie chez eux comme un châtiment militaire. Un Officier chez les Allemands qui injurie un ſoldat, qui lui donne des ſoufflets ou des coups de fouets, eſt caſſé ſur la plainte du ſoldat, & l'Officier eſt obligé de lui en faire ſatisfaction ſi le ſoldat l'exige lorſqu'il n'eſt plus ſous ſon commandement, ſans

ſans quoi il eſt déshonoré. Il en eſt de même dans tous les grades militaires, & l'on voit ſouvent des Généraux faire ſatisfaction l'épée à la main à de ſimples Officiers, après que ceux-ci ont quitté le ſervice ; ils ne ſauroient le refuſer ſans ſe déshonorer.

En France on ne fait pas de difficulté de ſouffleter les ſoldats, mais bien de leur donner des coups de bâton, parce que le propos du libertinage a détruit cette diſcipline militaire. Il faut cependant de promptes punitions qui ne ſoient ni flétriſſantes ni déshonorantes.

Que l'on balance maintenant les deux uſages, & que l'on juge de celui qui va le plus au bien du ſervice & où le point d'honneur eſt plus ménagé. Il en eſt de même à l'égard des Officiers : les François reprochent aux Allemands le Prévôt & les fers ; les Allemands reprochent aux François la priſon & les cordes : l'on ne mettra jamais un Officier allemand dans des priſons publiques.

Il y a un Prévôt à chaque régiment, & c'eſt toujours à un vieux Sergent à qui l'on donne cet emploi en récompenſe de ſes ſervices. Je n'ai jamais vu mettre les fers en Allemagne à des Officiers que lorſqu'ils étoient criminels, & après avoir été dégradés.

Tout ce que je viens de dire prouve qu'il ne faut jamais condamner les préjugés ſans en avoir examiné les cauſes.

Après avoir expoſé mes idées ſur la formation des troupes, ſur la maniere dont elles doivent combattre, & ſur la diſcipline, ce qui eſt pour ainſi dire la baſe & le fondement de l'Art militaire, je dois entrer dans les parties ſublimes. Peu de gens m'entendront peut-être ; mais j'écris pour les connoiſſeurs : ils ne doivent pas être offenſés de l'aſſurance avec laquelle je poſe mes idées.

Fin du Livre premier.

LIVRE SECOND.

DES PARTIES SUBLIMES.

CHAPITRE PREMIER.

De la fortification, attaque & défenſe des places.

JE m'étonne toujours comment on ne revient pas de l'abus de fortifier les villes. Ce propos paroîtra extraordinaire, & je dois le juſtifier. Examinons premiérement l'utilité d'une fortereſſe. Elle ſert à couvrir un pays, à obliger l'ennemi à l'attaquer avant de paſſer outre, à s'y retirer avec des troupes, pour les y mettre à couvert, y former des magaſins, & y

mettre en ſûreté, pendant l'hiver, de l'artillerie, des munitions, &c.

Si l'on examine bien ces choſes, l'on trouvera qu'il eſt avantageux qu'elles ſoient placées aux confluents des rivieres, parce que pour les inveſtir il faut partager les armées en trois corps différents, qu'on peut en battre un avant qu'il ſoit ſecouru des deux autres, qu'avant l'inveſtiſſement l'on a toujours deux côtés libres, & qu'il eſt impoſſible que l'ennemi forme cet inveſtiſſement dans un jour; qu'il faut l'attirail de trois ponts, & que l'on a les haſards pour ſoi, je veux dire les orages & les inondations qui arrivent ordinairement l'été.

Outre qu'en occupant un tel poſte l'on eſt maître du pays l'étant des rivieres; l'on en empêche le cours, & l'on a la facilité de les ravitailler aiſément, d'y former des magaſins, d'y tranſporter des munitions, & toutes les choſes néceſſaires à la Guerre.

Au défaut des rivieres, l'on trouve des endroits fortifiés par la nature,

leſquels il eſt preſqu'impoſſible d'inveſtir, & qu'on ne peut attaquer que par un ſeul endroit, qui avec peu de dépenſe pourroient ſe rendre pour ainſi dire imprenables ; car je compte la nature infiniment plus forte que l'art : pourquoi donc n'en pas profiter ? Peu de villes ont été fondées à ces fins, le négoce a cauſé leur augmentation & le haſard a choiſi leur ſituation. Ces villes par la ſucceſſion des temps ſe ſont accrues, les bourgeois les ont enceintes de murailles pour ſe défendre contre les courſes des ennemis, & pour ſe garantir des troubles inteſtins qui agitent les Etats. Juſques-là tout eſt dicté par la raiſon ; les bourgeois les ont fortifiées pour leur conſervation, ils les ont défendues : mais pourquoi les Princes ſe ſont-ils aviſés de les fortifier ? Cela pourroit avoir quelqu'apparence de raiſon, du temps que la Chrétienté vivoit dans le barbariſme, que l'on dévaſtoit les pays ; mais à préſent que l'on fait la Guerre avec plus de modération, parce que le

vainqueur même y trouve ſon avantage, qu'a-t-on à craindre ? Eſt-ce qu'une ville qui ſera enceinte d'une bonne muraille, & d'un boulevard où l'on mettroit trois ou quatre cents hommes de garniſon joints à la bourgeoiſie, avec quelques pieces de canon de fer, ne ſera pas auſſi-bien en ſûreté que s'il y avoit pluſieurs milliers d'hommes ? car je ſoutiens qu'ils ne ſe défendront pas plus long-temps que ces quatre cents hommes, & que la capitulation pour le bourgeois ne ſera pas meilleure. Outre cela, qu'en fera l'ennemi quand il l'aura priſe ? la fortifiera-t-il ? Je penſe que non. Ainſi il ſe contentera d'une contribution, & paſſera outre ; peut-être même ne l'aſſiégera-t-il pas, parce qu'il ne ſauroit la conſerver : de ſe haſarder d'y laiſſer une petite garniſon, c'eſt ce qu'il ne fera jamais ; & d'y en mettre une groſſe, encore moins, parce qu'elle ne ſeroit pas en ſûreté.

Une raiſon plus forte encore me perſuade que les villes fortifiées ſont

de mauvaiſe défenſe ; c'eſt que, ſuppoſé que l'on faſſe des magaſins de vivres pour trois mois de garniſon, dès qu'elle eſt inveſtie il n'y en a pas pour huit jours, parce qu'on n'a pas compté ſur dix, vingt ou trente mille bouches qu'il faut nourrir, par la raiſon que la plupart des habitants de la campagne s'y refugient avec leurs effets, & augmentent le nombre des bourgeois. Les richeſſes d'un Prince ne s'étendent pas à faire de pareils magaſins pour tout un pays dans toutes les places qui ſont en riſque d'être attaquées, non plus qu'à les renouveller tous les ans ; & quand il auroit la pierre philoſophale, il ne le pourroit pas, parce qu'il mettroit la famine dans ſes Etats.

J'entends dire à quelqu'un : Je mettrai à la porte les bourgeois qui ne pourront faire leur proviſion. C'eſt une déſolation pire que celle que peut cauſer l'ennemi : car combien y en a-t-il dans une ville qui ne vivent qu'au jour la journée ? outre cela eſt-on certain que l'on ſera in-

veſti ? Mais ſi cela eſt, l'ennemi laiſſera-t-il tranquillement retirer ce peuple ? il le rechaſſera dans la ville. Qu'eſt-ce que fera Monſieur le Gouverneur ? laiſſera-t-il mourir de faim ces miſérables ? pourra-t-il juſtifier cette conduite devant ſon Souverain ? Que fera-t-il donc ? Il faudra qu'il leur faſſe part de ſon magaſin, & qu'il ſe rende au bout de huit ou quinze jours. Car ſuppoſé qu'il y ait dans une ville cinq mille hommes de garniſon, qu'il y ait outre cela trente mille bouches, que les magaſins ſoient pour trois mois ; les trente-cinq mille bouches mangeront en un jour ce que les autres auroient mangé en huit ou neuf ; ainſi la place ne peut tenir qu'environ dix à douze jours : mettons qu'elle en tienne vingt, ce n'eſt pas la peine de l'attaquer, elle eſt obligée de ſe rendre d'elle-même, & tous les millions que l'on a employés pour la fortifier ſont perdus.

Il me ſemble que ce que je viens de dire doit bien perſuader les défauts irremédiables des villes fortifiées,

& qu'il eſt plus avantageux à un Souverain d'établir ſes places d'armes dans des endroits aidés de la nature & propres à couvrir un pays, que de fortifier des villes avec des dépenſes immenſes, ou d'augmenter leurs fortifications. Il faudroit au contraire, après en avoir établi d'autres, les raſer toutes juſqu'aux remparts. Du moins ne faudroit-il plus ſonger à en fortifier, & à employer tant d'argent inutilement.

Quoique ce que je dis là ſoit fondé ſur la raiſon, je ſais bien que perſonne ne s'en aviſera, tant l'uſage eſt une belle choſe, & tant il a de puiſſance ſur les hommes. Une place comme celle que je ſuppoſe peut tenir pluſieurs mois de tranchée & même des années, parce que la bourgeoiſie ne l'embarraſſe pas, & que lorſqu'il y a des vivres l'on ſait combien le ſiege doit durer.

Les ſieges que l'on a faits en Brabant n'auroient pas eu des ſuccès ſi rapides, ſi les Gouverneurs n'avoient calculé le temps de leur réſiſtance

avec celui de la durée de leurs vivres ; c'eſt pourquoi ils deſiroient autant que l'ennemi que la breche fût bientôt prête pour pouvoir ſe rendre honorablement : & , malgré cette bonne volonté mutuelle, j'ai vu pluſieurs Gouverneurs être obligés de le faire ſans avoir eu l'honneur de ſortir par la breche.

J'ai remarqué dans les ſieges que dès le commencement l'on garnit beaucoup le chemin couvert, que l'on y fait un grand feu de mouſqueterie, & que ce feu ne fait pas un grand dommage. Cela ne vaut abſolument rien, parce que l'on fatigue les troupes de façon que l'on les excede. Le ſoldat, que l'on fait tirer toute la nuit, s'ennuie, ſon fuſil ſe caſſe ou ſe démantibule, il paſſe le lendemain une partie du jour à le nettoyer, à le rajuſter, & à faire des cartouches. Enfin cela lui emporte tout le repos qu'il devroit prendre : choſe qui eſt d'une conſéquence infinie, & qui entraîne après ſoi, ſi l'on n'y fait attention, des maladies & un dégoût auxquels

la bonne volonté ne réſiſte pas. C'eſt cependant ſur la fin d'un ſiege qu'il faut marquer plus de vigueur, parce que c'eſt alors qu'il eſt queſtion de coups de mains, & que plus vous marquez de vigueur, plus l'ennemi ſe dégoûte, parce qu'alors les maladies ſe mettent dans ſon camp, que les fourrages & les vivres lui manquent, & enfin que tout concourt à ſa ruine : ce qui décourage & Officiers & ſoldats. Si avec cela ils ſentent que la réſiſtance devient plus forte, & qu'elle augmente à meſure qu'ils ſe flattent de la voir diminuer, ils ne ſavent plus où ils en ſont, & ſe dégoûtent totalement. C'eſt pourquoi il faut toujours réſerver les meilleures troupes pour les coups de mains, ne leur pas ſeulement permettre de mettre le nez ſur le rempart, & ſurtout ne les point faire veiller, mais dès qu'ils ont fait leur expédition, les renvoyer à leur quartier.

Pour revenir au feu du chemin couvert ou des remparts ſur les travailleurs pendant la nuit, ce n'eſt

que du bruit ; car les ſoldats, pour ne point ſe donner la peine de bourrer, parce que cela les fatigue, prennent la poudre à poignée, la jettent dans le fuſil, mettent une balle par deſſus, puis tirent. Où tirent-ils ? en l'air ; parce qu'à force de tirer, l'épaule leur devient douloureuſe ; & comme dans l'obſcurité l'Officier ne peut les voir, ils paſſent le bout du fuſil ſur la paliſſade, & la balle va où elle peut.

Il vaut beaucoup mieux placer vers la fin du jour pluſieurs batteries de canons à barbettes, ſoit dans les chemins couverts, ſoit ſur les remparts, les aligner avec de la craie pour les faire tirer dans les environs où l'on croit qu'il en eſt beſoin pendant toute la nuit, puis les ôter à la pointe du jour. Ce feu ſera bien plus meurtrier que celui de la mouſqueterie, parce qu'il percera gabions & faſcines ; les balles étant groſſes comme des noix, balaieront continuellement toute la largeur de la tranchée, & iront par bonds & ricochets bien loin au delà

de leur portée. Le canon de l'ennemi ne ſauroit les faire taire pendant la nuit, & cela tue comme mouches les travailleurs & ceux qui ſervent les batteries.

Enfin, pour ſervir douze pieces de canons ainſi diſpoſées, il ne faut que trente-ſix ſoldats & douze Canonniers ; & je me perſuade qu'ils feront plus de mal que mille hommes à qui l'on auroit fait paſſer la nuit dans le chemin couvert. Pendant ce temps vos troupes ſe repoſent tranquillement & ſont le lendemain en état de relever les poſtes, ou d'être employées au travail.

Que l'on ne m'objecte pas que cela conſume beaucoup de poudre ; les ſoldats en gaſpillent plus pendant la nuit qu'ils n'en tirent : au reſte on n'a qu'à tirer avec moins de pieces ; il en réſultera toujours un avantage conſidérable, en ce que vos troupes ſeront moins fatiguées, & que par conſéquent vous aurez moins de malades : car rien ne cauſe tant de maladies que les veilles.

Je dois dire ici un ſeul mot en paſſant ſur nos ouvrages de fortifications, qui eſt que tous les anciens ne valent rien, & les modernes pas beaucoup plus, ainſi que je le ferai connoître à la fin du 2. chapitre. Le Roi de Pologne (*) a formé un ſyſtême de fortification qui eſt admirable : mais comme on ne fait pas les places comme on les ſouhaiteroit, & qu'il faut s'en ſervir comme elles ſont, il faudroit au moins tâcher de remédier aux défauts les plus abſurdes.

Tous les ouvrages détachés, par exemple, ſont eſcarpés à la gorge : mauvais ſyſtême. Pour y remédier il faut y pratiquer des rampes pour pouvoir les r'attaquer par derriere l'épée à la main : car quand l'ennemi s'y eſt logé, ſon logement contient peu de monde, parce que les couvreurs & les travailleurs ſont obligés de ſe retirer. Or ſi vous pouvez venir à eux & les attaquer en plus grand nombre, indubitablement

(*) Auguſte II. pere de l'Auteur.

vous les chaſſerez, & avant qu'ils aient commandé un nouvel aſſaut & de nouveaux travailleurs, leur logement ſera comblé. Vous le pouvez en toute ſûreté, parce que vous n'êtes pas vu de leur canon ni du feu de leur tranchée : il faut donc qu'ils donnent un nouvel aſſaut, où vous leur tuez une infinité de monde, parce qu'ils ſont obligés de venir en force. Quand leur logement eſt fait de nouveau, & que leurs couvreurs ſont retirés, vous recommencez. Rien n'eſt ſi meurtrier & ne déſole tant l'aſſiégeant, & l'avantage eſt toujours du côté des aſſiégés.

Tout ouvrage eſcarpé par la gorge eſt un ouvrage perdu lorſqu'il eſt une fois emporté, parce que l'on ne ſauroit y aller, que l'ennemi y eſt en ſûreté, & que vous ne pouvez l'y attaquer, parce qu'il n'y a qu'une petite porte, & ſouvent des eſcaliers où les ſoldats ſont obligés de monter un à un, & d'où l'ennemi les culbute bientôt. Il faut donc abandonner cet ouvrage ; faire autrement, ſeroit

vouloir perdre du monde inutilement.

En voilà aſſez pour faire connoître que les aſſiégés n'ont pas pendant le cours d'un ſiege d'occaſions plus avantageuſes de combattre l'ennemi, que celles que leur fourniſſent les ouvrages, pourvu que l'on puiſſe y communiquer aiſément.

Bien des gens s'imaginent que lorſque la breche eſt faite il n'y a plus de ſalut, & qu'il faut abandonner l'ouvrage. Il eſt vrai que l'on ne ſauroit guere empêcher le logement : mais on peut les en chaſſer, & les obliger à donner cent aſſauts ; parce que l'on peut s'y maintenir toujours plus fort qu'eux, & leur tuer avec avantage une infinité de monde. Ils n'ont en ce cas qu'un parti à prendre, qui eſt de faire ſauter l'ouvrage ; & il y a apparence qu'ils s'en aviſeront un peu tard. Mais ſi les ouvrages, quand il y a des foſſés ſecs, ſont contre-minés de façon qu'il y regne une galerie ſouterreine tout autour, l'ennemi ne pourra y rien faire avec la mine tant que je ſerai maître

maître de l'ouvrage, parce que s'il creuſe plus bas que moi il trouvera l'eau. Pour du reſte, les mines ſont plus d'épouvante que de mal, & l'on trouve preſque toujours moyen de les éventer ou de les prévenir. Les ouvrages ſpacieux ſont les plus avantageux ; car avec les petits il n'y a rien à faire, ils ſont réduits trop tôt en poudre. Il y a encore une choſe bien meurtriere à faire dans les foſſés pleins d'eau : c'eſt d'avoir des barques couvertes de madriers, & y mettre des ſoldats pour empêcher le travail de la galerie. Il eſt certain que tant que ces barques ſubſiſteront, il eſt impoſſible de travailler, parce que les ſoldats qui y ſont vont tuer les ouvriers à brûle-pourpoint. Le feu de la mouſqueterie ne fera rien à ces barques ; il faudra donc établir une batterie à l'angle ſaillant du foſſé : & d'ailleurs quand elle eſſuieroit deux ou trois décharges, cela ne l'épouvanteroit guere, elle ſeroit bientôt à couvert, & le canon qui donneroit en plongeant feroit fort peu

d'effet. Il n'y a d'autre remede que de percer le revêtement pour mettre des batteries à fleur d'eau, ſi l'on ne veut pas ſe ſervir de ces barques.

CHAPITRE SECOND.

Réflexions ſur la Guerre en général.

JE prends les objets comme ils ſe préſentent à mon idée, ainſi on ne doit pas être ſurpris ſi je quitte le chapitre de la fortification pour y revenir après ; c'eſt parce que j'ai cru cette digreſſion néceſſaire ici, avant d'entrer plus particuliérement dans ce qui regarde chaque choſe.

Bien des gens ſont dans l'opinion qu'il eſt avantageux d'entrer de bonne heure en campagne : ils ont raiſon lorſqu'il eſt queſtion d'occuper un poſte important ; ſans cela il me ſemble qu'il ne faut pas tant ſe preſſer, & tâcher d'y reſter plus longtemps. Qu'importe que l'ennemi faſſe des ſieges ? il s'affoiblira à meſure qu'il en fera ; & ſi vous vous mettez à ſes trouſſes vers l'automne avec une armée

bien ménagée & en bon état, vous le ruinerez. J'ai toujours remarqué que pendant une campagne les armées fondent d'un tiers, quelquefois de la moitié, & que la Cavalerie ſur-tout étoit dans un piteux état au commencement d'Octobre, & réduite à ne pouvoir plus tenir la campagne. Je voudrois juſqu'alors me tenir à couvert, l'inquieter par des détachements, & ſur la fin d'un bon ſiege me mettre à ſes trouſſes : je crois que j'en aurois bon marché, & qu'il ſongeroit bientôt à ſe retirer ; ce qui peut-être ne lui ſeroit pas facile devant des troupes bien fraîches, il pourroit bien y laiſſer ſon bagage, ſon artillerie & une partie de ſa Cavalerie ; ce qui ne lui faciliteroit pas les moyens d'être l'année enſuite de bonne heure en campagne, & peut-être même n'oſeroit-il y reparoître. C'eſt l'affaire d'un mois, & puis on s'en retourne dans ſes quartiers ſans être délabré, au lieu que l'ennemi eſt abymé & ruiné. D'ailleurs c'eſt la ſaiſon où vous trouverez les granges plei-

nes : l'on peut même alors tourner ſes pas d'un autre côté, & ſubſiſter pendant l'hiver dans le pays ennemi. Cette ſaiſon n'eſt point à craindre pour les troupes, comme on ſe l'imagine. J'ai fait des campagnes dans des climats fort rudes pendant pluſieurs hivers, les hommes & les chevaux ſe portoient mieux qu'en été ; il n'y a pas de maladies à craindre pour ceux qui ne ſont pas mal-ſains, à moins que l'hiver ne ſoit des plus rigoureux.

Il y a telles ſituations qui vous permettent de cantonner, & où vos troupes ſeront en ſûreté pourvu que la diſpoſition de votre cantonnement ſoit faite de maniere que vos poſtes ne ſoient pas trop écartés : les vivres ne manqueront pas, le tout eſt de ſavoir les faire venir. On ne doit pas vivre aux dépens de ſon maître ; au contraire, un habile Général peut tirer par les contributions de quoi faire ſubſiſter ſon armée la campagne ſuivante. Le ſoldat ſera à l'aiſe, joyeux & content, parce qu'il ſera bien lo-

gé, bien chauffé & bien alimenté.

Mais pour cela il faut ſavoir tirer les vivres & l'argent de loin ſans trop fatiguer les troupes ; ſi l'on fait de gros détachements, ils ſont en riſque d'être attaqués & enlevés : cela exténue le ſoldat, & ne produit pas grand' choſe.

La bonne façon eſt d'envoyer des lettres circulaires dans le pays que l'on veut faire contribuer ; faire ſavoir aux habitants qu'il ſortira des partis qui mettront le feu chez ceux qui ne ſeront pas pourvus des quittances de la taxe impoſée, qui doit être modique ; enſuite on choiſira des Officiers intelligents que l'on enverra avec des partis de vingt-cinq à trente hommes, qui auront ordre de ne marcher que de nuit, de ne faire aucun dégât ſous peine de la vie, en rendre l'Officier reſponſable, & leur donner à chacun un certain nombre de villages à viſiter.

Quand ils ſeront arrivés ſur les lieux, & qu'il ſera temps de ſavoir ſi ces villages ont payé, ils enverront

le ſoir un bas Officier avec deux hommes ſavoir chez le chef du lieu s'il eſt pourvu d'une quittance, laquelle ſera faite du ſeing & des armes du Général de l'armée : s'il ne l'eſt pas, l'Officier qui conduit le parti doit ſur le champ ſe montrer avec ſa troupe & mettre le feu à une maiſon écartée, avec menace de revenir & d'en brûler davantage ; ne point piller ni prendre la ſomme exigée, mais paſſer outre.

Avant de rentrer dans les quartiers tous les partis doivent ſe rendre en un certain lieu, où il faut faire fouiller & pendre ſans miſéricorde ceux qu'on trouvera s'être emparés de la moindre choſe ; & ſi l'Officier étoit convaincu d'avoir pris ou reçu de l'argent des villages, il doit être auſſi puni de mort, ou tout au moins chaſſé. Si au contraire ils ont fidelement ſuivi les ordres qu'on leur a donnés, ils doivent être récompenſés ; moyennant quoi cette méthode de faire contribuer deviendra familiere aux troupes, & le pays à cent lieues à la ronde apportera vivres & argent.

Une vingtaine de partis par mois feront toute la beſogne. Ils ne ſauroient être découverts, quelque perquiſition que l'ennemi en faſſe : & comme c'eſt un mal que l'on ne ſent & que l'on ne ſauroit voir que lorſqu'il fait ſon effet, il augmente l'effroi, & perſonne ne dort en repos qu'il n'ait payé ; & quelque défenſe que l'ennemi leur faſſe, les habitants ſe délivreront de cette crainte en payant.

Un gros corps en exécution embraſſe peu de pays, & met le trouble par-tout où il ſe trouve ; les habitants cachent leurs effets, leurs beſtiaux, & dans cet état on en tire peu de choſe, parce qu'ils ſentent bien qu'on ne ſauroit demeurer long-temps, qu'ils eſperent du ſecours, & qu'ils vont eux-mêmes le chercher : ce qui ſouvent eſt cauſe que ces corps ſont obligés de ſe retirer à la hâte, ſans avoir fait autre choſe que d'y laiſſer du monde ; ou, lorſque les affaires vont au mieux, celui qui commande ce détachement, ſoit par crainte, pru-

dence, ou intérêt propre, fait une compoſition avec les habitants, & revient avec des troupes haraſſées & en mauvais état, quelques vivres & peu d'argent.

Voilà le ſuccès qu'a ordinairement cette façon de faire contribuer ; au lieu que celle que je propoſe vient tout à bien d'elle-même.

Il ne faut faire payer que tant par mois ; les habitants s'entr'aideront, & pourront fournir d'autant plus aiſément qu'ils ne ſeront pas troublés par la crainte & la préſence des troupes, qu'ils ont du temps devant eux, & qu'ils ne peuvent éviter d'être brûlés s'ils ne ſatisfont. Enfin l'on embraſſe un pays immenſe, les plus éloignés vendent leurs denrées pour apporter de l'argent, & les plus près apportent des vivres.

Il faut que ces partis jouent bien de malheur, ou que ceux qui les conduiſent ne ſachent pas leur métier, pour être découverts ; car avec vingt-cinq à trente hommes de pied l'on peut traverſer un royaume ſans être

pris ; & lorſqu'ils ſont découverts, ils cheminent : on ne les ſuivra pas bien loin, ſur-tout la nuit, parce que l'on craindra de donner dans des embuſcades, comme cela pourroit arriver, ſur-tout ſi pluſieurs partis ſavent s'accorder & convenir entre eux de certains rendez-vous, où ils pourront ſe rencontrer en tel temps en cas qu'ils fuſſent découverts & pourſuivis.

Il n'y a rien de plus amuſant que cette petite Guerre, & certainement le ſoldat y prendra goût.

Cela me fait ſouvenir qu'en 1710. je fus attaqué entre Malines & Bruxelles par un parti françois. (*) Trois jours après un autre de cinquante hommes entra en plein jour dans Aloſt, qui eſt à cinq lieues de Bruxelles, & me prit des équipages ſur la place : il y avoit pendant ce temps-là quinze cents hommes à la porte de la ville qui attendoient les billets de logements qui ſe faiſoient chez le

(*) Mr. le Comte de Saxe ſervoit alors dans l'armée des Alliés comme Volontaire.

Magiſtrat ; & je penſai y être pris. L'on n'oſoit aller par la barque de Bruxelles à Anvers ſans avoir un ſauf-conduit dans ſa poche, ni aller ſe promener dans les fauxbourgs de Bruxelles, Anvers, Malines, Louvain, &c. Cependant les Alliés étoient les maîtres de toute la Flandre, Lille, Tournai, Mons, Douay, Gand, Bruges, Oſtende, & toutes les barrieres étoient à eux ; il y avoit cent cinquante mille hommes de troupes dans ces différentes garniſons ; c'étoit au cœur de l'hiver : mais les partiſans françois pilloient toute la campagne. Cela prouve bien la poſſibilité de ce que j'avance, & me perſuade que le ſuccès en eſt infaillible.

Si les Princes qui ont fait la Guerre en Pologne s'y étoient pris de cette maniere, ils n'auroient pas ruiné leurs armées. Si *Charles XII.* n'étoit entré en Saxe, il étoit perdu ; ceux qui ont vu les Suedois en ce temps-là conviendront de cette vérité.

Si *Guſtave Adolphe* eût pris des poſtes avantageux, & qu'il eût ſub-

ſiſté comme je le propoſe, il s'y ſeroit ſoutenu toute ſa vie, & auroit même pu y augmenter ſes troupes. Cela me donne envie de faire un plan de Guerre pour une Puiſſance qui auroit à la faire à cette république.

Deſcription de la Pologne, & projet de Guerre pour une Puiſſance qui ſe trouveroit dans le cas de la faire à cette république.

La Pologne eſt un pays ouvert, très-grand, ſans villes fortifiées, aſſez peuplé, rempli de grains, de beſtiaux, & de toutes choſes néceſſaires à la vie; très-couvert de bois, coupé par pluſieurs grandes rivieres toutes navigables, aſſez rempli d'argent. L'air y eſt ſain, les maladies n'y regnent point comme en d'autres climats; les étrangers comme les habitants s'y portent bien; & c'eſt un vrai pays pour la Guerre.

La maniere vagabonde dont les Polonois la font fait que l'ennemi, lorſqu'il s'attache à les ſuivre, eſt

bientôt hors d'état de réſiſter à leurs continuelles courſes. Il ne faut donc point les ſuivre du tout, prendre des poſtes ſur les rivieres, les fortifier, s'y baraquer, & faire contribuer les provinces de la façon que j'ai dite ci-devant.

Toute la république enſemble n'eſt pas en état de prendre une redoute bien paliſſadée ; il n'y a rien de ce qu'il faut pour former le moindre ſiege, ni artillerie, ni munitions ; & le Gouvernement eſt établi de façon que tant qu'il ſubſiſtera il ne pourra rien y avoir de toutes ces choſes-là. C'eſt un fait que ne me diſputeront pas ceux qui la connoiſſent ; & quand ils les auroient, ces choſes néceſſaires pour la Guerre, ils ne les conſerveroient pas long-temps.

Comme le pays eſt tout ouvert, & que toutes leurs forces conſiſtent dans la Cavalerie, tous ceux qui y ont fait la Guerre ont cru qu'il ne falloit leur oppoſer que de la Cavalerie ; ce qui les a mis dans la néceſſité de toujours changer de lieux pour ſubſiſter, de

ſe ſéparer ſouvent, & d'envoyer de grands partis en exécution pour avoir des vivres.

La Cavalerie polonoiſe, qui eſt fort leſte, tombe ſur ces détachements; & bien-qu'elle n'en batte guere, elle ne laiſſe pas de les écorner par ci par là : ce qui fatigue extrêmement les troupes, & enfin les ruine. Mais pour donner une idée de ces combats, il faut que je faſſe le récit de deux affaires qui ſe ſont paſſées pendant la derniere Guerre que les troupes ſaxonnes ont eue avec les Confédérés de Pologne.

En 1716. une partie de la Pologne ſe ſouleva pour chaſſer les troupes ſaxonnes. Nous étions ſéparés dans différentes provinces lorſque tout-à-coup ce feu parut. L'armée de la couronne ou l'armée de la république compoſée de vingt mille hommes tomba d'abord ſur le régiment de la Reine, Cavalerie, & l'inveſtit dans un village : ce régiment ſe rendit par compoſition ſans ſe défendre, & fut quelques heures après taillé en pieces de ſang froid.

De là ils furent attaquer deux régiments de Dragons, qui ayant appris cet événement s'étoient mis en marche pour ſe joindre à d'autres troupes ſaxonnes : ceux-ci ſachant par l'exemple du régiment de la Reine qu'il ne falloit pas ſe rendre, ſe défendirent, les battirent à plate couture, & leur prirent plus de vingt paires de timbales, étendards & drapeaux. Cela arriva entre Cracovie & Sendomir, près d'un village nommé Tornos ; c'étoit Monſieur *de Clingenberg* qui commandoit ces deux régiments de Dragons.

Pendant que cette affaire ſe paſſoit, j'étois en marche pour me rendre de Jarisloff en Lithuanie, pour aider à éteindre le feu qui avoit commencé à s'allumer de ce côté-là ; j'avois laiſſé un détachement de quatre-vingt maîtres à Jarisloff, afin de faire payer quelques contributions qui reſtoient dues aux troupes. Les Polonois confédérés inveſtirent la place, qui eſt une petite ville entourée d'un mauvais boulevard, firent trois attaques générales,

& furent repouſſés. Au bout de quinze jours l'Officier qui commandoit ce détachement, qui ſe nommoit *Heckman*, n'ayant plus de vivres, parla de rendre la place ; enfin après bien des allées & des venues on lui accorda tous les honneurs de la Guerre, & un chariot dans lequel il y avoit quarante mille écus, choſe bien tentante pour les Polonois. Il ſort, on le laiſſe paſſer ; au bout de deux jours de marche on détache après lui huit cents chevaux qui l'atteignirent bientôt & l'attaquerent ; il ſe battit avec eux pendant ſix jours, ſans diſcontinuer de faire route. Enfin il vint me joindre auprès de Varſovie, à cent lieues de Jarisloff, avec ſon chariot & les quarante mille écus, ſoixante-huit maîtres, deux paires de timbales qu'il leur avoit priſes chemin faiſant, n'ayant jamais pu être entamé, & n'ayant perdu dans tous ces différents combats que ſeize Cavaliers : cela paroît fabuleux, cependant rien n'eſt plus certain. Je pourrois encore faire le récit de pareilles affaires, mais en voilà aſſez

aſſez pour donner une idée de ce peuple, & de ſa façon de combattre.

Il n'eſt donc pas étonnant que ceux qui ont fait la Guerre en Pologne ſe ſoient ſéparés & aient fait des marches continuelles, bien ſouvent forcées, pour les atteindre, & quelquefois pour ſubſiſter : mais tout cela ne mene à rien avec eux, parce qu'ils ſont d'une ſi grande légéreté, qu'ils font ſouvent trente & quelquefois quarante lieues dans un jour avec de gros corps, de façon que ſans aucune nouvelle ils vous tombent ſur les bras, comme s'ils tomboient des nues; quelquefois ils vous ſurprennent, & toutes les affaires ne ſont pas heureuſes.

Il faut donc les laiſſer courir, & s'attacher à occuper de bons poſtes d'où l'on puiſſe faire contribuer le pays d'alentour par des partis d'Infanterie. Comme il y a beaucoup de bois, ce ſeroit chercher, comme l'on dit, une épingle dans une botte de foin que de chercher ces partis; & quand on les trouve, il n'y a que des coups de fuſils à gagner; à moins qu'ils n'en-

traſſent de jour dans les villages & ne s'y amuſent à boire, il eſt preſque certain qu'ils feront leur expédition ſans être ſeulement apperçus. Les Polonois s'écarteront bientôt des lieux où l'on prendra poſte, parce qu'ils craignent extrêmement l'Infanterie, & que cette façon de leur faire la Guerre leur ſera toute nouvelle; ils n'oſeroient ſe tenir dans les villages crainte d'y être ſurpris, riſque qu'ils ne courent pas avec la Cavalerie, parce qu'elle eſt lourde, & qu'il eſt impoſſible qu'un parti de Cavalerie ſoit en campagne ſans qu'ils le ſachent bientôt par les Prêtres & Gentillâtres qui vont à toutes jambes les avertir & ſe mettre de la partie : de façon que vous pouvez toujours compter d'être accompagné dans les marches, cherchant l'occaſion de vous entamer ou d'accrocher quelques traîneurs.

Les poſtes qu'il y a à prendre ſont, premiérement, la pointe du Werder auprès de Marienbourg, où la Viſtule ſe ſépare : par ce moyen l'on eſt maître de la Pruſſe polonoiſe, du Werder,

pays riche, abondant & peuplé; l'on a Dantzick, Elbing, Marienbourg & Konigsberg ſur ſes derrieres, tous endroits qui fourmillent d'Allemands, où l'on peut faire quantité de bonnes recrues, & où il y a beaucoup d'artiſans & de marchandiſes. Konigsberg & Dantzick ſont deux ports où abordent beaucoup de vaiſſeaux de tous les pays de l'Europe, moyennant quoi l'on peut avoir des Officiers & toutes ſortes de munitions, ce qu'ils n'ont pas en Pologne, & par ce moyen on leur ôte la facilité de pouvoir en avoir.

Le poſte dont je parle eſt très-beau & très-bon : la Viſtule en fait une iſle; ce fleuve eſt large dans cette partie-là, & le fort que l'on y conſtruiroit ne ſauroit être attaqué que par une langue de terre fort étroite qui a bien deux lieues de longueur; & ceux qui s'aviſeroient de l'attaquer y perdroient bien du monde & leurs peines. Deux petits forts, l'un ſur la droite & l'autre ſur la gauche de la Viſtule, en rendent l'inveſtiſſement im-

praticable aux Polonois, d'autant plus qu'il leur faudroit l'attirail de trois grands ponts de bateaux pour ſe communiquer, ce qui n'eſt pas une petite affaire, non ſeulement pour les Polonois, mais pour toute autre nation.

Ces forts ſeroient bientôt conſtruits : la Pologne eſt le premier pays du monde pour y faire promptement des fortifications ; la terre y eſt aiſée, les ſapins n'y manquent pas, & ce ſont des paliſſades toutes faites, il n'y a qu'à les couper & les planter, ils ont un pied de diametre & plus quelquefois, ce qui ne ſe hache pas ſi facilement ; on peut conſtruire des caſernes très-vîte, parce que les murailles ſe font avec ces arbres : cela fait des bâtiments très-ſains, chauds en hiver, & qui ſont faits en moins de rien ; de ſorte que l'on peut conſtruire caſernes, magaſins, ſouterreins, en très-peu de temps & ſans frais ; il ne faut que des haches, & tous les ſoldats ſeront propres à cette conſtruction, ſur-tout lorſqu'ils auront des Officiers entendus pour les guider.

Je parlerai ailleurs de la conſtruction de ces ouvrages.

Je laiſſerois donc dans ce poſte quatre mille hommes qui ſeroient bien en ſûreté ; enſuite j'irois à dix lieues de là prendre un autre poſte à Graudentz ſur la Viſtule. C'eſt une petite ville ſituée ſur une hauteur dans un marais qui a cinq à ſix lieues de tour ; l'on ne peut y arriver que par une chauſſée, & c'eſt par conſéquent un très-bon poſte. J'y mettrois mille hommes.

De là j'irois dans une iſle qui eſt auprès de Thorn au confluent de la Viſtule avec la Boue, où j'établirois un poſte de cinq mille hommes. Ce poſte eſt admirable par ſa ſituation ; la Boue eſt une grande riviere ſur laquelle ſe fait tout le négoce de la baſſe Lithuanie.

De là j'irois à Janowitz, où je laiſſerois mille hommes ; enſuite je paſſerois au confluent de la Sonna avec la Viſtule près de Sandomir, où j'établirois un poſte de cinq mille hommes. Ce poſte eſt bon, & la Sonna

tient le commerce d'une partie de la Ruſſie polonoiſe.

Je mettrois un poſte de mille hommes dans une iſle qui eſt entre Sandomir & Cracovie auprès de Soles. De là j'irois à Cracovie, où je mettrois dans la ville & dans le château cinq mille hommes.

En reprenant de Sandomir ſur la gauche, je laiſſerois à Samoche mille hommes & à Leopold cinq mille. En revenant ſur mes derrieres, à Branſaliteski mille hommes : l'on ne ſauroit inveſtir ce poſte, il eſt imprenable ; à Pinsko ſur le Niemer cinq mille hommes ; à Zideswiloff mille hommes ; à Dolhinon ſur la Wilia mille hommes ; à Cowenoz cinq mille hommes : ce poſte eſt incomparable, je n'en ai vu en nul endroit un plus beau, il tient les deux rivieres qui s'y joignent, & qui vont ſe jeter dans le Courchefhart. Il faudroit encore un poſte à Pozen dans la grande Pologne de ſix mille hommes.

Le tout ſeroit ſi bien occupé que les Polonois ſeroient obligés de rece-

voir tranquillement la loi. Toutes ces troupes ne feroient cependant enſemble que quarante-huit mille hommes de pied & trois mille huit cents chevaux.

La conquête de toute la Pologne feroit l'affaire de deux campagnes & ne me coûteroit pas un ſol ; au contraire, j'en tirerois de groſſes ſommes par les contributions, ſans que cependant le pays fût vexé, c'eſt-à-dire que je ne leur demanderois qu'une bagatelle par feu. On a calculé que ſi l'on payoit par chaque tonne de biere qui ſe conſume en Pologne, une timphe, qui revient à quinze ſols de France, il y auroit de quoi entretenir trois cents cinquante mille hommes : on peut juger par là de la grandeur de ce royaume & du nombre de ſes habitants.

Je ſuis perſuadé que l'on pourroit faire cette conquête ſans donner une ſeule bataille. Comme les troupes ne ſeroient pas occupées par des marches continuelles, l'on pourroit s'appliquer dans les différents poſtes à la

perfection des ouvrages de fortifications ; & comme j'ai déjà dit qu'il y a abondance de bois par-tout, l'on pourroit faire de tels ouvrages qui ſurpaſſeroient pour la force les meilleures places revêtues.

Alors ſi je ſuis une fois établi dans ces poſtes, comme je ne vois aucune difficulté de pouvoir le faire, je me moque de tous les Alliés de la Pologne & de tous ceux qui voudroient entreprendre de la ſecourir. Je ſerois le maître par le ſecours des rivieres de pourvoir tous mes poſtes, l'ennemi n'oſeroit ſe haſarder d'entrer dans le pays & de les laiſſer derriere lui ; & s'il le faiſoit, il s'en trouveroit mal : car d'où tireroit-il toutes les choſes néceſſaires à la Guerre & même à la vie ? ſera-ce dans l'intérieur du pays ? il ſeroit bientôt iſolé & obligé de décamper. Que ſera-t-il donc ? des ſieges en forme contre des places fortifiées par la nature & par l'art.

Ce n'eſt au reſte, ni l'affaire des Tartares ni des Turcs, il faudroit pour cela toutes les forces & les ri-

cheſſes de la France, de l'Angleterre, & de la Hollande. Les Turcs ſont les plus riches voiſins de la Pologne, mais ils ſont encore moins à craindre que les Moſcovites.

J'ai dit qu'il ne falloit que quarante-huit mille hommes pour ſoumettre la Pologne; qui eſt-ce qui m'empêcheroit, quand j'y ſerois établi, d'en avoir cent mille? le pays ne les fourniroit-il pas, ou ne ſauroit-il les entretenir? craint-on de n'en pouvoir faire la levée? L'on me dira peut-être: Mais ce ſeront des Polonois; comme ſi un homme n'étoit pas un homme: il n'y a que la diſcipline & la maniere de les mener qui y fait; & comme j'ai déjà dit, ceux qui croient que les légions romaines étoient toutes compoſées de Romains de Rome, ſe trompent fort; elles l'étoient de toutes les nations, mais la diſcipline étoit la même; & parce qu'elle étoit bonne, cette diſcipline & cette maniere de combattre, toutes les troupes étoient bonnes, ſur-tout lorſqu'elles étoient menées par d'habiles chefs.

Les levées des troupes en Pologne peuvent ſe faire auſſi aiſément que celles des contributions : l'on n'a qu'à demander un homme par paroiſſe ou village ; mais il faudra marquer ces recrues au viſage de la marque de la troupe dans laquelle elles ſeroient enrôlées, afin de pouvoir les reconnoître ; ce qui les empêcheroit de déſerter, parce que dans leurs villages ni dans aucun autre lieu elles ne ſeroient point en ſûreté. L'on pourroit leur limiter un temps pour ſervir, mais il faudroit leur tenir parole exactement.

En temps de Guerre il ne faut entrer en aucun pourparler avec les Polonois, parce qu'ils ne cherchent qu'à tromper, à libérer leurs terres des contributions, & à vous amuſer. Le vrai ſecret de les ſoumettre eſt de ne point les écouter ; ſur-tout il ne faut jamais accepter de leurs troupes, qui ne ſont bonnes à rien qu'à vous embarraſſer & à faire du dégât dans les quartiers : ils viennent d'abord s'offrir en foule ; mais dès qu'ils ne retirent point d'avantages de leurs démarches,

ils tournent caſaque, & l'on n'a que le déſagrément de leur avoir fourni les moyens de piller leur propre pays, à quoi ils ne répugnent point. Ce qui arrive encore, c'eſt qu'on ſe fait battre lorſqu'on les a à ſes côtés, parce qu'ils s'enfuient d'abord & vous font un vuide qui déconcerte vos troupes. Nous n'avons que trop vu de ces exemples. A l'égard de l'artillerie, il faut beaucoup de pieces de fer de ſix livres de balles : l'on en trouve de bonnes & en quantité en Suede, à bon marché ; il faut y faire faire des affûts marins, & l'on peut faire remonter le tout ſur la Viſtule & en garnir les différents forts.

Lorſque l'on a ainſi établi ſes poſtes, il eſt bien aiſé de les mettre à la raiſon, parce qu'on peut les empêcher de ſe communiquer. On peut les menacer de la confiſcation de leurs terres, s'ils ne ſe rendent chez eux dans un tel temps ; & tous les autres moyens que l'on peut employer réuſſiront, parce qu'alors ſe mettant à leurs trouſſes on les joint ; les garniſons de leur côté

courront ſus, & l'on en viendra aiſément à bout. Alors on peut parler d'accommodement, leur impoſer des loix & les leur faire exécuter. Voilà comme avec peu de troupes & peu d'argent je me ferois fort de les réduire en deux ou trois campagnes tout au plus. Il peut arriver telle conjoncture qui pourroit permettre l'exécution d'un tel projet.

Je ne veux pas quitter la Pologne ſans revenir à la fortification; & ſans parler de la maniere dont je voudrois y conſtruire des forts. J'ai compoſé mon ſyſtême ſur celui du Roi de Pologne, qui me paroît au deſſus de tout. Et comme j'ai déjà dit pluſieurs fois que le bois eſt extrêmement commun en Pologne, je me perſuade qu'il eſt bon, d'autant plus qu'une pareille fortification ne coûte rien, eſt hors d'inſulte en peu de jours, & dans un mois en état de ſoutenir un long ſiege.

Je ſuivrai dans ceci la regle que je me ſuis preſcrite dans le cours de cet ouvrage, qui eſt de faire remar-

quer les fautes des méthodes reçues, avant d'en propoſer de nouvelles.

Nous l'emportons ſur les Romains dans l'art de fortifier les places; mais il s'en faut bien que nous ſoyons parvenus au point de perfection. Je ne ſuis pas bien ſavant, mais la grande réputation de Meſſieurs *de Vauban* & *Coëhorn* ne m'en a jamais impoſé. Ils ont fortifié des places avec des dépenſes immenſes, & ne les ont pas rendues plus fortes; du moins leur force ne ſert pas à grand' choſe, & la promptitude avec laquelle on les a priſes en eſt une preuve.

Il y a des Ingénieurs modernes à peine connus, qui ont profité de leurs fautes & les ſurpaſſent infiniment; mais ils ne font que tenir un milieu entre les défauts des ouvrages de ces Meſſieurs & le point de perfection auquel il faut tâcher de parvenir. Sans entrer dans la miſere des petits ouvrages qu'ils ont faits, comme flancs, ſurflancs, contre-gardes baſſes, &c. je ferai voir tout d'un

coup le grand défaut de leur fortification.

Ils ont élevé leurs ouvrages en amphithéatre [*fig. 19. planche 8.*] pour pouvoir tirer de tous dans la campagne, comme ſi l'on pouvoit ſe ſervir d'un ouvrage reculé tandis qu'il y a du monde dans celui qui eſt devant ſoi. Il devient donc inutile. Pourquoi les tant élever ? Qu'arrive-t-il ? L'ennemi qui voit tous ces ouvrages à découvert les ruine dès que la ſeconde parallele eſt faite, c'eſt-à-dire d'abord qu'il a établi ſes batteries ; c'eſt l'affaire d'un jour ou deux, puis voilà toutes vos défenſes ruinées & tout votre canon démonté. Cette belle fortification qui a tant coûté d'argent eſt hors d'état de faire aucun mal. D'où vient cela ? C'eſt parce que les batteries de l'aſſiégeant ſont baſſes & qu'elles tirent en s'élevant de l'horiſon, emportent, éboulent & démontent tout ; alors ils pouſſent leurs travaux bien vîte & établiſſent à l'aiſe leurs batteries, parce que perſonne n'oſe plus ſe montrer. Ils arrivent donc ſur le glacis ;

on les chicane un peu au chemin couvert ; mais comme il n'eſt ſoutenu que d'ouvrages ruinés, l'on s'en rend bientôt maître, on établit les logements & les batteries, & l'on raſe ſi bien toutes les défenſes de la place, déjà ruinées, que perſonne n'oſe y paroître. S'il ſe trouve encore quelques flancs bas, l'on établit des batteries ſur les angles ſaillants du foſſé ; & comme ce foſſé eſt parallele, on les a bientôt ruinées. Outre cela, ces flancs ſont ſi étranglés que le canon y fait un fracas horrible, de ſorte que l'on n'y ſauroit tenir un quart d'heure. S'il y a des caſemates, l'on y étouffe, & le canon ruine bientôt les embraſures. L'ennemi fait donc le paſſage du foſſé en toute ſûreté pour attaquer ces ouvrages. Je ne parle pas de la breche, car quelque hauts & redoutables que ſoient ces ouvrages, elle eſt faite en peu de temps ; alors les aſſiégés retirent leur monde & laiſſent monter l'ennemi ſans pouvoir le lui diſputer, parce que ces ouvrages ne ſauroient ſe r'attaquer

étant eſcarpés par la gorge, n'y ayant qu'un eſcalier ou un petit pont pour y conduire : l'ennemi y eſt plus en ſûreté que dans une citadelle, & il ſe loge en moins de rien. Le nombre des couvreurs & des travailleurs qu'il y envoie n'eſt pas grand, parce qu'il ſait bien qu'il ne peut y avoir perſonne pour défendre ces ouvrages, & que comme les défenſes qui ſont derriere ſont vues raſées & ruinées, il ſe loge ſans réſiſtance & ſans perte ; au lieu que ſi l'on pouvoit y communiquer, il ſeroit obligé d'y envoyer beaucoup de monde, de faire un logement conſidérable, de ſoutenir pluſieurs attaques pour s'y maintenir ; ce qui lui coûteroit cher, au lieu que voilà encore un ouvrage pris à bon marché : & ainſi du reſte.

L'on a reconnu une partie de ces défauts, [*figure 19. planche 8.*] & l'on a cru y remédier en faiſant des feux raſants, ce qui à la vérité vaut un peu mieux ; mais l'inconvénient ſubſiſte toujours : car ſi vous voyez du corps de la place dans la campagne

pagne & ſur le glacis, par deſſus vos ouvrages avancés, l'ennemi vous voit tout auſſi-bien, pour ne pas dire mieux; & quoiqu'il ne ruine pas toutes vos défenſes, il vous empêche du moins de vous en ſervir; vous ne le pouvez pas non plus pendant que vous avez du monde dans les ouvrages qui ſont devant vous. Pourquoi voulez-vous donc les raſer, & que le corps de votre place voie par deſſus vos ouvrages ſur le glacis, pendant qu'il ne peut ſervir que pour défendre ceux qui ſont directement devant lui? car je dis encore que vous ne ſauriez tirer ſur le glacis tandis qu'il y a du monde ſur ces ouvrages avancés; au lieu que l'aſſiégeant a l'avantage de ſe ſervir de ſes batteries pour raſer les défenſes de tous les ouvrages détachés, & même du corps de la place.

Si les défenſes étoient au contraire plus baſſes du côté du corps de la place, l'on ſeroit obligé, pour les ruiner, d'apporter du canon ſur chaque ouvrage l'un après l'autre; ce qui ne

ſeroit pas fort aiſé, ſur-tout ſi ces ouvrages ſont conſtruits de maniere qu'il n'y eût point de terrein aux uns & beaucoup aux autres, & que l'on pût les r'attaquer tous fait à fait que l'ennemi s'en empareroit.

Mais pour donner une idée complette de ce que je penſe là deſſus, voyez le plan & le profil de ma méthode. [*fig. 20. planc. 6. fig. 21. planc. 8.*]

Je ſuppoſe cet ouvrage fait à la hâte dans un pays où le bois eſt commun. C'eſt l'affaire d'un mois pour une légion, ainſi que l'on verra par le calcul qui en ſera ci-après détaillé.

Suppoſé que l'ennemi m'attaque, il emportera mon chemin couvert à l'ordinaire, ruinera les défenſes de mes contre-gardes & de mes lunettes; tant que j'aurai mes caſemates libres dans les angles rentrants de mes contre-gardes, comment paſſera-t-il le foſſé pour aller à ma contre-garde & à mes lunettes? L'on me dira qu'il les ruinera. Cela n'eſt pas ſi aiſé, pour ne

pas dire impoſſible ; car il ne peut mettre que deux à trois pieces de canon ſur l'angle ſaillant de la contreſcarpe, & en approchant mes radeaux de mes caſemates, je tire continuellement avec cent pieces de canon, qui le prendront du bas en haut ; & pourvu qu'il me reſte un pied de jour, je verrai toujours avec cent pieces de canon dans le fond du foſſé des angles ſaillants de ma contre-garde & de mes lunettes : oſera-t-il faire ſa galerie expoſé nuit & jour à un ſi terrible feu, qu'il ne ſauroit voir ni démonter ?

L'on a une maxime de croire que l'on ne ſauroit voir dans un endroit ſans être vu de cet endroit, & l'on a juſqu'à préſent ſuivi religieuſement ce principe, ſans ſonger qu'il falloit obliger l'ennemi à ſe montrer dans des endroits où il a peu de terrein, où il puiſſe être vu d'un plus grand front, qu'il ne ſauroit oppoſer, & à le voir avec du canon dans des endroits où il n'en ſauroit mettre. C'eſt ce que je fais par le moyen de mes

caſemates ouvertes, car je vois dans l'eau, & il n'y ſauroit placer du canon pour voir le mien ; il ne peut démonter mes pieces qui ſont ſur la ſurface de l'eau, non plus que celles de mes ravelins, parce qu'elles ſont couvertes de ma contre-garde. De plus je puis rétablir pendant la nuit ce que l'ennemi auroit pu ruiner de mes caſemates ; & en cas qu'elles ſoient barrées par les décombres, mon canon lui-même ſe fera jour à travers.

Qu'eſt-ce que l'ennemi fera pour remédier à ce mal ? car je ſoutiens qu'il lui eſt impoſſible de faire le paſſage du foſſé. Il faut donc qu'il faſſe le comblement ; mais je ruinerai encore bientôt cet ouvrage, ainſi que les batteries qu'il aura miſes ſur les angles ſaillants du foſſé : au reſte je défie qu'il lui ſoit poſſible d'établir une batterie.

Il n'y a rien de meilleur que ces batteries à radeaux [*fig.* 22. *pl.* 2.] : elles tirent d'une juſteſſe infinie ; l'on ne ſauroit en les ſervant perdre un homme à moins d'un grand haſard ;

on les pointe ſans riſque à couvert, par conſéquent ſans diſtraction & avec ſoin.

La façon dont ſont conſtruites les caſemates fait qu'elles ſont infiniment plus difficiles à ruiner que celles qui ſont voûtées, parce que le canon ne ſauroit faire effet que ſur la premiere & ſeconde poutre, que les autres auxquelles il ne ſauroit atteindre ſupportent toujours le terre-plein, & que la longueur dont elles ſont à proportion de la largeur de l'embraſure fait que celles qui ſont entamées ſupportent encore le poids de la terre, parce que ce poids qui porte ſur les deux bouts fait qu'elles ne ſauroient fléchir dans le centre ou dans l'endroit où elles ſeroient entamées; au lieu qu'avec des caſemates voûtées, il n'y a qu'à tirer à la clef pour que tout tombe bientôt.

J'ai auſſi trouvé un moyen pour que l'ennemi ne puiſſe voir le canon de mes batteries qu'au moment qu'il fait feu. Voyez la figure. [*fig. 23. planc. 6.*] Il ne faut que deux à trois

hommes pour ſervir une piece, leſquels ſont à couvert de tout le canon & des ricochets par le moyen de mes traverſes. Je les emploie dans le chemin couvert pour ruiner les batteries de l'ennemi pendant le jour, & pour tirer à cartouche pendant la nuit ſur le front de la tranchée. Avec ces batteries je mets dix hommes avec des *amuſettes* pour tirer continuellement dans les embraſures des batteries de l'ennemi ; & comme elles percent à mille pas tous les madriers & blindes qu'on pourroit leur oppoſer, je me perſuade qu'il ſeroit difficile, pour ne pas dire impoſſible, à l'ennemi de ſervir ſon canon.

Mais ſuppoſons que l'aſſiégeant ait paſſé le premier foſſé, & qu'il ſe ſoit logé ſur la contre-garde ; il trouvera tout d'un coup une quantité énorme de bouches à feu placées à barbettes qui tireront de tous les ſens ſur lui, qui eſt perché ſur un parapet, hors d'état de pouvoir y établir des batteries, & où il ſera en butte aux défenſes de mes ravelins qui n'auront pas

encore reçu une égratignure. Que fera-t-il ? il n'oſeroit amener du canon ſur cet ouvrage, où il n'y a qu'un pied ou deux de terre par deſſus les poutres ; & où il eſt vu de deux grandes faces. Mettra-t-il deux pieces de canon ſur l'angle ſaillant de cette contre-garde pour en démonter quarante-quatre de mes deux faces avec quatre cents quarante amulettes qui le voient, le raſent, percent gabions, ſacs à terre & blindages ? d'ailleurs où mettra-t-il ces deux pieces de canon ? car il faut qu'il ſe rende auparavant maître de mes caſemates, ſans quoi il n'oſeroit tenter le paſſage du foſſé. Il viendra avec le mineur, me dira-t-on ; mais je répondrai à cela, qu'il y perdroit bien mal ſon temps, car ces groſſes poutres [*fig. 24. & 25. planc. 5.*] ne ſe mangent que de bout à bout : il faudroit donc qu'il rongeât mes pilots dans l'eau, ou qu'il y mît le feu ; deux choſes qui lui ſont impoſſibles.

Je veux qu'il ſe ſoit rendu maître de mes caſemates, je les ferai bien-

tôt écrouler avec mes batteries à radeaux ; il ne lui reſtera donc plus qu'une partie du parapet : s'il veut poſer des batteries, il faudra qu'il faſſe un comblement en apportant des terres de bien loin ; ce qui n'eſt pas un petit ouvrage que de conſtruire des batteries en l'air ou ſur un terrein mouvant.

Paſſons encore là deſſus ; avec du temps & de la peine, comme l'on dit, on vient à bout de tout. Mais je ſoutiens qu'il faut qu'il faſſe un comblement général ſur deux polygones entiers, & qu'il rempliſſe tout le foſſé de la contre-garde, afin de pouvoir y placer du canon pour battre mes ouvrages ; à quoi ne ſuffiroit pas même la démolition entiere de la contre-garde : de là on peut juger de l'ouvrage qu'il y auroit à faire. Mais quand tout cela ſera fait, comment paſſera-t-il le foſſé pour venir à mes ravelins ? car mon canon, qu'il ne ſauroit jamais voir, raſe juſque dans l'angle ſaillant.

Je veux qu'il ſoit logé ſur un de

ces ravelins ; comment s'y maintiendra-t-il ? il trouvera tout d'un coup un polygone entier qui le raſera juſqu'aux talons, & dans le foſſé duquel je puis mettre trois ou quatre bataillons en bataille. C'eſt là où l'arme blanche brilleroit ; car de quelque façon qu'il y ſoit logé, ſon logement ne ſauroit être de quatre bataillons, pas même de deux, leſquels ne pourroient d'ailleurs entrer qu'à la file par la breche, & que quatre ou cinq pieces de canon du flanc voiſin chargées à cartouches les extermineroient pendant ce temps-là. Je n'aurois rien à craindre du ſuccès de mes ſorties, parce que s'il arrivoit qu'elles fuſſent repouſſées, elles ſe retireroient au pied du corps de la place, où tout mon monde ſeroit ſous les armes en ſûreté, & duquel l'ennemi eſſuieroit un terrible feu.

J'ai toujours eu en tête un certain ouvrage qui fut pris & repris trente-ſix fois au ſiege de Candie : cet ouvrage a coûté plus de vingt-cinq mille hommes aux Turcs, & cela me donne bonne opinion de ceux que l'on peut

r'attaquer. Dans tout le cours d'un ſiege, il n'y a point d'occaſions plus avantageuſes pour combattre l'ennemi que celles que ces ouvrages fourniſſent, parce que l'on ne ſauroit être vu du dehors, qu'il faut que l'ennemi vienne toujours par la breche, & que s'il s'aviſe d'y mener du canon, c'eſt du canon perdu pour lui. Enfin je crois qu'une telle fortereſſe dégoûteroit furieuſement de l'envie que l'on a pour les ſieges. Il faut toujours tâcher d'avoir de l'eau dans les foſſés, afin que l'ennemi ne puiſſe faire le paſſage par des ſappes, & qu'il ſoit toujours obligé de ſe montrer avec ſes galeries.

Un pareil fort peut contenir dix mille hommes & plus, & une légion ſuffit au delà pour le défendre (*).

(*) De tels forts ne ſont praticables que dans les endroits où le bois eſt commun. Mais on pourroit en conſtruire ſans bois ſur le même ſyſtême, en obſervant toujours cependant que la contre-garde ſoit faite de maniere que l'ennemi ne puiſſe s'y loger. Une bonne muraille de brique derriere laquelle on éleveroit des échafauds paroîtroit ſuffiſante pour une contre-garde.

L'on verra, par le calcul qui ſuit, le temps qu'il faudra pour ſa conſtruction. Mes caſemates n'en prendront pas beaucoup ; elles ſont conſtruites de poutres coupées de longueur, cela va vîte. Quand l'on mettroit deux mois à la conſtruction de cet ouvrage, & que l'on y emploieroit huit à dix mille hommes, cela en vaudroit bien la peine.

Il faut revêtir ou farcir d'épines vives toutes les faces ; cela ſoutient extrêmement les terres, & fait que l'on n'eſt pas obligé de donner beaucoup de talus aux ouvrages, parce que des épines ainſi miſes en quinconces, dont les racines pouſſent & pénetrent juſques dans le terre-plein, conſolident tellement une terraſſe, qu'il eſt abſolument impoſſible d'y faire breche, parce que le boulet ſe rebute contre ces racines. Il eſt difficile d'eſcalader ou de ſurprendre un tel ouvrage, ſur-tout lorſqu'avec cela la berme eſt bien paliſſadée & fraiſée. Les ſouterreins peuvent contenir des troupes, des beſtiaux, des vivres, en un

mot tout ce qui regarde la ſubſiſtance & toutes les choſes néceſſaires aux armées. Et ſi l'on veut y joindre les avantages que la nature nous donne ou nous offre à chaque pas, l'on concevra aiſément que l'on ſera des poſtes de très-grande importance, ſurtout ſi l'on y ajoute des ouvrages avancés. Car plus les places ſont grandes & les ouvrages étendus, plus il faut de monde pour en faire le ſiege, comme Lille, Bruxelles, Metz, &c. où il faut des armées de cent mille hommes pour les inveſtir, mais où il faut auſſi conſidérablement de monde pour les défendre.

J'ai trouvé moyen par des tours de ſuppléer à ce défaut qu'ont les petites places d'être inveſties avec peu de monde, & par lequel il ne faudroit pas moins de cent mille hommes pour l'inveſtiſſement d'un fort tel que celui que je viens de projetter.

Ces tours avancées valent infiniment mieux que les redoutes que pluſieurs emploient pour rendre une place ſpacieuſe. Ces redoutes ſont bientôt pri-

ſes, à moins que l'on ne veuille riſquer d'y perdre ſon canon & ſes troupes ; d'ailleurs il faut beaucoup de monde pour les garder, ce qui fatigue votre garniſon & l'affoiblit extrêmement.

Je place ces tours à deux mille pas de mes ouvrages, parce que de là je puis les battre avec mon canon lorſque l'ennemi s'en eſt emparé. Elles doivent être conſtruites de briques, de façon qu'il n'y ait qu'une ſimple muraille du côté de la place ; c'eſt-à-dire qu'il faut partager la tour par ſon diametre, que la moitié qui eſt du côté de la campagne ſoit pleine, & que celle qui eſt du côté de la place ſoit vuide. [*voyez la figure 26. planc. 2.*]

Il y a du centre du corps de ma place juſqu'à ces tours trois mille pas de rayon, ce qui fait par conſéquent dix-huit mille & quelques pas de circonférence : ainſi il me faudroit trente-ſix de ces tours pour faire l'enceinte en les plaçant à cinq cents pas de diſtance l'une de l'autre, leſquelles il faudra joindre par un bon foſſé. Rien

ne pourra paſſer entre deux parce que les coups de feu y croiſent, & que ſi l'on vouloit y paſſer en pouſſant des boyaux, l'on ſeroit vu & plongé : ainſi il faudra que l'ennemi établiſſe des batteries & qu'il ouvre la tranchée pour les détruire. J'établirai ſur ces tours quatre à cinq de ces armes que j'appelle amuſettes : l'ennemi ne viendra pas ſe camper à leur portée ; & s'il le fait, je lui ferai bientôt lever ſon camp. Il faudra donc qu'il aille camper à quatre mille pas de mes tours ; ajoutez quatre mille pas de rayon aux trois que font mes ouvrages, cela fera quatorze mille pas de diametre, & par conſéquent quarante-deux mille de circonférence. Je veux qu'un bataillon ou un eſcadron occupe cent pas de diſtance, il faudra quatre cents vingt bataillons pour occuper la circonvallation, & autant pour la contrevallation, ce qui feroit huit cents quarante bataillons : cela eſt monſtrueux : il faut cependant garder ces lignes, & l'on conçoit aiſément que les travaux ne ſe feront pas fort tranquillement.

Que l'on ne croie pas qu'en menant du canon à barbette on détruiſe ces tours ſi facilement, il faut abſolument ouvrir la tranchée & y établir des batteries ; & il pourroit ſe faire que l'on tireroit plus de huit jours avant que d'en abattre une avec une batterie de pieces de vingt-quatre. J'ai vu pluſieurs fois tirer des trois à quatre jours entiers avec des batteries de vingt pieces de gros canon contre de méchantes tours de briques creuſes & quarrées, avant de pouvoir en venir à bout, & cela de quatre cents pas de diſtance.

A celles-ci il y a peu de priſe, elles ſont pleines juſqu'au centre ; & ſi l'ennemi approche trop ſes batteries, il eſt plongé : il eſt donc obligé de tirer de loin, & par conſéquent avec peu d'effet. Il faut qu'il ruine au moins dix de ces tours pour pouvoir ouvrir la tranchée à une ſeule attaque. Que l'on juge de l'ouvrage immenſe qu'il ſeroit obligé de faire. Il a d'un ſeul article huit lieues de retranchements ; & quelle armée prodigieuſe lui fau-

droit-il pour fermer la place ? Il n'oſeroit ſonger à laiſſer un corps d'armée ſeul pour en faire le ſiege, il faut que tous les poſtes ſoient bien garnis, qu'il ait une armée d'obſervation ; s'il laiſſe de trop grands intervalles entre ſes bataillons, il courroit trop de riſque, la place ſeroit toute ouverte, & l'on y pourroit jeter du ſecours & des munitions toutes les fois que l'on voudroit. La dépenſe que l'on ſeroit pour conſtruire toutes ces tours enſemble ne ſeroit pas ſi grande que celle que l'on fait pour la conſtruction d'un ſeul baſtion ou d'un ouvrage à corne.

L'on me dira peut-être que l'on fera attacher le mineur à ces tours ; mais il y a mille moyens de l'en empêcher, ce que feront d'ailleurs mes patrouilles qui rouleront aux environs. S'il ſe blinde avec des madriers, mes amuſettes les perceront comme une feuille de papier : j'ai percé avec ces armes de gros chênes qui avoient dix-huit pouces de diametre, à mille pas de diſtance.

Ces

Ces tours avancées peuvent encore ſervir de camp retranché, où dans l'occaſion une armée pourroit ſe mettre à couvert. Il faut peu de monde pour les garder; un Officier avec huit à dix hommes qui ont des amuſettes ſuffiſent à chacune.

Je finis ici à parler de la fortification : j'aurois encore bien des choſes à dire ſur ce chapitre, & à parler de pluſieurs machines & inventions fort dangereuſes ; mais il n'y en a déjà que trop pour détruire les hommes.

Calcul du temps qu'il faudra à 4800 hommes pour conſtruire un fort ſuivant mon ſyſtême.

Pour former les parapets & banquettes.

Premiere partie. Excavation du foſſé.

Longueur - - -	72 t.	- 0 - 0	} 288 - 0 - 0	} 581 - 0 - 2	
Largeur R - - -	3	- 0 - 0			
Profondeur - -	1	- 2 - 0			
Seconde partie. Excavation du foſſé.					
Longueur - - -	44	- 0 - 0	} 293 - 2 - 0		
Largeur R - -	5	- 0 - 0			
Profondeur - -	1	- 2 - 0			

Employant ici ſix cents hommes, dont quatre cents à la fouille & les deux cents autres pour former les parapets, banquettes, régaler & battre les terres; chaque travailleur peut jeter à la pelle ou tranſporter avec la hotte une toiſe cube de terre par jour de dix heures, ainſi quatre cents hommes en quinze heures excaveront le foſſé d'un front de polygone qui contient cinq cents quatre-vingt-une

toiſes deux pieds cubes, & les deux cents autres formeront l'ouvrage : par conſéquent quatre mille huit cents hommes feront les huit polygones en quinze heures.

Pour former les ravelins.

Premiere partie. Excavation du foſſé.

Longueur --	72 t. - 0 - 0		
Largeur R -	3 - 0 - 0	288 - 0 - 0	
Profondeur -	1 - 2 - 0		
Seconde partie.			1304 t. - 4 p. - 0
Long. Gle. -	122 - 0 - 0		
Largeur R -	5 - 0 - 0	1016 - 4 - 0	
Profondeur	1 - 4 - 0		

Quatre cents travailleurs & deux cents régaleurs formeront un ravelin, ſuivant le calcul ci-deſſus, en trente heures & demie. Ainſi quatre mille huit cents hommes formeront les huit ravelins en trente-une heures.

Pour former la contre-garde.

Longueur Gle. --	122 - 0 - 0	
Largeur R - - -	5 - 0 - 0	1616 - 4 - 0
Profondeur - - -	1 - 4 - 0	

Quatre cents travailleurs excaveront le front d'un polygone en vingt-cinq heures, & deux cents hommes régaleront & formeront l'ouvrage; par conſéquent quatre mille huit cents hommes formeront les huit polygones auſſi en vingt-cinq heures.

Pour former les lunettes, le chemin couvert & le glacis.

Premiere partie. Excavation du foſſé.

Long. G^le.	136^t. - 0 - 0		
Largeur R	7 - 0 - 0	1586 - 4 - 0	
Profondeur	1 - 4 - 0		
Seconde partie.			
Longueur	55 - 0 - 0		
Largeur R	3 - 0 - 0	375 - 0 - 0	1921^t. - 4 - 0
Profondeur	1 - 4 - 0		
Troiſieme partie.			
Long. G^le.	18 - 0 - 0		
Largeur R	2 - 0 - 0	60 - 0 - 0	
Profondeur	1 - 4 - 0		

Pour quarante heures trois quarts à quatre cents travailleurs & deux cents régaleurs pour le front d'un polygone;

ainſi quatre mille huit cents feront les lunettes, le chemin couvert & le glacis des huit polygones en quarante heures trois quarts.

Suivant le calcul ci-deſſus, quatre mille huit cents hommes conſtruiront un polygone en quatorze heures & demie, & par conſéquent le fort entier en onze à douze jours de dix heures chacun.

Bien-que tous ces calculs ſoient réels, l'on ne doit cependant pas y compter pour la pratique; je ne les ai faits que pour donner une idée: mais en y ajoutant le double ou le triple de temps, l'on ne ſauroit aſſurément s'y méprendre.

La meilleure façon d'employer les travailleurs eſt de faire travailler par quart, c'eſt-à-dire de les faire relever toutes les deux heures & demie; alors le travail va vîte, & toutes les troupes ſont employées ſans être fatiguées. Le ſoldat qui ne travaille que trois heures par jour fait ſa tâche de bon cœur, & on peut même le preſſer. Mais on doit travailler au ſon du tam-

bour & des inſtruments de Guerre en cadence. C'eſt ainſi que les Lacédémoniens ſous Lyſander avec un détachement de trois mille hommes détruiſirent le Pyrée au ſon de la flûte en ſix heures de temps. Il nous eſt même reſté quelque peu de cette méthode de travailler, & il n'y a que peu d'années que l'on fit faire aux forçats des galeres de Marſeille un grand remuement de décombres mêlées de poutres énormes, en cadence & au ſon du tambourin.

Il faut, autant qu'il ſe peut, jeter les terres à la pelle de berme en berme ou de relais en relais. Le brouettage a pluſieurs inconvénients; 1°. la dépenſe des brouettes, leur entretien & l'embarras de les tranſporter; 2°. les rampes douces qu'il faut pratiquer pour rouler les terres, ce qui alonge conſidérablement la marche, qui n'eſt jamais égale & ſans embarras, parce que le plus fort eſt obligé de ſe régler ſur le plus foible. Le ſoldat peut facilement jeter ſa pellerée de terre de huit pieds de profondeur; & lorſ-

qu'il ſe trouve plus bas, il faut lui faire porter la terre à la hotte. Les pionniers laiſſeront en fouillant des banquettes ou des dames pour que les hotteurs puiſſent ſe repoſer pendant qu'on les charge, après quoi ils partent & vont les décharger aux endroits qui leur ſont indiqués. Il faut que la hotte ait environ trois pieds de hauteur, qu'elle ſoit étroite par le bas, & qu'elle contienne deux pieds cubes qui ne feront guere plus que le poids de cent cinquante livres, qu'un homme peut porter. D'ailleurs celui qui porte ne ſe fatigue pas tant que celui qui pouſſe une brouette dont la charge ſera de moitié moins peſante. Le ſoldat renverſe facilement ſa hotte en ſe penchant de côté, parce qu'elle eſt de la forme d'un cône renverſé : mais, comme j'ai déjà dit, il faut que tout cela ſe faſſe en *cadence* & au ſon de quelqu'inſtrument.

Il eſt abſolument néceſſaire de faire travailler le ſoldat. Qu'on liſe dans l'Hiſtoire le détail des fonctions auxquelles le ſoldat romain étoit aſſujetti,

& l'on verra que la république regarda conſtamment le repos & l'oiſiveté comme ſes plus redoutables ennemis. Les Conſuls ne préparoient les légions à la victoire qu'en les rendant infatigables ; & plutôt que de les laiſſer ſans agir, ils leur faiſoient entreprendre des ouvrages inutiles. Un exercice continuel fait les bons ſoldats, parce qu'il les remplit d'idées relatives à leur métier, & leur apprend à mépriſer les dangers en les familiariſant avec la peine. Le paſſage de la fatigue au repos les énerve ; il offre des objets de comparaiſon, qu'il eſt difficile de rapprocher ſans que la pareſſe, cette paſſion ſi commune & ſi puiſſante chez les hommes, ne s'accroiſſe, n'apprenne à murmurer, & n'amolliſſe l'ame après avoir amolli le corps.

CHAPITRE TROISIEME.

De la Guerre des montagnes.

IL y a peu de choſes à dire ſur ce chapitre. Il faut que ceux qui font la Guerre dans les montagnes aient une grande prudence ; ils ne doivent jamais ſe haſarder de paſſer dans des gorges ſans auparavant être les maîtres des hauteurs ; alors toutes les embuſcades ceſſent, & l'on paſſe en ſûreté ; ſans cela on court grand riſque de s'y voir aſſommer ou d'être obligé de retourner ſur ſes pas après avoir perdu bien du monde.

Si l'on trouve donc les paſſages occupés ainſi que les hauteurs, il faut faire mine de vouloir les forcer pour attirer l'attention & amuſer l'ennemi, mais pendant ce temps-là chercher quelqu'autre part un chemin. Quelque affreuſes que paroiſſent les montagnes, l'on y trouve toujours des paſſages

en cherchant bien. Les hommes qui les habitent ne les connoiſſent pas eux-mêmes, parce que la néceſſité ne les a pas obligés à les chercher ; & il ne faut jamais croire les habitants là deſſus, qui pour l'ordinaire ne connoiſſent la plupart des choſes de leur pays que par tradition : j'ai ſouvent connu leur ignorance & l'impoſture de leurs récits. Il faut en pareil cas chercher & voir ſoi-même, ou employer des gens qui ne s'effraient pas des difficultés : l'on trouve preſque toujours ces choſes lorſqu'on les cherche ; & l'ennemi, qui lui-même ne les connoît pas, ne ſait quelle meſure prendre & s'enfuit, parce qu'il n'a compté que ſur des choſes ordinaires, je veux dire ſur les chemins les plus praticables.

CHAPITRE QUATRIEME.

Des pays coupés, remplis de haies & de foſſés.

COMME l'ennemi dans ces ſortes de pays eſt tout auſſi embarraſſé qu'on peut l'être, l'on a peu à craindre ; ce ſont des affaires de détails qui ne décident de rien, & où le plus opiniâtre l'emporte. Il n'y a qu'une choſe à obſerver, c'eſt d'avoir ſes derrieres libres pour pouvoir faire des détachements & ſe retirer en cas de beſoin. C'eſt là où l'habileté de bien ſavoir placer ſon canon ſert merveilleuſement. Comme l'ennemi n'oſeroit bouger des poſtes qu'il occupe, on le canonne tout à l'aiſe ; s'il les abandonne, la retraite n'eſt pas toujours heureuſe, & l'on a quelquefois le bonheur de l'entamer. Mais, comme j'ai déjà dit, en tout ces affaires ne ſont jamais bien déci-

ſives : elles doivent être réglées ſur la ſituation des lieux ; ainſi l'on ne ſauroit preſcrire aucune regle là deſſus. Il faut cependant toujours obſerver comme une regle, de pouſſer devant ſoi & ſur ſes flancs, dans les marches, des détachements de cent hommes, ſoutenus du double, & le double du triple, pour être à couvert & en ſûreté.

Un détachement de ſix cents hommes arrêtera une armée, parce que ſur des chauſſées bordées de haies & de foſſés telles que l'on en trouve en Italie & dans tous les pays aquatiques, l'on préſente un grand front à l'ennemi qui vous croit en beaucoup plus grand nombre que vous n'êtes. La moindre baraque fait fortification où l'on ſoutient ſouvent des combats très-rudes, ce qui vous donne le temps de vous reconnoître & de faire une diſpoſition ; car il faut prendre garde dans ces ſortes de pays aux ſurpriſes.

Un partiſan qui aura l'eſprit audacieux, avec trois ou quatre cents hommes vous fera un déſordre af-

freux, & vous attaquera fort bien une armée en marche. S'il coupe les équipages à l'entrée de la nuit, il en emmenera une bonne partie ſans qu'il riſque grand' choſe ; parce que s'il ſe retire entre deux foſſés & qu'il faſſe ferme à la queue, il vous arrêtera ; s'il eſt pouſſé, il longe tout le long des chariots, & la premiere maiſon qu'il trouve il vous arrête ſur cul, pendant ce temps-là les équipages qu'il vous a pris avancent pays.

S'il vous fait ce tour-là dans votre Cavalerie, il y mettra un déſordre épouvantable. C'eſt pourquoi il faut toujours pouſſer des détachements ſur toutes les avenues de votre marche, & il ne les faut pas foibles ; car il n'eſt pas queſtion ici d'être averti, il faut combattre juſqu'à la mort, car ſans cela il arrive des choſes déshonorantes. Si vous avez affaire à un Général ennemi qui ait le ſens commun, il aura bientôt trouvé des gens dans ſon armée qui auront l'eſprit pénétrant & hardi, & qui voient les choſes telles qu'elles ſont.

CHAPITRE CINQUIEME.

Des paſſages de rivieres.

IL n'eſt pas ſi aiſé que l'on s'imagine d'empêcher l'ennemi de paſſer une riviere ; & il le peut plus aiſément en venant vous attaquer, qu'en ſe retirant devant vous. Dans l'un de ces cas il vous montre la tête & la ſoutient d'une bonne diſpoſition & d'un grand feu d'artillerie ; & dans l'autre il vous montre la queue, qui eſt de très-difficile retraite, d'autant plus que l'on ſe preſſe, & que l'on ne fait jamais cette diſpoſition avec tant de ſoin que lorſqu'on attaque, & que tout le monde dans une retraite contracte une eſpece de timidité qui fait que vous êtes à moitié battu. Il ſeroit encore difficile de donner une bonne raiſon de cela, & l'on doit toujours la chercher dans le cœur humain.

Il y a une façon de paſſer les ri-

vieres qui ſe fait en prêtant le flanc. Avant la bataille de Turin, Monſieur le *Prince Eugene* paſſa ainſi trois rivieres en deux jours en préſence de Monſieur le *Duc d'Orleans* : le terrein étoit de plein pied d'une armée à l'autre, & c'étoit bien là l'occaſion de le combattre avec des troupes même inférieures ; l'on n'en fit cependant rien, & l'on fut forcé de lever le ſiege de Turin.

En pareil cas ſi on ne leve pas le ſiege à propos pour marcher à l'ennemi qui vient à vous, il aura toujours tout l'avantage de ſon côté, & l'affaire ne ſera jamais générale pour lui, mais bien pour l'aſſiégeant, parce que l'un a toutes ſes troupes raſſemblées dans un endroit reſſerré entre deux rivieres, ſes flancs en ſûreté & ſur une grande profondeur, & que l'autre eſt au large & ne peut garder ſes entre-deux de rivieres que par un nombre médiocre de troupes ; ſi elles ſont battues, tous les aſſiégeants ſont pris en flanc dans leurs lignes & la déroute s'y met bientôt.

Si l'on balance dans ces ſortes de cas, l'on eſt perdu. Mais quelquefois auſſi l'ennemi ne fait-il cette montre que pour vous donner de la jalouſie, & pour vous faire dégarnir vos poſtes afin de pouvoir jeter du ſecours dans la place. C'eſt là l'habileté d'un Général de ſavoir diſtinguer le vrai d'avec le faux.

Le plus ſûr eſt de ramaſſer des troupes pour faire face à l'ennemi, & d'en laiſſer d'autres dans les lignes pour être prêtes à attaquer tout ce qui ſe préſentera pour entrer dans la place. Mais il ne faut pas reſter les bras croiſés, comme ſi l'on étoit enchanté, & voir tranquillement paſſer une riviere à une armée qui vous préſente les flancs; l'on n'a qu'à choiſir ſur lequel des deux l'on veut tomber, & il y a apparence que l'on en aura bon marché.

A l'affaire de Denin, le *Maréchal de Villars* étoit perdu ſi le *Prince Eugene* eût marché à lui lorſqu'il paſſa la riviere en ſa préſence en lui prêtant le flanc. Le Prince ne put jamais

mais ſe figurer que le Maréchal fît cette manœuvre à ſa barbe, & c'eſt ce qui le trompa. Le Maréchal de Villars avoit très-adroitement maſqué ſa marche. Le Prince Eugene le regarda & l'examina juſqu'à onze heures ſans y rien comprendre, avec toute ſon armée ſous les armes ; s'il avoit, dis-je, marché en avant, toute l'armée françoiſe étoit perdue, parce qu'elle prêtoit le flanc, & qu'une grande partie avoit déjà paſſé l'Eſcaut. Le Prince Eugene dit à onze heures : Je crois qu'il vaut mieux aller dîner ; & fit rentrer les troupes. A peine fut-il à table que *Milord d'Albemarle* lui fit dire que la tête de l'armée françoiſe paroiſſoit de l'autre côté de l'Eſcaut, & faiſoit mine de vouloir l'attaquer ; il étoit encore temps de marcher, & ſi on l'eût fait, un grand tiers de l'armée françoiſe étoit perdu. Le Prince Eugene donna ſeulement ordre à quelques brigades de ſa droite de ſe rendre aux retranchements de Denin à quatre lieues de là ; pour lui, il s'y tranſporta à

toutes jambes, ne pouvant encore ſe perſuader que ce fût la tête de l'armée françoiſe. Enfin il l'apperçoit & lui voit faire ſa diſpoſition pour l'attaquer, & dans le moment il jugea le retranchement perdu & forcé. Il examina l'ennemi pendant un moment en mordant de dépit dans ſon gant, & il n'eut rien de plus preſſé que de donner ordre que l'on retirât la Cavalerie qui étoit dans ce poſte.

Les effets que produiſit cette affaire ſont inconcevables ; elle fit une différence de plus de cent bataillons ſur les deux armées ; car le Prince Eugene fut obligé de jeter du monde dans toutes les places voiſines. Le Maréchal de Villars voyant que les Alliés ne pouvoient plus faire de ſieges, tous leurs magaſins étant pris, tira des garniſons voiſines plus de cinquante bataillons qui groſſirent tellement ſon armée, que le Prince Eugene, n'oſant plus tenir la campagne, fut obligé de jeter tout ſon canon dans le Queſnoi, qui y fut pris.

Lorſque les villes ſont ſituées dans

le confluent des rivieres, il eſt toujours poſſible à une armée qui vient au ſecours des aſſiégés de rompre les ponts qui ſervent à la communication de celle des aſſiégeants ; moyennant quoi, cette armée ſéparée, l'on en battra une partie, & l'autre ne ſera guere mieux traitée : voilà donc le ſiege levé. Ceux qui viennent au ſecours d'une place aſſiégée ne craignent rien d'attaquer une contrevallation, parce que l'aſſiégeant n'oſeroit ſortir de ſon poſte, à cauſe de la ſupériorité qu'il trouveroit & de la grandeur du terrein, qui va toujours en s'élargiſſant lorſqu'on avance. L'obligation de reſter derriere ſes retranchements le rend timide, & au contraire audacieux celui qui attaque, parce qu'il ne craint rien ; ce qui fait plus des trois quarts du gain d'une affaire.

A l'égard du paſſage de riviere de vive force, je crois qu'il n'eſt guere poſſible de l'empêcher, ſur-tout lorſqu'il eſt ſoutenu d'un grand feu d'artillerie, qui donne le temps à la tête de ſe retrancher & de faire un ou-

vrage pour couvrir le pont. Il n'y a rien à faire pendant le jour, mais pendant la nuit on peut attaquer cet ouvrage ; & s'il ſe trouve que ce ſoit dans le temps que l'armée ennemie commence à paſſer, la confuſion ſe mettra par-tout, & ceux qui ſeront déjà paſſés ſont perdus : mais il faut y aller en force ; & ſi vous laiſſez paſſer la nuit, vous trouverez le lendemain toute l'armée paſſée : alors ce n'eſt plus une affaire de détail, mais bien générale, que des raiſons d'Etat ne permettent pas toujours de haſarder.

Il y a au reſte quantité de ruſes pour le paſſage des rivieres que chacun emploie dans l'occaſion ſelon qu'il eſt plus ou moins habile & ingénieux.

L'affaire de Denin me fait reſſouvenir d'une choſe qu'il faut que je conte ici en paſſant. Le combat fini, la Cavalerie françoiſe mit pied à terre ; le *Maréchal de Villars* paſſant le long de la ligne, comme il étoit toujours gai, parlant à des ſoldats d'un régiment qui étoit ſur ſa droite, il leur

dit : Eh bien, mes enfants ? nous les avons battus. Quelques uns ſe mirent à crier *Vive le Roi*, à jeter leur chapeau en l'air & à tirer : la Cavalerie s'en mêla ; cela effraya tellement les chevaux qu'ils s'arracherent des mains des Cavaliers & s'enfuirent tous. S'il y avoit eu quatre hommes qui euſſent couru devant eux, ils les auroient menés à l'ennemi. Cela fit un déſordre & un dommage conſidérable, il y eut beaucoup de monde bleſſé & quantité d'armes perdues. J'ai voulu raconter ce fait, afin de dire ce que c'eſt que de donner le haraux : il n'y a que peu de partiſans qui le ſachent.

Donner le haraux eſt une maniere d'enlever les chevaux de la Cavalerie à la pâture ou au fourrage qui eſt très-plaiſante. L'on ſe mêle déguiſé à cheval parmi les fourrageurs ou les pâtureurs du côté où l'on veut fuir : l'on commence à tirer quelques coups ; ceux qui doivent ſerrer la queue y répondent à l'autre extrêmité de la pâture ou du fourrage ; puis l'on ſe met de toute part à courir vers l'en-

droit où l'on veut amener les chevaux, en criant & en tirant ; tous les chevaux ſe mettent à fuir de ce côté-là, couplés ou non couplés, arrachent les piquets, jettent à bas leurs Cavaliers & les trouſſes ; & fuſſent-ils cent mille, on les amene ainſi pluſieurs lieues en courant : l'on entre dans un endroit entouré de haies ou de foſſés, où l'on s'arrête ſans faire de bruit, puis les chevaux ſe laiſſent prendre tranquillement. C'eſt un tour qui déſole l'ennemi. Je l'ai vu jouer une fois ; mais comme toutes les bonnes choſes s'oublient, je penſe que l'on n'y ſonge plus à préſent.

CHAPITRE SIXIEME

Des différentes ſituations pour camper les armées & pour combattre.

UN Général habile doit ſavoir profiter de toutes les différentes ſituations que la nature lui préſente ; je veux dire des plaines, des montagnes, des ravins, des chemins creux, des chaînes d'étangs, des rivieres, des ruiſſeaux, des bois, & d'une infinité d'autres choſes dont un Général ſe ſert merveilleuſement lorſque la nature l'a doué de ſens commun.

Mais comme ces choſes, qui changent ſi fort la ſituation & la queſtion, ne s'apperçoivent, comme l'on dit, que lorſque l'on a le nez ſur l'enfant, & qu'alors il eſt trop tard ; je vais entrer dans quelque raiſonnement.

Suppoſons donc un terrein coupé

par un ruiſſeau & des étangs, ſuivant la figure. (*)

A eſt l'armée qui vient attaquer celle B. [*fig. 27. & 28. planche 9.*] Je mettrois toute mon Infanterie ſur une ligne pour maſquer les étangs. Dès que l'ennemi ſeroit à portée, je les démaſquerois en faiſant paſſer par les intervalles ou digues mon Infanterie pour former une ſeconde ligne, & je ferois paſſer ma Cavalerie, qui ſe préſenteroit pour tenir en échec l'aile gauche de l'ennemi : ce mouvement ſeul le décontenance. S'il faiſoit mine d'attaquer cette aile de Cavalerie, je lui ferois repaſſer les intervalles, & y laiſſerois des poſtes d'Infanterie pour les garder.

Cette manœuvre auroit engagé l'ennemi en avant, & il n'auroit plus le temps de ſe jeter ſur ſa droite, parce que ſi-tôt que ma Cavalerie eſt arrivée à ma droite, j'attaque en même

(*) Il eſt toujours facile de former des étangs avec un ruiſſeau, en arrêtant ſon cours de diſtance en diſtance par des digues, & en le détournant lorſque les étangs ſont pleins.

temps tout ce qui ſe trouve entre le ruiſſeau & moi, c'eſt-à-dire l'aile droite de l'ennemi ; & il y a quelqu'apparence que j'y mettrois de la confuſion. Cette droite étant battue, le reſte ſeroit bientôt pris en tête & en queue par mes deux ailes de Cavalerie, & en flanc par toute mon Infanterie. Si l'ennemi faiſoit le moindre mouvement pour préſenter le front à mon Infanterie, elle prêteroit le flanc à mes petites troupes qui ſont ſur les digues & à ma Cavalerie de la droite. Ce ſeul mouvement qu'il ſeroit obligé de faire le mettroit en déſordre. Selon cet ordre je ſuppoſe l'ennemi une fois plus fort que moi. Mais l'on me dira : Votre Cavalerie de la droite court riſque d'être écraſée. Tant mieux, parce que plus l'ennemi ſera occupé de l'objet qu'il a devant lui, & plus il s'enfournera ; je lui tomberai à dos : & puis ma Cavalerie auroit bien du malheur ſi elle ne ſe retiroit ſur les chauſſées des étangs, où l'ennemi n'oſeroit aſſurément la pourſuivre. Venons à une autre.

A eſt l'armée qui attaque celle B. [*fig. 29. planche 20.*] C ſont trois bonnes redoutes à trois cents pas du front de l'armée attaquée, garnies de deux bataillons chacune & de ce qu'il faut pour ſe défendre. D de la Cavalerie détachée. E deux batteries dont le feu flanque & croiſe dans la plaine. F deux bataillons dans deux petites redoutes pour couvrir les batteries.

Je veux que l'ennemi ſoit une fois plus fort que moi ; comment m'attaquera-t-il dans ce poſte ? Viendra-t-il en front de bandiere ? Il ne le peut ſans ſe rompre, parce qu'il faut auparavant qu'il emporte les redoutes ; cette opération le met en déſordre, mes deux batteries des flancs l'incommodent, & il ne peut paſſer outre & laiſſer ces redoutes derriere lui. S'il les fait attaquer par des détachements, j'en ferai pour les ſoutenir ;& la partie ne ſera pas égale, parce que mon canon le prend en écharpe. S'il avance avec tout ſon corps d'armée juſqu'à ces redoutes, je fais

le ſignal pour faire avancer à toutes jambes ma Cavalerie qui eſt embuſquée derriere le bois, qui lui tombera à dos ; je m'ébranlerai en même temps, & l'attaquerai. Embarraſſé de ces redoutes, un peu en déſordre & pris en queue, il y a apparence que j'en aurai bon marché.

Ceci eſt bon lorſque l'on ſait que l'ennemi eſt dans la volonté ou dans la néceſſité de vous attaquer ; car il faut bien ſe garder de vouloir jamais ce qu'il veut ; c'eſt un principe à la Guerre, excepté dans des cas extraordinaires qui n'admettent point de regles. Mais lorſque l'on a des raiſons pour l'attaquer, l'on ne ſauroit traîner la ſituation après ſoi, il faut faire ſes diſpoſitions ſelon qu'elle ſe préſente, & ne le point attaquer ſi elle ne vous eſt avantageuſe. J'appelle avantageuſe lorſque vos flancs ſont bien couverts, que vous pouvez attaquer avec la plus grande partie de vos troupes la moindre partie des ſiennes, que vous pouvez l'amuſer & le tenir en panne, quand une petite

riviere le ſépare, un marais ou autre choſe enfin. Alors vous pouvez hardiment l'attaquer avec des troupes de beaucoup inférieures, car vous riſquez peu.

Suppoſé qu'il ſoit à cheval ſur une riviere & que je marche pour l'attaquer, je ferai ainſi ma diſpoſition. [*figure 30. planche 11.*] A eſt l'armée qui attaque celle B. Je tiens avec ma droite ſa gauche en panne, & je fais tous mes efforts avec ma gauche pour culbuter ſa droite; je la percerai, ſelon toute apparence, le long de la riviere dans l'endroit marqué C, parce qu'il faut ſuppoſer que le fort emportera le foible. Si donc je le perce, il eſt battu, parce que toute ſa gauche, où eſt le fort de ſes troupes, ne peut plus venir à ſon ſecours, & qu'au contraire ſe voyant priſe en tête & en flanc, elle ſe retirera ſans doute. Paſſons à une autre.

A eſt l'armée attaquée par celle B. [*figure 31. planche 11.*] Je ſuppoſe que le ruiſſeau qui eſt entre elles ſoit

guéable, comme il s'en trouve par-tout. L'on ſe campe ordinairement ſur les bords de ces ruiſſeaux, tant pour ſe mettre un peu à couvert que pour la commodité de l'eau. Suppoſé donc que les choſes ſoient ainſi diſpoſées, en arrivant vers le ſoir je me campe devant lui : comme il n'aura pas envie de ſe commettre à un combat douteux, il ne paſſera pas certainement le ruiſſeau pour m'attaquer la nuit, & ne quittera pas l'avantage de ſon poſte ; je crois au contraire qu'il s'occupera toute la nuit à faire ſa diſpoſition pour la défenſe de ſon ruiſſeau. De mon côté je ne laiſſerai qu'une ſimple ligne légérement garnie devant lui, je marcherai toute la nuit avec le reſte, & me mettrai dans la poſition C. Je n'ai rien à craindre en faiſant ce mouvement, car certainement il ne paſſera pas le ruiſſeau ni ne le dégarnira ſur de ſimples ſoupçons. Le jour arrivant, il me voit ſur ſa gauche & devant lui ; quelque mouvement qu'il faſſe, il ne peut que lui cauſer du déſordre, & je ſerai ſur

lui avant qu'il ait pu former ſon ordre de bataille, ſi tant eſt qu'il veuille en former ; car ſa grande attention ſera toujours ſur ſon ruiſſeau que je ferai attaquer en même temps : il enverra ſur ſa gauche quelques brigades qui arriveront en détail, & ſeront battues de même, parce qu'elles donneront dans un corps d'armée en ordre, & il ſera battu avant qu'il ait pu ſe perſuader que ce fût la véritable attaque ; & quand ſon habileté iroit à s'en appercevoir, il n'eſt plus le maître d'y remédier, quelque choſe qu'il faſſe, ſans parler de la crainte qui ſe mettra dans ſes troupes. Paſſons encore à une autre.

Je ſuppoſe qu'une armée ſoit répandue en différents corps tout le long d'une groſſe riviere, ſur une grande diſtance, pour couvrir une province, comme il arrive ſouvent. Je me répandrai de même. [*fig. 32. planche 4.*] A eſt l'armée qui défend la riviere, B eſt celle qui veut la paſſer. Ordinairement les grandes rivieres ont des plaines des deux côtés, leſquelles

ſont bornées par des montagnes d'où coulent de petites rivieres ou des ruiſſeaux quelquefois aſſez conſidérables qui vont ſe jeter dans la groſſe riviere. Or il faut tâcher par le moyen de votre ruiſſeau de conſtruire un pont ſans que l'ennemi s'en apperçoive : car c'eſt toujours la grande difficulté au paſſage des rivieres. Vous conſtruirez donc votre pont tout le long du ruiſſeau, & vous le ferez couler dans l'endroit de la riviere marqué C, où vous ferez un paſſage de vive force ; ce qui vous réuſſira, ſurtout ſi vous faites deux fauſſes attaques en même temps aux endroits marqués D & E. L'ennemi n'oſera dégarnir nulle part. Les Généraux n'exécuteront pas les ordres qu'ils recevront, parce qu'ils ſe verront attaqués & que chacun croira ſon attaque véritable ; ils ſuppoſeront même avec raiſon que le Général n'en ſauroit être informé. Pendant tout ce temps-là l'effort ſe fait au centre entre la petite riviere & la montagne marquée F. Il faudra d'abord s'emparer des

hauteurs : alors l'armée ennemie eſt ſéparée en deux ; elle ne peut ſe flatter d'arriver en même temps des deux côtés pour m'attaquer ; ſi elle le faiſoit, elle ſeroit bientôt maſſacrée. Cela la mettroit d'autant plus en déſordre que vous vous ſeriez emparé de ſes dépôts ſans avoir beaucoup riſqué ; car votre paſſage a réuſſi ou non : ce qui ne ſauroit jamais être bien cher pour vous, ſur-tout ſi vous avez bien pris vos précautions, & que votre diſpoſition ait été bien faite. Si une fois vous avez pris poſte, & que votre pont ſoit fait, ce qui fera l'affaire de quatre heures, & quatre autres qu'il faut pour paſſer trente mille hommes, j'en donne vingt-quatre à l'ennemi avant qu'il ſache à quoi s'en tenir, & vingt-quatre autres avant qu'il ait raſſemblé une de ſes moitiés & qu'il ſoit arrivé où il faut. Et avec quoi arrivera-t-il ſur une riviere que je ſuppoſe bonne, ſans quoi je ne prétends pas entreprendre de ces ſortes de paſſages ? il ſera donc bridé d'un côté par la montagne, & de l'autre par la riviere. Tou-

Toutes les grandes rivieres que j'ai vues produiſent quantité de ſituations où des paſſages pareils ſont praticables ; les médiocres de même, mais rarement auſſi bonnes, parce que les plaines & les montagnes qui les environnent ne ſont pas ſi avantageuſes, & que les ruiſſeaux ne ſont pas ſi conſidérables. Enfin, je répete qu'il ne faut que du diſcernement pour ſavoir profiter de mille ſortes de ſituations qui ſe préſentent à nous, ſans quoi un Général ne peut ſe flatter de faire de grandes choſes, même avec les plus nombreuſes armées.

Je ne veux pas finir ce chapitre ſans parler de l'affaire de *Malplaquet*. [*figures 33. & 34. planche 12. figure 35. planche 10.*] Si au lieu de mettre les troupes françoiſes dans de mauvais retranchements, on eût ſimplement fait des abattis des trois bois vis-à-vis de la trouée, & que l'on eût placé dans ces trouées trois ou quatre redoutes, je crois que les choſes auroient tourné bien différemment. Qu'auroient fait les Alliés ? auroient-

ils attaqué ces redoutes ſoutenues de pluſieurs brigades ? Je penſe qu'ils s'en ſeroient mal trouvés : ils y auroient perdu une infinité de monde, & ils ne les auroient certainement pas emportées.

C'eſt le propre de la nation françoiſe d'attaquer. Mais lorſqu'un Général ſe méfie du grand ordre qu'il faut obſerver dans les batailles & de l'exacte diſcipline des troupes, il doit faire naître les occaſions de combattre en détail, & faire attaquer par brigades ; aſſurément il s'en trouvera bien. Le premier choc des François eſt terrible, mais il faut ſavoir le renouveller par d'habiles diſpoſitions : c'eſt l'affaire du Général. Rien n'y eſt ſi propre que ces redoutes ; vous y envoyez toujours des troupes nouvelles pour attaquer celles de l'ennemi qui attaquent : rien ne lui cauſe tant de diſtraction & ne le rend ſi craintif ; car tandis qu'il attaque, il craint toujours d'être pris par ſes flancs, & vos troupes y vont de meilleur cœur, parce qu'elles ſentent que leur retrai-

te eſt aſſurée, & que l'ennemi n'oſeroit les ſuivre à travers ces redoutes. C'eſt dans cette occaſion où vous pouvez tirer les plus grands avantages de l'impétuoſité de vos troupes ; mais de les mettre derriere des retranchements, c'eſt les faire battre, ou au moins leur ôter les moyens de vaincre.

Que ſeroit-il arrivé à *Malplaquet* ſi Monſieur le *Maréchal de Villars* eût pris la plus grande partie de ſon armée & eût été attaquer une moitié de celle des Alliés, qui avoient eu l'imprudence de ſe mettre de maniere qu'ils étoient ſéparés par un bois ſans pouvoir ſe communiquer ? Les derrieres & les flancs de l'armée françoiſe auroient été à couvert. [*Voyez la figure.*]

Il y a plus d'habileté qu'on ne penſe à faire de mauvaiſes diſpoſitions, parce qu'il faut ſavoir les changer en bonnes dans le moment. Rien n'étonne plus l'ennemi ; il a compté ſur quelque choſe, s'eſt arrangé en conſéquence ; & dans le moment qu'il

attaque, il ne tient plus rien. Je le dis encore & je le répete, rien ne déconcerte tant l'ennemi & ne l'engage plus à faire des fautes ; s'il ne change pas ſa diſpoſition, il eſt battu ; & s'il la change en préſence de ſon ennemi, il l'eſt encore.

Si le *Maréchal de Villars* eût abandonné ſon retranchement à l'approche des Alliés en ſe mettant dans l'ordre que je propoſe, il me ſemble qu'une contre-marche à droite en faiſoit l'affaire.

CHAPITRE SEPTIEME.

Des retranchements & des lignes.

JE ne ſuis ni pour l'un ni pour l'autre de ces ouvrages, & je crois toujours entendre parler des murailles de la Chine quand on me parle de lignes. Les bonnes ſont celles que la nature a faites, & les bons retranchements ſont les bonnes diſpoſitions & les troupes bien diſciplinées.

Je n'ai preſque jamais oui dire qu'il y ait eu des lignes ou des retranchements attaqués, qui n'aient pas été forcés.

Si l'on eſt inférieur en nombre, l'on ne tiendra pas derriere des retranchements où l'ennemi porte toutes ſes forces en deux ou trois endroits ; ſi l'on eſt égal, l'on n'y tiendra pas non plus ; ſi l'on eſt ſupérieur, on n'en a pas beſoin : pourquoi donc ſe donner la peine d'en faire ?

La certitude dans laquelle eſt l'ennemi que vous n'en ſortirez pas, le rend audacieux; il ruſe devant vous, & haſarde des mouvements de côté, qu'il n'oſeroit faire ſi vous n'étiez pas retranché: cette audace gagne & Officiers & ſoldats, parce que l'homme craint toujours plus les ſuites du danger que le danger même. J'en donnerois une quantité de preuves.

Suppoſé qu'une colonne attaque un retranchement, & que la tête ſoit ſur le bord du foſſé; s'il paroît à cent pas de là une poignée de gens hors du retranchement, il eſt certain que la tête de cette colonne s'arrêtera ou ne ſera pas ſuivie. Pourquoi cela? C'eſt le cœur humain. Que dix hommes mettent le pied ſur un retranchement, tout ce qui eſt derriere fuira, & les bataillons entiers l'abandonneront. Qu'ils y voient entrer une troupe de Cavalerie à une demi-lieue d'eux, tout ſe mettra à fuir.

Lors donc que l'on eſt obligé de défendre des retranchements, il faut bien ſe garder de mettre les batail-

lons tout contre le parapet, parce que ſi l'ennemi a une fois le pied deſſus, ce qui eſt derriere ſe ſauvera. Cela vient de ce que la tête tourne toujours aux hommes lorſqu'il leur arrive des choſes auxquelles ils ne s'attendent point : cette regle eſt générale à la Guerre, elle décide de toutes les batailles & de toutes les affaires. C'eſt ce que j'appelle *le cœur humain*, & c'eſt ce qui m'a fait compoſer cet ouvrage. Je ne penſe pas que perſonne ſe ſoit jamais aviſé d'y chercher la raiſon de la plupart des mauvais ſuccès.

Lors donc que vous mettez vos troupes derriere un parapet, elles eſperent par leur feu empêcher que l'ennemi paſſe le foſſé & n'y monte ; ſi cela arrive malgré ce feu, les voilà perdus, la tête leur tourne & ils fuient. Il vaudroit mieux y mettre un ſeul rang de gens avec des armes de longueur, parce que ces hommes ſe propoſeroient de repouſſer à coups de piques ceux qui voudroient monter ſur le parapet. Certainement ils

exécuteront leur projet parce qu'ils ſe le ſeront propoſés, & qu'ils attendront l'ennemi là. Si avec cela vous mettez des troupes d'Infanterie à trente pas du retranchement, ces troupes verront qu'elles ſont placées ainſi pour charger l'ennemi à meſure qu'il entre & qu'il veut ſe former, elles ne ſeront point étonnées de le voir entrer parce qu'elles s'y attendent, & elles le chargeront vigoureuſement; au lieu que ſi elles avoient été placées tout contre le retranchement, elles ſe ſeroient enfuies. Voilà comme un rien change tout à la Guerre, & comme les foibles mortels ne ſe menent que par l'opinion.

A cela il faut ajouter la miſere de notre maniere de ſe former pour défendre des retranchements. Nous mettons nos bataillons à quatre de hauteur que nous plaçons contre le parapet. Ainſi il n'y a que le premier rang qui peut tirer avec quelque ſuccès, parce qu'il eſt ſur la banquette. Si l'on fait monter les autres rangs à meſure que le premier aura tiré,

les coups ne porteront pas, parce que les ſoldats ſe preſſent & qu'ils ne viſent ſur aucun objet. Outre cela, cette manœuvre met les bataillons en une terrible confuſion, & l'ennemi vous y trouve lorſqu'il arrive ſur le parapet. Ces bataillons vous ſont donc totalement inutiles pour le repouſſer du haut en bas du parapet à meſure qu'il s'y montre, parce que vous ne ſauriez l'atteindre avec vos fuſils armés de bayonnettes, & que vous n'avez pas d'armes de longueur. Vos ſoldats remuent ſans ceſſe dans les bataillons, ou plutôt tous vos bataillons remuent en confuſion comme des fourmis dans une fourmilliere. Chacun ne ſonge qu'à tirer; & à meſure que l'ennemi monte ſur le parapet, vos bataillons s'en éloignent.

Je ferois une autre diſpoſition que celle-là ſi j'avois à défendre des retranchements. La voici.

Je mets des centuries tout le long du parapet en deux rangs, [*figure 36. planche 5.*] c'eſt-à-dire un rang armé de fuſils ſur la

banquette, & le deuxieme rang armé de piques au pied de la banquette avec les Officiers & bas Officiers ; enſuite je fais doubler le premier rang qui eſt ſur la banquette par les armés à la légere : ainſi il ſe trouve cent hommes environ au premier rang par centurie, & cinquante au ſecond ſans les Officiers. Comme j'éleve mon parapet de ſix pieds, l'ennemi, qui ordinairement ſe met ſur la berme pour tirer par deſſus le parapet, ne ſauroit ſe ſervir de cet avantage ; il eſt donc obligé de grimper deſſus ; alors mon ſecond rang armé de piques le culbutera bientôt. Les Officiers & bas Officiers qui ſont au ſecond rang avec des armes de longueur font attention aux mouvements des ſoldats, les animent & leur font alonger des coups de piques du pied de la banquette ; car il ſe trouve toujours derriere de cinq en cinq hommes un Officier ou bas Officier. Mais il faut bien imprimer aux ſoldats qu'ils ne doivent point croire que leur feu arrêtera l'ennemi, & que le haut du parapet eſt le lieu

où ils doivent combattre, afin qu'ils ne ſoient point effrayés de le voir ſe jeter dans le foſſé : car l'ennemi aura pris une ferme réſolution d'eſſuyer le feu, & il l'eſſuiera, vous devez vous y attendre. S'il s'aviſe de vouloir occuper la berme du retranchement, comme cela arrive aſſez ſouvent, pour vous chaſſer de la banquette, vous pouvez l'atteindre avec vos armes de longueur & jeter à bas homme par homme à meſure qu'il ſe découvre ; & s'il entre enfin, qu'il veuille commencer à ſe former, vous le chargez en détail par centurie. Ces centuries ne ſeront point étonnées de le voir, parce qu'elles s'y attendent, & le chargeront vigoureuſement.

Voilà ce qui regarde la défenſe des retranchements. Mais l'on doit toujours avoir différentes réſerves pour les porter dans les endroits où l'on voit que l'ennemi a le plus de troupes : ce qui n'eſt pas toujours aiſé ; car s'il eſt habile, vous n'en verrez rien. Il faut donc placer ces réſerves le plus à portée & le plus avantageu-

ſement que l'on pourra, ce que la ſituation du terrein doit décider tant dehors que dedans les retranchements. Vous ne devez pas craindre que l'ennemi vous attaque dans des endroits où le terrein eſt uni à une grande diſtance, parce qu'il ne voudra pas faire voir le gros de ſes troupes dans ces endroits-là ; il n'y ſera qu'à un bataillon de hauteur : mais s'il y a une colline, un vallon, ou la moindre choſe par où il puiſſe venir à couvert, c'eſt là qu'il fera tous ſes efforts, parce qu'il eſpérera que vous ne verrez pas ſa manœuvre & la quantité de troupes qu'il y porte.

Si vous pouvez pratiquer des paſſages dans vos retranchements, & que vous faſſiez ſortir à propos une troupe ou deux dans le moment que les têtes des colonnes ſont arrivées ſur le bord du foſſé, elles s'arrêteront infailliblement, quand même elles auroient forcé le retranchement, & qu'il y en auroit déjà une partie d'entrée, parce que ces colonnes qui n'ont pas compté là deſſus craindront pour leurs

flancs & leurs derrieres, & il y a apparence qu'elles s'enfuiront même ſans ſavoir pourquoi.

Voici deux exemples entre mille autres, qui autoriſent mes idées, que je vais donner de préférence.

Au ſiege d'Amiens par les Gaulois, *Céſar* voulant ſecourir cette place, ſe rendit avec ſon armée, qui n'étoit que de ſept mille hommes, le long d'un ruiſſeau, où il ſe retrancha à ſon arrivée avec tant de précipitation, que les Barbares perſuadés que Céſar les craignoit, attaquerent ſes retranchements, qu'il ne ſongeoit point du tout à défendre ; car au contraire, dans le temps que les Gaulois travailloient à combler le foſſé & à s'emparer du parapet, il ſortit avec ſes cohortes, & les ſurprit tellement qu'ils prirent tous la fuite ſans qu'un ſeul ſe ſoit mis en défenſe.

Au ſiege d'Aleſie par les Romains, les Gaulois infiniment ſupérieurs en nombre vinrent les attaquer dans leurs lignes. Céſar ordonna à ſes troupes

d'en ſortir au lieu de les défendre, & de ſe jeter ſur l'ennemi d'un côté pendant qu'il l'attaqueroit de l'autre; ce qui réuſſit encore avec tant de ſuccès, que les Barbares y firent une perte conſidérable, ſans compter plus de vingt mille hommes qui furent faits priſonniers avec leur Général.

Si l'on peut concevoir la maniere dont je range mes troupes, [*figure 37. planche 11. figure 38. planche 4.*] l'on appercevra aiſément qu'elles doivent ſe remuer avec plus de facilité que les longs bataillons. Car à quoi peuvent ſervir pluſieurs bataillons ſur quatre de hauteur, les uns devant les autres ? Ils ſont lourds à remuer, tout les embarraſſe, le terrein, le doublement ; & ſi le premier eſt culbuté, il ſe renverſe ſur le ſecond. Mais ſuppoſons qu'ils ne ſe rompent pas, il faudra toujours au ſecond bataillon un long eſpace de temps avant qu'il puiſſe attaquer, parce qu'il faut que celui qui a été rompu ſe ſoit rangé : ce qui eſt long, car il faut qu'il s'étende entre l'ennemi &

le bataillon qui le ſoutient ; & ſi l'ennemi n'a la bonté de ſe tenir les bras croiſés, il vous renverſera certainement ce bataillon ſur l'autre, & celui-là ſur le troiſieme ; car lorſqu'il aura renverſé le premier, il n'a qu'à pouſſer bruſquement en avant, fuſſent-ils trente, il les renverſera tous les uns ſur les autres.

Voilà cependant ce qu'on appelle attaquer en colonne par bataillons : quelle miſere ! Mon ordonnance eſt bien différente ; car que le premier bataillon ſoit renverſé, celui qui le ſuit charge dans l'inſtant, cela va coup ſur coup ; je ſuis à huit de hauteur & n'ai aucun embarras à craindre, mon choc eſt rude & ma marche rapide, je ne crains point la confuſion & je déborde toujours l'ennemi quoiqu'en même nombre. C'eſt en vérité une miſere que l'ordre ſur lequel nous combattons, & je ne conçois pas à quoi les Généraux ont penſé de ne l'avoir pas changé.

Ce que je propoſe n'eſt point une nouveauté, c'eſt l'ordre des Romains ;

avec cet ordre ils ont vaincu toutes les nations. Les Grecs étoient très-habiles dans l'Art de la Guerre & très-bien diſciplinés, cependant leur grande phalange n'a jamais pu tenir contre ces petites troupes diſpoſées en échiquier. Auſſi *Polybe* donne-t-il la préférence à l'ordre des Romains. (*) Que feroient donc nos bataillons, qui n'ont ni corps ni ame, contre ce même ordre ? Que l'on place ces centuries de quelle maniere que l'on voudra, dans la plaine, dans des pays coupés ; que l'on les faſſe ſortir d'une gorge ou de quelques endroits que ce ſoit, & que l'on voie avec quelle célérité elles ſe rangeront. On

(*) *Je n'avois point lu Polybe en ſon entier lorſque j'achevai cet ouvrage. Voici ce que j'y trouve ſur la phalange des Grecs & ſur l'ordre de combattre des Romains. Je ſuis flatté d'avoir penſé comme lui, qui étoit contemporain de Scipion, d'Annibal & de Philippe ; & qui, pendant le cours des Guerres que ces grands hommes ont ſoutenues, s'eſt trouvé dans les différentes armées & y a eu des commandements diſtingués. Un Auteur ſi illuſtre ne peut que juſtifier mes idées. C'eſt Polybe qui parle.*

peut

peut les faire courir à toutes jambes pour s'emparer d'un défilé, d'une haie, des hauteurs; & dans l'inſtant que les drapeaux ſeront arrivés elles ſeront alignées & formées : c'eſt ce qui eſt impoſſible avec de longs bataillons; car pour ſe mettre comme il faut & pour bien marcher, ils ont beſoin d'un terrein fait exprès & d'un temps conſidérable : cela m'a fait pitié à voir, & m'a ſouvent donné le cochemar.

„ Dans mon ſixieme livre j'ai promis de ſaiſir la premiere occaſion „ qui ſe préſenteroit de comparer enſemble les armes des Macédoniens „ & des Romains, l'ordre de bataille „ des uns & des autres, & de marquer en quoi l'un eſt ſupérieur ou „ inférieur à l'autre. L'action que je „ viens de raconter me l'offre, cette „ occaſion; il faut que je tienne ma „ parole.

„ Autrefois l'ordonnance des Macédoniens ſurpaſſoit celle des Aſiatiques & des Grecs. C'eſt un fait

„ que les victoires qu'elle a produi-
„ tes ne nous permettent pas de ré-
„ voquer en doute ; & il n'étoit pas
„ d'ordonnance en Afrique & en Eu-
„ rope qui ne le cédât à celle des
„ Romains. Aujourd'hui que ces dif-
„ férents ordres de bataille ſe ſont
„ trouvés oppoſés les uns aux autres,
„ il eſt bon de rechercher en quoi
„ ils different, & pourquoi l'avanta-
„ ge eſt du côté des Romains. Ap-
„ paremment que quand on ſera bien
„ inſtruit ſur cette matiere, on ne
„ s'aviſera plus de rapporter le ſuc-
„ cès des événements à la fortune,
„ & qu'on ne louera pas les vain-
„ queurs ſans connoiſſance de cauſe,
„ comme ont coutume de faire les
„ perſonnes non éclairées ; mais qu'on
„ s'accoutumera enfin à les louer par
„ principe & par raiſon.

„ Je ne crois pas devoir avertir
„ qu'il ne faut pas juger de ces deux
„ manieres de ſe ranger par les com-
„ bats qu'Annibal a livrés aux Ro-
„ mains, & par les victoires qu'il a
„ gagnées ſur eux. Ce n'eſt ni par la

„ façon de s'armer, ni par celle de ſe
„ ranger, qu'Annibal a vaincu ; c'eſt
„ par les ruſes & par ſa dextérité.
„ Nous l'avons fait voir clairement
„ dans le récit que nous avons don-
„ né de ſes combats ; ſi l'on en veut
„ d'autres preuves, que l'on jette les
„ yeux ſur le ſuccès de la Guerre.
„ Dès que les troupes romaines eu-
„ rent à leur tête un Général d'éga-
„ le force, elles furent victorieuſes :
„ qu'on en croie Annibal, Annibal
„ lui-même, qui auſſi-tôt la premiere
„ bataille abandonna l'armure cartha-
„ ginoiſe, & qui ayant fait prendre
„ à ſes troupes celle des Romains,
„ n'a jamais diſcontinué de s'en ſer-
„ vir. Pyrrhus fit encore plus, car il
„ ne ſe contenta pas de prendre les
„ armures, il employa les troupes mê-
„ mes d'Italie dans les combats qu'il
„ donna aux Romains ; il rangeoit
„ alternativement une de leurs com-
„ pagnies & une cohorte en forme
„ de phalange : encore ce mêlange
„ ne lui ſervit-il de rien pour vaincre,
„ tous les avantages qu'il a rempor-

„ tés ont toujours été très-équivoques.
„ Il étoit néceſſaire que je prévinſſe
„ ainſi mes lecteurs, afin qu'il ne ſe
„ préſente rien à leur eſprit qui pa-
„ roiſſe peu conforme à ce que je
„ dois dire dans la ſuite. Je viens
„ donc à la comparaiſon des deux dif-
„ férents ordres de batailles.

„ C'eſt une choſe conſtante & qui
„ peut ſe juſtifier par mille endroits,
„ que tant que la phalange ſe main-
„ tient dans ſon état propre & na-
„ turel, rien ne peut y réſiſter de
„ front ni ſoutenir la violence de ſon
„ choc. Dans cette ordonnance on
„ donne aux ſoldats en armes trois
„ pieds de terrein. La ſariſſe étoit
„ longue de ſeize coudées, depuis
„ elle a été accourcie de deux pour
„ la rendre plus commode, & après
„ ce retranchement il reſte depuis
„ l'endroit où le ſoldat la tient juſ-
„ qu'au bout qui paſſe derriere lui,
„ & qui ſert comme de contre-poids
„ à l'autre bout, quatre coudées ;
„ & par conſéquent, ſi la ſariſſe eſt
„ pouſſée des deux mains contre l'en-

„ nemi, elle s'étend de dix coudées
„ devant le ſoldat qui la pouſſe : ainſi
„ quand la phalange eſt dans ſon état
„ propre, & que le ſoldat qui eſt à
„ côté ou par derriere joint ſon voiſin
„ autant qu'il le doit, les ſariſſes des
„ ſecond, troiſieme & quatrieme rangs
„ s'avancent au delà du premier plus
„ que celles du cinquieme qui ne les
„ déborde que de deux coudées. Or
„ comme la phalange eſt rangée ſur
„ ſeize de profondeur, on peut aiſé-
„ ment ſe figurer quel eſt le choc,
„ le poids & la force de cette or-
„ donnance ; il eſt vrai cependant
„ qu'au delà du cinquieme rang les
„ ſariſſes ne ſont d'aucun uſage pour
„ le combat, auſſi ne les alonge-t-on
„ pas en avant, mais on les appuie
„ ſur les épaules du rang précédent
„ la pointe en haut, afin que preſ-
„ ſées les unes contre les autres elles
„ rompent l'impétuoſité des traits qui
„ paſſent au delà des premiers rangs
„ & pourroient tomber ſur ceux qui
„ les ſuivent. Ces rangs poſtérieurs
„ & reculés ont cependant leur uti-

„ lité, car en marchant à l'ennemi ils „ pouſſent & preſſent ceux qui les „ précedent, & ôtent à ceux qui ſont „ devant eux tout moyen de retourner en arriere. On a vu la diſpoſition tant du corps entier que des „ parties de la phalange ; voyons „ maintenant ce qui eſt propre de „ l'armure & de l'ordonnance des „ Romains, pour en faire la comparaiſon avec celle des Macédoniens.

„ Le ſoldat romain n'occupe non „ plus que trois pieds de terrein ; mais „ comme pour ſe couvrir de leurs „ boucliers & frapper d'eſtoc & de „ taille ils ſont dans la néceſſité de „ ſe donner quelque mouvement, il „ faut qu'entre chaque légionnaire, „ ſoit à côté ou par derriere, il reſte „ au moins trois pieds de diſtance, „ ſi l'on veut qu'il ſe remue commodément.

„ Chaque ſoldat romain combattant contre une phalange a donc „ deux hommes & dix ſariſſes à forcer ; or quand on en vient aux „ mains, il ne les peut forcer, ni en

„ coupant, ni en rompant, & les „ rangs qui le ſuivent ne lui ſont „ pour cela d'aucun ſecours. La vio- „ lence du choc lui ſeroit également „ inutile, & ſon épée ne feroit nul „ effet.

„ J'ai donc eu raiſon de dire que „ la phalange, tant qu'elle ſe con- „ ſerve dans ſon état propre & natu- „ rel, eſt invincible de front, & „ que nulle autre ordonnance n'en „ peut ſoutenir l'effet. D'où vient „ donc que les Romains ſont victo- „ rieux ? Pourquoi la phalange eſt-elle „ vaincue ? C'eſt que dans la Guerre „ le temps & le lieu des combats va- „ rient en une infinité de manieres, „ & que la phalange n'eſt propre que „ dans un temps & d'une ſeule fa- „ çon. Quand il s'agit d'une action „ déciſive, ſi l'ennemi eſt forcé d'a- „ voir à faire à la phalange dans un „ temps ou dans un terrein qui lui „ ſoient convenables, nous l'avons „ déjà dit, il y a apparence que tout „ l'avantage ſera du côté de la pha- „ lange : mais ſi l'on peut éviter l'un

„ & l'autre, comme il eſt aiſé de le
„ faire, qu'y a-t-il de ſi redoutable
„ dans cette ordonnance ? Que, pour
„ tirer parti d'une phalange, il ſoit
„ néceſſaire de lui trouver un terrein
„ plat, découvert, uni, ſans foſſés,
„ ſans fondrieres, ſans gorges, ſans
„ éminences, ſans rivieres, c'eſt une
„ choſe avouée de tout le monde.
„ D'un autre côté l'on ne diſconvient
„ pas qu'il eſt impoſſible ou du moins
„ très-rare de rencontrer un terrein
„ de vingt ſtades ou plus qui n'offre
„ quelques uns de ces obſtacles. Quel
„ uſage ferez-vous de votre phalan-
„ ge, ſi votre ennemi, au lieu de ve-
„ nir à vous dans cet heureux ter-
„ rein, ſe répand dans le pays, ra-
„ vage les villes & fait le dégât dans
„ les terres de vos Alliés ? Ce corps
„ reſtant dans le poſte qui lui eſt
„ avantageux, non ſeulement ne ſera
„ d'aucun ſecours à vos amis, il ne
„ pourra ſe conſerver lui-même. L'en-
„ nemi, maître de la campagne ſans
„ trouver perſonne qui lui réſiſte, lui
„ enlevera ſes convois, de quelqu'-

„ endroit qu'ils viennent. S'il quitte
„ ſon poſte pour entreprendre quelque
„ choſe, ſes forces lui manquent &
„ il devient le jouet de ſes ennemis.
„ Accordons encore qu'on ira l'atta-
„ quer ſur ſon terrein ; mais ſi l'enne-
„ mi ne préſente pas à la phalange
„ toute ſon armée en même temps,
„ & qu'au moment du combat il l'é-
„ vite en ſe retirant, qu'arrivera-t-il
„ de votre ordonnance ? Il eſt facile
„ d'en juger par la manœuvre que
„ font aujourd'hui les Romains. Car
„ nous ne nous fondons pas ici ſur
„ de ſimples raiſonnements, mais ſur
„ des faits qui ſont encore tout ré-
„ cents. Les Romains n'emploient pas
„ toutes leurs troupes pour faire un
„ front égal à celui de la phalange,
„ mais ils en mettent une partie en
„ réſerve & n'oppoſent que l'autre
„ aux ennemis ; alors, ſoit que la
„ phalange rompe la ligne qu'elle a
„ en tête, ou qu'elle ſoit elle-même
„ enfoncée, elle ſort de la diſpoſi-
„ tion qui lui eſt propre ; qu'elle pour-
„ ſuive des fuyards, ou qu'elle fuie

„ devant ceux qui la preſſent, elle „ perd toute ſa force, car dans l'un „ & l'autre cas il ſe fait des inter- „ valles que la réſerve ſaiſit pour at- „ taquer non de front, mais en flanc „ & par les derrieres.

„ En général, puiſqu'il eſt facile „ d'éviter le temps & toutes les au- „ tres circonſtances qui donnent l'a- „ vantage à la phalange, & qu'il ne „ lui eſt pas poſſible d'éviter toutes „ celles qui lui ſont contraires, n'en „ eſt-ce pas aſſez pour vous faire con- „ cevoir combien cette ordonnance eſt „ au deſſous de celle des Romains ? „ Ajoutons que ceux qui rangent en „ phalange ſe trouvent dans le cas „ de marcher par toutes ſortes d'en- „ droits, de camper, de s'emparer „ des poſtes avantageux, d'aſſiéger, „ d'être aſſiégés, de tomber ſur la „ marche des ennemis lorſqu'ils ne „ s'y attendent pas : car tous ces ac- „ cidents ſont partie d'une Guerre, „ ſouvent la victoire en dépend, „ quelquefois du moins ils y contri- „ buent beaucoup. Or dans toutes

„ ces occaſions il eſt difficile d'em-
„ ployer la phalange, ou on l'em-
„ ploieroit inutilement parce qu'elle
„ ne peut alors combattre ni par co-
„ horte, ni d'homme à homme ; au
„ lieu que l'ordonnance romaine dans
„ ces rencontres mêmes ne ſouffre
„ aucun embarras. Tout lieu, tout
„ temps lui convient, l'ennemi ne la
„ ſurprend jamais, de quelque part
„ qu'elle ſe préſente ; le ſoldat ro-
„ main eſt toujours prêt à combat-
„ tre, ſoit avec l'armée entiere, ſoit
„ avec quelqu'une de ſes parties, ſoit
„ par compagnie, ſoit d'homme à
„ homme.

„ Avec un ordre de bataille dont
„ toutes les parties agiſſent avec tant
„ de facilité, doit-on être ſurpris que
„ les Romains pour l'ordinaire vien-
„ nent plus aiſément à bout de leurs
„ entrepriſes que ceux qui combat-
„ tent dans un autre ? Au reſte je
„ me ſuis obligé de traiter au long
„ cette matiere, parce qu'aujourd'hui
„ la plupart des Grecs s'imaginent
„ que c'eſt une eſpece de prodige

„ que les Macédoniens aient été vain-
„ cus, & que d'autres ſont encore
„ à ſavoir comment & pourquoi l'or-
„ donnance romaine eſt ſupérieure à
„ la phalange ".

CHAPITRE HUITIEME.

De l'attaque des retranchements.

LORSQUE l'on veut attaquer un retranchement, [*figure 39. planche 3.*] il faut toujours tâcher de s'étendre le plus que l'on peut pour donner de la jalouſie partout à l'ennemi, afin qu'il ne dégarniſſe aucun endroit pour porter des troupes dans ceux que l'on veut attaquer, quand même il le verroit, & ce ſont autant de troupes inutiles. Alors tous les bataillons qui ſont pour faire montre doivent être à quatre de hauteur & marcher en ligne, tout le reſte de la manœuvre doit ſe faire derriere ceux-là ; & c'eſt ce qui s'appelle maſquer l'attaque. Cette partie de l'Art militaire dépend de l'imagination : un Général peut broder là deſſus tant qu'il lui plait, tout eſt bon ;

car la certitude où il eſt de n'être point attaqué lui permet de faire ce qu'il juge à propos, & il peut profiter de tous les vallons, ravins, haies, & de mille autres choſes, tout lui réuſſira.

En faiſant charger par centurie l'on n'a point de confuſion à craindre ; chaque centurion ſe fera une affaire particuliere de l'honneur de ſon drapeau, & il eſt impoſſible que dans le nombre il n'y ait des hommes qui cherchent à riſquer de ſacrifier leur vie pour ſe diſtinguer, parce que cela ſe voit par les drapeaux, qui ſont reconnoiſſables & remarquables chacun en particulier.

En approchant du retranchement, l'on doit envoyer en avant des armés à la légere pour attirer le feu, on doit les faire ſoutenir par d'autres troupes. Enfin, lorſque l'on voit la tiraillerie en train, les centuries doivent arriver & donner de furie : ſi les premieres ſont repouſſées, les autres doivent leur ſuccéder avant qu'elles aient eu le temps de fuir ; & la for-

ce & le nombre ſurmontent les obſtacles. En même temps les centuries à quatre de hauteur doivent arriver, ſi vous êtes entré par pluſieurs endroits à la fois. Les bataillons ennemis qui ſont entre deux & qui voient avancer la ligne s'enfuient. Cette ligne ſe met ſur le parapet, enſuite l'on ſe forme ; & l'ennemi pendant ce temps-là ſe retire, parce qu'il s'imagine avoir fait tout ce qu'il pouvoit faire.

Il y a encore une autre maniere [*figure 39. planche 3.*] d'attaquer des retranchements toute différente de celle-ci, & qui eſt bien auſſi bonne ; mais il faut que le terrein le permette, & il faut le connoître parfaitement. Lorſqu'il y a des ravins ou des fonds proche du retranchement où l'on peut faire couler des troupes pendant la marche ſans que l'ennemi s'en apperçoive, alors on marche à lui par pluſieurs colonnes à grande diſtance l'une de l'autre ; il attache toute ſon attention ſur ces colonnes, diſpoſe ſes troupes, & dégarnit

ſon retranchement : lors donc que ces colonnes attaquent, tout court à elles ; puis tout d'un coup les troupes qui ſe ſont cachées paroiſſent & donnent dans les endroits du retranchement abandonnés. Ceux qui s'oppoſent aux attaques des colonnes voyant cela ſe déconcertent, la tête leur tourne, parce qu'ils ne ſe ſont point attendus à cela ; ils quittent donc ces attaques ſous prétexte de courir à la défenſe du retranchement attaqué par les autres, mais la peur les fait fuir.

La défenſe des retranchements eſt une partie de la Guerre bien difficile, parce que c'eſt une manœuvre qui intimide & ôte le courage aux troupes : & quoique j'aie dit ce qui me paroît de mieux à faire à ce ſujet, & qu'il me ſemble que ce ſoit de toutes les manieres de défendre des retranchements la meilleure, cependant je n'en fais pas grand cas ; & tant qu'il dépendra de moi, je ne ſerai point d'avis qu'on en faſſe. Les redoutes ſont mes ouvrages favoris, & il faut que j'en parle.

CHAPITRE

CHAPITRE NEUVIEME.

Des redoutes & de leur excellence dans les ordres de bataille.

IL me reſte à juſtifier par des faits la bonté de mon opinion ſur les redoutes.

Avant la bataille de *Pultawa* les armées de *Charles XII.* Roi de Suede avoient toujours été victorieuſes. La ſupériorité qu'elles avoient ſur celles des Moſcovites eſt preſqu'incroyable ; l'on a vu ſouvent dix à douze mille Suedois forcer des retranchements gardés par cinquante, ſoixante & quatre-vingt mille Moſcovites, les défaire & les tailler en pieces. Les Suedois ne s'informoient jamais du nombre des Ruſſes, mais ſeulement du lieu où ils étoient.

Le *Czar Pierre*, le plus grand homme de ſon ſiecle, réſiſta avec une

patience égale à la grandeur de ſon génie aux mauvais ſuccès de cette Guerre, & ne ceſſoit de donner des combats pour aguerrir ſes troupes.

Dans le cours de ſes adverſités, le Roi de Suede mit le ſiege devant Pultawa. Le Czar tint un conſeil de Guerre où les avis furent long-temps partagés : les uns vouloient qu'on inveſtît le Roi de Suede avec l'armée moſcovite, qu'on fît un grand retranchement pour l'obliger à ſe rendre : d'autres Généraux vouloient qu'on brûlât tout le pays à cent lieues à la ronde pour affamer le Roi de Suede & ſon armée (cet avis n'étoit pas le plus mauvais, & le Czar y inclinoit) : d'autres Généraux dirent qu'on étoit toujours à temps d'en venir à cet expédient, mais qu'il falloit avant encore haſarder une bataille, parce que Pultawa & ſa garniſon couroient riſque d'être emportés par l'opiniâtreté du Roi de Suede, qui y trouveroit un grand magaſin & de quoi ſubſiſter pour paſſer le déſert que l'on prétendoit faire alentour de lui. L'on s'ar-

rêta à cette opinion : alors le Czar ayant pris la parole, dit : Puiſque nous nous déterminons à combattre le Roi de Suede, il faut convenir de la maniere & choiſir la meilleure. Les Suedois ſont impétueux, bien diſciplinés, bien exercés & adroits ; nos troupes ne manquent pas de fermeté, mais elles ne poſſedent pas ces avantages : il faut donc s'appliquer à rendre ceux des Suedois inutiles. Ils ont ſouvent forcé nos retranchements, en raſe campagne nous avons toujours été battus par l'art & la facilité avec leſquels ils manœuvrent ; il faut donc rompre cette manœuvre & la rendre inutile. Pour cela je ſuis d'avis de m'approcher du Roi de Suede, de faire élever ſur le front de notre Infanterie pluſieurs redoutes dont les foſſés ſeront profonds, les faire fraiſer & paliſſader, & les garnir d'Infanterie : cela ne demande que quelques heures de travail, & nous attendrons l'ennemi derriere ces redoutes. Il faudra qu'il ſe rompe pour les attaquer ; il y perdra du monde, ſera affoibli

& en déſordre lorſqu'il nous attaquera : car il n'eſt pas douteux qu'il ne leve le ſiege pour venir à nous dès qu'il nous verra à portée de lui. Il faut donc marcher de maniere que nous arrivions vers la fin du jour en ſa préſence, pour qu'il remette au lendemain à nous attaquer, & pendant la nuit nous éleverons ces redoutes. Ainſi parla le Souverain des Ruſſes, & tout le conſeil approuva cette diſpoſition. L'on donna les ordres pour la marche, pour les outils, les faſcines, les chevaux de friſe, &c. & le 8. Juillet 1709. le Czar arriva vers la fin du jour en préſence du Roi de Suede.

Ce Prince, quoique bleſſé, ne manqua pas de déclarer à ſes Généraux qu'il vouloit attaquer le lendemain l'armée des Moſcovites ; l'on fit des diſpoſitions, l'on s'arrangea & l'on ſe mit en marche un peu avant le jour.

Le Czar avoit établi ſept redoutes ſur le front de ſon Infanterie ; elles étoient conſtruites avec ſoin ; il y avoit deux bataillons dans chacune,

& toute l'Infanterie moſcovite étoit derriere ayant ſa Cavalerie ſur les ailes. Il étoit donc impoſſible d'aller à l'Infanterie moſcovite ſans prendre ces redoutes, parce qu'on ne pouvoit les laiſſer derriere ſoi ni paſſer entre deux ſans courir riſque d'être abymé par le feu. Le Roi de Suede & ſes Généraux qui ne ſavoient rien de cette diſpoſition, ne virent de quoi il étoit queſtion que lorſqu'ils eurent le nez deſſus : mais comme la machine avoit été miſe en mouvement, il fut impoſſible de l'arrêter & de s'en dédire.

La Cavalerie ſuedoiſe renverſa d'abord celle des Moſcovites & s'emporta même trop loin ; mais l'Infanterie fut arrêtée par ces redoutes. Les Suedois les attaquerent & y trouverent une grande réſiſtance. Il n'y a point d'homme de Guerre qui ne ſache que pour emporter une bonne redoute, il ne faille une diſpoſition entiere, que l'on emploie pluſieurs bataillons pour l'attaquer de pluſieurs côtés à la fois, & que bien ſouvent l'on s'y caſſe le

nez. Les Suedois en prirent cependant trois, non ſans une grande perte, & furent repouſſés aux autres avec grand carnage. Il ne ſe pouvoit faire autrement que toute l'Infanterie ſuedoiſe fût rompue en attaquant ces redoutes, pendant que celle des Moſcovites rangée en ordre regardoit de deux cents pas ce ſpectacle fort tranquillement.

Le Roi & les Généraux ſuedois virent le péril où ils étoient; mais l'inaction des Moſcovites leur laiſſe entrevoir l'eſpérance de ſe retirer. Il n'y avoit pas moyen de pouvoir le faire en ordre, car tout étoit rompu, attaquoit inutilement ou ſe laiſſoit tuer; & ſe retirer, étoit le ſeul parti que l'on pût prendre : on retira donc les troupes qui s'étoient emparées des redoutes, & celles qui ſe laiſſoient abymer auprès des autres.

Il n'y avoit pas moyen, dis-je, de les former à portée du feu qui en ſortoit; ainſi le tout ſe retira mêlé & en déſordre. Dans ces entrefaites le Czar fit appeller ſes Généraux, & leur de-

manda ce qu'il convenoit de faire. Monſieur *Allart*, un des moins anciens, ſans donner le temps aux autres de dire leur avis, adreſſant la parole à ſon maître lui dit : Si Votre Majeſté n'attaque pas les Suedois dans ce moment, il n'en ſera plus temps après. Sur le champ la ligne s'ébranla & marcha en bon ordre à travers les intervalles des redoutes, qu'on laiſſa garnies pour favoriſer la retraite en cas d'événement.

A peine les Suedois s'étoient-ils arrêtés pour ſe former & pour ſe remettre en ordre, qu'ils virent les Moſcovites ſur leurs talons ; le déſordre s'y mit & la confuſion fut générale : cependant ils ne fuirent pas encore, ils firent même un effort de valeur en retournant comme pour charger ; mais l'ordre, l'ame des batailles, n'y étant pas, ils furent diſſipés ſans réſiſtance.

Les Moſcovites, qui n'étoient pas accoutumés à vaincre, n'oſerent les ſuivre, & les Suedois ſe retirerent à vauderoute juſqu'au Boriſtene, où ils furent tous faits priſonniers. Voilà

comme l'on peut par d'habiles diſpoſitions ſe rendre la fortune favorable. Si celle-ci a fait vaincre les Moſcovites, qui n'étoient encore point aguerris, & durant le cours de leurs adverſités, quel ſuccès n'en peut-on pas eſpérer chez une nation bien diſciplinée & dont le propre eſt d'attaquer? car que l'on ſoit ſur la défenſive dans cette diſpoſition, l'on conſerve en plein l'avantage attaché à ceux qui attaquent, parce que l'on fait charger l'ennemi par des brigades que l'on fait avancer à meſure que ces redoutes ſont attaquées. Ce choc ſe renouvelle ſouvent, & toujours avec de nouvelles troupes; elles en attendent l'ordre avec impatience & le font vigoureuſement, parce qu'elles ſont vues & ſoutenues, & ſur-tout parce qu'elles ne craignent pas pour leur retraite. La terreur, qui s'empare quelquefois des armées, n'eſt point à craindre, & vous vous rendez pour ainſi dire le maître du moment favorable qui ſe trouve dans les batailles, je veux dire celui où l'ennemi ſe dé-

concerte. Quel avantage quand on le peut attendre ce moment avec assurance !

Les Moscovites n'ont pas profité de tous ceux que cette disposition leur donnoit, car ils ont tranquillement laissé prendre trois de ces redoutes à leur barbe sans les secourir ; ce qui devoit décourager ceux qui les défendoient, intimider leurs troupes, & augmenter l'audace des Suedois. L'on peut donc dire avec apparence de vérité que cette disposition seule a vaincu les Suedois, sans que les troupes moscovites aient beaucoup contribué à la victoire.

Ces redoutes sont d'autant plus avantageuses qu'il faut peu de temps pour les construire, & qu'elles sont propres à une infinité de circonstances, où une seule suffit souvent pour arrêter toute une armée dans un terrein resserré, pour empêcher qu'on ne vous trouble dans une marche critique, pour appuyer une de vos ailes, pour partager un terrein en deux, pour occuper un grand terrein lorsqu'on n'a pas assez de troupes, &c.

Calcul du temps & de ce qu'il faut pour conſtruire une redoute. [fig. 40. planc. 7.]

Excavation du foſſé.....	144.	
Il faudra		
Avec les Régaleurs.....	288	hommes.
Pour les faſcines.....	500	
Pour les piquets.....	300	
Pour les paliſſades.....	400	
	1488	

Quatorze cents quatre-vingt-huit hommes feront une redoute en cinq heures de temps.

CHAPITRE DIXIEME.

Des eſpions & des guides.

L'ON ne ſauroit trop faire attention aux eſpions & aux guides. Monſieur *de Montecuculli* dit qu'ils ſervent comme les yeux dans la tête, & qu'ils ſont auſſi néceſſaires à un Général. Il a raiſon, l'on ne ſauroit trop employer d'argent pour les avoir bons. Ces gens doivent être choiſis dans le pays où l'on fait la Guerre; il faut les prendre intelligents & adroits, en diſperſer par-tout chez les Officiers généraux, chez les Vivandiers, & ſur-tout chez les pourvoyeurs des vivres, parce que les approviſionnements, les dépôts & les cuiſſons font juger des deſſeins de l'ennemi.

Il faut que ces eſpions ne ſe connoiſſent pas les uns les autres, & il en faut de pluſieurs ordres; les uns

propres à ſe faufiler dans les compagnies, d'autres courant l'armée pour acheter & pour vendre : ceux-ci doivent connoître chacun un de leurs compagnons du premier ordre pour en recevoir ce qu'ils doivent aller porter au Général qui les paie. Il faut charger de ce détail quelqu'un qui ſoit fidele & intelligent, s'en faire rendre compte tous les jours, & être ſûr qu'il ne puiſſe pas être corrompu.

Je ne m'étendrai pas plus au long ſur cette matiere, qui au reſte eſt un détail qui dépend de pluſieurs circonſtances deſquelles un Général peut profiter par ſa prudence & par ſes intrigues.

CHAPITRE ONZIEME.

Des indices.

IL y a des indices à la Guerre qu'il eſt néceſſaire d'étudier, & ſur leſquels on peut juger avec une eſpece de certitude.

La connoiſſance que l'on a de l'ennemi & de ſes uſages y contribuent beaucoup ; il y en a de communs à toutes les nations.

Par exemple, lorſque dans un ſiege vous voyez vers le ſoir à l'horiſon & ſur des hauteurs, des gens attroupés & déſœuvrés qui regardent vers la ville, vous devez être ſûr qu'il y aura une attaque conſidérable, parce que dans les différents corps il s'eſt fait des détachements, ce qui eſt cauſe que toute l'armée ſait qu'il y aura une attaque & que les déſœuvrés choiſiſſent les endroits éminents vers la fin du jour pour pouvoir regarder à leur aiſe.

Lorſque l'on entend beaucoup tirer

dans le camp des ennemis, & que l'on eſt campé à ſa portée, l'on doit s'attendre à avoir le lendemain une affaire, parce que les ſoldats nettoient & déchargent leurs armes.

L'on peut juger par la pouſſiere s'il ſe fait un grand mouvement dans l'armée ennemie, ce qui n'arrive jamais ſans quelques raiſons. La pouſſiere des fourrageurs n'eſt pas de même que celle des colonnes, mais il faut ſavoir s'y connoître.

L'on juge auſſi à la lueur des armes, quand le ſoleil donne deſſus, de quel côté ſe fait le mouvement. Si les rayons ſont perpendiculaires, l'ennemi marche à vous; s'ils ſont variés & peu fréquents, il ſe retire; s'ils vont de la droite à la gauche, il marche vers ſa gauche; s'ils vont au contraire de la gauche à la droite, il marche vers ſa droite. S'il y a beaucoup de pouſſiere dans ſon camp, qu'il n'ait pas fait de fourrage, & que cette pouſſiere ſoit générale, il renvoie ſes Vivandiers & ſes équipages, & vous devez vous aſſurer qu'il mar-

chera bientôt : cela vous donne le temps de faire vos diſpoſitions pour l'attaquer dans ſa marche, parce que vous devez ſavoir s'il peut venir à vous, ſi c'eſt ſon intention, & de quel côté il doit marcher ; vous en jugez par ſa poſition, ſes dépôts, ſes approviſionnements, par le terrein, & enfin par toute ſa contenance.

Quelquefois il a ſes fours ſur ſa droite ou ſur ſa gauche. Si vous pouvez ſavoir le temps & la quantité de ſa cuiſſon & qu'une petite riviere vous couvre, vous pouvez faire un mouvement de côté, puis vous revenez bruſquement ſur vos pas, & vous envoyez dix à douze mille hommes pour attaquer ces fours, vous les ſoutenez par toute votre armée qui arrive à meſure, & l'expédition doit être faite avant qu'il ait pu y remédier, parce que vous avez toujours quelques heures ſur lui avant qu'il ſoit averti de votre mouvement ; outre qu'il ſe paſſe encore un temps de l'avertiſſement à la certitude, qu'il voudra toujours avoir avant de s'ébranler, de maniere

qu'il recevra la nouvelle de l'attaque de ſon dépôt avant qu'il ait ordonné ſon mouvement.

Il y a une infinité de pareilles ruſes à la Guerre que l'on peut employer ſans trop ſe commettre, & dont les ſuites ſont d'une auſſi grande conſéquence que celles d'une victoire complette : elles obligent quelquefois l'ennemi à venir vous attaquer à ſon déſavantage, ou à ſe retirer honteuſement quoique ſupérieur en nombre ; & vous n'avez, dis-je, que peu ou point riſqué.

CHAPITRE

CHAPITRE DOUZIEME.

Des qualités que doit avoir un Général d'armée.

JE me forme une idée du Général d'armée qui n'eſt point chimérique, j'ai vu de tels hommes. La premiere de toutes les qualités eſt la valeur, ſans laquelle je fais peu de cas des autres, parce qu'elles deviennent inutiles. La ſeconde eſt l'eſprit; il doit être courageux & fertile en expédients. La troiſieme eſt la ſanté.

Il doit avoir le talent des promptes & heureuſes reſſources; ſavoir pénétrer les hommes & leur être impénétrable, la capacité de ſe prêter à tout, l'activité jointe à l'intelligence, l'habileté de faire en tout un choix convenable, & la juſteſſe du diſcernement.

Il doit être doux & n'avoir aucune eſpece d'humeur, ne ſavoir ce que

c'eſt que la haine, punir ſans miſéricorde, & ſur-tout ceux qui lui ſont les plus chers, mais jamais ne ſe fâcher; être toujours affligé de ſe voir dans la néceſſité de ſuivre à la rigueur des regles de la diſcipline militaire, & avoir toujours devant les yeux l'exemple de *Manlius*; s'ôter de l'idée que c'eſt lui qui punit, & ſe perſuader à ſoi-même & aux autres qu'il ne fait qu'adminiſtrer les loix militaires. Avec ces qualités il ſe fera aimer, craindre & ſans doute obéir.

Les parties d'un Général ſont infinies : l'art de ſavoir faire ſubſiſter une armée, de la ménager; celui de ſe placer de façon qu'il ne puiſſe être obligé de combattre que lorſqu'il le veut; de choiſir ſes poſtes; de ranger ſes troupes en une infinité de manieres; & ſavoir profiter du moment favorable qui ſe trouve dans les batailles, & qui décide de leur ſuccès. Toutes ces choſes ſont immenſes & auſſi variées que les lieux & les haſards qui les produiſent.

Pour les voir, il faut qu'un Géné-

ral d'armée ne ſoit occupé de rien un jour d'affaire. L'examen des lieux & celui de ſon arrangement pour ſes troupes doit être prompt comme le vol d'un aigle. Sa diſpoſition doit être courte & ſimple ; comme qui diroit : La premiere ligne attaquera, la ſeconde ſoutiendra ; ou tel corps attaquera, & tel ſoutiendra.

Il faudroit que les Généraux qui ſont ſous lui fuſſent gens bien bornés s'ils ne ſavoient pas exécuter cet ordre & faire la manœuvre qui convient, chacun à ſa diviſion. Ainſi le Général ne doit pas s'en occuper ni s'en embarraſſer : car s'il veut faire le Sergent de bataille & être par-tout, il fera préciſément comme la mouche de la fable, qui croyoit faire marcher un coche.

Il faut donc qu'un jour d'affaire un Général d'armée ne faſſe rien ; il en verra mieux, ſe conſervera le jugement plus libre, & ſera plus en état de profiter des ſituations où ſe trouve l'ennemi pendant la durée du combat ; & quand il verra ſa belle, il devra

baiſſer la main pour ſe porter à toutes jambes dans l'endroit défectueux, prendre les premieres troupes qu'il trouve à portée, les faire avancer rapidement, & payer de ſa perſonne: c'eſt ce qui gagne les batailles & les décide. Je ne dis point où ni comment cela doit ſe faire, parce que la variété des lieux & celle des poſitions que le combat produit doivent le démontrer: le tout eſt de le voir & de ſavoir en profiter.

Monſieur le *Prince Eugene* poſſédoit dans la grande perfection cette partie, qui eſt la plus ſublime du métier, & qui prouve le plus un grand génie; je me ſuis fait une application d'étudier ce grand homme, & ſur ce point j'oſe croire que je l'ai pénétré.

Bien des Généraux en chef ne ſont occupés un jour d'affaire que de faire marcher les troupes bien droites, de voir ſi elles conſervent bien leurs diſtances, de répondre aux queſtions que les Aides de camp leur viennent faire, d'en envoyer par-tout, & de courir eux-mêmes ſans ceſſe; enfin ils veulent

tout faire, moyennant quoi ils ne font rien. Je les regarde comme des gens à qui la tête tourne & qui ne voient plus rien, qui ne ſavent faire que ce qu'ils ont fait toute leur vie, je veux dire mener des troupes méthodiquement. D'où vient cela ? C'eſt que très-peu de gens s'occupent des grandes parties de la Guerre, que les Officiers paſſent leur vie à faire exercer des troupes, & croient que l'Art militaire conſiſte ſeul dans cette partie : lorſqu'ils parviennent au commandement des armées, ils y ſont tout neufs ; & faute de ſavoir faire ce qu'il faut, ils font ce qu'ils ſavent.

L'une de ces parties eſt méthodique, je veux dire la diſcipline & la maniere de combattre, & l'autre eſt ſublime : auſſi ne faut-il point choiſir pour celle-ci des hommes ordinaires pour l'adminiſtrer.

Si un homme n'eſt pas né avec les talents de la Guerre, & que ces talents ne ſoient perfectionnés, il ne ſera jamais qu'un Général médiocre. Il en eſt de même de tous les talents ;

il faut être né avec celui de la Peinture pour être un excellent Peintre, avec celui de la Muſique pour en compoſer de bonne, &c. Toutes les choſes qui viſent au ſublime ſont de même; c'eſt pourquoi l'on voit ſi rarement des gens qui excellent dans une Science, qu'il ſe paſſe des ſiecles ſans en produire. L'application rectifie les idées, mais elle ne donne jamais l'ame; c'eſt l'ouvrage de la nature.

J'ai vu de fort bons Colonels devenir de très-mauvais Généraux. J'en ai connu d'autres qui étoient grands preneurs de villes, excellents pour manœuvrer dans une armée, qui, à les ôter de là, n'étoient pas capables de mener mille chevaux à la Guerre, à qui la tête tournoit totalement, & qui ne ſavoient prendre aucun parti. Si un pareil homme vient à commander une armée, il cherchera à ſe ſauver par les diſpoſitions, parce qu'il n'aura point d'autres reſſources. Pour les faire mieux comprendre, il embrouillera la tête à toute ſon armée à force d'écritures. La moindre cir-

conſtance changeant tout à la Guerre, il voudra changer ſa diſpoſition, mettra tout dans une confuſion horrible, & infailliblement il ſe fera battre.

L'on doit une fois pour toutes établir une maniere de combattre, que les troupes doivent ſavoir ainſi que les Généraux qui les menent. Ce ſont des regles générales, comme : Qu'il faut garder ſes diſtances dans la marche ; que lorſque l'on charge, il faut le faire vigoureuſement ; que s'il ſe fait des trouées dans la premiere ligne, c'eſt à la ſeconde à les boucher. Il ne faut point d'écritures pour cela, c'eſt l'A. B. C. des troupes, rien n'eſt ſi aiſé ; & le Général ne doit pas y donner toute ſon attention, comme la plupart le font. Mais de quoi il doit bien s'occuper, c'eſt d'obſerver la contenance de l'ennemi, les mouvements qu'il fait, où il porte des troupes ; chercher à lui donner de la jalouſie dans un endroit, pour lui faire faire quelque fauſſe démarche ; le déconcerter ; profiter des moments, & ſavoir porter le coup de

la mort où il faut. Mais pour tout cela il faut ſe conſerver le jugement libre, & n'être point occupé des petites choſes.

Je ne ſuis cependant point pour les batailles, ſur-tout au commencement d'une Guerre, & je ſuis perſuadé qu'un habile Général pourroit la faire toute ſa vie ſans s'y voir obligé : rien ne réduit tant l'ennemi que cette méthode, & n'avance plus les affaires. Il faut donner de fréquents combats & fondre pour ainſi dire l'ennemi petit à petit, après quoi il eſt obligé de ſe cacher.

Je ne prétends point dire pour cela, que lorſque l'on trouve l'occaſion d'écraſer l'ennemi, l'on ne l'attaque, & l'on ne profite des fauſſes démarches qu'il peut faire : mais je veux dire que l'on peut faire la Guerre ſans rien donner au haſard ; & c'eſt le plus haut point de la perfection & de l'habileté d'un Général. Mais quand on fait tant que de donner bataille, il faut ſavoir tirer profit de la victoire, & ſur-tout ne point ſe contenter d'avoir

gagné un champ de bataille, comme c'eſt la louable coutume.

L'on ſuit religieuſement les paroles d'un proverbe, qui dit qu'il faut faire un pont d'or à l'ennemi. Cela eſt faux, au contraire il faut le pouſſer & le pourſuivre à toute outrance ; toute cette retraite qui paroît ſi belle ſe convertira bientôt en déroute. Dix mille hommes détachés détruiront une armée de cent mille qui fuit ; rien n'inſpire tant la terreur & ne cauſe tant de dommage à l'ennemi, duquel on ſe défait ſouvent pour une bonne fois : mais bien des Généraux ne ſe ſoucient pas de finir la Guerre ſi-tôt.

Si je voulois citer des exemples pour appuyer ce que je viens de dire, j'en trouverois une infinité ; mais je me contenterai de donner celui-ci.

A la bataille de *Ramillies*, comme l'armée françoiſe ſe retiroit en très-bon ordre ſur un plateau aſſez étroit, bordé des deux côtés de profonds ravins, la Cavalerie des Alliés la ſuivoit à petits pas comme à un exercice, & l'armée françoiſe marchoit

auſſi fort doucement ſur vingt lignes & plus peut-être, parce que le terrein étoit étroit. Un eſcadron anglois s'approcha de deux bataillons françois & ſe mit à tirailler; ces deux bataillons croyant qu'ils alloient être attaqués, firent volte-face & firent une décharge ſur cet eſcadron : qu'arriva-t-il? toutes les troupes françoiſes lâcherent le pied au bruit de ce feu, la Cavalerie s'enfuit à toutes jambes, & toute l'Infanterie ſe précipita dans les deux ravins avec une confuſion horrible, de façon que dans un moment le terrein fut libre & l'on ne vit plus perſonne.

Que l'on vienne me vanter après cela le bon ordre des retraites & la prudence de ceux qui font un pont d'or à l'ennemi après qu'ils l'ont défait en bataille: je dirai qu'ils ſervent mal leur maître. Je ne dis pas qu'il faille s'abandonner avec toutes ſes troupes pour ſuivre l'ennemi; mais il faut détacher des corps & leur ordonner de pouſſer tant que le jour durera, en bon ordre : car lorſque l'ennemi

fuit une fois, on le chaſſeroit avec des veſſies.

Si celui que vous envoyez ſe met à eſcadronner & à marcher avec précaution, c'eſt-à-dire qu'il faſſe la manœuvre; ce n'eſt pas la peine de l'envoyer. Il faut qu'il attaque, pouſſe & pourſuive ſans ceſſe. Toutes les manœuvres ſont bonnes alors, il n'y a que les ſages qui ne valent rien.

Ainſi je ne parlerai pas ici des retraites dans un chapitre particulier, & je finirai par dire qu'elles dépendent en tout de la capacité des Généraux, des différentes circonſtances, & des ſituations. Au reſte il n'y a de belle retraite que lorſqu'elle ſe fait devant un ennemi qui agit mollement; car s'il pourſuit à toute outrance, elle ſe convertira bientôt en déroute.

RÉFLEXIONS

Sur la propagation de l'eſpece humaine. (*)

APRÈS avoir traité d'un Art qui nous inſtruit avec méthode à la deſtruction du genre humain, je vais tâcher de faire connoître les moyens auxquels on pourroit avoir recours pour en faciliter la propagation.

(*) Mon intention n'étoit pas d'abord de mettre ces Réflexions au jour ; mais je m'y ſuis déterminé afin de faire connoître que ce ne ſont pas des ſottiſes ni des infamies, comme certaines perſonnes ont voulu le perſuader (quoiqu'elles ne les euſſent jamais lues, & que ce qu'elles en ſavoient ne fût que par oui-dire.) L'on verra au contraire que tout ce que l'Auteur dit à ce ſujet eſt à bonne intention, puiſqu'il croyoit que ce ſeroit un moyen de peupler

Il n'y a ſorte de choſe dont on ne s'aviſe lorſque l'on n'a rien à faire, l'on réfléchit ſur les plus élevées ainſi

le monde, en détruiſant la débauche & le libertinage : mais s'il s'eſt trompé, doit-on regarder cette erreur comme un crime ?

Je penſe, comme je crois que tout le monde penſera, que *Mr. le Maréchal de Saxe* étoit plus grand Général que grand Légiſte, & que ces mariages limités qu'il propoſe, au lieu de faire un bien, feroient au contraire un déſordre affreux dans la Société : car combien d'enfants ſans biens, ſans éducation, périroient de miſere, lorſqu'ils ſeroient abandonnés par le caprice d'un pere ou d'une mere ? Ne vaudroit-il pas mieux que la terre ne fût habitée que par peu d'hommes qui ſoient à leur aiſe, que d'être peuplée d'une multitude de miſérables & de vagabonds, qui nous retraceroient les ravages de ces nations barbares qui inonderent & déſolerent toute l'Europe ? Cette liberté de ſe marier & de ſe quitter ſeroit d'ailleurs de bien petite conſéquence pour la propagation ; qu'y gagneroit-on ? rien, ſinon que l'on feroit par arrêts authentiques ce que l'on fait déjà tacitement. Si le nombre des hommes diminue, n'en attribuons point la cauſe aux liens du mariage ; malheureuſement aujourd'hui l'on n'eſt rien moins qu'eſclave de la foi conjugale, & lorſque les époux ne s'accommodent plus, chacun cherche de ſon côté, moyennant quoi peu de choſe ſe perd.

que ſur les moindres. La diminution extraordinaire dans le monde depuis Jules-Céſar a ſouvent attiré mon at-

Il y a eu autrefois des maladies épidémiques, comme la peſte, la lepre & la ladrerie, qui ont fait des ravages affreux; & ce mal que nous appellons vénérien n'a fait que remplacer d'autres maladies qui nous ſont inconnues à préſent. Toutes ces miſeres humaines n'ont pas tant fait de ravages dans le monde que ce mal contagieux qui regne aujourd'hui. Ce n'eſt pas de la V..... le que je veux parler, c'eſt le *luxe* & la *molleſſe* qui eſt cette maladie contraire à la propagation : autrefois elle n'étoit connue que dans les palais des Grands, maintenant elle gagne juſques dans les hameaux : c'eſt elle qui multiplie nos beſoins, & qui fait que les enfants deviennent à charge aux peres & aux meres, parce qu'ils leur coûtent beaucoup à élever & à entretenir. Nous ne ſommes plus dans ces temps heureux où la ſimplicité & la frugalité n'étoient pas une honte ; aujourd'hui le fils d'un manant eſt élevé avec plus de faſte & de délicateſſe que le fils de ſon Prince. Que l'on examine la prodigieuſe quantité de perſonnes mariées & non mariées, qui vivent dans le célibat & qui renoncent aux loix du mariage, ſous prétexte de la répugnance qu'elles ont de laiſſer des enfants pauvres; & l'on verra que c'eſt une des cauſes qui contribue le plus à la dépopulation.

Mais au reſte ſi l'on fait bien réflexion com-

tention ; il eſt certain que les peuples innombrables qui habitoient l'Aſie, la Grece, la Scythie, la Germanie, les Gaules, l'Italie & l'Afrique, ont diſparus à meſure que la Religion chrétienne s'eſt étendue en Europe, & la mahométane dans les autres parties du monde. Cette diminution va toujours en augmentant. Il y a envi-

bien toute la nature eſt ſujette à des révolutions, l'on ſera porté à croire que dans le cours des temps il ſe rencontre des ſiecles qui ſont plus, les autres moins propres à la propagation. Les productions de la terre ne ſont-elles pas variées, & ne remarquons-nous pas des années abondantes & ſtériles ? S'il y a des influences qui cauſent la ſtérilité de la terre, n'eſt-il pas vraiſemblable qu'il y en ait qui agiſſent également ſur les animaux ? N'en doutons pas puiſque nous voyons des climats bien plus favorables à la propagation les uns que les autres, comme la province de *Kianski* à la Chine, où les femmes ſont ſi fécondes qu'elles ſont toujours enceintes, & mettent trois à quatre enfants au monde à la fois : cette fécondité peuple le pays d'une ſi grande multitude d'habitants que ſon abondance & ſa fertilité ne peuvent les nourrir, quoique la récolte s'y faſſe deux à trois fois l'année ; enſorte que la plupart ſont obligés d'aller chercher fortune ailleurs, & de vivre errants dans les Etats d'Aſie.

ron

ron ſoixante ans que Monſieur *de Vauban* fit le dénombrement des habitants qui étoient en France, il s'en trouva vingt millions ; il s'en faut bien que ce nombre y ſoit à préſent.

Je ſuis perſuadé que l'on ſera un jour obligé de faire quelque changement dans la Religion à cet égard ; car ſi l'on conſidere combien les uſages qui y ſont établis ſont contraires à la propagation, l'on ne ſera point étonné de cette diminution. Le mariage y eſt oppoſé ainſi que l'éducation ; les plus belles années ſe paſſent dans l'attente d'un mari ; la nature cependant ne perd point ſes droits, & la jeuneſſe fait des choſes qui détruiſent les parties de la génération. La coquetterie, la débauche les accompagnent, & la réputation de paſſer pour vierges ne contribue pas peu à la diminution de l'eſpece.

Il faut ajouter à cela, que telle femme qui ne fait point d'enfant avec le mari qu'elle a, en feroit avec un autre, parce que ſouvent les dégoûts

s'en mêlent, le mari & la femme ne font que languir enſemble, & tout le ſyſtême en général eſt contraire aux loix de la nature.

Selon la ſainte Ecriture, le premier commandement que Dieu fit à l'homme eſt *Croiſſez & multipliez*; de tous c'eſt celui auquel on fait le moins attention.

Si l'on refuſe à la nature ce qu'elle demande, la faculté d'engendrer ſe perd; & de cent femmes qui ſe livrent au manege des filles à peine y en a-t-il dix capables de génération. Combien donc de femmes inutiles dans un Etat & peu propres à remplir les devoirs pour leſquels l'Auteur de la nature les a créées! Que l'on examine par-tout, dans les villes & à la campagne, ſi l'on ne trouvera pas dix filles non mariées qui ſont en état d'avoir des enfants contre une qui le ſera.

Un Légiſlateur qui formeroit un ſyſtême ſur la propagation en faiſant des loix ſages détruiroit la débauche, parce qu'elle n'eſt point dans la nature,

& qu'elle ne tire ſon origine que des loix qui y ſont oppoſées ; ce Légiſlateur formeroit les fondements d'une monarchie redoutable à toute la terre. Pour cela il faudroit établir par l'éducation, que la ſtérilité vient de la débauche, & y attacher de la honte dès l'âge de quinze ans ; que plus une femme auroit d'enfants, plus ſa ſituation ſeroit heureuſe, ce qui pourroit ſe faire en ordonnant que le dixieme jour ſoit du revenu des enfants ou de l'ouvrage de leurs mains ſeroit conſacré à la mere : alors cette mere emploieroit toute ſon induſtrie à les élever, pour ſe faire par leur nombre un avenir heureux. Il faudroit auſſi faire une ordonnance, par laquelle chaque mere qui auroit une fois préſenté au Magiſtrat dix enfants vivants auroit 100 écus de penſion ; celle qui en auroit préſenté quinze, 500 ; & celle qui en préſenteroit vingt, 1000. Cette perſpective pour des gens du commun feroit qu'ils emploieroient toute leur induſtrie à les bien élever, & s'en feroient dès leur jeuneſſe un

point capital ; les meres ne prêcheroient autre choſe à leurs filles.

On pourroit peut-être m'objecter que les peres craindroient de ſe charger de trop d'enfants ; mais je réponds à cela qu'ils coûtent peu tant qu'ils ſont petits, & l'on a toujours remarqué que plus un artiſan ou un payſan a d'enfants, & mieux vont ſes affaires, parce que dès l'âge de ſix à ſept ans il les emploie à quelque choſe.

Mais, pour parvenir plus efficacement à bien peupler, il faudroit établir par les loix qu'aucun mariage à l'avenir ne ſe feroit que pour cinq années, & qu'il ne pourroit ſe renouveller ſans diſpenſe, s'il n'étoit né aucun enfant pendant ce temps ; mais auſſi que les mêmes époux qui auroient renouvellé leur mariage juſqu'à trois fois, & qui auroient eu des enfants, ſeront inſéparables & devront vivre enſemble le reſte de leur vie. Tous les Théologiens du monde ne ſauroient prouver l'impiété de ce ſyſtême, parce que le mariage n'eſt établi que pour la population.

Si la Religion chrétienne eſt contraire à la propagation en rendant les mariages indiſſolubles, & en ne permettant qu'une ſeule femme, la mahométane ne l'eſt pas moins en en accordant la pluralité ; car dans ce grand nombre de femmes enfermées, une ſeule ordinairement s'empare du cœur de ſon maître, & les autres qui deviennent ſes ſervantes reſtent inutiles. Tous les hommes exercent un pouvoir tyrannique ſur ce ſexe charmant, parce que c'eſt eux qui ont fait les loix & que ces loix leur ſont commodes. Les Turcs les enferment, & nous les tyranniſons par les préjugés. Voilà d'où vient la fauſſeté dans les femmes, parce qu'elles ſont continuellement contraintes de déguiſer ce qu'elles penſent, tout leur ſyſtême n'étant point dans la nature. Si chaque femme étoit en droit de ſe choiſir un mari ſelon ſon inclination & pour un temps limité, on ne leur verroit point faire de choſes contraires à la nature, ni de celles où elles courent riſque de la vie ; le temps des amours viendroit,

& ce temps ſeroit tout employé à l'amour ; l'on ne verroit point de débauche, parce que les hommes ni les femmes n'y auroient point recours pour ſatisfaire aux loix de la nature, qui eſt ſage ; & cette facilité de ſe marier & de ſe quitter feroit que tout le monde ſe marieroit. L'on arrêteroit par là les progrès continuels du mal contagieux qui infecte toute la terre, & qui altere de jour en jour l'eſpece des hommes. Pour être certain de cette vérité, il n'y a qu'à conſidérer la différence des peuples où ce mal a commencé à faire ſes premiers progrès, d'avec ceux où il eſt moins connu.

Voyons par un calcul raiſonné la différence du plus & du moins que cela feroit à la propagation.

Lorſque les femmes ne produiſent qu'une fille chacune, que nous nommerons femmes, une femme n'aura produit à la dixieme génération qu'une femme à l'Etat. Nous voulons prendre ſix générations, chacune de 30 années, ce qui ſera 180 ans.

Si une femme en produit deux,

La premiere..... 2
Les 2 ſecondes..... 4
Les 4 troiſiemes..... 8
Les 8 quatriemes... 16
Les 16 cinquiemes. 32
Les 32 ſixiemes.... 64 fem. en 180 ans.

Ainſi la différence ſera de 1 à 64, ſi elles en font deux au lieu d'une.

Si elles en produiſent trois en trente ans, qui eſt un nombre tout commun & tout ordinaire pour celles qui ſe mettent à en faire, & que parmi celles-là il s'en trouve qui le paſſent de beaucoup : je ſuppoſe donc que toutes les femmes agiſſent de bonne foi, par principe de Religion, par leur intérêt, ou ſelon les loix de la nature:

La premiere..... 3

La troiſieme..... 9

La neuvieme..... 27

La vingt-ſeptieme..... 81

La quatre-vingt-unieme..... 163

La cent ſoixante-troiſieme. 489 femmes en 180 ans.

En y ajoutant autant d'hommes cela, feroit.. 978

Par conſéquent

Dix femmes..... 9780

Cent..... 97800

Mille..... 978000

Cent mille..... 97800000

Un million. 978000000

Ainſi un million de femmes, qui eſt à peu près la dixieme partie de celles qu'il y a en France, auront produit en cent quatre-vingts-ans neuf cents ſoixante-dix-huit millions d'a-

mes, lorſqu'elles auront fait chacune ſix enfants. Ce nombre eſt énorme ; lors même qu'on en retrancheroit les trois quarts, il ſeroit prodigieux.

FIN.

TRAITÉ
DES
LÉGIONS.

PREMIERE PARTIE.

De la diſcipline.

LA néceſſité de la diſcipline militaire n'a jamais été ſi bien démontrée que depuis le commencement du ſiecle. Je ne veux point rappeller les malheurs qui nous ſont arrivés pendant la guerre de 1700. quoique nous euſſions ſur pied un nombre prodigieux de troupes, dont la plus grande partie étoit aguerrie &

commandée par de vieux Officiers. Je parlerai ſeulement des événements ſinguliers dont nous avons été témoins en Boheme & en Baviere, & de l'état dans lequel nous avons vu revenir les belles & nombreuſes armées que le Roi y avoit envoyées ; & je prouverai que l'indiſcipline de nos troupes a été la cauſe de tous nos malheurs, & que la conſtitution de notre Etat militaire a dû néceſſairement faire tomber la diſcipline.

S'il ſe trouvoit cependant quelqu'un aſſez peu éclairé pour ne pas ſentir les avantages immenſes d'une bonne diſcipline, il ſuffiroit de lui faire remarquer les changements arrivés dans les affaires de l'Europe depuis 1700. tant par rapport aux *Ruſſes* que par rapport aux *Pruſſiens*. Nous n'avons, pour ainſi dire, commencé à connoître les *premiers* que par leur barbarie & leurs défaites ; un ſeul homme, mais un grand homme, a tout-à-coup fait changer de face à cet empire. Sa malheureuſe expérience, ou plutôt l'effet d'un génie ſublime, lui fit ſentir com-

bien il eſt impoſſible aux grands Etats, non ſeulement de conquérir, mais même de ſe ſoutenir avec une multitude d'hommes armés, lorſqu'ils ſont conduits ſans principes, & qu'ils obéiſſent. ſans diſcipline. Ce grand Prince ſe propoſa d'y remédier, & il le fit: ce fut l'ouvrage de peu de temps; & des hommes les plus brutes & les plus timides, il en fit des ſoldats ſages & intrépides. Leurs voiſins, auparavant leurs vainqueurs, en eurent bientôt fait la funeſte épreuve; & l'Europe, ſi leur diſcipline peut ſubſiſter long-temps, en connoîtra encore mieux les effets.

A l'égard des *Pruſſiens*, quoique le changement n'ait pas été ſi conſidérable parmi eux, il nous a peut-être fait plus d'impreſſion, parce que nous en ſommes plus voiſins. Ils ont ſagement profité du loiſir d'une longue paix, pour perfectionner leur Etat militaire; & ces troupes que la plupart de nos anciens Officiers dédaigneux de la diſcipline regardoient, il y a quatre ans, comme des marionnettes

inutiles à la guerre, nous les avons vues depuis avec fort peu de vieux ſoldats vis-à-vis de troupes aguerries, faire à la bataille de Molwitz la manœuvre la plus belle & la plus ferme que puiſſe jamais faire un corps d'Infanterie. Cela n'eſt-il pas ſuffiſant pour nous convaincre que rien n'eſt à mépriſer dans notre métier ? Tout y eſt eſſentiel ; la moindre minutie nous devient importante par ſon objet, & la plus petite négligence eſt quelquefois une faute capitale.

J'ai cru devoir choiſir l'exemple de ces deux nations plutôt que ceux des Grecs & des Romains ; qui ſont également bons ; mais les modernes ſont plus frappants pour nous. Au reſte les hommes ſont les mêmes dans tous les ſiecles ; & conſéquemment aux mêmes circonſtances, nous devons eſpérer ou craindre les mêmes effets.

Juſqu'ici je n'ai parlé que des avantages que procure une bonne diſcipline ; il me ſera encore plus aiſé de démontrer combien de malheurs entraîne après ſoi une diſcipline défec-

tueuſe. Comme l'état préſent eſt celui qui intéreſſe, & que le beſoin de le changer eſt preſſant, je m'en tiendrai à tout ce qui s'eſt paſſé depuis le commencement de cette guerre.

Toutes les armées que le Roi a envoyées en Boheme, en Weſtphalie & en Baviere, y ſont paſſées très-bien équipées, très-belles & très-complettes; elles en ſont revenues ruinées & épuiſées, ſur-tout par la quantité prodigieuſe d'Officiers & de ſoldats qu'elles y ont perdus : cependant nous n'y avons point eu d'affaire générale, & la ſeule qui ait été un peu conſidérable a été heureuſe pour nous ; ce n'eſt que par les menus & en détail que nous avons vu fondre nos armées. En effet, la plus grande partie des détachements envoyés à la guerre, des poſtes détachés, des eſcortes qui ont été attaquées par les ennemis, a été ou ſurpriſe ou battue, & cela par l'indiſcipline du ſoldat & la négligence de l'Officier. Il eſt à naître qu'on ait vu marcher une eſcorte en bon ordre. Les ſoldats s'occupant continuel-

lement à piller, ou ne ſongeant qu'à ſe ſouſtraire à la vue de leurs Commandants, ont l'habitude de s'écarter dès le commencement de la marche; & à peine ſe trouve-t-il un Officier qui y faſſe attention. S'il veut les contenir, le ſoldat accoutumé à l'inſolence, à la déſobéiſſance & à l'impunité, n'en fait ni plus ni moins, & s'évade au premier moment; auſſi ne voit-on pas un Officier à qui cela arrive, qui n'avoue lui-même qu'il n'a pas pu contenir ſa troupe: réponſe abſurde & ridicule, dont les ſuites doivent être infailliblement funeſtes à l'Etat. Il en eſt de même des partis, des poſtes, des gardes & des détachements; ou le ſoldat s'en éloigne, ou s'il reſte à la troupe, c'eſt pour marcher en mauvais ordre & s'arrêter à tout moment, parler quand il faut ſe taire, & murmurer quand il faut obéir. L'ennemi paroît-il? il ne voit ni n'entend plus rien; il ne ſait ni ſe former ni ſe défendre, ce n'eſt que confuſion; & ſi par haſard il ſe fait quelque commandement, choſe aſſez rare,

rare, vous parlez à des ſourds & à des imbécilles peu accoutumés aux exercices militaires, à l'obéiſſance & au reſpect qu'ils devroient avoir pour leurs Officiers. Ils lâchent leur feu en l'air, & ſont néceſſairement battus, & cela parce que le ſoldat n'eſt point accoutumé au commandement, & que le châtiment n'eſt jamais aſſez prompt parmi nous, & plus encore parce que la plupart des Officiers ne ſavent ni commander ni ſe faire obéir, & que ceux qui le ſavent n'oſent ſouvent le faire, de crainte de s'attirer ou la haine de leurs camarades qui croient que la punition fait déſerter le ſoldat, ou le blâme de leurs Colonels qui ne connoiſſent pas la conſéquence de la diſcipline, & n'en ont pour l'ordinaire aucune idée, parce qu'on ne peut s'en former de juſte que ſur ce que l'on voit, & que tout ce qu'ils voient n'eſt pas propre à la leur donner.

Les hommes ne peuvent juger ſainement des choſes que par comparaiſon. Quiconque n'a point vu ou

ſervi avec les Pruſſiens, ignore juſqu'à quel point va leur exactitude & leur diſcipline, & n'en peut connoître tous les avantages. Tout le monde a bien vu qu'à la bataille de Dettinguen les troupes ennemies manœuvrerent avec un ordre ſurprenant, quoiqu'elles ne fuſſent point du tout aguerries; mais peu de gens ont obſervé que cette fermeté avec laquelle elles ſe ſont conduites, étoit le fruit de la diſcipline, parce que peu de gens parmi nous en connoiſſent la valeur intrinſeque, & que la plupart ignorent les grands avantages qu'elle produit lorſqu'elle eſt ferme & exacte.

Nous avons vu encore la maraude & l'hôpital, qui en eſt une ſuite infaillible, conſumer journellement nos armées : nous n'avons pas fait une ſeule marche en Boheme qui ne nous ait coûté beaucoup de ſoldats, pris ou bleſſés par les ennemis & par les payſans, lorſqu'ils ſe ſont écartés pour piller.

Il eſt ſingulier qu'on ne puiſſe pas mettre dans la tête de la plupart des

Officiers l'ordre dans lequel doit marcher une troupe : ils n'en ont aucune idée, parce qu'effectivement ils ne l'ont jamais vu en France ; & c'eſt leur parler un langage qui leur eſt tout-à-fait étranger : on ſe retranche à leur dire de ne point laiſſer écarter leurs ſoldats ; mais c'eſt leur donner un ordre ou un avis qui n'eſt pas pour eux d'une exécution aiſée. Peu ſe donnent la peine d'y veiller, & parmi ceux qui ſe la ſont quelquefois donnée, il y en a eu à qui des ſoldats qu'ils vouloient faire rentrer dans la colonne répondoient des paroles injurieuſes, qu'ils n'auroient peut-être pas oſé dire à leurs camarades. D'autres, loin de punir eux-mêmes leurs ſoldats, prennent leur parti contre des Officiers ſupérieurs, & cela en préſence & à la tête de leur troupe. On en a vu même demander raiſon l'épée à la main à des Officiers Majors, ou à leurs camarades qui ayant trouvé leurs ſoldats en faute les avoient frappés. Cela eſt certainement capable de décourager les plus zélés

pour leur métier, dès qu'ils ne ſont ſoutenus & ſecondés par perſonne.

Voilà les effets de notre indiſcipline; malheureuſement nous ſommes encore tous les jours à portée de juger de la vérité de ce que je viens d'en dire : tâchons maintenant d'en découvrir les cauſes.

L'Etat militaire en France eſt compoſé d'hommes de quatre différentes claſſes. Dans la premiere ſont les Seigneurs & les gens de qualité, deſtinés à commander les trois autres. La ſeconde comprend la Nobleſſe ; l'on en tire tous les Officiers ſubalternes. Les deux dernieres ſont celles des payſans & des artiſans dont nous faiſons des ſoldats ; de tous les temps la milice françoiſe a été compoſée de ſujets tirés de toutes ces claſſes; & certainement il y en a eu où elle a été très-bien diſciplinée.

Sans remonter plus haut que M. *de Turenne*, nous verrons, & nous devons en juger par tout ce qu'il a fait, que l'Infanterie françoiſe étoit la mieux diſciplinée & la plus infatiga-

ble qui fût en Europe ; & comment, ſi elle ne l'avoit pas été, eût-il fait ces campagnes ſi longues & ſi brillantes, & remporté des victoires qu'un autre que lui n'auroit pu eſpérer ? Nous ſavons que M. *de Turenne* a fait des marches qu'il nous ſeroit impoſſible aujourd'hui de faire en auſſi peu de temps. Le ſuccès des entrepriſes extraordinaires qu'il a formées, quelque bien concertés qu'en fuſſent les projets, n'y eût jamais répondu s'il n'avoit été ſûr de l'exactitude & de l'obéiſſance de ſes troupes. Il ne faut pas ſe perſuader que lui ſeul fût ſuffiſant pour mettre les troupes & les entretenir ſur ce pied-là. Je ſais que je vais avancer un paradoxe, mais je ſoutiendrai qu'il eſt preſque impoſſible au Général le plus attentif, le plus accrédité & le plus clair-voyant, de bien diſcipliner des troupes dont la conſtitution eſt mauvaiſe ; c'eſt en vain qu'il y donnera tous ſes ſoins pendant une & même pluſieurs campagnes, un ſeul quartier d'hiver où les troupes ſont, pour ainſi dire, ren-

dues à elles-mêmes ſuffira pour détruire tout ce qu'il aura fait. D'ailleurs, un Général ne voit jamais que le dehors, & très-rarement l'état naturel des troupes ; ce qu'on appelle l'eſprit du ſoldat ne dépend nullement de lui. Je ne veux point parler de la confiance qu'elles auront dans ſa capacité, elle pourra être entiere ; mais elle n'augmentera point celle qu'il eſt néceſſaire qu'elles aient en leurs Officiers, & qui eſt le motif le plus ſûr de leur obéiſſance. C'eſt donc des Officiers particuliers que dépend ce que nous demandons, & cet eſprit qui étoit dans nos troupes au temps de M. *de Turenne*.

Le Roi avoit alors beaucoup moins de régiments qu'il n'en a aujourd'hui, & les gens de la premiere qualité n'en pouvoient obtenir le commandement qu'après avoir ſervi long-temps en qualité de ſubalternes, & avoir été à portée de connoître le détail d'une troupe, le génie de l'Officier & celui du ſoldat ; outre que par eux-mêmes ordinairement ils avoient l'acquit néceſſaire

pour s'attirer de la conſidération. M. *de Turenne* avoit lui-même porté le mouſquet en Hollande.

Pour commander aux hommes il faut auparavant les bien connoître, les avoir vus dans des ſituations différentes, ſavoir à leurs moindres mouvements deviner l'état de leur ame, diſtinguer leurs talents, les faire naître & les employer. Il n'y a point de métier où tout cela ſoit auſſi néceſſaire que dans celui de la guerre; & il eſt impoſſible qu'un homme qui manque dans un de ces points puiſſe jamais réuſſir à bien commander une troupe; j'entends par commander, la diſciplíner, c'eſt-à-dire, former les ſoldats pour les exercices les plus rudes & les plus fatigants, leur ôter toute eſpece de volonté, les réduire à l'obéiſſance la plus ſervile, & faire des hommes les plus indociles, des machines qui ne ſoient animées que par la voix de leurs Officiers. Tous n'ont certainement pas ce talent: il faut même convenir qu'ils peuvent être bons à la guerre ſans l'avoir; & tel eſt capable

de faire une belle marche, de bien asseoir un camp, de faire une belle manœuvre & de prendre le meilleur parti devant l'ennemi, qui n'est pas du tout propre à être le chef d'un corps. Il est donc évident qu'il ne faut confier le commandement & la discipline des troupes qu'à des gens sages & expérimentés, qui se soient trouvés, par leurs services, à portée de juger de tous les différents états du métier; aussi ne voyons-nous jamais dans les Etats où la constitution militaire est fondée sur des principes raisonnés, que l'on mette à la tête des régiments de jeunes gens sans étude & sans expérience, qui loin de savoir gouverner les autres, ne savent souvent pas se gouverner eux-mêmes.

Les gens de la premiere qualité & les Princes ne rougissent pas en Allemagne de commencer par porter le mousquet, & de passer ensuite par tous les grades avant de venir à celui de Colonel; &, pour tout dire en un mot, le *Czar Pierre* a été Tambour.

Depuis 1684. le nombre de nos régiments eſt prodigieuſement augmenté ; tant de gens en ont obtenu, que tout le monde s'eſt cru en droit d'en demander. De plus le Roi a réglé que dès qu'on ſeroit Officier Général, on ſe démettroit de ſon régiment, & a fait une grande quantité d'Officiers Généraux ; au moyen de quoi, & des perſécutions de gens deſtinés par leur naiſſance à parvenir au commandement des armées, nous ne voyons plus à la tête des régiments que de jeunes gens ſans expérience & ſouvent ſans application. A peine ſont-ils ſortis de l'Académie, ou ont-ils ſervi tant bien que mal pendant deux ou trois étés à la tête d'une compagnie de Cavalerie, qu'ils croient être mal traités, ſi on ne leur donne point le commandement d'un régiment d'Infanterie ; ils l'obtiennent bientôt, & courent avec précipitation pour ſe faire recevoir. Dès que la cérémonie en eſt faite, ils commencent à s'ennuyer dans leur garniſon ; ils courent auſſi-tôt promener leur ennu

dans toutes les villes voiſines, quoique cela ſoit expreſſément défendu : mais les égards que l'on croit devoir à un jeune Colonel, empêchent les Commandants des places d'en informer la Cour ; & ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que plus un Colonel eſt jeune, plus ils ont pour lui de ces ſortes de complaiſances. Il eſt vrai qu'ils reviennent tous les huit jours pour faire faire l'exercice à leur régiment ; mais ils ne ſont pas long-temps ſans voir qu'ils n'y entendent rien, & au lieu de s'inſtruire, ou de quitter un métier qu'ils ne veulent point apprendre, ils prennent le parti de ne plus faire prendre les armes à leur régiment : c'eſt ce qu'ils trouvent de plus expédient pour cacher leur ignorance, & pour ſe conſerver l'honneur du commandement.

A l'égard des détails de la diſcipline intérieure du corps, on ne cherche point à les en inſtruire, & rarement cherchent-ils à les connoître, c'eſt une matiere ſeche & ennuyeuſe qu'ils dédaignent ; & s'il ſe trouve

quelque Major ou Lieutenant Colonel ferme & attaché à ſes devoirs, oſera-t-il contredire en face un Colonel qui n'eſt venu que pour plaire, non pour punir, & dont peut-être il attend toute ſa fortune? Enfin las & excédé du ſoldat & de la garniſon, content d'avoir fait bonne chere aux Officiers de ſon régiment, ce Colonel au bout de deux mois part dans la ferme réſolution de revenir le plus tard qu'il pourra, pour y reſter encore moins long-temps & y faire encore moins ſon métier.

Il arrive à la Cour : la premiere choſe qu'il demande eſt la retraite d'un vieux Officier qui ne ſait que ſon métier, dont il arrange le marché avec un jeune homme aimable qui lui a tenu bonne compagnie dans toutes ſes parties de plaiſir ; c'eſt là que ſe ſont réglées toutes les affaires les plus importantes pour le ſervice du Roi ; c'eſt là qu'on a décidé & l'avancement ou la retraite de tous les Officiers du régiment ; c'eſt enfin en conſéquence des réſolutions qu'on y a

priſes, que l'on demande des congés & des graces militaires, qu'on fait ſervir l'autorité du Roi & qu'on ſacrifie le bien de ſon ſervice aux goûts, aux caprices, & aux préventions des gens les moins ſenſés.

Voilà à qui l'on confie l'exécution des loix militaires qui demandent tant de ſévérité, de vigueur & de juſtice, & l'emploi le plus important, & qui demande le plus de talents, puiſque c'eſt de lui que doivent dépendre les bonnes ou mauvaiſes qualités des troupes, & par conſéquent l'honneur, la gloire & le ſalut de la nation.

A l'égard des Lieutenants Colonels & Commandants de bataillons, nous n'aurions pas à leur reprocher le manque d'expérience, ſi l'âge & le temps ſuffiſoient ſeuls pour l'acquérir; mais combien en voyons-nous qui ſoient tels qu'ils devroient être, & qui faſſent ce qu'ils devroient faire? Comme ils ſortent du corps des ſubalternes, & que je ne puis faire mention des uns ſans parler des autres en même temps, je vais examiner en détail

leurs différents états, à commencer depuis le ſous-Lieutenant.

La Nobleſſe des provinces, c'eſt-à-dire, la plus pauvre du royaume, compoſe preſque toute cette partie du corps de l'Infanterie, à l'exception de quelques Financiers ou gens de Robe, qui par complaiſance pour leurs enfants & par le peu de talent qu'on remarque en eux pour le métier de leurs peres, leur laiſſent embraſſer celui des armes, dans la ferme perſuaſion que c'eſt celui de tous où le ſavoir & l'application ſont les moins néceſſaires ; mais ils y reſtent ordinairement fort peu de temps : & lorſqu'ils ſont en état de vivre chez eux ſans les graces du Roi, convaincus de la vanité de leur ambition, & rebutés des fatigues de la guerre, ils n'ont pas même la patience d'attendre la croix de ſaint Louis. Pour les autres, leur conduite eſt tout-à-fait différente.

Il ne naît pas un ſeul Gentilhomme dans les provinces les plus reculées de la France, qui ne ſoit deſtiné par

ſon pere, ſes parents, leurs voiſins ou amis, à entrer dans tel régiment à douze ou treize ans. Commence-t-il à s'ennuyer de la maiſon paternelle ? pere, amis, parents, voiſins, tous perſécutent le Colonel du régiment auquel il eſt deſtiné, pour lui donner un emploi. Le Colonel demande ſeulement quelle ſera ſa penſion, qui roule ordinairement ſur cinq, huit ou neuf cents livres; cela examiné, il le nomme à une Enſeigne, & le jeune Officier part avec ſon fuſil pour ſe rendre à ſa garniſon. A ſon arrivée il trouve un ancien Capitaine choiſi par ſes parents pour être ſon tuteur, qui commence par lui dire qu'il faut ſonger à ménager ſa bourſe, à être poli avec les Officiers, doux avec les ſoldats, & ſur-tout à ne les pas frapper ; d'ailleurs pas un mot de tout ce qu'il eſt néceſſaire qu'il apprenne : & comment lui en parleroit-il, lui qui l'ignore & ne ſait ni ce dont il faut l'inſtruire, ni comment il pourroit le faire.

Cependant le Lieutenant Colonel

ou le Major lui diſent qu'il eſt néceſſaire qu'il apprenne à faire l'exercice; & voilà à quoi ſe bornent toutes ſes études militaires. Alors délivré du joug & de l'autorité paternelle, emporté par la folie de la jeuneſſe & la fougue des paſſions, excité par l'exemple de ſes camarades, il embraſſe avidement la vie oiſive & libertine qu'il leur voit mener continuellement; & ſelon ceux avec leſquels il eſt lié, il la paſſe en bonne ou mauvaiſe compagnie, au Billard ou au Caffé. C'eſt là qu'il entend à tous moments fronder la diſcipline, murmurer contre l'autorité, gémir de ce que les ſoldats ſont trop fatigués par les exercices ou par les gardes, blâmer celui qui les punit le moins rigoureuſement; lui-même ſe verra bientôt ſupplié par ſon Capitaine de ne pas rendre compte au Commandant des fautes & même des crimes des ſoldats de la compagnie, qui ſeront par haſard venus à ſa connoiſſance. On lui dira qu'il en a déſerté tant pour avoir été mis en priſon; que tant ſont entrés à l'hô-

pital parce qu'on a fait l'exercice deux fois par ſemaine ; qu'un tel eſt ruiné parce qu'on l'a forcé de completter ſa compagnie ; qu'un tel a été tué dans telle affaire par les ſoldats de ſon régiment, parce qu'il en avoit frappé quelques uns ; que le ſoldat françois ne doit pas être battu ; qu'on ne le mene que par douceur & par honneur, & mille autres propos vicieux & incroyables à rapporter.

D'ailleurs un point ſeul décide de la façon dont il réuſſit dans le corps. On s'informe des facultés de ſa famille : ſi elle eſt en état de lui donner de quoi faire la retraite d'un Capitaine, c'eſt-à-dire ſix mille livres, c'eſt un ſujet à ménager, à garder, qui convient fort au régiment ; ſinon, on le néglige, on en fait peu de cas, & on ſeroit fort aiſe de le voir remplacé par un autre.

Le tableau paroîtra ſans doute chargé à tous ceux qui n'ont pas ſervi en qualité de ſubalternes dans l'Infanterie, & vécu dans la garniſon ; mais les autres conviendront qu'il eſt d'après

d'après nature & dans la plus exacte vérité.

Enfin le temps approche pour ce Lieutenant qui a déjà ſept ou huit ans de ſervice, d'aſpirer à une compagnie. Mais comment s'y diſpoſe-t-il, & quelles ſont les qualités militaires par leſquelles il prétend la mériter ? Toute la préparation qu'il y apporte, c'eſt un eſprit rempli d'une foule de fauſſes maximes ; que le métier d'un Officier eſt de monter ſa garde quand il eſt commandé, & rien de plus ; qu'il n'y a de ſolide dans l'Infanterie que l'argent que l'on peut tirer d'une compagnie ; qu'un Officier ne peut & ne doit porter ſes vues qu'à la croix de ſaint Louis ; ou, s'il eſt du nombre des élus, & par conſéquent aſſez heureux pour parvenir à la Lieutenance-Colonelle, qu'une Lieutenance de Roi doit être ſon *nec plus ultrà*, & le terme de ſon ambition. Voilà au-juſte la façon de penſer de ce Lieutenant qui eſt à la veille d'être fait Capitaine.

Cependant, pour payer la compa-

gnie qu'on ne peut refuſer à ſon ancienneté, il ramaſſe cinq ou ſix mille livres, qui pour l'ordinaire ſont la plus groſſe partie de ſa légitime; il devient plus aſſidu à faire la cour à ſon Colonel, c'eſt-à-dire à le ſuivre dans ſes parties de plaiſir; enfin il réuſſit par ſes complaiſances à faire ce qu'on appelle un accommodement, ſouvent même contre l'avis du Lieutenant-Colonel. Le voilà donc parvenu à une compagnie.

A peine a-t-il reçu ſa commiſſion, qu'il s'informe ſcrupuleuſement & du caractere du Commiſſaire, pour ſavoir quel eſt le plus petit nombre auquel on puiſſe avoir ſa compagnie, & de la quantité des ſoldats de garde, pour ſe plaindre qu'ils ſont trop fatigués du ſervice; il fait venir ſes Sergents pour leur recommander la douceur & le ſecret ſur ce qui ſe paſſera dans ſa compagnie, leur défendant même ſouvent d'en rendre compte à d'autres qu'à lui. Voilà l'eſprit dans lequel cet Officier acquiert le droit de dire: J'ai trente ans de ſervice. Si

ce Capitaine n'eſt point emporté par d'autres paſſions, il ne s'occupe que des épargnes ſordides qu'il peut faire ſur la dépenſe de ſa compagnie, cherchant par là à ſe dédommager de ce qu'elle lui a coûté, & à gagner de quoi ſe retirer & vivre tranquillement chez lui, lorſqu'il aura obtenu la croix de ſaint Louis; de ſorte qu'on pourroit compter une armée de ces petits penſionnaires qui ſont répandus dans le royaume, dont la plus grande partie, ſans être ni caducs par l'âge, ni invalides par leurs bleſſures, ont quitté le ſervice au moment où ils pouvoient y être les plus propres.

Il y a certainement des exceptions à tout ce que je viens de dire; mais j'ai parlé du plus grand nombre, & ce que j'en ai dit ne doit pas étonner. C'eſt cependant, à peu de choſe près, la même eſpece d'hommes que ceux qui compoſoient le corps de l'Infanterie ſous M. *de Turenne*, mais les événements arrivés dans l'Etat militaire depuis ce temps ont dû néceſ-

ſairement occaſioner ce grand changement.

Premiérement l'augmentation conſidérable qui s'eſt faite dans les troupes nous met dans l'impoſſibilité de choiſir des Officiers, & pour peu que nous ayions deux années de guerre un peu vive, quelque nombreuſe que ſoit la Nobleſſe en France, nous ſommes obligés de chercher des ſubalternes dans un Etat qui n'eſt point fait pour former le corps des Officiers, je veux dire le Bourgeois & le Marchand.

En ſecond lieu, la paie de l'Officier eſt ſi modique, ſur-tout en temps de guerre, qu'il lui eſt impoſſible de faire un équipage, de l'entretenir, & de vivre, s'il n'a au moins ſix cents livres de penſion de ſa famille. Il y en a un grand nombre qui par cette raiſon quittent le ſervice ou n'y entrent pas, de façon que la pauvre Nobleſſe du royaume eſt obligée de reſter dans ſa province, où elle s'abrutit & s'avilit, au lieu qu'elle ſe releveroit bientôt ſi elle pouvoit embraſſer le métier

des armes. C'eſt cette raiſon auſſi qui contribue le plus au découragement des Officiers & au dépériſſement de la diſcipline. Les appointements d'un Capitaine d'Infanterie ſont pour l'ordinaire les trois quarts de ſon bien : je ne ſais quels ils ont été autrefois ; mais ſuppoſant qu'il n'eût que la moitié de ce qu'i la aujourd'hui, ce qui eſt incroyable, ſon traitement auroit été encore infiniment meilleur, attendu que le prix des denrées eſt plus que doublé.

Les hommes ne ſe conduiſent que par intérêt ou par honneur, encore le premier motif ſe confond-il ſouvent avec le dernier ; quand ils ſe confondent, l'intérêt eſt toujours le motif le plus caché & le plus puiſſant : quoique ſon objet ſoit le plus éloigné du but où l'on doit aſpirer, il eſt cependant le terme où l'on ſe porte plus directement comme le plus ſecrettement. Or il eſt certain que la diſcipline qu'il faudroit établir ne s'accorde pas toujours avec les profits qu'on voudroit faire : elle occaſione au contraire quelquefois des pertes dont il faut ſavoir

faire un généreux ſacrifice. Mais c'eſt ce qu'on ne fait pas communément; & il arrive bien plus ſouvent que l'intérêt de l'Officier ſe trouvant oppoſé à celui du ſervice, le premier l'emporte ſur celui-ci. Le mal-être de ſon état, la modicité de ſes appointements, & la difficulté qu'il a de ſubſiſter, je ne dis pas décemment, mais ſeulement de ſubſiſter, le tiennent dans des tranſes continuelles ſur la perte d'un ſoldat, parce qu'un ſoldat eſt la quarantieme partie de ſon bien; ainſi tous ſes ſoins & toutes ſes attentions ſe fixent ſur les plus vils & les plus miſérables intérêts : de là cette impunité générale, ſource de tous les crimes. Auſſi parmi les troupes étrangeres les mieux diſciplinées, le Capitaine a un traitement beaucoup meilleur qu'en France. Et comment pouvoir eſpérer de la vigueur dans le commandement, de la vigilance dans le ſervice, de l'exactitude dans ſes devoirs, de l'émulation pour s'inſtruire, de la nobleſſe dans la conduite d'un homme continuellement mécontent de

ſon métier, occupé ſans ceſſe des moyens d'y ſubſiſter ou d'en ſortir, & attendant toujours avec impatience le moment de le quitter avec quelque ſorte d'avantage?

La miſere énerve néceſſairement l'eſprit, avilit l'ame, flétrit le courage, & engourdit infailliblement tous les talents: en un mot, un Officier doit vivre de ſon épée & en eſpérer ſa fortune; il faut donc lui donner un point de vue dont l'attrait ſoit aſſez puiſſant pour lui faire ſacrifier avec courage l'intérêt préſent à un avenir qui flatte ſon ambition. S'aveugler ſur cet article, c'eſt refuſer de remédier à des vices qui feroient la perte de l'Infanterie. Voilà ce qui regarde l'intérêt.

A l'égard de l'émulation & de l'ambition, un Officier d'Infanterie ne peut pas raiſonnablement en avoir. Les ſeuls points de vue qu'on lui propoſe aujourd'hui ſont aiſés à compter; ils ſe bornent tous à devenir Brigadier à l'âge de ſoixante ou ſoixante & dix ans; encore ſur deux mille qui entrent au ſervice à peine y en a-t-il un qui y

parvienne ; & lorſqu'il eſt honoré de ce grade, ſouvent il n'a pas davantage de quoi ſubſiſter ; quelquefois même il ſe voit réduit à craindre ſérieuſement d'être fait Officier Général, parce qu'en quittant ſon emploi, il ne lui reſte pas de quoi vivre, je ne dis pas en Officier de ce rang, mais même en ſimple particulier. Obtenir au même âge une Majorité, ou une Lieutenance de Roi de cinq ou ſix mille livres de rente, & ce ſont les bonnes ; que cela eſt rare ! & quels moyens ne faut-il pas employer pour y parvenir !

Les uns, perſuadés du crédit de la famille de leur Colonel, ſacrifient le ſervice du Roi avec la plus baſſe complaiſance, & négligent tout ce qui peut être avantageux à l'honneur du régiment, dès que cela peut déplaire à leur Colonel. Si un Lieutenant ou un Enſeigne a eu le bonheur de lui plaire, dès-lors c'eſt un homme capable, & ce Colonel eſt le premier à conclure le marché ou la retraite d'un ancien Capitaine, pour procurer à ce

jeune Officier une compagnie au préjudice même de ſes anciens.

Les autres d'un rang plus élevé, incertains du ſuccès que pourroient avoir de pareilles baſſeſſes., ou trop fiers pour s'y ſoumettre, cherchent à ſe brouiller avec lui, le contrediſent en tout, tâchent de former un parti dans le régiment, &, à tort ou à raiſon, font profeſſion d'être toujours d'un avis contraire au ſien. Il s'enſuit de tout cela que le régiment eſt ſans ſubordination & ſans diſcipline. La Cour en eſt informée, & d'un autre côté la famille du Colonel emploie tout ſon crédit pour faire placer un Lieutenant - Colonel ſi incommode. Comme les Officiers de ce rang ſavent que ce ſont les moyens les plus ſûrs & les plus courts pour parvenir à être placés, & qu'ils n'ont rien autre choſe à eſpérer pour l'ordinaire, quand ils ſerviroient encore vingt ans de plus, il eſt rare qu'ils prennent d'autres voies que celle dont je viens de parler. Les plus ſages & les plus ſenſés ſont ceux qui voyant au bout de trente-cinq

ans leur ſanté épuiſée & leur bien entiérement conſommé, abandonnent avec une petite penſion de retraite une vie ennuyeuſe & pénible, dont le terme n'a rien d'utile ni de flatteur pour l'ambition.

C'eſt ainſi que ſe termine la carriere de tous nos Officiers. Ils entrent au ſervice avec une ardeur folle & démeſurée, y vivent dans une ignorance & une oiſiveté criminelles, & le quittent avec un dégoût & un mépris trop bien fondés; au lieu qu'il n'y a pas encore ſoixante ans que l'on trouvoit dans pluſieurs régiments d'Infanterie des Capitaines capables de commander en ligne une diviſion; & j'ai oui dire à pluſieurs anciens Militaires qu'il en étoit ſorti de très-bons Officiers Généraux, qui ſervoient encore il y a trente ou quarante ans, & qu'à la révocation de l'édit de Nantes en Octobre 1685. pluſieurs de ceux qui quitterent le ſervice devinrent Officiers Généraux chez l'étranger.

A l'égard de nos Officiers Majors, dont je n'ai pas encore parlé, c'eſt la

partie la mieux compoſée de l'Infanterie, & peut-être ſans eux aurions-nous perdu tout-à-fait l'idée de la diſcipline. Ce qui les rend plus attentifs au bien du ſervice, c'eſt qu'en étant chargés plus particuliérement que les autres, & n'ayant point de troupes à eux, ils ont moins d'intérêt à y être contraires; la plupart cependant, par foibleſſe ou par complaiſance pour leurs camarades, dont ils craignent les reproches & l'inimitié, ſe relâchent ſur le ſervice & ſur la diſcipline, & renferment pour toujours en eux-mêmes des talents, qui ne les conduiroient à rien qu'à troubler le repos & la douceur journaliere de leur vie. D'ailleurs leur traitement eſt ſi modique, que tous ſont obligés, pour ſubvenir aux frais indiſpenſables de leurs emplois, de recevoir une certaine ſomme du Capitaine, qui leur ſeroit infailliblement retranchée, s'il arrivoit qu'une compagnie, quelque foible qu'elle ſoit, ne paſſât pas pour complette à la revue du Commiſſaire; de façon que les Majors, dont la

principale fonction eſt de maintenir la diſcipline & de faire exécuter les loix militaires, ſe trouvent aujourd'hui réduits à faire tout le contraire, à tromper journellement le Roi, & à recevoir pécuniairement de leurs camarades le ſalaire de leur infidélité. Dans tous les autres ſervices le Major eſt la troiſieme perſonne du régiment, & c'eſt un Quartier-Meſtre, ou Aide-Major, qui eſt chargé de toute la diſtribution, des comptes & des logements. D'un autre côté les Aides-Majors chez nous exercent un emploi fort pénible & fort laborieux, ſur-tout en campagne; & comme il ne leur donne pas de quoi ſubſiſter, dès qu'ils ont obtenu la commiſſion de Capitaine, ils emploient tous les moyens, juſqu'à négliger leurs fonctions, pour qu'on les faſſe paſſer à une compagnie: auſſi ne voit-on à préſent gueres d'anciens Officiers remplir cette charge; l'on eſt contraint de la donner à des Lieutenants qui veulent bien l'accepter pour obtenir la commiſſion.

Pour ce qui eſt du ſoldat, je crois

qu'il ne peut être d'une meilleure eſpece qu'en France ; nous le tirons de la campagne & des villes. Le payſan eſt pour l'ordinaire fort ingambe, brave & vigoureux. L'artiſan n'eſt pas toujours de même : élevé dans les villes, énervé par la débauche & le libertinage, ſouvent il eſt plus intelligent que les autres, mais il ne peut acquérir qu'au bout d'un certain temps les mêmes qualités ; & lorſqu'il eſt bien commandé, on en trouve parmi ceux-là de fort inſtruits, & dont on fait de fort bons bas Officiers, pourvu qu'on puiſſe parvenir à les rendre ſages & dociles. Au reſte, c'eſt une grande erreur de croire que nos ſoldats ne peuvent être ni ſi obéiſſants ni ſi bien diſciplinés que les Allemands. J'en ai vu chez les *Pruſſiens* dont la diſcipline journaliere eſt des plus ſéveres, & chez qui le moindre faux-pas & la moindre négligence ſont punis de cent coups de bâton ; & je les ai remarqués par leur propreté, leur adreſſe & leur ſoumiſſion : il eſt vrai qu'ils ſont naturellement plus curieux,

plus raiſonneurs, plus cauſtiques que les ſoldats des autres nations. De là le peu de reſpect & de confiance qu'ils ont pour leurs Officiers, dont le mal-être & l'état indécent les met quelquefois au deſſous du ſoldat, pour peu qu'il ſoit né d'une famille honnête, & qu'il ait été à portée de recevoir une certaine éducation, comme il eſt aſſez ordinaire. Tel eſt le ſoldat françois; & quoiqu'il manque des qualités les plus eſſentielles au ſoldat, qui ſont l'obéiſſance & la ſoumiſſion, j'avouerai cependant que je n'en connois pas qui ait un meilleur fonds, & qui ſoit plus propre à former d'excellentes troupes.

Voilà tout ce que j'ai pu voir & entendre des cauſes & des effets de notre indiſcipline; tout le monde en ſent les inconvénients & en appréhende les ſuites. Le Roi veut les prévenir: c'eſt dans ce deſſein que depuis peu de temps l'on nous a donné tant de ſages ordonnances & de bons réglements pour le ſervice. Qu'il me ſoit cependant permis de le dire, l'u-

ſage y prévaut ſans ceſſe, & ſouvent aux dépens de la raiſon. C'eſt aſſez chez nous qu'une choſe ait été ou qu'elle ſoit, pour qu'elle doive toujours être ; il y a tel point qui paroîtroit un monſtre aux yeux des plus expérimentés, & dont la propoſition ſeroit univerſellement ſifflée, s'il étoit aujourd'hui queſtion de l'introduire ; il y a, dis-je, tel point que l'uſage, dont l'origine eſt inconnue, a conſacré pour jamais, & que perſonne n'oſeroit prendre la liberté d'attaquer. Eſt-ce donc avec ſi peu d'examen & tant de prévention qu'on doit décider de ce qui détermine le ſort des Princes, des peuples & des empires ?

On convient cependant aſſez que la plupart de nos ordonnances ſont bien faites & bien digérées, mais elles ſont ſi prodigieuſement multipliées, qu'à peine eſt-il poſſible à un Officier très-appliqué de les bien entendre & d'en être parfaitement bien inſtruit. D'ailleurs cette multiplicité de loix a quelque choſe d'indécent, on peut même dire de dangereux pour l'au-

torité ; c'eſt une preuve certaine de leur inexécution. Il ſeroit bien plus avantageux pour le ſervice, de ſupprimer celles qui ſont mépriſées, ce qui abrégeroit conſidérablement le Code militaire, que d'en faire de nouvelles ſur les mêmes ſujets, qui ne ſont que publier l'impunité & autoriſer la déſobéiſſance. Il eſt inutile d'eſpérer que l'on parviendra, dans les ordonnances, à prévenir tous les cas qui peuvent arriver. Les circonſtances varient à l'infini, ſur-tout les crimes & les délits militaires : quand on veut s'en tenir à la lettre de la loi, on eſt ſouvent très-embarraſſé ; & il eſt facile à ceux qui ſavent l'interpréter, d'en changer ou d'en éluder le ſens. Convenons donc enfin que les loix ne ſuffiſent point pour faire des armées ; qu'il faut des loix vivantes à la tête des troupes, & qu'il eſt bien plus facile à un Prince de faire d'excellents Capitaines qu'une ordonnance ſans défauts.

Avant que d'expoſer les moyens qui paroiſſent les plus convenables pour parvenir

parvenir à un but ſi néceſſaire, il eſt eſſentiel que je diſe un mot de l'ordonnance de nos bataillons. Avant la réforme des piques, ils étoient partagés en trois manches ; celles de la droite & de la gauche étoient compoſées de nos Mouſquetaires, & celle du centre des Piquiers. Conſéquemment à cette diſpoſition, il y avoit trois drapeaux par bataillon (*), un pour chaque manche, au milieu de laquelle il étoit placé ; au moyen de quoi il étoit facile à chaque ſoldat de reconnoître ſa place dans une mêlée ou dans un déſordre, parce qu'une

(*) Le Journal de Trévoux s'exprime ainſi ſur cet endroit : " Nous avons remarqué dans „ cet ouvrage un point de notre ancienne diſ„ cipline que nous n'avons pu vérifier : c'eſt „ que dans nos anciens bataillons alors diviſés „ par *manches, chaque manche avoit ſon dra„ peau, au milieu de laquelle il étoit placé.* Nous „ n'oſerions pas douter de ce fait, ſi nous étions „ bien ſûrs qu'il n'eût pas été inſéré dans l'ou„ vrage par une main étrangere, ou laiſſé par „ une complaiſance trop facile. „ On nous avertit que l'Auteur du traité des Légions a vu ce point de critique, & qu'il l'a fort approuvé; c'eſt la raiſon pour laquelle nous l'inſérons ici.

manche n'étant compoſée que de deux cents hommes que je ſuppoſe rangés à quatre de hauteur, elle n'en avoit que cinquante de front, & il étoit extrêmement aiſé à un ſoldat, même au moins intelligent, de ſavoir à quelle diſtance à peu près, & de combien d'hommes il étoit éloigné du drapeau; il étoit rare qu'il le perdît de vue; il pouvoit au premier coup d'œil reconnoître ſon rang & ſa file. Chacune de ſes manches faiſoit, pour ainſi dire, un bataillon; ce qui rendoit la manœuvre plus diſtincte, & les commandements plus faciles. Auſſi lorſqu'il étoit queſtion de ſe rompre, ne parloit-on jamais que par manche, demi-manche, & quart de manche; ce qui prouve que chaque manche étoit regardée comme un corps ſéparé: comme aujourd'hui nous diſons demi-rang, quart de rang, demi-quart de rang, en commandant au bataillon entier. Ces manches avoient de petits intervalles entr'elles; & moyennant cette diſpoſition, l'une des trois pouvoit être rompue & ſe rallier ſans

mettre la moindre confuſion dans les deux autres : enfin chaque manche manœuvroit comme font aujourd'hui nos bataillons.

Depuis la ſuppreſſion des piques, l'Infanterie eſt reſtée à peu de choſe près dans la même forme. La force de nos bataillons a peu varié, on ne s'eſt jamais éloigné du nombre de ſix cents hommes, ſoit au deſſus, ſoit au deſſous ; & en commençant la campagne, on peut les compter ordinairement ſous les armes ſur ce pied-là : mais le fuſil étant devenu la ſeule arme de l'Infanterie, il ne s'eſt plus trouvé de diſtinction dans nos bataillons ; ils n'ont plus fait qu'un même corps, qu'on a cru ne devoir pas ſéparer en ordre de bataille, & qu'on fait marcher & manœuvrer comme on faiſoit autrefois une ſeule manche. Quelquefois auſſi les bataillons ſe ſont trouvés réduits au tiers en ſortant de campagne ; c'eſt ſans doute ces raiſons qui ont déterminé à réunir les trois drapeaux dans le centre.

Dans cette diſpoſition ils ne ſer-

vent preſque plus à l'uſage auquel ils ſont deſtinés, qui eſt d'être le point de vue & le point de ralliement de toute la troupe à laquelle ils ſont attachés ; parce qu'en ſuppoſant nos bataillons à cent cinquante de front, il arrive ſouvent qu'en paſſant dans un bois, dans des haies ou buiſſons, & même lorſqu'un bataillon fait grand feu, les ſoldats de la droite & de la gauche ne voient plus les drapeaux ; s'ils ſont rompus, ils ne ſavent plus de quel côté ſe rallier ; s'il faut marcher en avant, ils ſe jettent ou ſur leur droite ou ſur leur gauche, parce qu'ils ignorent à quelle diſtance ils ſont des drapeaux.

Quand il faut rallier un bataillon, il eſt néceſſaire que ceux de la droite & de la gauche attendent que ceux qui ſont plus près du centre ſoient rangés, parce que la grande diſtance d'eux aux drapeaux les empêche de reconnoître au premier coup d'œil le terrein où doit être leur compagnie. D'ailleurs cette grande étendue de cent cinquante files qui n'ont aucun

intervalle entr'elles, & qui doivent marcher ſerrées, eſt très-difficile à mouvoir ſans flottement; ce qui oblige à marcher fort lentement, encore le plus ſouvent les bataillons crevent & ſe rompent; accident auquel on ne peut remédier qu'en faiſant halte; & ſi cela arrive en préſence de l'ennemi, on court grand riſque d'être battu: le ſoldat ſe trouve hors de ſon rang & de la vue de ſon Officier, & a bien plus de facilité pour ſe cacher ou pour s'enfuir. C'eſt pour éviter de pareils inconvénients dans la Cavalerie qu'on la range par eſcadrons, ſans quoi il ſeroit impoſſible de la faire bien marcher. On verra dans la troiſieme partie pourquoi j'ai été obligé de faire cette digreſſion.

Fin de la premiere partie.

SECONDE PARTIE.

De la Légion.

POUR obvier à tous les abus & inconvénients dont je viens de parler, & donner à l'Infanterie françoiſe une conſtitution & une ordonnance meilleures que celles qu'elle a aujourd'hui, il eſt néceſſaire d'employer des remedes prompts, faciles, & convenables au génie de la nation, mais cependant efficaces; & certainement rien n'eſt ſi aiſé.

M. le Maréchal de Saxe compoſa en 1732. un ouvrage ſur la Guerre; & voici ce qu'il y dit. " Les Romains „ ont vaincu toutes les nations par „ leur diſcipline. Ils ſe ſont fait de „ la guerre une étude & une médi- „ tation continuelle. Ils ont toujours „ renoncé à leurs uſages, ſi-tôt qu'ils „ en ont trouvé de meilleurs; diffé- „ rents en cela des autres peuples,

„ qu'ils ont vaincus pendant pluſieurs
„ ſiecles, ſans que ceux-ci aient ſongé
„ à ſe corriger. Leurs Légions étoient
„ ſi formidables, qu'une ſeule entre-
„ prenoit les plus grandes choſes.
„ *C'eſt ſans doute un Dieu*, dit Ve-
„ gece, *qui leur inſpira la Légion.*
„ C'eſt ce qui m'a fait réfléchir ſur la
„ compoſition de la Légion avec toute
„ l'attention poſſible, & m'a rendu
„ plus ſenſibles les défauts de notre
„ Infanterie. „

Comme il eſt à préſent queſtion d'un changement dans l'Infanterie, M. le Maréchal de Saxe propoſe de la former en Légions. Nous en avons eu du temps de *Louis XI.* & le militaire en France eſt aujourd'hui ſur un pied ſi conſidérable, qu'on peut ſans aucune difficulté y former des corps d'Infanterie dignes de porter le nom de Légion, & capables d'en remplir l'idée: il y a peu d'autres Puiſſances qui ſoient en état d'en faire autant.

Chaque Légion ſera donc compoſée de quatre régiments, chaque régiment de quatre bataillons, chaque bataillon

de quatre compagnies, & chaque compagnie de quatre eſcouades. Il y aura de plus à chaque régiment une compagnie de cinquante Grenadiers à pied, une autre de cinquante Grenadiers à cheval, & une troiſieme de cinquante hommes armés à la légere. Chaque compagnie de Grenadiers à cheval ſera compoſée d'un Capitaine, d'un Lieutenant, d'un Maréchal des logis, de quatre Brigadiers, de quarante-quatre Grenadiers, & d'un Tambour. Toutes les autres compagnies ſeront pareillement compoſées d'un Capitaine, d'un Lieutenant, de deux Sergents, de quatre Caporaux, de quatre Anſpeſſades, de quarante Grenadiers ou Fuſiliers, & d'un Tambour. Chaque bataillon aura un Commandant & un Enſeigne; chaque régiment un Colonel, un Lieutenant-Colonel, un Aide-Major & un Sous-Aide-Major; & chaque Légion un Général légionnaire, un Major légionnaire, un Aumônier, un Chirurgien & un Tambour-Major.

Les Grenadiers à cheval ſeront armés & équipés comme les Dragons ; les Grenadiers & Fuſiliers ſeront armés & équipés comme ils le ſont aujourd'hui ; & les armés à la légere auront des fuſils de chaſſe, une bayonnette & une cartouche ſeulement.

Tout l'habillement de la Légion ſera uniforme, réglé comme il plaira au Roi, & ſe fera par le moyen de la maſſe ordinaire. Le détail des différentes paies ſe trouvera ci-après.

La Légion déſormais tiendra lieu de brigade, & en ſera une perpétuelle, qui ſubſiſtera en temps de paix comme en temps de guerre, & qui aura évidemment pluſieurs avantages ſur la brigade. Elle campera, marchera & combattra enſemble, à moins d'un ordre contraire. Rien n'eſt ſi ſimple ni ſi avantageux que ſon ordonnance pour la facilité des manœuvres, quoique ce ſoit un corps de plus de quatre mille hommes en y comprenant les Officiers ; elle eſt encore plus aiſée à mouvoir qu'un ſeul bataillon. Elle eſt naturellement diviſée en toutes ſortes

de nombres pairs, & par conſéquent ſuſceptible de toutes ſortes de formes & d'arrangements. Les commandements en ſont ſimples & uniformes; un Officier qui en a vu une & qui l'a commandée, peut les commander toutes de même, & il eſt sûr d'être également entendu de toutes. Quel que ſoit le terrein où elle eſt obligée de combattre, elle peut toujours le faire avec avantage, par la diſpoſition qu'elle peut prendre, & ſa facilité à varier avec beaucoup de promptitude ſuivant le beſoin. Elle eſt mêlée d'Infanterie & de Cavalerie, & d'une Cavalerie élevée, formée & tirée de cette Infanterie, qui a autant d'attachement pour elle que ces deux corps ont aujourd'hui d'averſion l'un pour l'autre. Elle eſt faite au feu & aux manœuvres de l'Infanterie, & compoſée de vieux ſoldats braves & connus, que leur âge, leurs bleſſures, ou leur marche rendent peu propres au métier de Fantaſſin.

Un autre avantage conſidérable qu'a la Légion ſur la brigade, eſt que

celle-ci étant formée de régiments qui ſouvent ne ſe connoiſſent point du tout, ils ont beaucoup moins de confiance les uns aux autres, à cauſe de la bigarrure & de la différence qui ſe trouve dans leur façon de ſervir. Les mêmes mots ne ſignifient pas les mêmes choſes chez eux, & il eſt rare que les batteries des uns ſoient intelligibles aux autres; quelquefois ils ſont de nations différentes, & par cette raiſon ils ont plus de peine à s'accorder. D'ailleurs leur compoſition varie pluſieurs fois dans une campagne, & les régiments qui ne ſont point chef ſont obligés de changer autant de fois leur façon de ſervir. Le Brigadier qui regarde ordinairement les régiments, autres que le ſien, comme étrangers pour lui, ne ſe mêle que très-peu, ou point du tout, de ce qui eſt du détail du ſervice & de la diſcipline, & n'en eſt, pour ainſi dire, Brigadier que le jour d'une action; & alors le peu de connoiſſance que le chef & le corps ont l'un de l'autre, devient extrêmement nuiſible aux deux & au ſervice.

Je commencerai par demander qu'on ne ſe prévienne pas contre les gros appointements que je propoſe pour un nombre d'Officiers ; l'on verra à la fin que la dépenſe des Légions eſt moindre de quelques millions que celle d'un pareil nombre d'Infanterie ſur le pied qu'elle eſt aujourd'hui ; ſans compter que tous les Officiers de l'Etat Major, qui ne ſont point obligés d'aller en recrue, ne devront recevoir aucun appointement pour le temps de leurs abſences, & qu'il ne ſera plus accordé de relief à moins de cas extraordinaires, & qui regardent la ſanté.

Le Général légionnaire aura douze mille livres par an, tant en temps de guerre qu'en temps de paix, parce qu'il eſt abſolument néceſſaire que le chef d'un corps ait un état décent, & qu'il puiſſe vivre convenablement à ſa dignité. Ce traitement rendra le ſervice plus reſpectable pour les étrangers, & fera un point de vue deſirable pour tout le Militaire, qui ſera déſormais à portée d'y prétendre. Ce

Général ſera choiſi maintenant & toujours parmi les meilleurs Lieutenants-Colonels d'Infanterie, ſans avoir égard au régiment ni à l'ancienneté. Ce doit être un homme expérimenté, ſage, connu pour tel dans les troupes, & par conſéquent reſpecté ; qui ſache parfaitement bien le ſervice, entende la diſcipline & les manœuvres de l'Infanterie, & ſur-tout qui ait le talent de commander. En ſuppoſant que le Roi transformât en Légions cent ſoixante-deux bataillons françois, qu'il a actuellement à ſon ſervice, ce qui en feroit pour l'Infanterie ſeule trente & quelque choſe de plus ; il eſt à croire que l'on trouveroit aujourd'hui un nombre ſuffiſant de bons Officiers pour mettre à la tête de ces Légions, & que par la ſuite le nombre de ſujets capables de remplir cette dignité ſeroit ſans comparaiſon beaucoup plus grand qu'il ne l'eſt à préſent.

Le Général légionnaire auroit le même grade, & feroit le même ſervice que fait aujourd'hui le Briga-

dier, qui dès-lors ſeroit ſupprimé ; &, comme lui, il deviendroit Maréchal de camp, lorſque le Roi jugeroit à propos de l'avancer ; mais alors il quitteroit la Légion. Ce ſeroit lui qui propoſeroit pour le remplacement de tous les emplois vacants dans l'Etat Major de la Légion ; comme Major, Lieutenant-Colonel, Commandants de bataillons, Aides-Majors & Sous-Aides-Majors : enfin tant qu'il ſeroit à la tête d'une Légion, il ne s'en abſenteroit point, à moins de quelques raiſons très-fortes, auquel cas il pourroit obtenir un congé du Roi.

Il eſt évident qu'un tel Officier à la tête d'un corps, en connoîtroit parfaitement tous les ſujets ; & que n'ayant d'autre intérêt que celui du ſervice, & ſa fortune ne dépendant que du Roi & de ſa capacité, la Cour ſeroit très-bien inſtruite de tout ce qui ſe paſſeroit dans l'Infanterie, du mérite des Colonels & des autres Officiers attachés à leur métier, & des différents talents de chacun,

que ce Général auroit ſoin de cultiver & d'employer. Reſpectable par ſon expérience, ſes ſervices & ſon rang, le Général légionnaire ſeroit naturellement craint & conſidéré ; deux choſes abſolument néceſſaires pour le chef d'un corps.

Le Colonel pourroit être choiſi, comme aujourd'hui, parmi les jeunes gens deſtinés par leur naiſſance à commander des régiments, qui continueroient à être vendus, excepté qu'en ſuppoſant que toute l'Infanterie françoiſe fût formée en trente Légions, le Roi pourroit obliger les vingt-trois nouveaux Colonels qu'il feroit pour en mettre un à la tête de chacun des ſix vingt régiments, à donner chacun trente mille livres, ce qui eſt le prix ordinaire des derniers régiments d'Infanterie ; & au moyen de ſix cents quatre-vingt-dix mille livres qui en proviendroient, & de cent vingt ou cent trente mille qu'il y ajouteroit, on pourroit rembourſer tous les Colonels de ce qu'ils ont payé au deſſus de trente mille livres, & tous

ſe trouveroient alors réduits uniformément à ce prix ; ce qui feroit encore un débouché pour de jeunes gens de grande naiſſance, qui ſont peu riches, & qu'il eſt convenable d'avancer lorſqu'on leur connoît de la bonne volonté & des talents. Ces Colonels continueroient de propoſer pour le remplacement des emplois vacants de leurs régiments, excepté tous ceux qu'on a marqués plus haut.

De cette façon la ſubordination ſeroit très-bien établie, & le Colonel conſerveroit toujours une autorité convenable dans ſon régiment : il ſeroit à portée d'apprendre ſon métier, & de demander des leçons & des conſeils au Général, qui ſeroit naturellement fait pour lui en donner ; au lieu qu'aujourd'hui, par un faux reſpect humain, il ne ſait à qui s'adreſſer, & quelquefois ceux qu'il conſulte ſont intéreſſés à le tromper : il trouveroit dans la même Légion une occaſion d'émulation par les trois camarades qui y ſerviroient avec lui ; au lieu qu'aujourd'hui, abandonné à ſa ſeule volonté,

volonté, & pour ainſi dire, iſolé à la tête de ſon régiment, aucun exemple ne réveille ſon ardeur & ne le tire de la léthargie commune. Par ce moyen on éviteroit ſûrement dans l'Infanterie un grand malheur, qui cauſe la perte totale de la ſubordination, & qui entraîne après ſoi tous les autres défauts militaires, je veux dire, celui de mettre à la tête des corps des enfants ſortant du College, entiérement incapables de les commander par leur peu d'expérience, & portés ſans ceſſe par leur jeuneſſe effrénée à des choſes abſolument contraires au ſervice militaire.

Ces jeunes Colonels ſeroient toujours ſous les loix d'un véritable Militaire, qui modéreroit leur fougue, les inſtruiroit, & formeroit leurs idées ſur des principes qu'ils ne perdroient point de vue, quand ils deviendroient Officiers Généraux. Car il faut que ces Colonels paſſent tout d'un coup au grade de Maréchal de camp, & ne puiſſent jamais devenir Généraux légionnaires. C'eſt alors qu'ayant

pris une bonne teinture du ſervice dans l'Infanterie, l'on pourra voir s'ils ont les qualités requiſes pour de plus grands commandements.

Sur le pied où ſont les choſes à préſent, un Colonel devient quelquefois Brigadier & Maréchal de camp, ſans que perſonne ait été à portée d'approfondir ſes talents, & de connoître au vrai la capacité qu'il a dans ſon métier. Je n'oſe parler de certaines manœuvres déshonorantes, comme de vendre des emplois, & d'autres qui ſe ſont faites pour des habillements ; ce qui dans la Légion ne pourroit plus avoir lieu : tout le monde ſait que pluſieurs Colonels en ont été autrefois accuſés. Les Colonels rouleroient entre eux dans la Légion ſuivant leur ancienneté.

Des Officiers Généraux formés à de pareilles écoles, auroient certainement acquis en obéiſſant l'art de commander, & pourroient être plus inſtruits qu'ils ne le ſont aujourd'hui, de tout ce qui concerne la Cavalerie & l'Infanterie, parce qu'il y a tel

Colonel d'Infanterie, lequel devient Maréchal de camp, qui n'a jamais eu à commander pendant vingt-quatre heures, ni à faire manœuvrer une troupe de cinquante maîtres. Sa paie ſera de trois cents livres par mois.

Le Lieutenant-Colonel continuera de l'être, & pour en faire le nombre de cent vingt, le Roi nommera aujourd'hui à cette dignité les premiers Commandants de bataillons de l'Infanterie. Il continuera de ſeconder le Colonel en toutes ſes fonctions, & en ſon abſence il en remplira tout le ſervice ; ce ſera dans la ſuite le plus ancien Commandant de bataillon qui montera à ce grade. Il n'eſt pas douteux qu'un Lieutenant-Colonel, qui aura pour point de vue de devenir inceſſamment Général légionnaire, & qui ſait que ſa fortune ne dépend du caprice de perſonne en particulier ; mais qu'il ne pourra parvenir à ce poſte que ſur les bons témoignages qui reviendront au Roi de ſes ſervices, tant par tous les Colonels de la Légion que par le Gé-

néral ; il n'eſt pas douteux, dis-je, que ce Lieutenant-Colonel ſacrifiera tout pour y parvenir, & ſera uniquement attaché à ſes devoirs. On ne le verra point affecter une mauvaiſe ſanté, & négliger ſon métier pour obtenir une ſimple Lieutenance de Roi, pour peu qu'il ſe ſente en état de parvenir à la tête de la Légion ; & je ſuis certain que tout Lieutenant-Colonel, qui pour lors demanderoit à être placé, devroit effectivement l'être, parce qu'il n'auroit que de très-bonnes raiſons pour le demander. Sa paie ſera de deux cents cinquante livres par mois ; elle eſt ſuffiſante pour le faire vivre décemment.

Les Commandants de bataillons conſerveroient auſſi leur emploi ; & pour en faire le nombre de quatre cents quatre-vingt, le Roi choiſiroit parmi les Capitaines d'Infanterie, ſans avoir égard à l'ancienneté, ſur la propoſition qui lui en ſeroit faite, comme je l'ai dit ci-deſſus ; & à l'avenir ils ſeroient toujours choiſis de même parmi les plus appliqués au

ſervice. Ils auroient deux cents livres d'appointements par mois, au moyen de quoi ils pourroient avoir un état honnête.

C'eſt dans cet emploi qu'on commencera à mieux connoître les talents d'un Officier, qui n'ayant plus de troupes à lui, ſe livrera tout entier à ſes devoirs & à la diſcipline : lorſqu'il y parviendra, il ſera encore en état, par ſon âge & ſes fonctions, de s'inſtruire & de s'appliquer davantage à ſon métier. D'ailleurs, il eſt certain, qu'en ôtant aux Colonels, Lieutenants-Colonels & Commandants de bataillon, l'entretien de leurs compagnies, c'eſt les rendre totalement au ſervice, les délivrer de toutes ces complaiſances ou intérêts qui ſouvent les font pécher contre la diſcipline, & en faire ce que ſont nos bons Majors d'aujourd'hui. C'eſt des Commandants de bataillons, des Lieutenants-Colonels, & même des Aides-Majors & Capitaines, que ſe tirera le Major légionnaire, qui déſormais fera toutes les fonctions de

Major de brigade, au moyen de quoi celui-ci ſera totalement ſupprimé. On propoſe de lui donner ſix mille livres d'appointements. Cela paroîtra conſidérable : mais auſſi ſon emploi l'eſt-il beaucoup ; & il faut qu'il ſoit en état, même pendant la paix, d'avoir des chevaux convenables à ſon emploi, & qu'il ſe maintienne toujours dans l'habitude de commander à cheval : de plus il ſera ſouvent dans la néceſſité de ſe tranſporter d'une garniſon à l'autre, lorſque la Légion ſera ſéparée ; & il eſt décent qu'il ne ſoit plus aux gages des Capitaines, comme cela ſe pratique aujourd'hui ſous le prétexte de frais de Secretaire & autres. Enfin j'ai cru qu'il étoit important de rendre cet emploi deſirable : il eſt pénible, & demande beaucoup de talents ; d'ailleurs il n'y en aura plus que trente dans toute l'Infanterie : l'on doit eſpérer que l'on trouvera aujourd'hui un nombre ſuffiſant d'Officiers pour le bien remplir, & dans la ſuite il s'en formera ſans comparaiſon bien plus que par le paſſé.

Juſqu'à préſent les Officiers Majors ont été, pour ainſi dire, chargés ſeuls de toutes les fonctions les plus importantes & les plus fatigantes du métier : cependant leur traitement eſt fort modique en temps de paix, & encore plus en temps de guerre ; ce qui met pluſieurs Officiers, qui y ſeroient fort propres, dans l'impoſſibilité de s'y attacher. Les Aides-Majors ſeront tels, & auront les mêmes fonctions qu'aujourd'hui. Ils auront dix-huit cents livres d'appointements, au moyen de quoi, & ayant pour point de vue la majorité légionnaire, ils ne chercheront point à quitter leur emploi pour une compagnie, & s'attacheront vraiſemblablement à un métier qui deviendra bien plus agréable à faire, parce qu'au lieu d'être continuellement contrariés, comme ils le ſont aujourd'hui dans leurs fonctions, ils ſe trouveront appuyés & ſecondés par le Général légionnaire.

A l'égard des Sous-Aides-Majors, ce ſeront des Enſeignes ou Lieutenants qu'on choiſira pour cet emploi, qui

eſt exercé aujourd'hui de même par eux, mais ſans aucun appointement; ce qui fait qu'aucun ne s'y attache, & qu'on eſt obligé d'en changer ſouvent. Ils auront ſoixante livres par mois. Avec de pareils Officiers Majors, on ſeroit ſûr que les loix militaires ſeroient obſervées également & uniformément dans tous les corps, parce qu'ils ſont l'ame de la diſcipline, & qu'ils dépendroient plus du Général légionnaire que des Colonels.

A l'égard des Capitaines, des Lieutenants & des Enſeignes, ils ſeront tels qu'ils ſont aujourd'hui, & feront le même ſervice. L'état de Capitaine dans la Légion, eſt meilleur que par le paſſé, attendu la diminution de leurs frais ordinaires, & l'augmentation des paies, des gratifications, & de l'argent pour la conduite des recrues. Enfin, tous les Officiers auront de quoi vivre conformément à leurs grades; mais ce ſont les points de vue qu'on leur préſente, qui peuvent ſeuls les attacher à leur métier :

d'ailleurs il eſt certain, qu'étant un peu plus aiſés par rapport aux appointements, ils ne ſacrifieront plus à de vils intérêts un devoir qui devient aujourd'hui d'une plus grande importance pour eux.

Pour ce qui eſt du ſoldat, on ſait aſſez qu'il eſt ce qu'on le fait être; & certainement il ſera bon : le Capitaine ſera bien en état d'entretenir ſa compagnie, & tant de gens ſeront intéreſſés à y veiller, qu'il lui ſera impoſſible d'y manquer en aucun point.

Les armés à la légere ſeront toujours choiſis dans les compagnies ordinaires de Fuſiliers ; ils doivent être jeunes, alertes, ingambes, vigoureux, & bien exercés à tirer. Ces troupes ſeront d'un grand ſecours pour un jour de combat, & pour toutes les entrepriſes d'une prompte & vive exécution. Leur Capitaine ne ſera bréveté que comme Lieutenant, & ne paſſera à une compagnie de Fuſiliers que quand il aura bien ſervi à la tête de celle-là.

Les Grenadiers à cheval ſeront compoſés de tous les ſoldats braves & bien connus, qui ne ſeront plus en état de ſervir à pied, ſoit par leurs infirmités, ſoit par leurs bleſſures : ils ſeront de même tirés des compagnies ordinaires, & leurs Officiers du régiment au gré du Colonel. Cette troupe ſera d'une grande utilité, tant pour donner à tous les Officiers de la Légion une idée du ſervice de la Cavalerie, que pour tous les détachements où l'on aura beſoin de troupes ſûres & légeres. D'ailleurs cette troupe ſera toujours complette, & pourra marcher dans les occaſions où le beſoin ne demande qu'un petit corps de Cavalerie ; mais ſur-tout un jour d'affaire générale, elle ſera d'une utilité infinie ; & je la crois dans ce moment capable de décider du ſort d'une bataille, ainſi qu'on pourra le voir ci-après. Le Capitaine aura un pareil traitement qu'a aujourd'hui un Capitaine de Dragons, & ſera par conſéquent fort bien pour un Capitaine d'Infanterie. Les Grenadiers à

pied ſeront en plus petit nombre qu'aujourd'hui, & ſeront au moins auſſi bons ; j'eſpere que les armés à la légere ſerviront à les ménager un peu, attendu qu'aujourd'hui un Officier Général ne peut faire un pas s'il n'a une eſcorte, ni une promenade où l'on ne faſſe marcher inutilement des Grenadiers. Au moyen des armés à la légere on leur ſauvera toutes ces corvées, & nous conſerverons des gens faits ſeulement pour les occaſions d'importance, & où il faut néceſſairement des troupes d'une bravoure & d'une fermeté reconnues ; c'eſt ainſi qu'ils deviendront encore meilleurs qu'ils ne le ſont aujourd'hui. Leur Capitaine ſera le plus ancien factionnaire du régiment ; & ſuivant ſon rang il doit être naturellement d'un âge à pouvoir encore ſervir mieux que la plupart de ceux d'aujourd'hui, à la tête d'une compagnie de Grenadiers.

Fin de la ſeconde partie.

TROISIEME PARTIE.

De l'ordonnance de la Légion.

AVANT de déterminer l'ordre dans lequel une troupe doit ſe former, marcher, manœuvrer, combattre & camper ; il faut examiner la nature de ſes armes & ſa compoſition, voir quel eſt le principal uſage auquel elle peut être le plus ſouvent & le plus utilement employée, lui donner en conſéquence une diſpoſition convenable, avantageuſe, & tirer de là tous les principes de l'ordre dans lequel elle doit combattre, ſe former, manœuvrer, marcher & camper.

La Légion eſt un corps mêlé d'Infanterie & de Cavalerie légere. L'Infanterie eſt de deux eſpeces, partie légere & partie peſante ; je crois qu'on peut en parler ainſi. L'Infanterie ordinaire eſt la derniere ; elle fait la

principale partie, & pour ainſi dire toute la Légion, puiſque de trois mille huit cents Grenadiers ou ſoldats dont elle eſt compoſée, il y en a trois mille deux cents de ſoldats armés & équipés comme ſont ceux de nos régiments. C'eſt conſéquemment au nombre, & à l'eſpece d'Infanterie dont la Légion eſt principalement compoſée, qu'il faut la regarder comme un corps dont le principal uſage doit être de combattre en ligne, & dans le corps de bataille. Elle en a ſans doute encore pluſieurs autres, mais qui ſont ſubſéquents & moins importants que celui-ci ; ainſi il faut chercher la meilleure diſpoſition dans laquelle on peut l'arranger pour combattre en ligne, & pour donner à ſes différents corps, ſelon leur armure propre, le moyen de ſe ſoutenir & de s'aider réciproquement.

J'ai dit ci-deſſus à la fin de la premiere partie de ce Mémoire, & je crois l'avoir prouvé, que l'ordre dans lequel ſont rangés nos bataillons aujourd'hui eſt mauvais & contraire

à tous les bons principes, parce que leur grande étendue les rend très-difficiles à mouvoir & très-ſujets aux flottements, au déſordre & à la confuſion.

Nos troupes étant ſouvent dans le cas d'avoir affaire à d'autres dont le feu eſt redoutable, pour y répondre on a cru parmi nous devoir adopter la même habitude que les étrangers: ſi l'on a eu tort ou raiſon de le faire, ce n'eſt pas ici le lieu de le diſcuter; il ſuffit de dire qu'on a prétendu par là rendre le feu de nos troupes égal à celui des ennemis: il convient donc, pour leur en faciliter les moyens, de les ranger à quatre de hauteur, ſuivant notre uſage ordinaire. Mais pour éviter les flottements & la lenteur des corps minces & étendus, les quatre bataillons, dont un régiment eſt compoſé, ne ſeront ſéparés l'un de l'autre que par un vuide de vingt pieds, & la diſtance d'un régiment à l'autre ſera toujours le double de cet eſpace. Au moyen de ces intervalles, quelque

mouvement que faſſe un bataillon, quelque terrein qu'il rencontre, & même quelque accident qu'il lui arrive ; cela n'influe que peu ou point ſur le reſte du régiment & de la Légion : & comme ces intervalles ſont fort petits, il en tire le même ſecours & la même protection ; parce qu'il n'eſt pas à préſumer que les bataillons ennemis oſent ſe rompre pour ſe porter entre deux des nôtres, les diſtances étant trop petites. La compagnie des Grenadiers à cheval ſera ſéparée en deux troupes ſur deux rangs, faiſant chacune vingt-quatre Grenadiers, dont l'une ſera placée à cinquante pas en arriere, vis-à-vis l'intervalle des deux bataillons de la droite ; l'autre de même vis-à-vis celui des deux bataillons de la gauche ; & la compagnie entiere des Grenadiers à pied, vis-à-vis celui du centre.

Cette diſpoſition a des avantages immenſes pour le combat. La Légion étant principalement un corps d'Infanterie, elle ſera pour l'ordinaire placée vis-à-vis l'Infanterie ennemie,

Il eſt plus ſage & plus prudent dans ce cas-là que les Grenadiers, qui ſont des gens d'élite, expérimentés, & d'une bravoure reconnue, ſoient placés hors de la viſée de l'ennemi, qui commence quelquefois à tirer avant le combat : & comme, s'ils étoient en lignes, ils n'y ſeroient pas plus utiles que les Fuſiliers ordinaires, & les Grenadiers à cheval beaucoup moins ; on propoſe de les placer à cinquante pas en arriere des bataillons.

Un autre avantage conſidérable de cette diſpoſition, eſt, que les Fuſiliers des bataillons voyant derriere & à portée d'eux trois troupes de leurs camarades, de la fermeté & de l'intrépidité deſquels ils ſont ſûrs, & dont ils ont été ſouvent témoins, ils ſavent qu'ils ſont bien ſoutenus, & qu'en cas de beſoin leur retraite eſt aſſurée ; ce qui les fait combattre avec bien plus de ſécurité : ils n'ignorent pas non plus que ces Grenadiers, dont la Légion eſt devenue l'unique patrie, & qui s'en regardent comme les chefs & l'honneur, ne

ne ſouffriroient pas impunément qu'aucun ſoldat osât prendre la fuite, & le feroient, aux dépens de ſa vie, repentir ſur le champ de ſa lâcheté.

Voilà un moyen preſque sûr de contenir les troupes dans leurs rangs vis-à-vis de l'ennemi, ſans mettre derriere les bataillons un ſi grand nombre d'Officiers, qui y ſont preſque toujours inutiles; parce qu'étant à pied, & toujours en bien plus petite quantité que les fuyards, au lieu de les arrêter, ils ſont entraînés eux-mêmes ſans pouvoir réſiſter au torrent.

C'eſt ainſi qu'en retranchant une partie de nos Officiers, nous ſuivrons, nonobſtant cette diminution, la maxime ſi communément reçue en France, que la valeur & la bonté de notre Infanterie conſiſtent dans le grand nombre d'Officiers qui ſont à la tête de nos bataillons: ce n'eſt que là que nous en faiſons uſage; car dans nos détachements nous n'en commandons jamais que deux pour cinquante hommes. Par notre nouvelle diſpoſition

nous pourrons n'en mettre que fort peu derriere le dernier rang, & au moins un auſſi grand nombre qu'aujourd'hui dans le premier.

Pour les armés à la légere, je ſuppoſe qu'ils ſeront bien armés, & qu'ils auront été exercés à charger promptement leur fuſil, & à bien tirer. Dès que la Légion ſe rangera en bataille, ils ſe porteront à cent cinquante ou deux cents pas en avant, dans des haies, maiſons, buiſſons, & partout où l'on voudra les placer, de façon qu'ils ſoient à portée de faire feu ſur l'ennemi. Il ne ſera pas poſſible aux bataillons qui ſe trouveront expoſés à leur feu, qu'ils y tiennent long-temps ſans en être prodigieuſement incommodés; & dans ce cas ils n'ont d'autre parti à prendre que de ſe retirer ou d'avancer; parce que s'ils envoient quelques troupes de Cavalerie pour les chaſſer, elles eſſuient une grêle de coups de fuſil d'eux & de la Légion, qui les oblige de ſe culbuter ſur leur Infanterie. Si les ennemis reculent, les armés à la légere

avancent ſur eux en même temps : & voilà pour l'ennemi un moment dangereux, dont l'événement ſe décide par les circonſtances du temps & du lieu. Si au contraire les ennemis avancent, parce que le ſeul moyen de ſe défaire des armés à la légere eſt de marcher à eux, attendu que l'artillerie y trouve peu de priſe, & que le feu des bataillons ne peut pas porter ſi loin, ni ſi juſte que le leur ; ils eſſuient en marchant un feu incroyable des armés à la légere, qui le continuent en ſe retirant & ſe ralliant derriere ou dans les intervalles des bataillons.

Alors le combat s'engage ; & ſi la Légion eſt forcée de plier, ſa retraite eſt protégée par les Grenadiers à pied & à cheval, qui peuvent même, ſi l'ennemi ſe trouvoit dérangé par ſa charge, ce qui eſt fort ordinaire en pareil cas, faire changer les choſes de face en un moment, & remporter une victoire bien plus complette ; parce qu'il eſt preſqu'impoſſible qu'une troupe qui eſt un peu en

déſordre, & qui ſe trouve attaquée par d'excellente Cavalerie & de bonne Infanterie, puiſſe ſe rallier aſſez promptement pour en ſoutenir le choc: & il eſt certain que cette raiſon oblige l'ennemi à ne point ſe débander, & à aller doucement ; ce qui donne à l'Infanterie légionnaire le moyen de ſe rallier plus facilement.

Si au contraire la Légion renverſe l'Infanterie ennemie, les armés à la légere & les Grenadiers à pied & à cheval paſſent auſſi-tôt par les intervalles, & elle eſt perdue ſans reſſource ; la défaite eſt entiere, ſans qu'il ſoit néceſſaire que la Légion change rien de ſon ordre de bataille, ni ſe dérange en aucune façon.

Il n'eſt pas douteux encore qu'au moyen des armés à la légere placés en avant, toute l'armée pourra marcher & ſe mouvoir tranquillement derriere eux, ſans que l'ennemi puiſſe découvrir ſes mouvements, parce que le feu continuel & ajuſté qu'ils ſeront accoutumés de faire écartera certainement les curieux les plus téméraï-

res ; & le ſoldat occupé à les voir manœuvrer & tirer, ne pouvant diſtinguer la démarche & la contenance de l'ennemi, en ſera plus tranquille & plus ferme dans ſon rang.

La Légion ainſi diſpoſée aura encore beaucoup d'autres avantages, dont le Général légionnaire ſaura profiter ſuivant l'occaſion, & qu'il ſeroit trop long de rapporter ici. Ce que je viens de dire ſuffit pour déterminer l'ordre dans lequel elle doit ſe former, marcher, manœuvrer & combattre.

Pour ranger une troupe en bataille, & la mettre dans l'ordre le plus avantageux pour l'uſage auquel elle eſt deſtinée, il me paroît qu'il y a certains principes dont il eſt néceſſaire de ne point s'écarter.

Il faut *premiérement* avoir grande attention que le Commandant de la troupe en ſoit vu & entendu facilement ; qu'il ſoit de même à portée de voir les moindres mouvements que font les Officiers & les ſoldats qu'il commande.

Secondement, que les Officiers ſubalternes ſoient également diſtribués par-tout, & qu'il s'en trouve toujours, quelque mouvement que faſſe la troupe, dans toutes les parties où ils peuvent être utiles.

Troiſiémement, que les ſoldats accoutumés à vivre & à camper enſemble, ſe trouvent les uns près des autres dans le combat, parce qu'étant plus intimement liés par un attachement réciproque, & de plus deſtinés à vivre long-temps enſemble, ils ont plus de raiſon de ſe ſoutenir & de ſe ſecourir mutuellement, & craignent davantage les reproches qu'ils auroient à eſſuyer, s'ils faiſoient une mauvaiſe manœuvre.

En quatrieme lieu, que tous les ſoldats ſoient rangés de façon à reconnoître facilement leur rang & leur file, afin d'être plus promptement remis en ordre de bataille, ſi quelque accident vient à les déranger.

En cinquieme lieu, qu'ils ſoient à portée de leurs Commandants ordinaires, parce qu'ils doivent avoir

plus de confiance en eux, que leurs bonnes ou mauvaiſes qualités en ſont plus connues que des autres, & leurs actions plus ſévérement punies ou plus sûrement récompenſées.

En ſixieme lieu, que la troupe ſoit diviſée de façon, & ſes diviſions ſi bien marquées, qu'il ſoit facile au premier Officier qui aura à la commander de connoître, diſtinguer, & faire mouvoir chacune de ces diviſions.

En ſeptieme lieu, que les meilleurs ſoldats & les plus expérimentés ſoient placés dans les endroits les plus dangereux, comme dans le premier rang & les ailes, qui pour l'ordinaire ſont les plus découverts, plus expoſés que le reſte du bataillon, & ſouvent les premiers à s'ébranler & à commencer le déſordre.

Enfin, que l'ordre dans lequel eſt rangée une troupe ſoit fixe & le moins varié qu'il eſt poſſible, afin que chacun ſoit mieux inſtruit des différents mouvements qu'il a à faire ſuivant les différentes circonſtances. Con-

ſéquemment à tous ces principes, voici l'ordre dans lequel on propoſe de ranger une Légion.

Il faut commencer par abolir l'uſage de nommer les troupes, tant les Légions que les régiments & les compagnies, par les noms des provinces ou des Commandants ; cela eſt ſujet au changement, & porte avec ſoi l'inconvénient de ne plus reconnoître dans l'Hiſtoire, au bout d'un certain temps, quelles ſont les troupes qui ſe ſont ſignalées par des actions mémorables, ce qui fait un motif d'émulation de moins. Il eſt plus ſimple & plus convenable de nommer les Légions, les régiments, les bataillons, & même les compagnies, par *premiere*, *ſeconde*, *troiſieme*, &c. Je ne me ſervirai dans la ſuite que de ces termes.

De cette maniere la trentieme Légion ſera dans la ſuite auſſi connue dans l'Hiſtoire que la premiere ; & l'on pourra aiſément ſe rappeller ſes actions, dès qu'on la verra, ou qu'on l'entendra nommer. On conviendra

qu'il y a dans cette ſimplicité quelque choſe de plus noble & de plus grand que dans l'uſage où nous ſommes des noms particuliers.

Nous mettrons le premier régiment de la Légion à la droite, le ſecond à la gauche, le troiſieme à la droite, le quatrieme à la gauche, comme cela ſe pratique aujourd'hui dans l'arrangement des brigades. Les bataillons d'un même régiment ſeront rangés de même entr'eux, les compagnies d'un même bataillon de même, & les eſcouades d'une même compagnie de même auſſi ; au moyen de quoi l'on peut ſavoir au premier coup d'œil, où eſt la troiſieme eſcouade de la premiere compagnie du ſecond bataillon du quatrieme régiment ; ainſi des autres. Cela eſt bien plus facile à ſe rappeller que des noms particuliers, qui peuvent ſe reſſembler ou être difficiles à retenir, ſouvent même à prononcer ; & je ne doute point que dans l'exécution on ne le trouve infiniment plus commode, tant pour le ſoldat, que pour celui qui commande.

Lorſqu'une Légion ſera en bataille, le Général légionnaire & le Major ſeront placés en avant de l'intervalle du centre. Dans les régiments de la droite, le Colonel en avant de l'intervalle des deux bataillons de la droite de ſon régiment, & l'Aide-Major près de lui; le Lieutenant-Colonel en avant de l'intervalle des deux bataillons de la gauche, & le Sous-Aide-Major près de lui. Dans les régiments de la gauche, le Colonel ſera à la gauche, & le Lieutenant-Colonel à la droite; le Commandant de chaque bataillon, en avant du centre de ſon bataillon; le Capitaine de chaque compagnie, à la droite ou à la gauche du premier rang de ſa compagnie, ſuivant qu'elle ſera de la droite ou de la gauche de ſon bataillon. Le Lieutenant de l'autre côté du Capitaine au dernier rang de la compagnie, excepté celui de la quatrieme qui ſe placera à la droite du ſecond rang. Le drapeau ſera chef de file; & le Lieutenant pourra en cas de beſoin le prendre ou

le défendre. Les premiers Sergents des deux premieres compagnies ſeront à la droite ou à la gauche du dernier rang derriere leurs Capitaines, afin d'être à portée de recevoir & de faire exécuter leurs ordres. Les deux derniers ſeront à la gauche & à la droite du troiſieme devant leurs Lieutenants pour la même raiſon. Les deux premiers des deux dernieres compagnies à la droite & à la gauche du ſecond rang derriere leurs Capitaines; ce qui formera une file d'Officiers & de Sergents entre la premiere & la troiſieme, la ſeconde & la quatrieme compagnie, ainſi qu'on pourra le voir par le tableau ci-après joint.

Le dernier Sergent de la quâtrieme compagnie ſera placé à la droite du troiſieme rang de ſa compagnie derriere ſon Lieutenant; le ſecond Sergent de la troiſieme compagnie, au quatrieme rang, & le Lieutenant derriere lui hors du rang; par ce moyen, ſi le bataillon eſt obligé de marcher en arriere, il ſe trouvera un Officier en avant du centre, deux

autres dans le premier rang, & des Sergents ſur les ailes pour les conduire.

Pour l'arrangement particulier des eſcouades, les Caporaux ſeront tous dans le premier rang & les Anſpeſſades dans le dernier. Les dix Fuſiliers ſeront partagés, les deux premiers dans le ſecond & troiſieme rang; les deux ſuivants dans le premier, les deux d'après dans le dernier; les deux d'enſuite dans le ſecond, & les deux derniers dans le troiſieme.

Voilà en détail tout l'ordre dans lequel doit être rangée une Légion; je le crois fondé ſur des principes qui doivent le déterminer. Il y aura toujours un piquet commandé par régiment; mais les Officiers & les ſoldats reſteront à leurs compagnies juſqu'à ce qu'on les demande, parce que s'il falloit faire marcher très-promptement une troupe de cinquante hommes, ce ſeroit ſans doute pour quelque expédition, où l'on pourroit envoyer les Grenadiers à cheval ou les armés à la légere. Hors ce cas d'un

beſoin preſſant, on a toujours le temps de faire ſortir le piquet des rangs. A l'égard des Grenadiers à pied, ils ſeront rangés comme les Fuſiliers, & ceux à cheval ſeront ſur deux rangs ; parce que n'ayant pas pour l'ordinaire de la Cavalerie à combattre, & étant deſtinés à charger de l'Infanterie qui plie, ils ſont plus promptement développés étant ſur deux rangs, que s'ils étoient ſur trois. Le Capitaine & le Maréchal des logis ſe placeront à la tête de la troupe de la droite, & le Lieutenant à la tête de celle de la gauche ; les Tambours ſeront placés ſur les ailes des bataillons, deux de chaque côté.

Je ne parlerai point ici des marches, des revues, des parades, ni des évolutions ; je dirai ſeulement qu'il me paroît eſſentiel de conſerver par-tout & toujours le même ordre dans lequel doivent combattre les troupes ; premiérement, parce qu'il n'eſt bon à rien de le changer pour les autres occaſions ; en ſecond lieu, par-

ce qu'il eſt bien plus facile, ſur-tout à de nouveaux Officiers & des ſoldats de recrue, de reconnoître leurs places en cas de déſordre & de ralliement, lorſqu'ils ſont accoutumés à n'en pas occuper d'autres. D'ailleurs, il eſt fort dangereux de montrer aux troupes des choſes inutiles pour la guerre, parce qu'après de longues paix, ils ne ſavent plus que celles-là, & les tournent en uſage : voilà d'où nous vient une grande quantité de corps qui ne ſont bons que pour les revues & les parades, & qu'on emploie cependant les jours de combat.

Pour ce qui eſt du camp, l'étendue de ſon front eſt déterminée par l'eſpace qu'occupe la Légion en bataille ; je crois que c'eſt là le ſeul principe ſur lequel doit être marqué le camp particulier d'une troupe, lorſque le terrein le permet, parce qu'il eſt à préſumer qu'elle peut y être attaquée, & avoir à ſe former & combattre à la tête de ſon camp, & qu'il ſeroit dangereux pour elle d'y

être ou trop ſerrée, ou trop étendue. Il eſt eſſentiel par cette raiſon d'avoir égard à la diminution des troupes en campagne pour reſſerrer leur camp, ce qui ſe peut faire en donnant moins d'eſpace aux grandes rues, quand la profondeur eſt bien proportionnée à l'étendue du front. Il me paroît qu'on ne fait point aſſez d'attention là deſſus, & même je ne ſais trop ſur quoi eſt fondée l'étendue de cent dix pas, qu'on donne communément pour camper un bataillon, en y comprenant ſon intervalle. L'eſpace qu'occupe un homme en bataille eſt ordinairement de deux pieds; nos bataillons ayant cinquante-trois hommes de front, auront chacun cent ſix pieds d'étendue; chaque petit intervalle en aura vingt, comme je l'ai déjà dit; chacun des grands qui ſéparent les régiments ou les Légions, en aura quarante; ce qui fera mille ſix cents quatre-vingts-ſeize pieds pour les ſeize bataillons, deux cents quarante pour les douze petits intervalles, cent ſoixante pour les quatre

grands, en y comprenant celui de la gauche de la Légion, & en tout deux mille quatre-vingts-ſeize pieds, pour tout l'eſpace compris depuis la droite de la Légion, juſqu'à la droite de celle qui lui eſt appuyée, qui doit être l'étendue du front de ſon camp. Comme les régiments ſont abſolument ſemblables, il ſuffira de marquer le camp d'un régiment. La compagnie des Grenadiers à pied campera ſeule à la droite du régiment, comme cela ſe pratique aujourd'hui; celle des armés à la légere campera de même à la gauche, le premier bataillon à la droite, le ſecond à la gauche, & toutes les compagnies de même, ainſi qu'elles ſont placées dans l'ordre de bataille; obſervant auſſi que dans les régiments & bataillons de la gauche, la gauche ſera le poſte d'honneur. Les compagnies des Fuſiliers ſeront adoſſées deux à deux, ce qui formera, avec les compagnies détachées, neuf grandes rues, à chacune deſquelles on donnera trente-ſix pieds de largeur, & ſix de plus pour celles

celles du centre ; pour l'emplacement des deux compagnies adoſſées, quinze pieds ; pour celui de chaque compagnie détachée, ſept pieds ; & pour le grand intervalle, ſoixante pieds ; ce qui fait, pour neuf grandes rues . . . . . 330 p.

Pour huit emplacements de compagnies adoſſées . . 120.

Pour les deux compagnies détachées . . . . . 14.

Pour le grand intervalle . 60.

Total d'un régiment, 524.

& pour la Légion, 2096.

Ce qui eſt préciſément le terrein qu'elle doit occuper en bataille.

Pour ce qui eſt de la compagnie des Grenadiers à cheval, elle campera, & formera une rue de dix pas, au delà des cuiſines du centre du régiment ; on lui donnera quarante-deux pieds de largeur, d'un cheval à l'autre, & vingt-cinq pas de profondeur, au moyen de quoi elle pourra ſe former derriere le centre du régiment, lorſqu'il prendra les ar-

mes. Les cuiſines de ces Grenadiers ſeront à côté de celles des ſoldats, & les tentes de leurs Officiers derriere & à côté. Les faiſceaux & les drapeaux ſeront placés à l'ordinaire.

Par cette diſpoſition une Légion occupera, depuis ſa droite juſqu'à ſa gauche, deux mille quatre-vingts-ſeize pieds : & ſix bataillons ſur le pied de deux cents ſoixante & dix pieds chacun, & ſoixante d'intervalle qu'on leur donne aujourd'hui, n'en occuperont que mille neuf cents quatre-vingts, quoiqu'ils ſoient plus nombreux en Sergents, Grenadiers, ſoldats & Tambours, de deux cents quarante-deux hommes.

S'il eſt néceſſaire de déborder davantage les bataillons ennemis, il n'y a qu'à augmenter les intervalles, [*figure 41. planche 13.*] manœuvre que les grands bataillons ne ſauroient faire en préſence de l'ennemi ; on peut auſſi détacher les troupes de Cavalerie, pour donner à l'ennemi de l'inquiétude ſur les flancs. Enfin l'on doit naturellement tirer de grands

avantages de ces manœuvres & de pluſieurs autres qu'il ne ſeroit pas poſſible de faire avec l'Infanterie, ſur le pied que nous l'avons aujourd'hui.

Fin de la troiſieme partie.

QUATRIEME PARTIE.

De la formation & de la dépenſe des Légions.

J'AI dit au commencement de la premiere partie de ces Mémoires qu'il étoit néceſſaire de chercher des moyens prompts, faciles, convenables au génie de la nation, & cependant efficaces. Je crois avoir démontré que la Légion a ces deux dernieres qualités ; il ne me reſte donc qu'à faire voir la facilité & la promptitude avec laquelle on pourra la former. Je ne crois pas me trop avancer en diſant que le changement de nos régiments en Légions pourra être aiſément exécuté dans le court intervalle qu'il y aura entre la fin de cette campagne-ci & le commencement de l'autre ; &, ce qui étonnera peut-être plus encore, que le Roi, par un tel arrangement, fera une

TABLEAU des changrmer quatre-vi
ons.

État Major. *nés à la légere.*

Généraux légionnaires . . . . . .
Majors légionnaires . . . . . .
Aides-Majors . . . . . .
Sous-Aides-Majors . . . . . .
Colonels . . . . . .
Lieutenants-Colonels . . . . . .
Commandants de bataillons . . . . . .
Enſeignes ou Lieutenants en ſecond
Chirurgiens-Majors . . . . . .
Chirurgiens Aides-Majors . . . .
Aumôniers . . . . . *ulation.*
Maréchaux des logis . . . . . .
Prévôtés . . . . . Colonels Lieu-
Tambours-Majors . . . . . Commandants

Majors . . . .
nants en ſecond,
Aides-Majors.

Grenadiers à cheval & à . . . . . .

Capitaines . . . . . *me des Officiers.*
Lieutenants . . . . . .
Sous-Lieutenants . . . . . s, Sergents,
Maréchaux des logis, ou Sergents . , Brigadiers.
Brigadiers ou Caporaux . . . . . s, Grenadiers,
Anſpeſſades . . . . . rs.
Grenadiers factionnaires . . . . .
Tambours . . . .

épargne conſidérable ſur la dépenſe de ſon Infanterie françoiſe.

Comme il eſt à préſumer, que dans les circonſtances préſentes le Roi augmentera plutôt ſes troupes qu'il ne les diminuera, je ferai le tableau du changement de nos cent ſoixante-deux bataillons en trente Légions, ce qui fait, à peu de choſe près, la même quantité d'Infanterie, & une augmentation preſque équivalente au nombre des Grenadiers à cheval.

Il me paroît que la forme la plus claire dans laquelle on puiſſe préſenter ce tableau, eſt de faire l'état de tous les différents emplois qui ſeront dans les Légions, & de ceux qui ſont aujourd'hui dans nos régiments ; au moyen de quoi l'on verra d'un coup d'œil la quantité de graces que le Roi va ſe trouver à portée de faire par le nouvel arrangement, & de combien d'hommes, de quelle eſpece, & dans quels grades ſe fera l'augmentation.

On voit par le tableau ci-joint, que nos cent ſoixante-deux bataillons ne fai-

ſant que cent dix mille neuf cents ſoixante & dix hommes, & les trente Légions étant fortes de cent ſeize mille cent quatre-vingts-dix hommes, en augmentant nos compagnies de Fuſiliers de deux hommes chacune, nos régiments pourroient, à trente-ſix hommes près, former les trente Légions ; ce qui peut être regardé comme un nombre ſuffiſant & égal. A l'égard des Officiers, quoiqu'il paroiſſe qu'il y en a trois cents cinquante-cinq à réformer, on peut regarder cette réforme comme nulle, parce qu'elle ſe feroit naturellement en ne remplaçant point les emplois vacants à la fin de la campagne ; il y aura quatre cents vingt-quatre Capitaines qui ſeront promus à des emplois ſupérieurs, & cent ſoixante-ſept Lieutenants qui monteront aux compagnies vacantes ; au moyen de quoi environ la dixieme partie des Officiers qui ſont aujourd'hui au ſervice du Roi ſe trouveroient avancés d'un grade.

Il faudroit, pour compoſer chaque Légion, en ſuppoſant l'augmentation

faite, comme je viens de dire, de deux hommes par compagnie, cinq bataillons & les deux cinquiemes (*) d'un autre, valant ſix compagnies, dix-huit Fuſiliers & dix-huit Grenadiers. La derniere Légion leveroit de plus que les autres trente-ſix hommes qui lui manqueroient pour la completter. Si cependant le Roi agréoit & ordonnoit l'exécution de ce projet, il ſeroit néceſſaire & très-facile de donner avant le mois de Décembre un plan détaillé des meſures particulieres à prendre pour le nouvel arrangement, qui devroit être relatif à la poſition actuelle des troupes ſur la frontiere; de ſorte qu'avant le premier Décembre tout ſeroit combiné & arrangé juſqu'à la nomination de tous les emplois excluſivement, les ordonnances rendues les quinze premiers jours de ce mois, & le changement total exécuté le premier Janvier 1745.

S'il plaiſoit au Roi de faire une

(*) En 1744. les bataillons étoient compoſés de 17 compagnies, dont 16 de Fuſiliers à 40 hommes, & une de Grenadiers à 45.

augmentation plus conſidérable dans les troupes, l'opération n'en ſeroit pas plus difficile ; il faudroit commencer par faire lever par les Capitaines de chaque compagnie de Fuſiliers le nombre d'hommes dont on voudroit augmenter l'Infanterie, après quoi l'on formeroit les Légions comme il a été dit ci-deſſus.

A l'égard de la dépenſe, comme il eſt néceſſaire de faire le parallele de celle des Légions avec celle des quatre-vingt-dix-ſept régiments, il eſt bien plus difficile de traiter clairement cet article, qu'il ne l'a été de traiter tous les autres, parce que rien n'eſt ſi obſcur ni ſi embrouillé que la diſtribution des finances militaires de France ; de façon qu'on a vu pluſieurs régiments obligés de chercher dans les bureaux des Commis entendus, dont ils ont fait des Aides-Majors qu'ils ont chargés de débrouiller leurs affaires & leurs comptes. Pour ce qui eſt de l'adminiſtration générale, il n'y a pas un Commis au bureau de la guerre, chargé de cette partie,

quelque intelligent, quelque expérimenté, & quelque capable qu'il ſoit, qui n'avoue ingénument qu'il eſt arrêté à tous moments par de nouvelles difficultés, & que c'eſt une matiere preſqu'impoſſible à éclaircir. Par le nouvel arrangement elle va devenir infiniment plus nette & plus claire ; l'adminiſtration & la diſtribution en ſeront ſimples & faciles, & celá en temps de paix comme en temps de guerre.

J'ai rendu compte, en parlant des Officiers, des raiſons qui doivent engager à leur donner des appointements plus forts que ceux qu'ils ont aujourd'hui ; c'eſt par le même motif que l'on propoſe d'augmenter conſidérablement la paie du Chirurgien-Major, auquel on donne un Aide ſous lui, ainſi que celle de l'Aumônier, & d'en donner une au Tambour-Major, & au Tambour de chaque compagnie ſur le compte du Roi ; afin que chaque Capitaine, déchargé à l'avenir de tous ces faux-frais, puiſſe jouir en entier de ſes appointements, qui ſe

trouvent aujourd'hui par une telle charge assez considérablement diminués dans certains régiments.

On propose encore de retrancher les Prévôtés & les Maréchaux des logis ; ces sortes d'emplois ne sont jamais remplis, & nous sont absolument inutiles.

Je joins ici le tableau de la paie d'une Légion en temps de paix.

Je n'ai point fait mention dans ce détail de la nourriture des chevaux des Grenadiers à cheval, parce que le prix en est extrêmement différent selon les temps & les lieux, & que n'en parlant pas dans le détail que je ferai de la dépense d'un pareil corps de Dragons, cet article n'est pas nécessaire pour la comparaison que je veux faire.

Suivant le calcul ci-joint, les trente Légions coûteroient au Roi par an 19346040. l.

ES DE LÉGION.

	Jour	Jour.	Mois.	An.
	liv. s.	liv. s. d.	liv. s. d.	liv. s. d.
.	33 6	8 11 .	256 10 .	3078 . .
.	16 13	. . 10	1 5 .	15 . .
.	5 .	. . .	. . .	1100 . .
.	2 .			
.	10 .			
.	8 6	liv. s. d.	liv. s. d.	liv. s. d.
.	6 13	8 11 10	257 15 .	4193 . .
.	1 .			
.	3 6			
.	1 13	Jour.	Mois.	An.
.	2 10			
.	. 13			

IL DEGION.

Jour.			Moiyur.			Mois.			An.		
liv.	ſ.	d.	liv.	ſ.	d.	liv.	ſ.	d.	liv.	ſ.	d.
33	6	8	1000	2	. .	60	.	.	720	.	.
16	13	4	500	1	10 .	45	.	.	540	.	.
20	.	.	600	1	2 .	33	.	.	396	.	.
8	.	.	240	1	10 .	45	.	.	540	.	.
40	.	.	1200	1	6 .	39	.	.	468	.	.
33	6	8	1000	1	. .	330	.	.	3960	.	.
106	13	4	3200	.	7 .	10	10	.	126	.	.
16	.	.	480	.	4 2	66	5	.	795	.	.
3	6	8	100	.	7 6	41	5	.	495	.	.
1	13	4	50								
2	10	.	75								
.	13	4	20								
liv.	ſ.	d.	liv.	ſ.	d.						

Quatre-vingt-dix-ſept régiments, dont ſept à quatre bataillons, coûtent par an	3510010. l.
Quatre-vingt-dix bataillons Colonels . .	11448720. l.
Quarante-quatre bataillons non Colonels .	5437784. l.
Trente-trois Prévôtés	46728. l.
Huit régiments de Dragons	1392680. l.
Total	21835922. l.

Il y a outre cela grand nombre de penſions attachées à des régiments d'Infanterie, dont je n'ai pu avoir une connoiſſance exacte, & une grande quantité de routes pour les recrues de Dragons, dont il ne ſeroit plus queſtion.

Je crois pouvoir évaluer ces deux articles enſemble à la dépenſe de . . . 164078. l.

Ce qui fait avec le total ci-deſſus . . . . . 22000000. l.

pour la dépenſe totale de quatre-vingt-dix-ſept régiments d'Infanterie & huit de Dragons pendant une année de paix. Ainſi la dépenſe des Légions eſt moindre ſur ce pied-là que celle des régiments, de 2653960. l.

Mais comme on ne donnera point d'appointements aux Officiers pour tout le temps qu'ils ſeront abſents, excepté à ceux des Capitaines & des Lieutenants qui ſeront chargés de faire des recrues, & aux autres dans des cas extraordinaires ; & qu'en ſuppoſant que tous Meſſieurs les Colonels ne ſervent chacun que deux mois par an, ce qui pour eux ſeuls fait déjà une épargne de 360000. l. j'ai cru ne pas faire monter trop haut l'évaluation totale de cet article, en l'eſtimant à 746040. l. ce qui ajouté à la différence ci-deſſus, ſait 3400000. l.

Les quatre-vingt-dix-ſept régiments d'Infanterie & les huit de Dragons ſont en tout 116970 hommes : les trente Légions, en retranchant du nombre trouvé ci-deſſus les cent vingt Maréchaux des logis des Grenadiers

à cheval, qui dans les régiments de Dragons ne ſont pas comptés, ſont en tout 116070 hommes.

Par ce calcul les trente Légions ont neuf cents hommes de moins que les régiments dont j'ai compté la dépenſe; ainſi j'eſtimerai celle de neuf cents hommes ſur le pied légionnaire par an, 150000. l.

Reſte pour la différence totale, 3050000. l. qui ſont une épargne de plus d'un ſeptieme ſur toute la dépenſe des troupes dont il eſt queſtion, quoiqu'aſſurément il y ait des appointements très-forts, & qu'en général ils ſoient tous conſidérablement augmentés.

A l'égard de la paie de guerre, celle de la Légion ſera d'un calcul bien ſimple & bien facile. On propoſe de lui donner, été & hiver, la même paie, & qu'au mois de Janvier de chaque année, toutes les Légions qui auront fait la campagne paſſée recevront, ſavoir l'Etat-Major, les Enſeignes, Chirurgiens, Aumôniers, & les Lieutenants des Grenadiers à pied,

des Fuſiliers, & des armés à la légere, quatre mois d'appointements, pour leur tenir lieu d'uſtenſiles:

Le Capitaine des Grenadiers à cheval, pour remontes & uſtenſiles, ... 4000. l.

Son Lieutenant . . . 400. l.

Son Maréchal des logis. 200. l.

Le Capitaine des Grenadiers à pied . . . . . 600. l.

Le Capitaine des armés à la légere . . . . . 600 l.

Le Capitaine des Fuſiliers, pour recrues & uſtenſiles . 1000 l.

Le fourrage ſera fourni pendant l'hiver ſur le pied qui ſuit:

Au Général . . . 16 rations.

Au Major . . . . 10.

A l'Aide-Major . 5.

Au Sous-Aide-Major 3.

Au Colonel . . . 10.

Au Lieutenant-Colonel . . . . . 8.

Au Commandant de bataillon . . . . 6.

Enſeigne . . . 2.

Chirurgien-Major . 2.

Chirurgien-Major	1 ration.
Aide-Major	1
Aumônier	2.
Capitaine de Grenadiers à cheval . . .	6.
Lieutenant . . .	4.
Maréchal des logis .	2.
Grenadier	1.
Capitaine des Grenadiers à pied, des Fuſiliers & des armés à la légere	4.
Lieutenant	2.

Pendant le cours de la campagne, les Grenadiers & ſoldats auront le pain & la viande ſur le même pied qu'ils les reçoivent aujourd'hui : il ſeroit à ſouhaiter que la retenue pour la viande ne fût pas plus onéreuſe pour le Grenadier que pour le ſoldat. A l'égard des Officiers, il leur ſera permis de prendre la même quantité de rations de pain que le Roi leur donne aujourd'hui, en le payant comme le ſoldat ſur le pied de deux ſous la ration, dont la retenue ſera faite par le Tréſorier de l'armée ſur leurs appointements.

Il eſt inutile de faire le calcul général de ce à quoi monteroit cette augmentation en temps de guerre, parce que cela dépend du nombre des Légions employées en campagne. C'eſt par cette raiſon auſſi, & parce que je n'ai à préſent ni les matériaux néceſſaires, ni le temps d'y travailler, que je ne mettrai point ici le parallele de la dépenſe des Légions avec celle des régiments en temps de guerre. Mais il eſt aiſé de voir que l'épargne ſera ſans comparaiſon plus conſidérable qu'en temps de paix, parce que le nombre d'Officiers eſt moindre, que les brigades ſont plus fortes, qu'il n'y a point d'Etat-Major de Dragons, ni aucun double emploi comme nous en avons aujourd'hui. Tels ſont les Majors des régiments chefs de brigades, qui ſont payés en même temps & comme Majors de brigades, & comme Majors particuliers; tels ſont encore les Colonels Brigadiers payés de même en ces deux qualités : enſorte qu'un Brigadier Colonel d'Infanterie a vingt-ſix places

de

de fourrage par jour, tandis qu'un Maréchal de camp n'en a que vingt.

Enfin il eſt évident que la dépenſe des Légions ſera beaucoup moindre & beaucoup plus nette que celle des régiments, & que l'adminiſtration générale en ſera bien plus ſimple & bien plus facile.

Voilà ſans doute de grands avantages, qu'on peut s'aſſurer ſur le champ, par l'exécution du changement que je propoſe : il y en a beaucoup d'autres que je n'ai pas le loiſir de détailler dans les circonſtances où je me trouve. L'uſage en découvrira encore plus que toutes les recherches que j'en pourrois faire. Ce que j'en ai marqué juſqu'ici eſt plus que ſuffiſant pour convaincre qu'une pareille révolution dans l'Infanterie va dans le moment préſent ranimer tous les Officiers, les rattacher au ſervice, réveiller leur émulation & leur ambition ; & j'oſerois même aſſurer qu'on en appercevra les effets dès le commencement de la campagne prochaine.

Fait au camp de Courtray en 1741.

LETTRES
DU COMTE DE SAXE.

COPIE D'UNE LETTRE du Roi de Pologne écrite au Comte de Saxe au mois de Mai 1732.

MONSIEUR le Comte de Saxe, j'ai reçu votre lettre du 10. du mois passé. Je ne suis point satisfait de ce que Monsieur d'Asfeld vous a dit au sujet du dessein que je vous ai envoyé pour servir à couvrir le pont de Metz ; cela sent la vieille routine. Mais il est à présent question d'autre chose : Je voudrois avoir un

corps de Cavalerie légere. J'ai eu un régiment de Huſſards qui n'a pas brillé en Pologne dans la guerre de la Confédération ; cependant Bauditz, le Prince de Weiſſenfelds, & les autres Généraux qui ont ſervi en Flandre diſent des merveilles des Huſſards, & inſiſtent que j'en faſſe lever un régiment. Il m'eſt d'avis que des compagnies valaques valent mieux ; les douze que vous avez vues en Pomeranie en 1713. ou 1714. ont fort bien ſervi, & j'ai oui parler avec éloge de ceux que le Roi de Suede avoit avec lui en Norwege : ainſi je ſuis porté de préférence pour les Valaques, d'autant plus qu'il m'eſt plus aiſé d'en avoir, qu'ils ſont moins ſujets à déſerter, & que leurs chevaux ſont meilleurs. Je crois que l'éloignement que font paroître mes Généraux pour ces compagnies valaques vient de ce qu'elles reſſemblent aux compagnies polonoiſes, & vous connoiſſez leur antipathie. J'ai remarqué que toutes les fois que l'on a débattu cette matiere, vous vous êtes tû :

comme je n'attribue pas votre ſilence à l'ignorance, je vous ſoupçonne d'avoir quelqu'idée là deſſus ; faites-m'en part avant que je me détermine pour la levée de cette Cavalerie légere dont cette lettre fait le ſujet. Sur ce je finis, mon cher Comte de Saxe, priant Dieu qu'il vous ait en ſa ſainte & digne garde. Fait à Dreſde, le 20. Mai 1732. AUGUSTE, Roi.

REPONSE. (*)

SIRE,

J'Ai reçu la lettre que V. M. m'a fait la grace de m'écrire le 20. du mois paſſé. Mon ſilence, Sire, au ſujet de la Cavalerie légere, dans les converſations qui ſe ſont tenues à ce ſujet, étoit cauſé par la conſéquence dont me paroît cet objet ; mais puiſ-

(*) Les dernieres guerres m'ont fourni des matériaux à noter, que je prends la liberté de joindre à cette lettre.

que V. M. me l'ordonne, j'en dirai ma penſée avec cette liberté militaire que V. M. a la bonté d'exiger de ceux avec qui elle daigne s'entretenir des affaires du métier. Une armée dénuée de Cavalerie légere, ou qui n'en a pas ſuffiſamment (*) pour tenir tête à celle de l'ennemi, peut ſe comparer à un homme armé de toutes pieces qu'on mettroit aux mains avec une troupe d'écoliers qui n'auroient pour armes que des mottes de terre : cet Hercule ſeroit bientôt obligé de ſe retirer hors d'haleine, & couvert de honte & de confuſion. Si V. M. n'a pas été contente des Huſſards pendant la Confédération derniere, ſi elle ſe loue des Valaques qu'elle a eus en Pomeranie, ſi ceux du Roi de Suede ont ſi bien fait en Norwege, & ſi les Généraux de V. M. parlent avec tant d'éloge des Huſſards de l'Empereur, toutes ces choſes, Sire, viennent du même principe.

En 1713. V. M. fit venir en Po-

(*) Les trois expéditions des Moſcovites en Crimée, & leurs trois campagnes en Valachie.

meranie douze compagnies de Valaques qui y firent des merveilles, parce que les Suedois n'avoient aucune Cavalerie légere ; ce qui nous donna la ſupériorité en campagne. Ces Valaques étoient toujours ſur leurs grandes gardes. Nos fourrages, nos pâtures ſe faiſoient toujours avec aiſance, & ſans riſque ; les leurs étoient ſouvent attaqués : ils ne pouvoient faire des détachements que nous ne le ſuſſions, & que nous ne fuſſions en état de les battre ; ils étoient dans une parfaite ignorance des nôtres, quoique ce fût dans leur propre pays que nous fiſſions la guerre. Voilà, Sire, ce que cauſe la ſupériorité en campagne ; &, à partie égale, on ne doit l'attribuer qu'à la Cavalerie légere.

Le Roi de Suede ſentit cette conſéquence, & fit venir de Turquie quelques compagnies valaques, qui penſerent être la cauſe de la ruine des Danois en Norwege, parce que les Danois n'avoient aucune Cavalerie légere. (*)

(*) M. le Comte de la Marck, qui eſt

Les Généraux de V. M. l'ont engagée par la ſuite à renvoyer ces douze compagnies valaques, & à faire lever un régiment de Huſſards, dont elle n'a pas cru avoir lieu d'être contente pendant la Confédération en Pologne de l'année 1715. La raiſon en eſt évidente, c'eſt que toute la Cavalerie polonoiſe eſt Cavalerie légere, & que, Huſſards contre Huſſards, le nombre doit avoir la ſupériorité.

Auſſi ai-je vu nos Huſſards ne pas oſer aller à mille pas au delà de nos grandes gardes ; & quand on faiſoit un détachement pour les ſoutenir, ce détachement étoit peu après inveſti par les Polonois, & revenoit quelquefois de pluſieurs lieues en combattant ; nos fourrages étoient ſouvent inquiétés, nos convois & nos équipages toujours attaqués dans leurs marches, & l'on paſſoit ſa vie ſous les armes ſans nulle nouvelle de l'ennemi que lorſqu'on le voyoit : ce qui à la longue ruine une armée. Il ſemble que

Ambaſſadeur en Eſpagne, peut en dire des particularités, en ayant été témoin.

les choſes les plus évidentes le cedent aux uſages. Les Généraux de votre armée vous propoſent de nouveau, Sire, la levée d'un corps de Huſſards, parce qu'ils en ont ſenti l'utilité en Flandre. C'eſt à la vérité le triomphe des Huſſards, que la guerre contre la France, parce que les François n'en ont qu'une poignée, & que l'Empereur en a toujours cinq à ſix mille dans ſes armées. Cela fait que les armées impériales ont eu en campagne cette ſupériorité dont je parle, qui, à la conſidérer ſuperficiellement, n'eſt pas de grande importance, mais qui dans le fond importe beaucoup; car ſi l'on n'eſt (*) les maîtres de la campagne, les détachements que l'on fait courent toujours riſque d'être battus. Si l'ennemi ſe montre à ces détachements, il ſera plus fort qu'eux; & s'il eſt plus foible, ils ne le trouveront pas pour le

(*) Le détachement de Monſieur de Cerizy pendant le ſiege de Philiſbourg, & celui de Monſieur Berchivi auprès de Mayence après le ſiege de Philiſbourg en 1734.

battre, parce qu'il ſera averti. D'ailleurs les Huſſards de l'Empereur ſont perpétuellement à vue des grandes gardes, & voient ce qui ſe paſſe dans le camp. Si l'on fait un mouvement, ils en avertiſſent ſur le champ & très-vîte : s'il y a un parti de Cavalerie dehors, ils le découvrent ; au lieu que les leurs rodent alentour d'une armée françoiſe en toute ſûreté ; ce que les François n'oſeroient haſarder, parce que leur Cavalerie légere ne leur donne pas cette ſupériorité en campagne, ſi utile & ſi néceſſaire. D'ailleurs ces Huſſards ramaſſent tous les déſerteurs, & font priſonniers tous ceux qui s'écartent des armées françoiſes. Les mêmes raiſons font que les eſpions ne paſſent qu'avec peine, & que les Allemands ne ſauroient déſerter ſi facilement ; de maniere que les nouvelles ne doivent pas être fréquentes dans les armées françoiſes, & l'on n'en ſauroit avoir trop ſouvent. Ils ont encore une facilité par là, qui eſt d'envoyer des Officiers entendus avec ces Huſſards, qui

regardent avec des yeux de maître les poſtes & les poſitions, & peuvent former ſur l'inſpection des lieux des projets dangereux (*) aux armées françoiſes.

L'affaire de Luzara en 1702. m'eſt un exemple inoui. Toutes les guerres de l'antiquité ne nous en fourniſſent aucun d'une armée embuſquée de cent pas à l'autre, & qui guette le moment qu'elle ſoit entrée dans ſon camp, & qu'elle ait quitté ſes armes, pour l'attaquer.

Mais les Huſſards de l'Empereur n'ont pas le même avantage avec les Turcs, parce que ceux-ci leur ſont ſupérieurs en nombre & en légéreté. Auſſi ai-je vu, quand j'ai été en Hongrie, que nous ne marchions qu'à tâtons, que nous n'avions nulles nouvelles des Turcs, & que ces Huſſards tant vantés n'oſoient pas quitter les grandes gardes de vue : ce qui eſt très-dangereux, car l'on peut tomber dans bien des ſortes d'inconvénients, lorſque l'on n'eſt informé de rien.

(*) L'affaire de la Sechia.

Dix mille hommes feront croire à un Général qui n'a pas la ſupériorité de la campagne, que c'eſt toute l'armée des ennemis, ſi celui qui commande paie d'effronterie, (*) & l'arrêteroit tout court pour faire ſa diſpoſition. En tout l'on marche comme des aveugles, lorſque l'on n'a pas cette ſupériorité de la campagne.

A tous ces inconvénients ce n'eſt pas conſulter un bien bon remede que celui d'oppoſer à l'ennemi un nombre ſupérieur de Cavalerie légere, parce que cette Cavalerie conſomme une quantité de ſubſiſtance, & ne rend pas plus fort en Cavalerie le jour d'un combat, parce que l'on ne ſauroit compter ſur elle pour la ſolidité. Il eſt même dangereux de l'avoir à ſes côtés en grand nombre ; nous ne l'avons que trop éprouvé en Pologne, dans la guerre contre les Suedois ; ils s'en ſont mal trouvés eux-mêmes à la bataille de Calich, (*) comme

(*) Retraite de Mr. de Konigzeg de Saraglione, 1735.

(*) Le Roi étoit à cette bataille.

V. M. le ſait très-bien. Il faut donc avoir recours à d'autres moyens. Les François ont cru y remédier par des compagnies franches. On les met dans des châteaux aux environs des camps, de là elles font quelques courſes : mais comme elles ne ſont pas mieux montées que les Dragons, elles ne s'éloignent gueres des poſtes qu'elles occupent, & il faut peu de choſe pour les maſquer. Cela donne un peu plus d'aiſance, mais le remede n'eſt pas ſuffiſant.

Il n'y a pas de Souverains en Europe qui ſoient mieux en état de faire une excellente Cavalerie légere que V. M. Ses troupes ſont accoutumées depuis vingt-ſix années de différentes guerres à combattre contre de la Cavalerie légere, & à ne ſe point effrayer du nombre. Car avec les Turcs & les Polonois c'eſt le point ; il n'y a qu'à tenir ferme : & c'eſt l'impoſſibilité de fuir avec nos gros chevaux qui nous a appris cette méthode.

Que l'on mette ces hommes-là ſur des chevaux vîtes, que l'on les ac-

coûtre légérement, & je me perſuade qu'ils auront bientôt ôté à la Cavalerie légere de l'ennemi cette impertinence qui ne conſiſte que dans l'impunité & la facilité de fuir. Il faut que j'en donne une preuve : la voici.

Au camp de . . . . . en Italie Mr. de Vendôme excédé de ce que les Huſſards venoient tous les jours à la tête de ſon camp en aſſez grand nombre, & roulant peut-être quelque projet dans ſa tête, dit qu'il voudroit bien être défait de cette race-là. Un Officier de Cavalerie eſpagnol lui dit qu'il l'en délivreroit bientôt, s'il vouloit permettre que l'on fît venir à l'armée un régiment eſpagnol qui n'étoit pas éloigné de là. Mr. de Vendôme y conſentit. Le régiment eſpagnol arriva le même ſoir dans l'armée ; on leur fit mettre les paquets bas, & on les embuſqua avant le jour derriere les grandes gardes. Le lendemain les Huſſards reparurent à leur ordinaire ; tout d'un coup ce régiment baiſſant la main ſur les Huſſards par différents endroits, les joignit, & les Eſpagnols

avec leurs longues épées en firent une grande deſtruction. Cette leçon les corrigea ſi bien que l'on ne vit plus de Huſſards de toute la campagne. Cela fait ſuffiſamment connoître qu'ils ne s'approchent que lorſqu'ils croient le pouvoir faire impunément. Dans la retraite ils ne ſavent que fuir ; & il faut combattre & ſe retirer doucement. C'eſt ce que ſavent faire les troupes de V. M. cent chevaux ſe retireront devant une multitude de cette Cavalerie légere : une longue continuation d'événements le leur a appris, & cela a paſſé en principe dans l'eſprit du ſoldat.

Si V. M. approuve mes réflexions ſur ce ſujet, il faudroit choiſir dans toutes ces troupes mille hommes de la plus petite taille, en prendre des Officiers dont la valeur, l'expérience & l'intelligence fuſſent bien reconnues pour les commander, en compoſer douze compagnies, ce qui ſeroit environ la troupe à 80. Quand il en ſondroit 30 hommes, elle reſteroit encore à 50 ; ce qui fait toujours une

troupe de Cavalerie comme on les envoie à la guerre dans tous les ſervices réglés.

J'ai dit qu'il faut choiſir les plus petits, parce qu'on a ſouvent éprouvé qu'un cheval qui fera 30 lieues d'une heure de chemin dans un jour ſous un homme qui ne peſera que 120 à 130 livres, qui eſt le poids ordinaire d'un de cinq pieds deux pouces, n'en fera à peine que la moitié ſous un homme de 150 à 180, & pour ſa viteſſe il s'en faudra 100 à 150 pas ſur mille. Toutes leurs armes doivent être extrêmement légeres, ainſi que tout l'accoûtrement. Quant aux chevaux, V. M. peut les avoir fort bons en les tirant des Marchands de la Valachie qui en amenent aux Otakirs, du Bougiac, de la baſſe Arabie, de la Romelie, enfin de tous ces Turcs d'Europe, qui ſont infiniment meilleurs, plus vîtes, plus grands, & mieux corſés que les chevaux hongrois, & ne ſeront pas plus chers que ceux du Holſtein qu'on emploie dans la Cavalerie ſaxonne.

Les

Les avantages que V. M. peut tirer d'un pareil corps ſont très-grands; car quoique ce ſoit de la Cavalerie légere, elle aura la ſolidité de ſes meilleurs régiments, & ſe battra bien ſoit à pied ou à cheval. Mais il ne faut pas qu'elle faſſe aucun ſervice dans l'armée, parce que s'ils ſont obligés aux tentes, marches, & aux eſcortes, à camper en ligne, à donner aux grandes gardes, & à fourrager avec l'armée, ils ne ſeront pas en état de remplir ce à quoi on les deſtine : tout leur ſervice journalier ne doit conſiſter qu'en une troupe de cinquante, qu'ils doivent donner pour les promenades & courſes du Général; mais ils doivent tous les jours avoir pluſieurs partis dehors pour battre l'eſtrade, ſelon que le Général le leur indiquera; & lorſque le Colonel voudra faire quelque entrepriſe, il doit en demander la permiſſion au Général, & l'exécuter ſelon ſes propres lumieres, & l'on ne doit pas le gêner ſur les moyens. Bien des Généraux n'entreprennent pas des choſes très-

faiſables, parce qu'ils croient que leur réputation eſt engagée au ſuccès : ce que l'on évite par ce moyen. C'eſt pourquoi je voudrois qu'on appellât ce régiment, des Volontaires, qui répond à l'idée des compagnies franches. Quand l'armée marche ils doivent marcher avec les campements pour battre & découvrir le pays. Si le terrein ne le permet pas, on doit leur laiſſer le choix du chemin, pourvu qu'ils ne tombent point dans la marche de l'armée ; & il vaut mieux pour eux qu'ils faſſent un détour de quelques lieues, que de marcher dans l'armée.

L'on doit leur laiſſer le choix du terrein pour ſe camper aux environs de l'armée, quand le quartier maître eſt aſſigné, celui de la proximité de l'eau, du bois, des pâtures, un terrein ſec. Toutes ces choſes font la conſervation d'un tel régiment, & le maintiennent en état de rendre de grands ſervices. S'il y a quelque bourg muré ou château à une lieue ſur le front de l'armée, l'on peut y jeter

ce régiment ; alors le Général eſt tranquille, car aucune Cavalerie légere n'oſeroit venir entre ce poſte & l'armée ; l'attaquer ſeroit une groſſe affaire, parce qu'il ſeroit ſoutenu auſſi-tôt par les piquets de l'armée : cela ne s'entreprend point ſans s'expoſer à de fâcheuſes ſuites, témoin l'affaire de la caſſine de Moskolini en Italie, où le Prince Alexandre de Wirtemberg fit bien tuer inutilement beaucoup d'honnêtes gens. Mais je tombe toujours dans les digreſſions : elles viennent de l'utilité dont je crois un pareil corps. (*)

Si V. M. en étoit convaincue, il ne faudroit pas qu'elle attendît le moment de la guerre pour le former, parce que les corps nouveaux que l'on fait de recrues n'ont aucune conſiſtance, & que celui-ci n'en ſauroit avoir trop ; & ce ſeroit prodiguer de l'argent inutilement.

Le reſte de cette lettre contenoit un détail de l'armement, de l'habil-

(*) Les deux affaires de Colorne, 1734.

lement & du traitement, que j'ai cru ſuperflu d'ajouter à cette copie.

Ma lettre fut montrée, & critiquée par tous les Généraux : mais j'ai tout lieu de croire qu'elle avoit été agréable au Roi par la réponſe qu'il me fit, & par la levée du régiment qui fut commencée. Sur ces entrefaites le Roi mourut, & l'Electeur de Saxe la fit continuer : mais au lieu d'un que j'avois jugé ſuffiſant, vu l'approbation des troupes, on en forma deux, dont l'un fut confié à Mr. Sibeliski, & l'autre à Mr. de Milekau, deux Officiers dont la réputation n'eſt pas équivoque. L'on tira dans toutes les troupes des ſubalternes à proportion ; & les ſoldats de petite taille n'ayant pas pu ſuffire, l'on y joignit environ ſix cents Chaſſeurs, & l'on nomma ces deux régiments chevaux-légers. Ils ont pour ainſi dire fait toute la beſogne en Pologne ; mais l'action la plus remarquable a été celle dont je vais faire le récit.

Le Palatin Tarlo étoit Maréchal de la Confédération pour le Roi Sta-

niſlas de Pologne, & pouvoit avoir vingt-deux à vingt-trois mille hommes des troupes de la République. Comme la Saxe étoit médiocrement gardée, & que les troupes ſaxonnes étoient en différents quartiers tout le long de la Viſtule, Mr. le Palatin Tarlo crut qu'il lui ſeroit aiſé de faire une invaſion dans la Saxe juſqu'à Carga, où il avoit un poſte de cent cinquante hommes. Le Prince de Saxe Weiſſenfelds, qui jugea de ſon deſſein, & qui ne crut pas les frontieres de la Saxe aſſez bien gardées pour l'empêcher d'y entrer & d'y cauſer un déſordre affreux, fit aſſez de diligence pour arriver à Poſen en Pologne, qui eſt à vingt-quatre lieues de Carga. Il y amena à la hâte les deux régiments de chevaux-légers & environ douze cents hommes de Cavalerie peſante, força des marches, & joignit le Palatin Tarlo, qui avoit été obligé de retarder la ſienne d'un jour pour prendre le poſte de Carga ; il l'attaqua, le défit, & le pourſuivit pendant trente lieues. Le Palatin y

perdit ſon canon & ſes bagages, le reſte fut ſi bien diſperſé que le Palatin ne ſe ſauva qu'à grand' peine avec cinquante hommes à Konigsberg. Cela donna le dernier coup à la guerre de Pologne. Les douze cents chevaux ſaxons ne ſe trouverent qu'au premier choc, parce qu'ils ne purent jamais joindre les chevaux-légers, qui ne ceſſerent de tuer & de pourſuivre pendant deux jours ; & comme il ſe faiſoit des embarras dans les défilés que les Polonois étoient obligés de paſſer, la tuerie y fut grande.

Les troubles pacifiés en Pologne, le Roi Auguſte fut obligé de renvoyer les troupes ſaxonnes dans leur pays ; & ne pouvant, ſelon les conſtitutions du royaume, garder que quatorze cents Saxons pour ſa garde, il donna la préférence à ces deux régiments de chevaux-légers ſur le reſte de ſes troupes ſaxonnes. Ils furent réduits à ſix cents chacun, le reſte fut envoyé en Saxe avec les troupes ſaxonnes, & l'on y joignit deux cents gardes du corps, ce qui fit enſemble

quatorze cents, qui compoſent actuellement ſa garde. C'eſt un de ces deux régiments remis à mille hommes que je propoſe.

Le Palatin Tarlo eſt à Paris : l'on peut lui demander des circonſtances du fait qui le regarde. A ſon défaut, toute la Pologne en peut rendre témoignage.

Au mois d'Avril 1740. je propoſai à la Cour de France d'amener un de ces deux régiments au ſervice du Roi, parce que le Roi de Pologne vouloit bien me le donner. Je ne demandois que vingt-cinq livres par mois pour remonte, & pour tous, depuis le Colonel juſqu'au Tambour, faiſant à mes frais la conduite juſqu'à Landau.

LETTRE

De Mr. le Comte de Saxe au Chevalier Folard,

Ecrite de Prague le 28. Nov. 1741.

MON cher Chevalier, on ne peut que s'inſtruire en s'entretenant avec vous des choſes de la guerre, & perſonne ne traite cette matiere dans le ſublime comme vous : votre derniere lettre m'a fait grand plaiſir. Je vais continuer à vous informer de ce que nous avons fait.

Je ſuis arrivé le 18. Novembre avec ma réſerve de Konigſaal, où j'ai conduit du Danube l'Electeur de Baviere. Le 20. les Saxons nous ont joints au nombre de vingt mille hommes, des plus belles & des plus leſtes troupes. Le corps de Mr. de Gaſſion ſe rendit auſſi le même jour devant Prague. De maniere que j'é-

tois à la droite, Mr. de Gaſſion au centre, où l'Electeur s'eſt rendu, & les Saxons à la gauche. L'artillerie ſaxonne pour les ſieges eſt reſtée douze lieues derriere, à Boudine, faute de chevaux pour l'amener. Les premiers jours ſe ſont paſſés à reconnoître la place. Le 22. j'écrivis la lettre ſuivante à l'Electeur.

MONSEIGNEUR,

Je ſuis revenu ici à deux heures du camp des Saxons, où Votre Alteſſe Electorale m'avoit envoyé, & où j'ai paſſé la nuit avec cinq cents Grenadiers & quatre bataillons, à deux cents toiſes de la paliſſade, pour attendre le moment que l'attaque ſeroit commencée ſur la droite par les troupes françoiſes. V. A. E. m'avoit fait l'honneur de me dire, & je ne me ſuis retiré que lorſque l'arrivée du jour ne me laiſſoit aucune eſpérance ſur cette entrepriſe. L'on m'a remis à mon arrivée la lettre que V. A. E. m'a fait l'honneur de m'écrire, où

elle m'ordonne de faire un détachement de mille maîtres, ſix cents Dragons, & cinq à ſix cents Fantaſſins avec quelques Huſſards, pour paſſer la riviere de Muldau, & faire rentrer quelques centaines de mille rations de fourrages, pour en faire un magaſin à Konigſaal. J'obéirai à vos ordres, Monſeigneur; mais mon pont ſur Muldau n'eſt point établi, & je courrois riſque de perdre ces troupes ſi elles étoient pouſſées; d'autant plus qu'il pourroit ſe faire que l'avant-garde de Mr. Neuperg ſeroit demain à notre hauteur: ainſi, ſans expoſer ce corps à un danger apparent, je ne puis l'envoyer de l'autre côté de la riviere. Si les ennemis y ſont, ils ſeront ſupérieurs, & je ne ferai rien rentrer des fourrages demandés; & s'ils n'y ſont pas, un détachement de trois cents chevaux qui a paſſé aujourd'hui avec Mr. de Beauvaux, fera venir les habitants à l'obédience, autant que les voitures du pays pourront fournir à amener des fourrages. De quoi toutefois V. A. E. ne doit

pas douter, c'eſt qu'elles ſont toutes occupées au tranſport deſdits fourrages, & à peine ai-je pu raſſembler de quoi fournir à notre ſubſiſtance & à celle des fourrages.

Je ne veux pas entretenir V. A. E. des autres inconvénients qui ſe trouvent à faire ce détachement-là, & je prendrai la liberté de paſſer tout d'un coup à un plus grand détail ſur notre ſituation.

V. A. E. aura la bonté de ſe ſouvenir qu'étant à ſaint Polten, je pris la liberté de lui dire qu'il falloit ſe mettre à cheval ſur le Danube, à crins, & y fortifier les deux côtés du pont qui y étoit établi; que par ce moyen nous empêcherions Mr. de Neuperg de ſe poſter au poſte important de Thabor & à Prague; ce qui faciliteroit au corps de Mr. de Gaſſion & aux Saxons de faire le ſiege de cette ville, ſans que les ennemis oſaſſent y apporter le moindre obſtacle; & que par cette poſition elle conſerveroit la conquête qu'elle venoit de faire de la haute Autriche.

V. A. E. a jugé à propos de ſe retirer des environs de Vienne, & de ſe rendre à Budweiſſ & de là devant Prague ; elle ſe reſſouviendra comme j'ai combattu cette derniere démarche, & combien j'ai inſiſté pour qu'elle ſe portât ſur Thabor pour y établir les poſitions. Vous vous êtes preſſé, Monſeigneur, de venir devant Prague ; vous n'avez pas reconnu les lieux par vous-même, & on a abandonné ſans néceſſité ce poſte, qui eſt d'une ſi grande importance, que la perte de la haute Autriche s'en ſuivra, & que nous manquerons la conquête de la Boheme, ſi, par une conduite prompte, ferme & convenable, on ne répare cette faute.

Nous avons ici près de quarante mille hommes ; il faut demain jeter nos ponts ſur la Muldau, & marcher au devant des ennemis, qui s'avancent vers Prague : avec un tel corps nous ne devons rien redouter, & pouvons prendre des poſitions qui nous donneront le temps d'attendre le corps de Mr. de Leuville, & les Bavarois,

qui ſeront ici dans ſix jours ; alors nous ſerons ſupérieurs aux ennemis en nombre, & ſans doute en qualité de troupes. La priſe de Prague, celle de la Boheme, la conſervation de la haute Autriche, & celle de ſes propres Etats & de l'armée, ſeront une ſuite de cette démarche ; & j'oſe l'aſſurer que ſi elle differe à prendre ce parti, le manque de ſubſiſtance l'obligera bientôt d'abandonner la Boheme & de ſe retirer dans la Baviere, où le même défaut de ſubſiſtance fera périr les troupes françoiſes & les ſiennes.

Pardonnez, Monſeigneur, ſi j'oſe prendre la liberté de vous faire ces repréſentations ; mais je les ai cru néceſſaires, parce qu'il m'a paru qu'on inclinoit à ſe retrancher, & à garder la Muldau ; qui eſt ce qui peut nous arriver de plus fatal.

Je ſuis avec reſpect, &c.

Le 24. dans la nuit S. A. E. m'envoya l'ordre ſuivant.

Monſieur le Comte de Saxe aura la bonté de paſſer demain la Muldau le plus matin qu'il lui ſera poſſible, pour ſe porter juſqu'où il croira pouvoir le faire avec prudence; & enſuite il tâchera d'avoir des nouvelles de l'ennemi, & de les faire paſſer à S. A. E. autant qu'il lui ſera poſſible. Il tâchera auſſi de faire raſſembler & pouſſer des fourrages, grains, & farine, au pont de Konigſaal, de même que la quantité des bœufs ci-joints.

Il prendra avec lui toute la Cavalerie & les Dragons qui ſont à ſes ordres, c'eſt-à-dire tout ce qui ſera bien en état de marcher. Il laiſſera les tentes, les équipages & les étendards. Il trouvera ſept cents hommes d'Infanterie pour le ſuivre, dont quatre compagnies de Grenadiers & cinq cents ſoldats, leſquels ſeront rendus au pont, vis-à-vis du camp de Monſieur de Teſſé, à neuf heures du matin, pour attendre ſes ordres. Il fera donner le pain pour quatre jours à ſa Cavalerie & à ſes Dragons; & s'il n'étoit pas en état de le faire four-

nir, il en feroit donner avis à Mr. de Sechelles, qui y ſuppléra.

Il emmenera avec lui un des deux Maréchaux de camp, & reſtera au delà de la Muldau, & le plus en avant qu'il pourra ſans ſe commettre. Il paſſera auſſi demain un détachement de douze cents chevaux & de l'Infanterie ſaxonne, qui s'avanceront plus ou moins par le grand chemin, vers la colline de Cuttemberg. Mr. le Comte de Saxe aura la bonté de ſe concerter, & de donner de ſes nouvelles à celui qui commandera ce détachement, afin de pouvoir ſecourir en cas de beſoin.

Les Huſſards devant arriver demain ou après, ils iront joindre ce détachement ſaxon, dont il ſera détaché deux cents pour aller joindre celui de Mr. le Comte de Saxe. On envoie un double du préſent ordre à Mr. le Comte de Rudoswki, pour qu'il ſe conforme de ſon côté aux meſures priſes.

Cet ordre étoit accompagné d'une

lettre de Mr. de Sechelles, avec un détail pour les ſubſiſtances & fourrages. Voici la réponſe que je lui fis.

J'ai reçu, Monſieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, j'enverrai votre commandement. Mais vous auriez dû me donner un de vos Commiſſaires; car je vous avoue franchement que je ne connois rien à cette beſogne-là, ſur-tout quand il eſt queſtion de manœuvrer & de voir les ennemis; ce qui arrivera vraiſemblablement demain ou après: chacun a ſon talent. Je ne ſaurois me perſuader que le principal de ma miſſion ſoit de faire contribuer le pays; le ſoin d'empêcher que les ennemis ne jettent du ſecours dans Prague, d'arrêter leurs premieres troupes pour les obliger à ſe raſſembler, & de donner le temps de prendre cette place, me paroît plus eſſentiel, & occupera mon peu de capacité.

Si, à la faveur de mon expédition, l'on pouvoit faire rentrer les bleds & les beſtiaux que vous deſirez, je crois

crois que ce ſeroit un avantage ; mais la ſituation eſt trop critique pour m'en pouvoir occuper, & faire des démarches en conſéquence : ainſi ayez la bonté d'envoyer avec moi un Commiſſaire entendu, ſur qui cela roule. Faites mieux, prenez Prague, & vous aurez tout en abondance.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Je paſſai le 25. au matin le pont de la Muldau, entre Konigſaal & Prague, avec douze troupes de Dragons, ſeize de Carabiniers, douze de Cavalerie, quatre compagnies de Grenadiers, & huit cents hommes d'Infanterie. Dès que j'eus paſſé ce pont, je reçus un avis que quatorze mille hommes des troupes de la Reine de Hongrie forçoient de marche, & devoient entrer dans Prague le lendemain, & qu'ils étoient ſuivis de toute l'armée des ennemis : je pris ſur le champ mon parti, & j'écrivis le billet ſuivant à l'Electeur.

MONSEIGNEUR,

Je viens d'apprendre que l'on doit jeter demain quatorze mille hommes dans la place : il ne nous reſte d'autre reſſource que d'attaquer Prague de vive force. Les deux mille hommes de garniſon qui y ſont ne peuvent ſuffire pour réſiſter à nos efforts, ſi nous l'attaquons par quatre côtés ; & la bourgeoiſie armée, quoique très-nombreuſe, ne doit pas nous effrayer. Ainſi, ſi V. A. E. veut faire faire deux attaques aux Saxons, l'une de leur côté & l'autre par le détachement qu'ils ont pouſſé au delà de la Muldau, & que je ſuppoſe paſſer dans le moment que je paſſe, j'en ferai une de mon côté, & le corps de Mr. de Gaſſion fera la quatrieme. Si la choſe ne convient pas à V. A. E. je marcherai au devant des troupes de la Reine de Hongrie, & lorſque je ſerai pouſſé je me retirerai, en laiſſant Prague ſur ma gauche, vers le pont des Saxons ; parce qu'il ne

me ſera plus poſſible de repaſſer ſur le pont qui eſt entre Konigſaal & Prague. Il faut faire avertir les Saxons de ne pas s'éloigner, parce qu'ils pourroient être coupés par le corps des ennemis qui me ſuivra.

Je ſuis avec reſpect, &c.

En conſéquence je marchai à Kundratitz, & de là j'arrivai à deux heures après midi devant Prague, pour reconnoître où je ferois mon attaque. A peine m'avoit-on tiré quelques volées de canon, que je reçus ce billet de l'Electeur.

Je remets à vous répondre plus en détail, Monſieur; je me bornerai à vous avertir que le pont des Saxons ne pourra être fini ni aujourd'hui ni demain; peut-être le ſera-t-il le ſoir, mais le plus ſûr eſt de n'y compter qu'après demain 27. Je ſuis avec la plus parfaite eſtime, Monſieur, tout à vous.

Je répondis ſur le champ ce qui ſuit.

MONSEIGNEUR,

Puiſque le pont des Saxons n'eſt point fait, & qu'il ne peut l'être que demain, je marche au devant des ennemis ſur le chemin de Thabor, pour les arrêter le plus qu'il me ſera poſſible.

Je lui marque qu'il fait ſi froid que la plume m'échappe des doigts, & qu'elle aura de la peine à lire mon écriture : je lui en fais mes excuſes, & ſuis avec reſpect, &c.

Sur le champ je renvoyai Mr. de Mirepoix avec mille hommes d'Infanterie au pont de la Muldau, que j'avois paſſé, avec ordre de ſe retrancher ſur une hauteur qui ſe trouve vis-à-vis la tête de ce pont; dans l'intention que lorſque je ſerois pouſſé, je puſſe m'y retirer, & paſſer la riviere à la faveur du feu de cette Infanterie. Je retournai avec la Cavalerie à Kundratitz, que j'avois reconnu pour un aſſez bon poſte de Cavalerie, pour y paſſer la nuit, pouvant appuyer ma

droite & ma gauche à des ravins, & je pouſſai des partis en avant. A ſix heures du ſoir je reçus l'ordre qui ſuit de l'Electeur.

Le pont des Saxons n'étant pas fait, M. le Comte de Saxe ne peut s'y replier. Nous eſpérons faire une véritable attaque à la porte de Cartſthor, & de l'emporter : au cas qu'elle ne réuſſiſſe pas, elle paſſera pour une fauſſe attaque. On fera défiler à la nuit dans les défilés à portée pour pouvoir commencer l'attaque ſur les deux ou trois heures du matin ; mais nous attendrons que la fauſſe attaque des François ſoit commencée une heure avant, de même que celle du Comte de Saxe, pour qu'on attire la plupart de la garniſon de ce côté-là : car du côté de Cartſthor il y a mille hommes de piquet toutes les nuits. Ainſi il faudroit que par les fauſſes attaques on les attirât tous vers ce côté-là.

Au bas du billet étoit :

Je vous prie, Monſieur, de vous conformer à ceci, & d'attaquer, ſoit à faux ou véritablement, ſelon que vous le jugerez à propos avec eſpérance de réuſſir, & par conſéquent ſans expoſer mal à propos les troupes, à une heure après minuit : nous ferons de même ici.

Je fis ſur le champ rappeller M. de Mirepoix, je fis ramaſſer quelques échelles, & fis accommoder deux poutres avec des cordes, pour ſervir de belier. M. de Mirepoix arriva avec les mille hommes d'Infanterie, & nous marchâmes ſur le champ vers Prague.

Comme la partie que j'avois commencé à reconnoître étoit trop forte, étant la citadelle, je coulai tout du long juſqu'au Neuthor, qui eſt la ſeconde porte en delà de la baſſe Muldau. Je fis ma diſpoſition en marchant, & lorſque j'approchai de la ville, j'entendis l'attaque de Monſieur de Gaſſion ; il pouvoit être une heure après minuit. Je fis halte ; & pendant qu'on diſtribuoit les échel-

les, la poudre & les balles, je m'avançai avec M. de Chevert, Lieutenant-Colonel de Beauce, pour reconnoître où nous ferions l'attaque. Je me coulai dans le foſſé, qui n'avoit point de revêtement de ce côté-là; je trouvai auprès du Neuthor un baſtion qui avoit bien trente-cinq pieds de haut revêtu en brique, un ravelin ſur la courtine avec deux ponts-levis. Vis-à-vis étoit une eſpece de plate-forme formée par les gravois & les fumiers de la ville, qui étoit à peu près au niveau du rempart. Comme le temps me preſſoit, l'attaque de M. de Gaſſion étant déjà finie, je n'eus pas le temps de reconnoître la place plus loin; & comme nos échelles étoient aſſez longues pour atteindre au cordon, je réſolus de planter l'eſcalade dans le flanc du baſtion du polygone, à côté de celui où étoit la porte de la ville. Je dis à M. de Chevert que je le ferois ſoutenir par un feu de protection de la plate-forme vis-à-vis, & qu'en même temps j'attaquerois le pont-levis & le ravelin : nous retour-

nâmes aux troupes ; tout cela ſe fit dans un ſi grand ſilence, que les ſentinelles ne nous apperçurent pas. J'avois fait mettre à terre ſix cents Dragons & quatre cents Carabiniers ; il me reſtoit vingt troupes de Cavalerie, que je fis avancer ſur la chauſſée pour les lâcher dans la ville au moment que j'aurois forcé la porte.

Les échelles furent diſtribuées aux premiers Grenadiers. J'ordonnai au premier Sergent d'y monter avec huit Grenadiers, & de ne point tirer, quelque choſe qui arrivât, mais de poignarder les ſentinelles, s'ils pouvoient les ſurprendre, & de ſe défendre à coups de bayonnettes s'ils trouvoient de la réſiſtance ſur le rempart ; & à Chevert de les ſuivre avec les quatre compagnies de Grenadiers, ſuivies de quatre troupes de Dragons, & celles-là de quatre piquets d'Infanterie : ce qui fut exécuté. Le Sergent y monta, & les ſentinelles ne s'en apperçurent qu'au moment qu'il fut ſur le rempart. Alors le carillon commença ; les ennemis vinrent à la

charge, tirerent beaucoup, & croiſerent la bayonnette avec nos Grenadiers; mais ceux-ci ne ſe défendoient qu'à grands coups de bayonnettes, & tinrent bon juſqu'à ce que M. de Chevert fut monté; lequel fut bientôt ſuivi des quatre compagnies de Grenadiers, & par ceux qui devoient le ſuivre. Mais comme on ſe preſſoit de monter ſur les échelles, & qu'elles ne pouvoient ſupporter le poids de tant d'hommes, il en rompit beaucoup, ce qui penſa tout déconcerter. J'envoyai un Officier pour mettre ordre à cette eſcalade, & je me preſſai d'arriver au pont & à la porte avec les huit troupes de Dragons qui avoient ſervi au feu de protection, & les huit troupes de Carabiniers. J'ordonnai qu'on mît à leur place les quatorze piquets d'Infanterie qui reſtoient, pour faire le feu de protection. Dans le moment que j'étois dans le ravelin, & que je m'avançois vers la porte, Chevert avoit forcé le corps de garde par derriere, & m'abattit le pont-levis, celui qui conduiſoit au

ravelin fut abattu au même moment, & je fis entrer à toutes jambes les vingt troupes de Cavalerie, pour ſe jeter dans toutes les rues. J'avois ordonné aux Officiers de caſſer la tête à tout Cavalier qui mettroit pied à terre pour piller, & de faire ſabrer tous nos ſoldats d'Infanterie qu'ils trouveroient épars. J'en avois averti l'Infanterie, les Dragons & Carabiniers à qui j'avois fait mettre pied à terre, pour empêcher le déſordre & le pillage. Ainſi nous entrâmes dans la ville. D'abord que ces premieres troupes eurent crié *Vive le Roi*, l'attaque des Saxons commença par un grand feu de part & d'autre: je laiſſai huit troupes de Dragons à la porte, & fis loger les piquets dans les maiſons voiſines; je jetai ſur le rempart deux troupes de Dragons de chaque côté pour aſſurer mes flancs, & je marchai avec quatre compagnies de Grenadiers & la Cavalerie droit au pont de Prague, pour favoriſer l'entrée aux Saxons, dont l'attaque duroit toujours avec grande vivacité. En arrivant à la

maiſon de ville, j'y trouvai le Magiſtrat, qui me préſenta les clefs de la ville; un moment après vint un Aide de camp du Maréchal Ogilfi, qui me dit qu'il ſe rendoit mon priſonnier. Je m'avançai au pont & je m'en aſſurai; après quoi je me rendis chez le Maréchal Ogilfi, où après avoir demandé à boire, parce que je mourois de ſoif, & fait les premieres civilités, je lui demandai un ordre pour le Commandant de la citadelle, qu'il me donna.

Sur le champ je la fis occuper, & peu de moments après les Saxons y entrerent.

Prague eſt une des grandes villes de l'Europe, elle contient ſept villes, & peut avoir une lieue & demie de traverſe. Il faut pour la défendre plus de vingt bataillons. La garniſon conſiſtoit en deux mille hommes & ſix mille bourgeois armés. Elle a été priſe le même jour que mon grand-pere la prit en 1640. Il n'y a point d'exemples qu'une ville ait été emportée par les François la nuit & l'é-

pée à la main ſans pillage. Voilà une trop longue lettre, mon cher Chevalier; mais il a bien fallu vous en compter.

MAURICE DE SAXE.

P. S. Je reçois dans le moment l'ordre ci-joint de l'Electeur, qui vous fait voir que j'étois bien inſtruit du mouvement & des deſſeins des ennemis, & qu'il n'y avoit pas de temps à perdre.

Vous partirez, Monſieur, demain à la pointe du jour avec votre détachement. Il eſt néceſſaire que vous ſachiez, pour votre inſtruction, que le gros corps de l'armée ennemie étoit aujourd'hui à Forchiel, Dueſpech & Beverſchau, où étoit le Duc de Lorraine; qu'ils ont pouſſé en avant trois mille Croates & quelque peu de Cavalerie, qui devoit ſe jeter dans Prague le jour même que nous l'avons emportée: ainſi vous pouvez prendre vos meſures pour ne pas cou-

rir riſque d'être coupé : en faiſant occuper quelques poſtes par votre Infanterie, vous pourrez toujours vous replier ſur elle. Je ſuis avec la plus parfaite eſtime, Monſieur, tout à vous.

LETTRE

De M. le Comte de Saxe au Chevalier Folard,

Ecrite de Deckendorf le 28. Décembre 1742.

IL y a bien long-temps que je ne vous ai écrit, mon cher Chevalier ; il y a long-temps auſſi que je n'ai reçu de vos lettres : mais c'eſt ma faute, & je vous l'avoue. J'ai été dans un mouvement continuel, & je me ſuis nourri de couleuvres : je n'aime pas à vous écrire des miſeres, mon ame eſt trop franche & trop ſincere pour qu'elle ne coule par ma plume ſur le papier quand je

m'entretiens avec vous ; & comme il eſt plus aiſé de s'abſtenir que de ſe contenir, je ne vous ai point écrit. Où êtes-vous ? Dans votre derniere lettre vous m'écrivez que vous alliez à Avignon : êtes-vous reſté à Paris ? & cette lettre vous y trouvera-t-elle encore ? Je ſuis à la gauche du Danube, & commande en cette partie ; depuis que notre armée a paſſé le Danube à Staracnhot, j'ai obligé les ennemis à quitter Oberaltac, & puis ce poſte-ci. Il eſt arrivé quelque choſe d'aſſez plaiſant dans cette manœuvre.

Comme je ſavois que les ennemis avoient des Huſſards & quelque Infanterie légere entre Oberaltac & ici, qui occupoient les paſſages & les défilés, & comme ces poſtes étoient foibles, j'ai jugé qu'ils ne les avoient entre eux & moi que pour être avertis de ma venue, & qu'ils vuideroient à mon arrivée ; en conſéquence, j'ai raſſemblé aſſez de bateaux à Straubingen pour y embarquer onze bataillons, afin de me laiſſer aller au

courant du Danube, de paſſer tous leurs poſtes, & de débarquer au deſſous de Deckendorf, afin de couper la retraite à deux bataillons qui y étoient, & afin que rien ne pût ſe ſauver. J'avois envoyé le 24. du mois paſſé différents partis tout le long du Regem, avec ordre de ſe rapprocher du Danube le 2. de ce mois. Je m'embarquai le 2. & j'envoyai ma Cavalerie avec quelque peu d'Infanterie pour attaquer les poſtes que les ennemis avoient le long du Danube à différents défilés, afin d'attirer leur attention de ce côté-là. Pendant ce temps je me laiſſai deſcendre au courant, & la garniſon de Deckendorf n'en fut avertie que lorſqu'elle me vit: & j'aurois complétement réuſſi, s'il n'étoit arrivé un accident à un bateau chargé de quatre compagnies de Grenadiers, qui ſe creva ſur une ſouche; ce qui nous arrêta une heure, & a fait que nous ne ſommes arrivés à Deckendorf que comme le jour finiſſoit. Et comme il ſubſiſte encore dans la riviere les piliers d'un pont que

j'ai fait brûler cet été, je n'ai oſé haſarder d'y paſſer dans l'obſcurité avec cette flotte chargée de troupes: j'ai été obligé de débarquer au deſſus, ce qui a donné le temps à la garniſon de ſortir en confuſion; mais ils y ont laiſſé leurs équipages. Nous y avons fait quelque cent priſonniers, & les Grenadiers ſe ſont aſſez jolîment mis en vaiſſelle d'argent. Ce n'eſt pas tout; ce poſte ſervoit à couvrir des dépôts que les ennemis avoient le long du Danube, & que les mauvais chemins leur avoient empêché de traîner avec eux dans leur marche en venant de Boheme: tous ces dépôts, tous ces poſtes, tous les équipages à qui ils ſervoient d'eſcortes, ont été effrayés de mes bateaux, & de cette maniere de voyager prompte; ils ont tous abandonné les rives du Danube pour ſe jeter dans la montagne, où ils ſont tombés dans les griffes de mes partis. Nous avons pris dans un endroit 250 chariots & caiſſons, dans un autre 150000 rations de biſcuit, dans un troiſieme un pont

ſur

ſur haquet, dans un quatrieme enfin 1000 tonneaux de farine, des priſonniers par-tout ; & enfin tout le pays entre ci & Paſſaw a été nettoyé en deux jours. Ce n'eſt pas encore tout, mon cher Chevalier, les ennemis avoient tiré tout le canon de Paſſaw, & l'avoient fait remonter l'Inin pour faire le ſiege de Bruneau. Ils l'ont envoyé au plus vîte à Paſſaw, & y ont jeté une garniſon, car ils n'y avoient laiſſé que ſix cents hommes. Voilà une bonne plaiſanterie que je leur ai fait là : je ſuis ſûr que cela vous réjouira. Ils m'ont envoyé depuis deux mille hommes à Gravenau, à qui j'irai donner l'aubade un de ces jours, quand la rigueur du froid ſera un peu tempérée. Adieu, mon cher Chevalier : aimez-moi toujours un peu, & ſoyez perſuadé de ma tendreſſe pour vous.

MAURICE COMTE DE SAXE.

LETTRE

De M. le Maréchal de Saxe au Chevalier Folard,

Ecrite du camp ſous Courtray le 11 Aouſt 1744.

J'Ai reçu, mon cher Chevalier, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 11. de ce mois. Les marques de votre ſouvenir me flattent infiniment, & je m'eſtimerois heureux de vous avoir avec moi : mais vous ſavez, mon cher Chevalier, que ces choſes ne dépendent pas de nous. Je voudrois bien avoir dans mon armée pluſieurs Officiers, ſi cela ſe pouvoit, tels que celui qui défendit la caſſine de Moskolini, & je vous aſſure que j'en ferois grand cas.

Les ennemis ont eu intention de m'attraper ici ; mais ayant ſu que j'avois fait regratter les anciennes fortifications, & mis quelques paliſſades

au corps de la place, avec des barrieres aux portes, ils ſe ſont raviſés. Ils ont fait aſſez habilement une démarche fort imprudente en marchant par leur gauche & me prenant le flanc entre une riviere & moi, je veux dire l'Eſcaut. J'en fus averti le ſoir; & m'étant mis en marche à la pointe du jour pour les couper en deux, j'appris au pont de pierre, à ſept heures du matin, qu'ils avoient fini de paſſer le ruiſſeau à ſix, ayant marché toute la nuit. Ils ſont allés camper dans la plaine de Cizoint. J'ai pourvu l'iſle de tout ce qu'il faut pour faire une bonne défenſe, & j'ai reſté ici, les ſoupçonnant de vouloir m'obliger à rentrer ſur nos terreins pour que je ne mange plus le leur. J'ai envoyé M. du Cheyla avec 23 eſcadrons ſous Lille, & fait avancer ſous Doüay M. le Comte d'Eſtrées, qui étoit à Maubeuge avec 18, pour les tenir en bride & les empêcher de paſſer avec des détachements l'Eſcarpe & la Deulle pour faire des courſes. Ce moyen m'a réuſſi juſqu'à pré-

ſent ; aucune de leurs troupes n'a paſſé ces deux rivieres, de crainte d'être coupée par ces deux corps.

Il y a huit jours que nous ſommes dans ces poſitions ; je ne ſais par où cela finira : ils ne ſauroient aller plus loin & me laiſſer entre leurs fours, qui ſont à Tournes, & eux. Je ſubſiſte pendant ce temps-là dans leur pays, & il me ſemble que cette défenſive n'eſt pas trop mal.

Adieu, mon cher Chevalier, je vous embraſſe de tout mon cœur : honorez-moi quelquefois de vos lettres.

Le Comte de Saxe.

LETTRE

De Monſieur le Maréchal de Saxe à M. le Comte d'Argenſon.

Ecrite de Paris, le 25. Février 1750.

COnformément aux intentions de Sa Majeſté que vous m'avez fait ſavoir, Monſieur, je me ſuis rendu aux Invalides, & j'y ai vû faire l'exercice aux différents détachements qui y étoient aſſemblés.

Le détachement des Gardes que M. de *Bombelles* a dreſſé, eſt celui qui marche le mieux, & dont l'exercice a le plus de grace. L'exercice de M. le Comte de *Maillebois* me plait infiniment; il a une méthode de faire amorcer les armes, qui, à ce que je crois, ſera bientôt imitée de pluſieurs, parce qu'elle évite un mouvement fort embarraſſant lorſqu'on a la bayonnette

au bout du fuſil ; & quelque changement que l'on faſſe à l'exercice, on ne ſauroit rien faire de mieux que d'en retrancher l'ancienne méthode d'amorcer, pour lui ſubſtituer celle-ci.

Le détachement qu'a dreſſé le Duc de *Broglio* eſt une copie de l'exercice pruſſien : on ne ſauroit admettre les gibernes & les poulverins qu'à ce détachement, lorſqu'on voudra faire un changement dans cette Infanterie. Je ne parle point pour faire porter l'épée en couteau de chaſſe, la méthode de M. de Bombelles eſt celle de toute notre Infanterie la meilleure & la moins embarraſſante.

Alſace a le véritable exercice pruſſien, mais c'eſt un abus de croire qu'il faut des fuſils courts pour l'exécuter ; les nôtres ſont beaux & bons.

L'exercice de *Beauvoiſis* eſt fort leſte & très-bien exécuté. Mais de vous dire, Monſieur, quel eſt le meilleur, c'eſt une queſtion très-importante à décider : cette partie, à laquelle on ne fait qu'une médiocre attention en France, fait depuis bien des an-

nées la méditation & l'application des plus habiles Militaires de l'Europe. On ne ſauroit diſconvenir que les ſuccès des Pruſſiens contre des troupes qui depuis cinquante ans n'ont ceſſé de faire la guerre, & que l'on regardoit comme bonnes, ne peuvent s'attribuer qu'à cette application & à l'excellence de leur diſcipline & de leurs exercices.

Ce n'eſt donc pas une choſe indifférente que le choix de l'exercice. On y a travaillé en Pruſſe pendant l'eſpace de quarante années avec une application ſans relâche: c'eſt à cette partie qu'a été employé le regne de deux Rois, dont la plus grande attention s'eſt toujours portée ſur le Militaire; en quoi ils ont été puiſſamment aidés par des Généraux habiles, qu'aucun objet de fortune ou de plaiſirs ne diſtrait des fonctions dont ils ſont chargés.

Les différents mouvements d'exercice que l'on fait à rangs & files ouvertes, ſont relatifs à la maniere de charger lorſque les bataillons ſont à

rangs & files ſerrées, ce qui eſt la poſition qu'ils doivent avoir lorſqu'ils ſont formés pour charger. A l'exercice de revue & de parade, les Officiers doivent être tous ſur le front du bataillon, & alors les files & les rangs ſont ouverts ; mais lorſqu'ils ſont ſerrés à la pointe de l'épée, les Officiers doivent être dans les rangs, & un ſeul Officier doit ſe trouver devant le bataillon.

Dans le ſecond point de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, il s'agit de ſavoir ſi l'on doit mettre les Officiers dans les rangs, ou ſur le front du bataillon. Il eſt certain que nous perdrons toujours par le feu de nos propres ſoldats une grande quantité de nos Officiers lorſqu'ils ſeront ſur le front du bataillon, & ſur-tout dans les premieres affaires, après une longue paix. En ſecond lieu, lorſque les Officiers ne ſont pas partagés dans les rangs, ils ne s'occupent pas de leurs ſections; les Majors ou ceux qui commandent ne ſauroient diſtinguer les ſections, parce

qu'elles ne ſont pas marquées par l'eſponton ; & lorſqu'elles ſe ſont mêlées par le mouvement ou par l'inégalité du terrein, ceux qui commandent ne ſauroient voir tout d'un coup où eſt le défaut. De plus, les Officiers ſubalternes ne ſont pas ſi bien maîtres de leurs ſoldats, & ne peuvent les empêcher de tirer : ce qui eſt un point de la plus grande conſéquence ; car toute troupe qui a tiré en préſence de l'ennemi eſt une troupe défaite, ſi celle qui lui eſt oppoſée conſerve ſon feu ; & c'eſt la raiſon pour laquelle les gens entendus font porter aux ſoldats le fuſil ſur l'épaule, parce qu'il eſt plus facile de les empêcher de tirer, lorſqu'ils ont le fuſil ſur l'épaule, que lorſqu'ils l'ont ſur le bras gauche, en marchant à l'ennemi les armes préſentées, mouvement des plus dangereux. C'eſt auſſi la raiſon pour laquelle on oblige les Officiers d'avoir des eſpontons ; car ne pouvant tirer, ils empêchent le ſoldat de le faire : au lieu qu'ayant des fuſils, ils tirent les premiers, & les ſoldats les imitent ;

car il ne faut qu'un ſeul coup en préſence de l'ennemi pour faire tirer un bataillon, une brigade, une ligne, une colonne entiere. Je n'ai que trop de ces exemples à citer là deſſus, & nos Militaires n'en ſauroient diſconvenir. Mon devoir m'oblige à ne point flatter dans une choſe d'une ſi grande conſéquence; je me trouve obligé de dire que notre Infanterie, quoique la plus valeureuſe de l'Europe, n'eſt point en état de ſoutenir une charge dans un lieu où elle peut être abordée par de l'Infanterie moins valeureuſe qu'elle, mais mieux exercée & mieux diſpoſée pour une charge; & les ſuccès que nous avons dans les batailles ne doivent s'attribuer qu'au haſard ou à l'habileté que nos Généraux ont de réduire les combats à des points ou affaires de poſte, où la ſeule valeur des troupes & leur opiniâtreté l'emportent ordinairement, lorſque le Général ſait faire ſes diſpoſitions en conſéquence, c'eſt-à-dire, de maniere à pouvoir ſoutenir les attaques: mais c'eſt une choſe qu'on ne

peut pas toujours faire, & que le Général ennemi peut empêcher, s'il eſt habile, s'il connoît vos défauts & ſes avantages. Ce que j'avance ici eſt ſoutenu par des preuves.

A la bataille d'*Hochſtet* vingt-deux bataillons qui étoient au centre tirerent en l'air, & furent diſſipés par trois eſcadrons ennemis qui avoient paſſé le marais devant eux; les ennemis furent repouſſés au village de *Blintheim*, & ils ne ſe rendirent qu'après que les armées furent retirées.

Luzara en Italie, affaire de poſte.

Ramilly, affaire de plaine.

Denain, affaire de poſte.

Malplaquet : ce qu'il y avoit en plaine plia; ce qui étoit poſté ſe maintint long-temps, & coûta beaucoup de chevaux aux Alliés.

Parme, affaire de poſte.

Dettingen, affaire de plaine.

Fontenoy : ce qui étoit en plaine plia, ce qui étoit poſté ſe maintint.

Raucoux, affaire de poſte uniquement, quoiqu'il y eût beaucoup de plaine; mais on n'attaqua que les poſtes.

Lawfeld, affaire de plaine réduite à des attaques de poſte.

C'eſt donc un grand défaut dans une Infanterie, de ne pouvoir l'employer qu'à de certaines parties de la guerre. On ſe révolte ſans doute contre ces ſentiments; mais je ne ſais s'il y a beaucoup de nos Généraux qui oſaſſent entreprendre de paſſer une plaine avec un corps d'Infanterie devant un corps de Cavalerie nombreuſe, & ſe flatter de pouvoir ſe ſoutenir pluſieurs heures avec quinze ou vingt bataillons au milieu d'une armée, comme ont fait les Anglois à *Fontenoy*, ſans qu'aucune charge de Cavalerie les ait ébranlés ou fait dégarnir de leur feu. Ce ſont des choſes que nous avons tous vues; mais l'amour propre fait qu'on ne veut point en parler, parce qu'on ſent bien qu'on n'eſt point en état de les imiter.

Les Romains, en cela tout différents des autres peuples de la terre, ſe ſont fait de la Guerre une méditation continuelle; & dès qu'ils ont apperçu des méthodes ſupérieures à

la leur, ils les ont embraſſées en renonçant à celles dont ils s'étoient ſervis juſques-là. *Annibal* ayant reconnu les défauts de ſon Infanterie, la forma en Légions, & lui donna les armes & la façon de combattre des Romains ; le gain de la bataille de *Cannes* en fut la récompenſe.

Quant au choix préciſément de l'exercice de l'un des détachements ſur lequel le Roi m'a fait l'honneur de me demander mon avis, je donnerois la préférence à celui d'*Alſace*. Une lettre ne ſauroit contenir les raiſons qui me déterminent à ce choix, & un Mémoire ſur cette matiere ne feroit qu'ouvrir la porte à des écrits dont vous devez être fatigué ; outre que c'eſt un genre d'écrire dont je voudrois bien être diſpenſé.

FIN.

607735

TABLE.

MEMOIRES

SUR L'ART DE LA GUERRE.

AVANT-PROPOS. page 1.

LIVRE premier. *DES PARTIES DE DETAILS.* 9.

CHAPITRE I. *De la maniere de lever les troupes, de celle de les habiller, de les entretenir, de les payer, de les exercer, & de les former pour le combat.* ibid.

CHAP. II. *De la Légion.* 53.

CHAP. III. *De la Cavalerie, de ſes armures & de ſes armes. Du pied de la Cavalerie; comme elle doit ſe former, combattre & marcher. De ſes mouvements. Des fourrages au verd & au ſec, des pâtures, des tentes, & de la maniere de camper. Des partis ou détachements.* 84.

CHAP. IV. *Diſſertation ſur la grande manœuvre.* 125.

De la Colonne. Page 131.

CHAP. V. *Des armes à feu, & de la méthode de tirer.* 141.

CHAP. VI. *Des drapeaux ou enseignes.* 146.

CHAP. VII. *De l'artillerie & du charroi.* 150.

CHAP. VIII. *De la discipline militaire.* 155.

LIVRE second. *DES PARTIES SUBLIMES.* 163.

CHAP. I. *De la fortification, attaque & défense des places.* ibid.

CHAP. II. *Reflexions sur la Guerre en général.* 179.

Description de la Pologne, & projet de Guerre pour une Puissance qui se trouveroit dans le cas de la faire à cette république. 188.

CHAP. III. *De la Guerre des montagnes.* 233.

CHAP. IV. *Des pays coupés, remplis de haies & de fossés.* 235.

CHAP. V. *Des passages de rivieres.* 238.

CHAP. VI. *Des différentes situations pour camper les armées & pour combattre.* 247.

CHAP. VII. *Des retranchements & des lignes.* 261.

CHAP. VIII. *De l'attaque des retranchements.* 285.

CHAP. IX. *Des redoutes & de leur excellence*

cellence dans les ordres de bataille. 289.
CHAP. X. *Des eſpions & des guides.* 299.
CHAP. XI. *Des indices.* 301.
CHAP. XII. *Des qualités que doit avoir un Général d'armée.* 305.

RÉFLEXIONS

SUR LA PROPAGATION DE L'ESPECE HUMAINE. 317.

TRAITÉ DES LÉGIONS.

PREMIERE PARTIE. *De la diſcipline.* 331.
SECONDE PART. *De la Légion.* 374.
TROISIEME PART. *De l'ordonnance de la Légion.* 396.
QUATRIEME PART. *De la formation & de la dépenſe des Légions.* 420

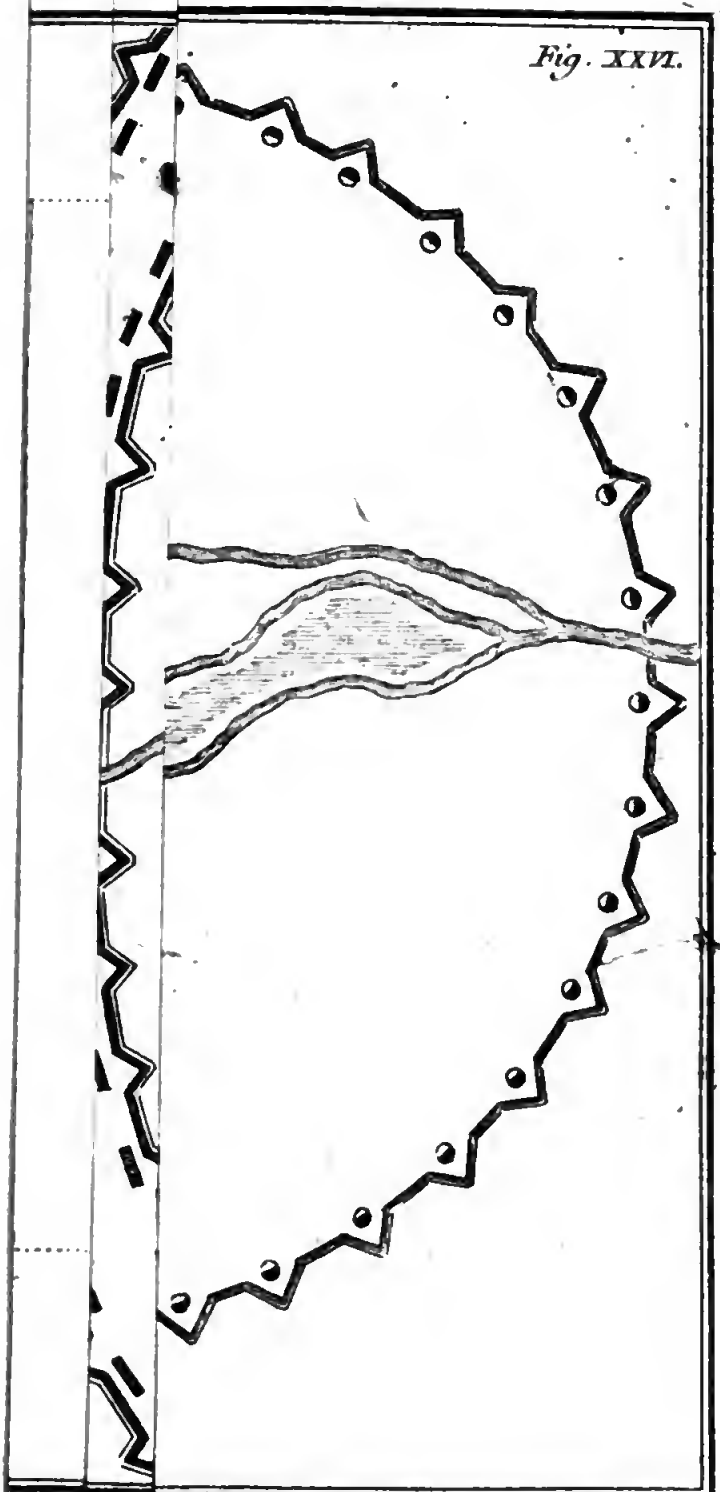
TABLE.

LETTRES DU COMTE DE SAXE.

Copie d'une lettre du Roi de Pologne au Comte de Saxe. 435
Réponſe à cette lettre. 437
Lettre du Comte de Saxe au Chevalier Folard. 456
Autre au même. 477
Autre au même. 482
Lettre du même à Monſieur le Comte d'Argenſon. 485

Planche 2.

Fig. XXVI.



l'infanterie ,

Fig. XI.

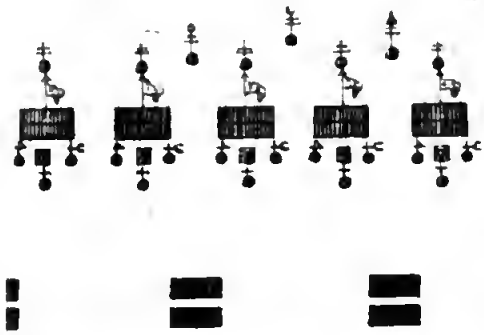
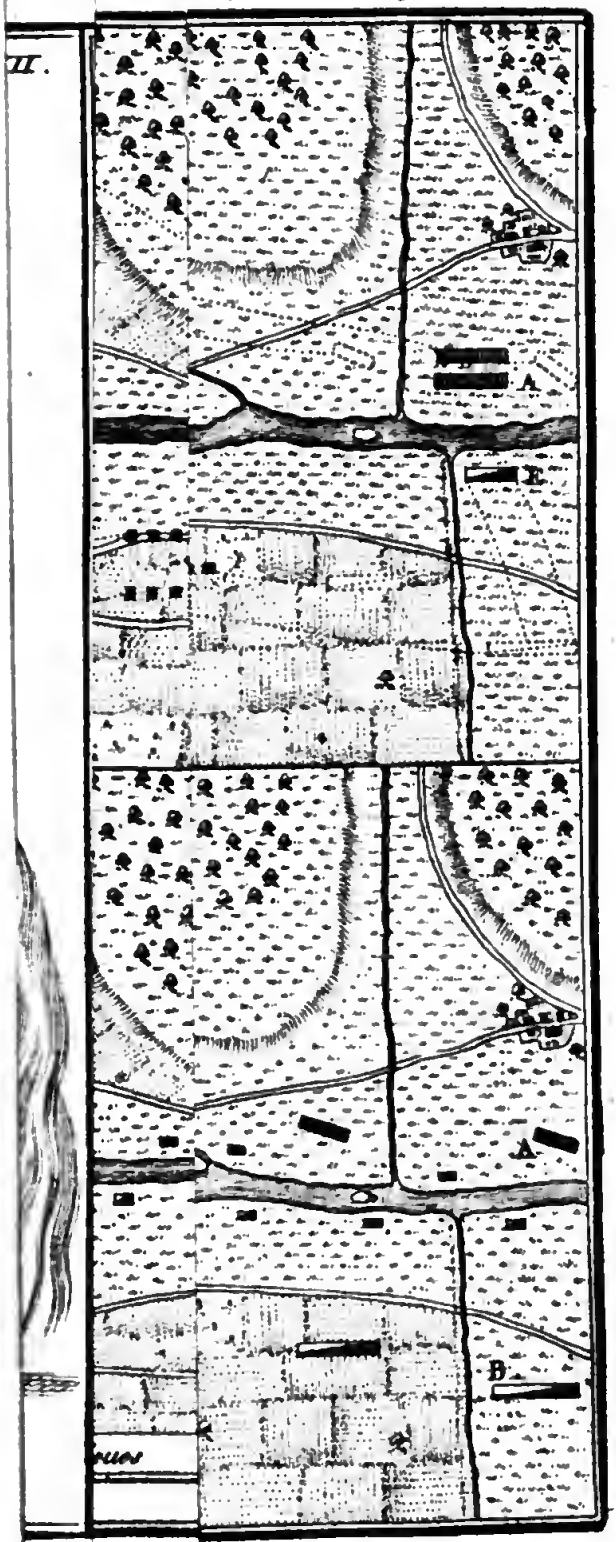


Fig. X.


II.
A
E
A
B

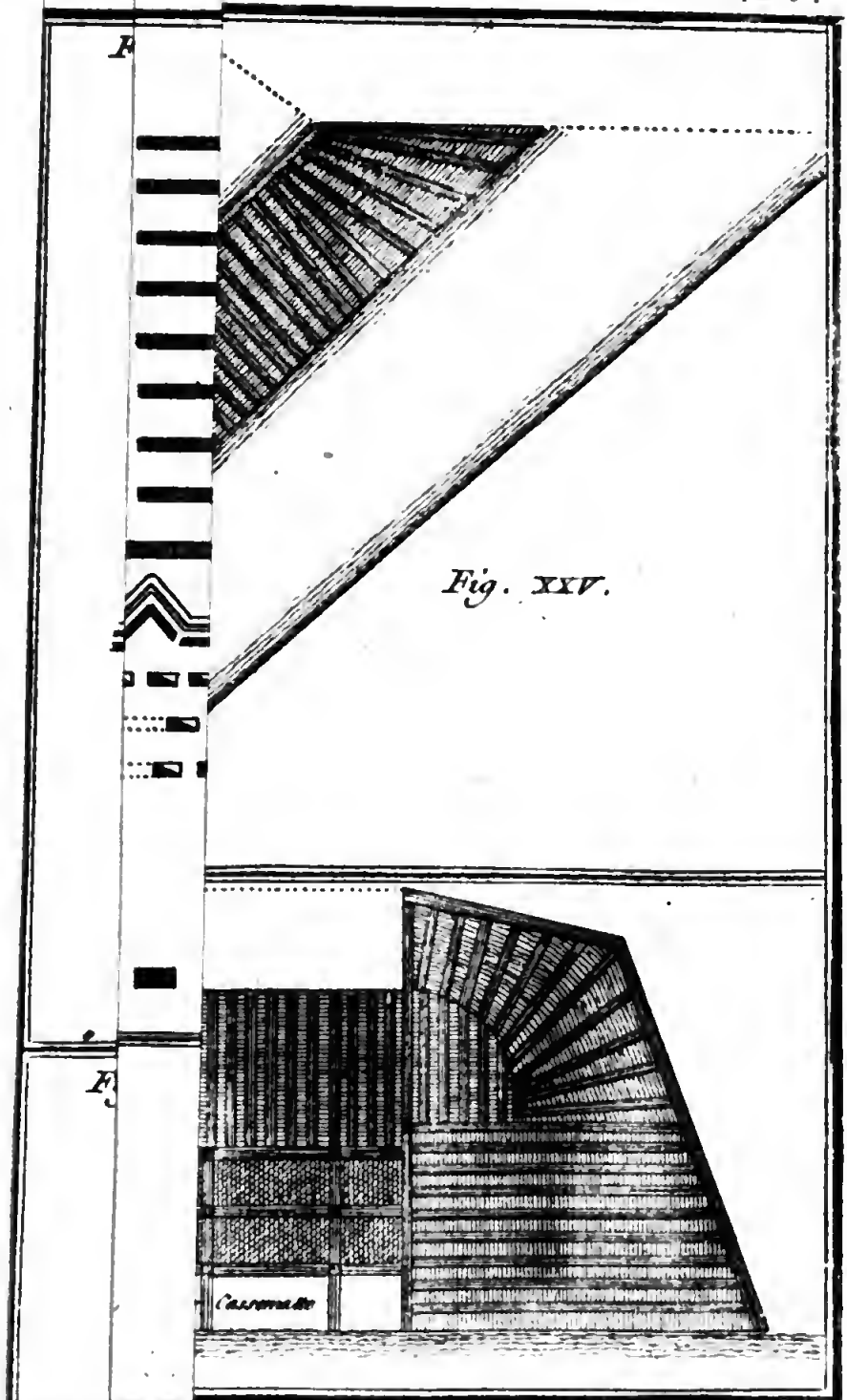
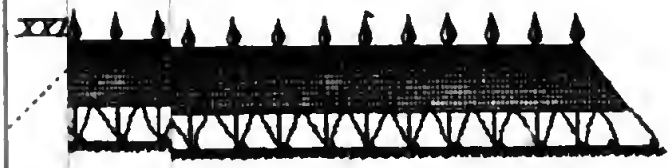
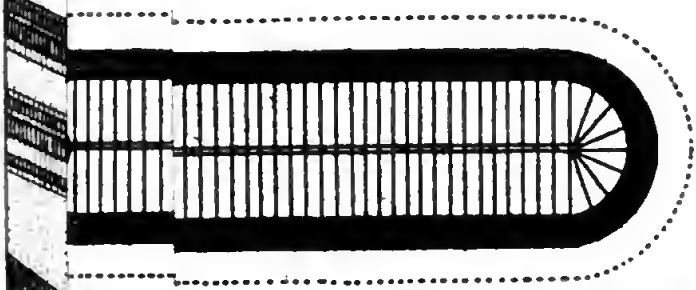


Fig. XXV.

ux.

Fig. XVI..





I.

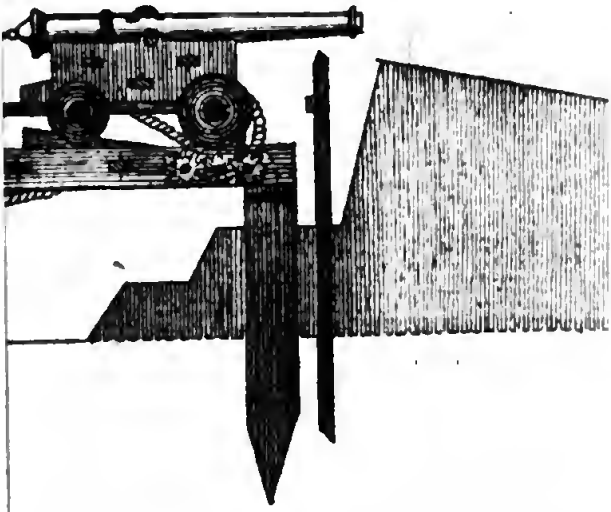


Planche 7.

Fig. XVII.

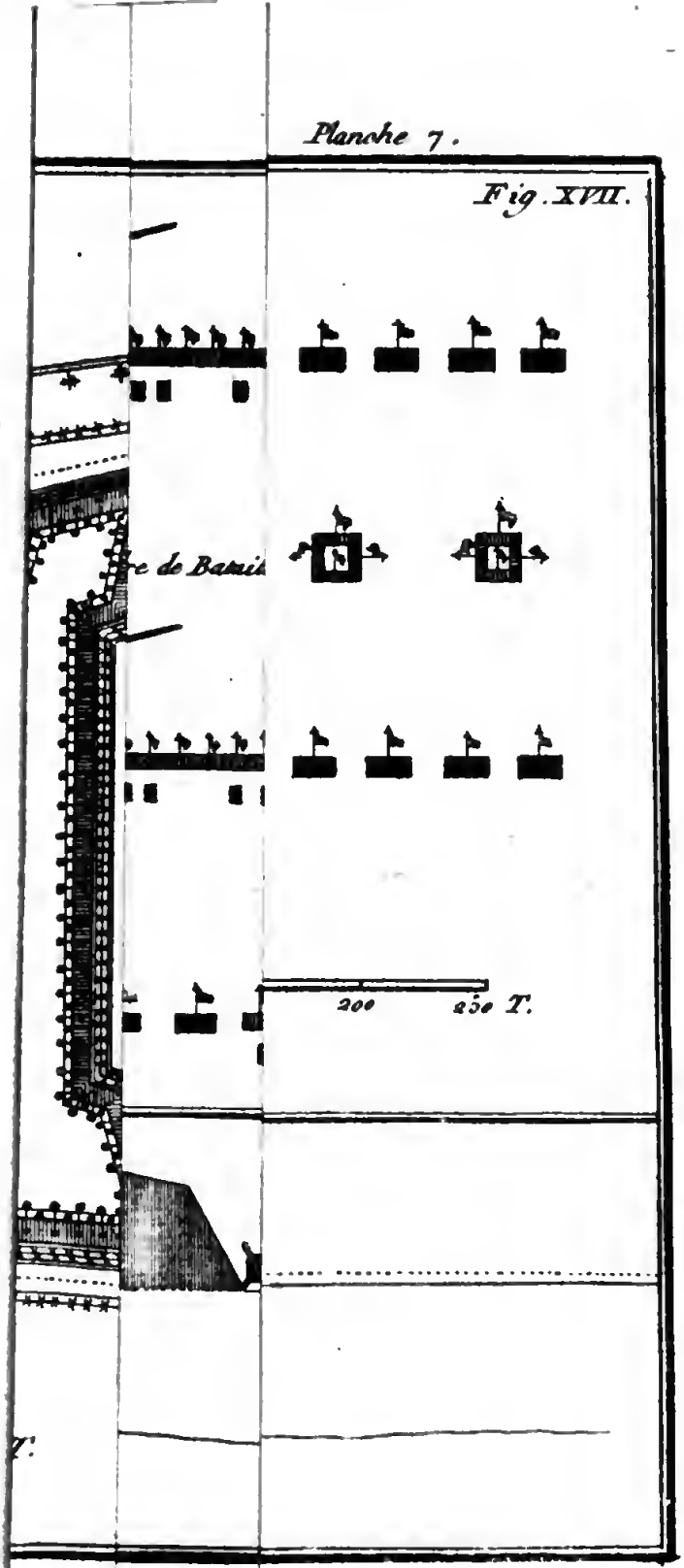


Fig. XXI.

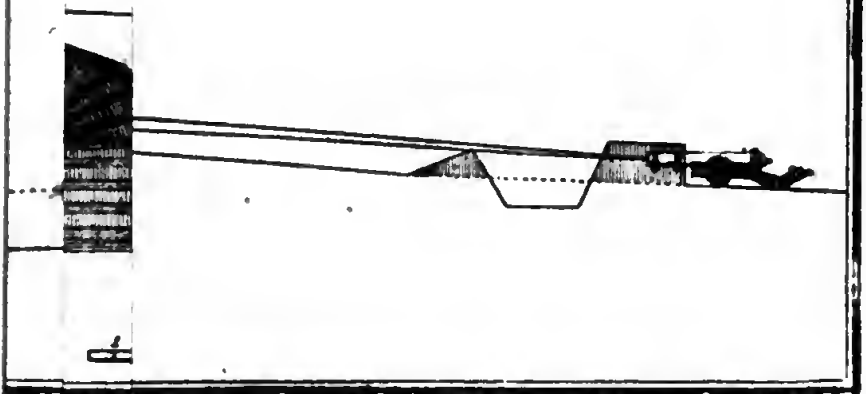
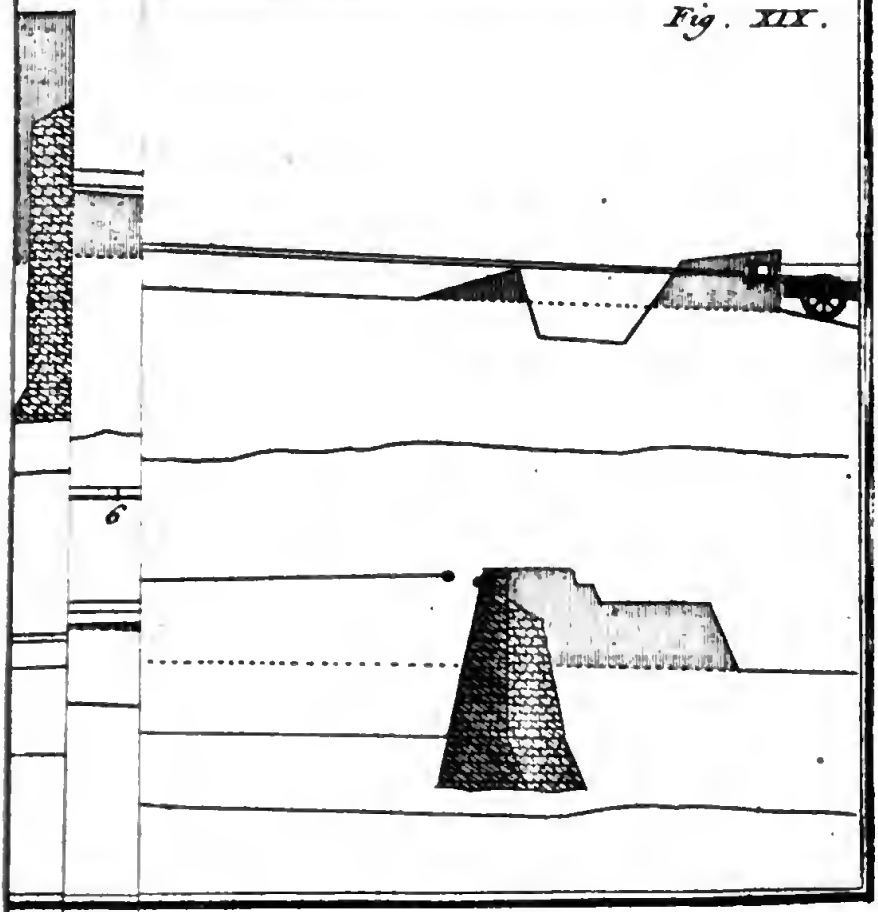


Fig. XIX.



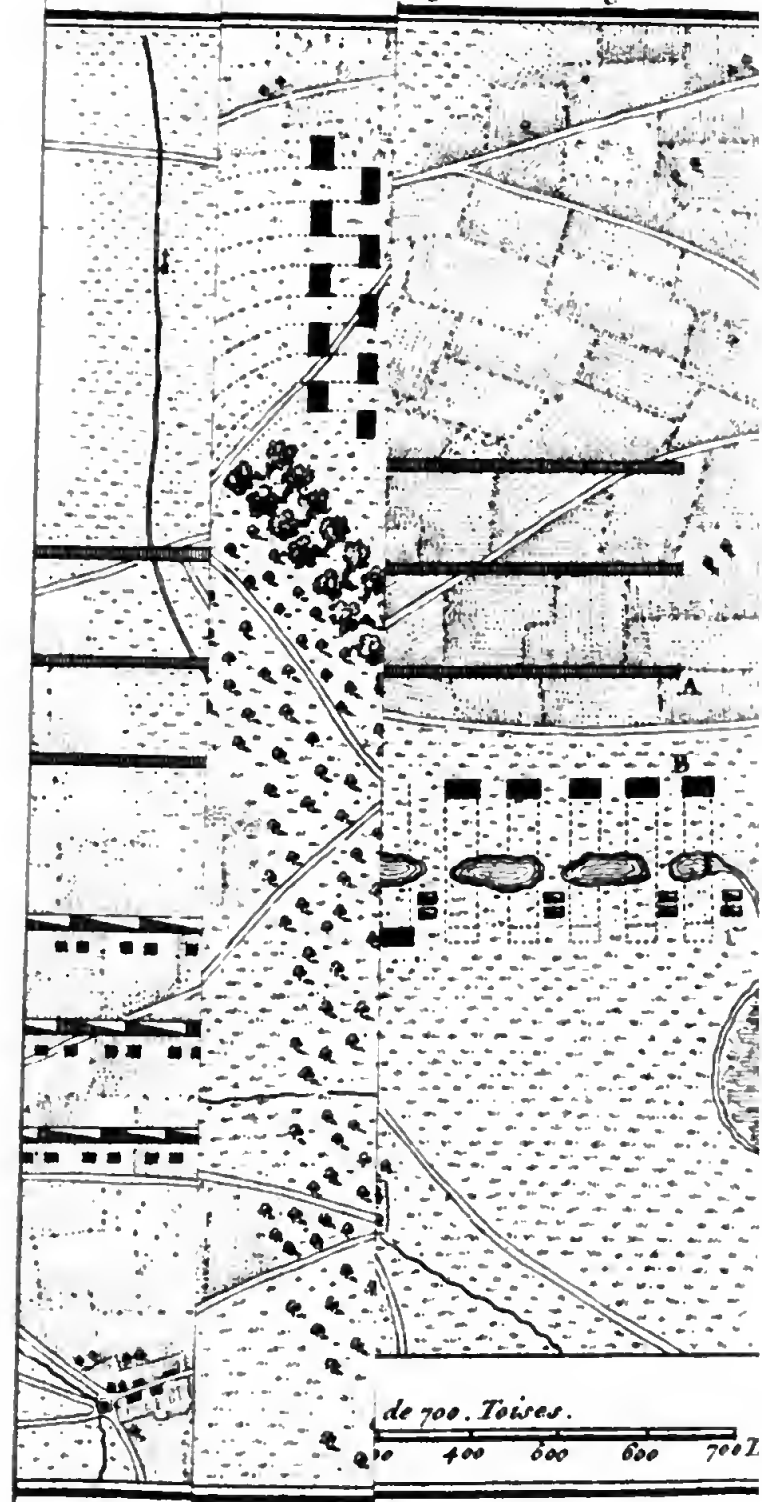
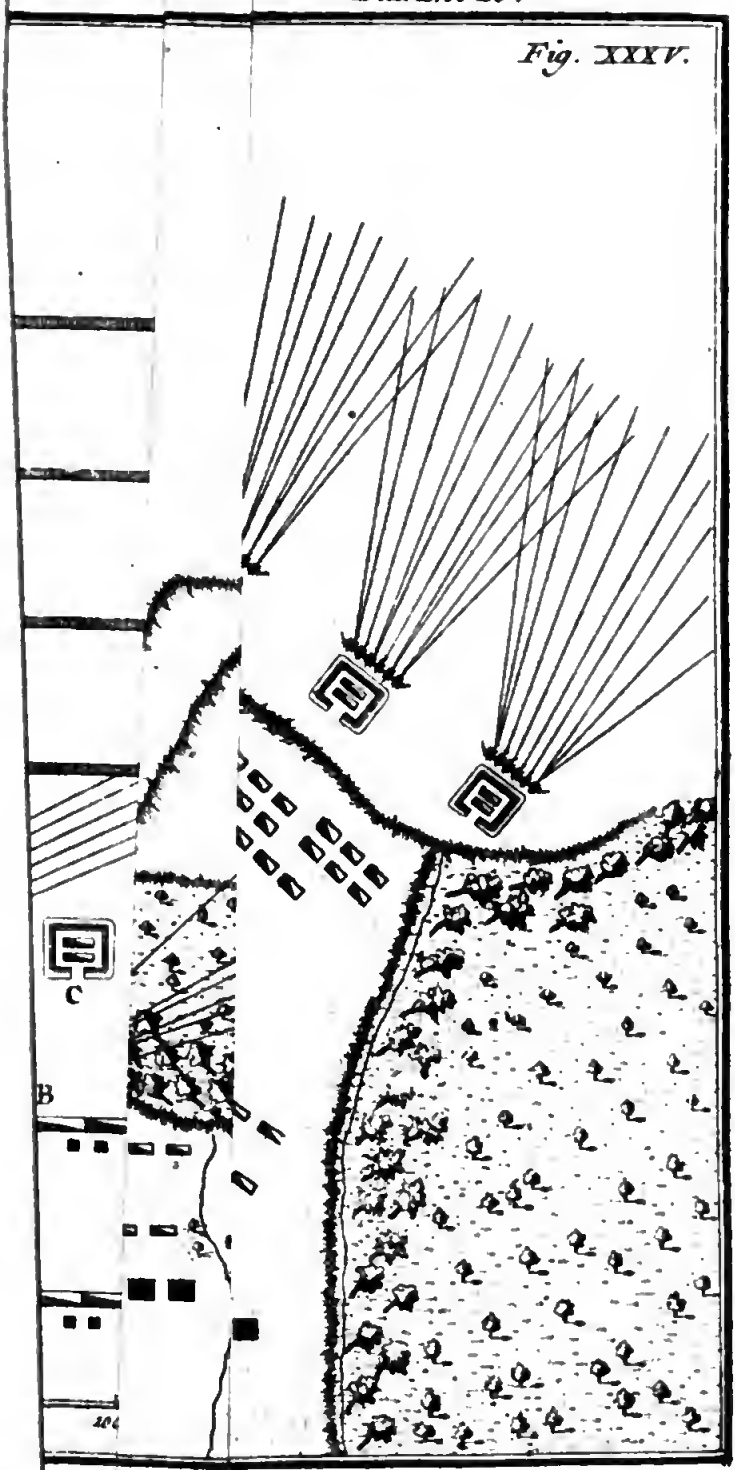

A
B
de 700. Toises.
400
600
700

Planche 10.

Fig. XXXV.



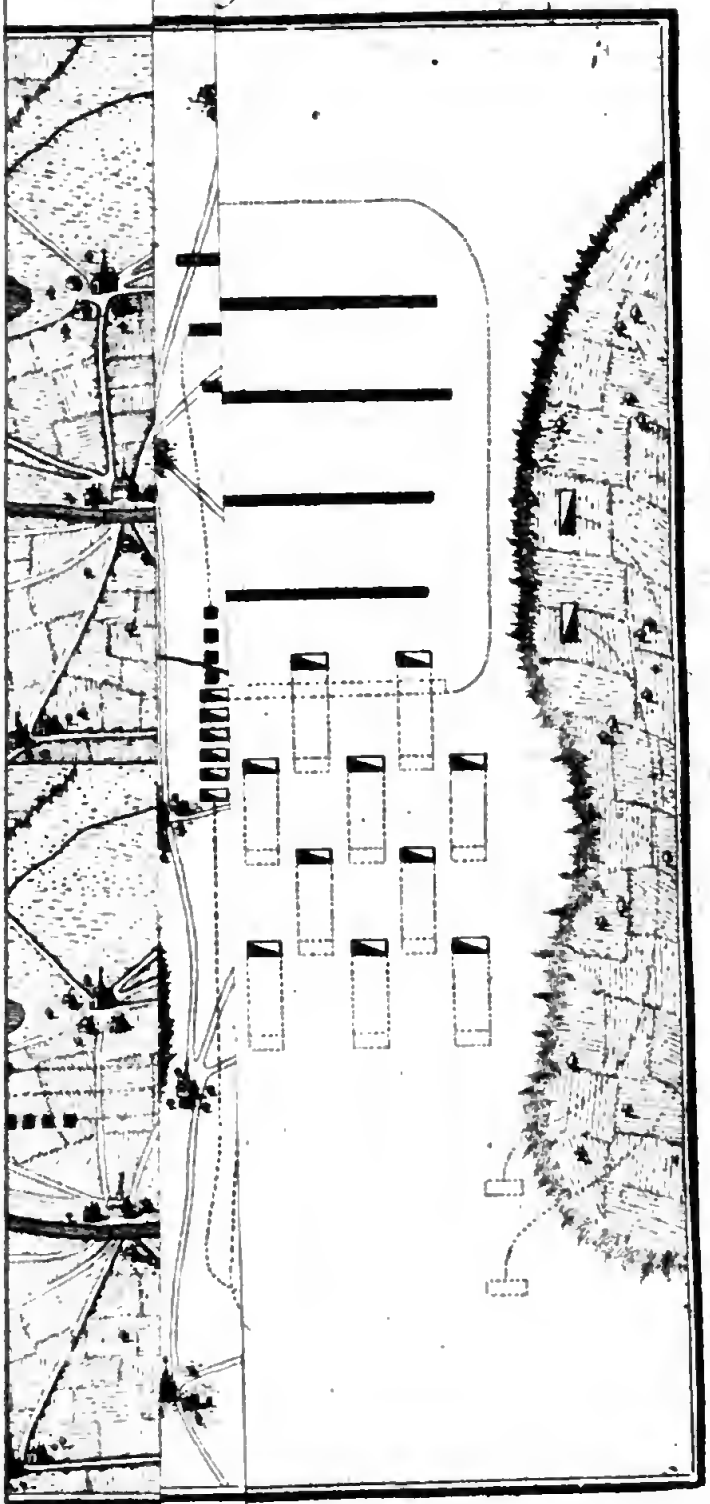
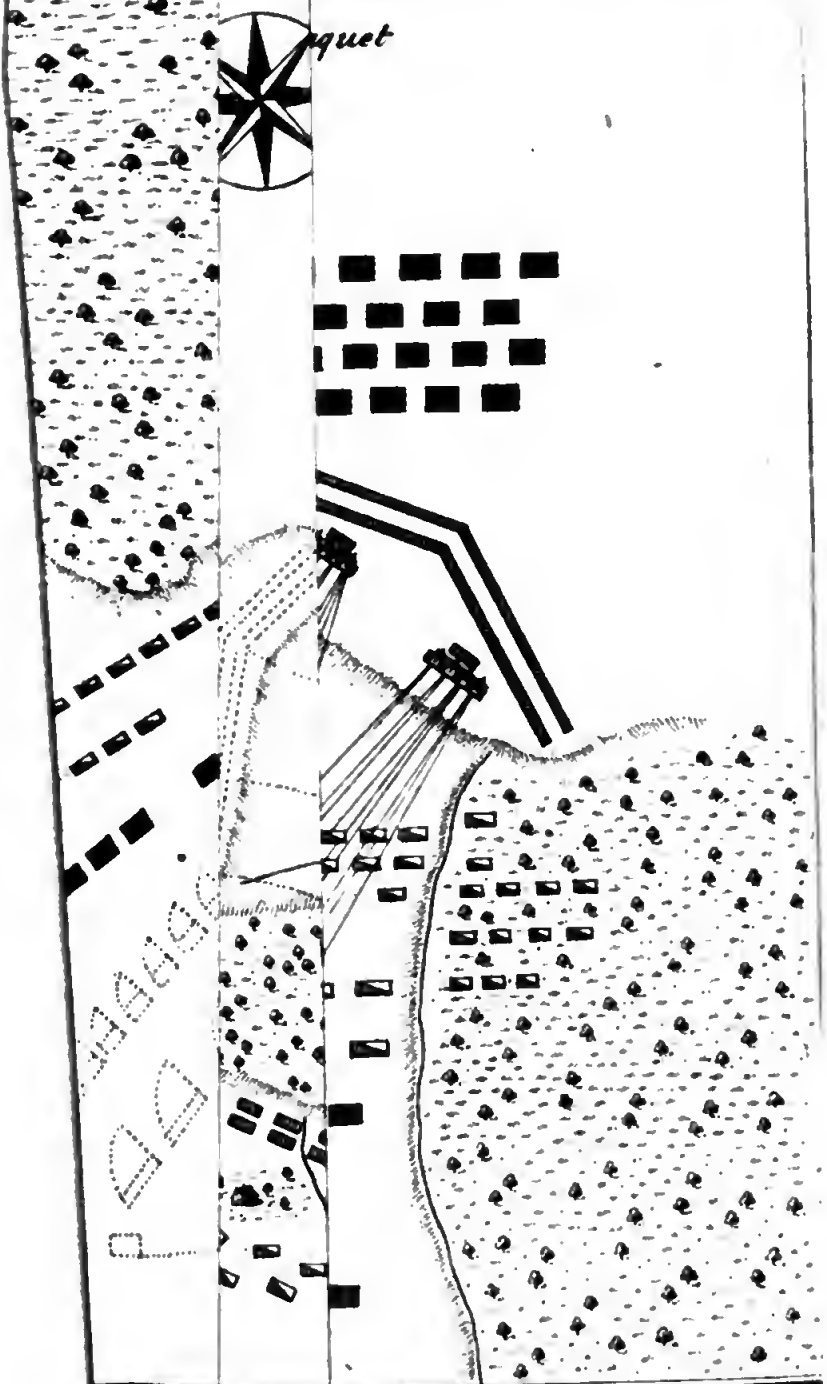


Planche 12.

Fig. XXXIII.



Digitized by Google